



HAL
open science

Habitation aux ambiances de la rénovation urbaine : partage de l'expérience quotidienne à la Villeneuve de Grenoble

Maïlys Toussaint

► **To cite this version:**

Maïlys Toussaint. Habitation aux ambiances de la rénovation urbaine : partage de l'expérience quotidienne à la Villeneuve de Grenoble. Géographie. Université Grenoble Alpes [2020-..], 2023. Français. NNT : 2023GRALH003 . tel-04106671

HAL Id: tel-04106671

<https://theses.hal.science/tel-04106671>

Submitted on 25 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

École doctorale : SHPT – Science de l'homme, du Politique et du Territoire

Spécialité : Urbanisme – Mention Architecture

Unité de recherche : UMR AAU – équipe CRESSON

**Tome 1 : Habitation aux ambiances de la rénovation urbaine.
Partage de l'expérience quotidienne à la Villeneuve de Grenoble**

*Habitation to urban renewal ambiances. Sharing the
everyday life of « la Villeneuve » in Grenoble (France)*

Présentée par :

Mailys TOUSSAINT

Direction de thèse :

Nicolas TIXIER

Professeur des écoles nationales supérieures d'architecture,
ENSA Grenoble, Université Grenoble Alpes

Directeur de thèse

Marcus ZEPF

Professeur des universités,
École d'Urbanisme de Paris, Université Paris Est Créteil

Co-Directeur de thèse

Rapporteuses :

Pascale PICHON

Professeure émérite des universités, Université Jean Monnet Saint-Étienne

Marie-Hélène BACQUÉ

Professeure des universités, Université Paris Nanterre

Thèse soutenue publiquement le **20 février 2023**, devant le jury composé de :

Nicolas TIXIER

Professeur des écoles nationales supérieures d'architecture,
ENSA Grenoble, Université Grenoble Alpes

Directeur de
thèse

Marcus ZEPF

Professeur des universités, École d'Urbanisme de Paris,
Université Paris Est Créteil

Co-Directeur de
thèse

Pascale PICHON

Professeure émérite des universités, Université Jean Monnet Saint-Étienne

Rapporteuse

Marie-Hélène BACQUÉ

Professeure des universités, Université Paris Nanterre

Rapporteuse

Isabelle KRZYWKOWSKI

Professeure des universités, Université Grenoble Alpes

Présidente

Paul LANDAUER

Professeur des écoles nationales supérieures d'architecture,
École d'architecture de la ville et des territoires Paris-Est

Examineur

Invités :

Jean-Paul THIBAUD

Directeur de recherche CNRS, UMR AAU-CRESSON, Université Grenoble Alpes
(Co-directeur de thèse jusqu'en décembre 2022)



Tome 1
Manuscrit principal

Habituations aux ambiances de la rénovation urbaine

Partage de l'expérience quotidienne
à la Villeneuve de Grenoble

Thèse financée par la Structure Fédérative de Recherche Territoires en Réseaux

Résumé de thèse

Français

La Villeneuve de Grenoble, pensée comme une utopie dans les années 70 puis classée en Zone Urbaine Sensible, a fait l'objet de deux programmes de rénovation urbaine (2008-2025). Ces programmes tentent de changer l'image et la structure du quartier et de le reconnecter avec l'agglomération grenobloise. Dans ce contexte de transformation urbaine, nous avons tenté de comprendre les processus d'habitation des habitants aux ambiances de la rénovation. Les habitudes, savoir-faire et savoir-être, et l'habitation, synonyme de familiarisation ou de désensibilisation, sont potentiellement autant une source de renouveau qu'un frein au changement. Au cours d'une enquête de trois ans (2015-2018) nous observons l'étape d'une réhabilitation en site habité de deux montées d'immeuble de logements sociaux, entourée d'une série de démolition. À travers l'usage du récit, de la photographie et du relevé de signes, nous tentons de comprendre et de rendre compte de l'expérience vécue et de la vie quotidienne des habitants. Entre un agir et un pâtir, les habitants sont déstabilisés et tentent de re-stabiliser leur vie quotidienne. Dans ce bouleversement, nous avons cherché les manières d'être, d'agir et de pâtir pour proposer une réflexion sur le déroulement de ces processus d'habitation, sur leurs possibilités et leurs limites. L'habitation des habitants aux enquêteurs nous mènera à de nouvelles expérimentations méthodologiques pour produire des données face à un terrain qui ne se laisse pas enquêter et pour respecter les différentes postures que prennent envers nous les habitants. Cette recherche, en même temps qu'elle tente de rendre compte de la vie quotidienne et des problématiques de ceux qui habitent la réhabilitation, souhaite proposer un regard sur la place des habitudes et des pratiques quotidiennes dans le déroulement de projet urbain en site habité.

English

The "Villeneuve de Grenoble", thought of as a utopia in the 1970s and then classified as a Sensitive Urban Zone, has been the subject of two urban renewal programs (2008-2025). These programs endeavor to modify the image and structure of the neighborhood as well as to reconnect it with the main city. In this context of urban transformation, we tried to comprehend the inhabitants' processes of habituation to the ambiances of the renovation. Habits, know-how to be and know-how to do, and habituation, synonym of familiarization or desensitization, all could be either a source or a preventer of renewal. During a three years inquiry (2015-2018) we observed the stage of rehabilitation in an inhabited site of two social housing buildings, surrounded by a sequence of demolitions. Through story-telling, photography and signs recording, we tried to grasp and report the lived experience and the daily life of the unstabilized inhabitants trying to stabilize their own daily lives. In this upheaval, we searched for some ways of being, ways of doing and ways of suffering to propose thoughts about how the habituation process takes place, and what are his limits and possibilities. The inhabitant's habituation to investigators leads us to a methodological experiment to collect data in this neighborhood that does not let itself be investigated and to respect the inhabitant's needs. This study, at the same time as it tries to share the daily life of those who live in rehabilitation, it is trying to offer a perspective on the place of habits and daily practices in inhabited urban projects.

Remerciements

Merci aux habitants de la Villeneuve. Merci à ceux qui m'ont accordé du temps, à ceux qui m'ont fait confiance malgré les réticences envers les enquêteurs. Merci aussi à ceux qui ont évité mes questions ou ma présence, à ceux qui m'ont bousculé et ceux qui m'ont fait comprendre leurs limites et leur besoin. Merci aux professionnels qui étaient intéressés de discuter de leur travail à la Villeneuve. Merci à tous ceux qui, de par leurs échanges, ont contribué à construire le carnet de bord (tome 2).

Merci à toute l'équipe du CRESSON. Pour cette vie collective riche et intense qui compense la solitude d'un projet de thèse. Pour les nombreux moments de partage scientifiques, mais aussi les déjeuners, les fêtes, et les innombrables moments autour de la machine à café et dans la cour du Cresson.

Merci aux doctorants du CRESSON et de l'ENSAG, à ceux de l'équipe des journées doctorales, et à ceux du collectif à faire/à suivre, pour cette force collective. Merci à mes frères et sœurs d'armes : Steven, Manon, Vanessa, Sarah, Ryma, Fatma, Alexia, Théo, Inès et enfin Georges (qui a aussi pris le relai du rôle de cheerleader – euh, représentants – des doctorants pour que je puisse me retrancher).

Merci Nicolas et Jean-Paul, d'avoir cru en mes expérimentations, de m'avoir rappelé parfois le sens de mon travail, d'avoir mis des mots sur ce que je n'arrivais parfois plus à verbaliser, et de m'avoir transmis la passion des ambiances. Merci Nicolas pour l'accompagnement méthodologique et tous les projets auxquels j'ai pu participer, de colloques à livres en passant par des émissions radios et balades urbaines. Merci Jean-Paul pour l'accompagnement théorique, entre source d'inspiration et recadrage de mes digressions.

Je remercie également la SFR Territoires en Réseaux d'avoir cru en ce projet et de l'avoir financé pendant un contrat doctoral de 3 années, après lesquelles Pôle Emploi s'est chargé de prendre le relai.

Merci à tous ces nouveaux amis du Jura pour cet accueil et cette intégration exceptionnelle. Pour les rires, la bienveillance et les sorties qui ont mis des paillettes à cette dernière année d'écriture.

Merci aussi à mes kinésithérapeutes, psychologues, psychiatres (et al.) pour l'entretien, les réparations et la remise en circulation.

Salutations à mes parents et à mon frère, à 9000 kilomètres d'ici, que je vais enfin avoir le temps et l'énergie de revoir.

Enfin, merci à Cédric qui, non effrayé de s'être engagé à côtoyer un tel phénomène au quotidien, est passé d'investisseur intéressé à philanthrope en finançant l'ensemble des conditions matérielles pour l'écriture de ce manuscrit.

« L'un veut parler, l'autre veut deviner, et voilà tout. (...) Ainsi la pensée devient parole, puis cette parole ou ce mot redevient pensée ; une idée se fait matière et cette matière se fait idée ; et tout cela est l'effet de la volonté. Les pensées volent d'un esprit à l'autre sur l'aile de la parole. Chaque mot est envoyé avec l'intention de porter une seule pensée, mais, à l'insu de celui qui parle et comme malgré lui, cette parole, ce mot, cette larve, se féconde par la volonté de l'auditeur ; et le représentant d'une monade devient le centre d'une sphère d'idées rayonnantes en tout sens, de sorte que le parleur, outre ce qu'il a voulu dire, a réellement dit une infinité d'autres choses ; il a formé le corps d'une idée avec de l'encre, et cette matière destinée à envelopper mystérieusement un seul être immatériel contient réellement un monde de ces êtres, de ces pensées. »

Rancière, 2013 [1987], pp.107-108

Sommaire

<i>[in situ n°1 : prélude]</i>	15
Introduction	19
Partie 1 : Le terrain en perturbation de la rénovation urbaine	29
<i>[in situ n°2 : la Villeneuve de Grenoble]</i>	31
Chapitre 1 : Contexte, la Villeneuve de Grenoble et ses ambiances	35
– La Villeneuve de Grenoble	35
– L’Arlequin	42
– Un projet d’utopie pour 50 000 habitants dans les années 70	45
– La réputation d’utopie, coexistante avec celle de ghetto : deux ambiances	55
<i>[in situ n°3 : travaux de réhabilitation]</i>	65
Chapitre 2 : Mutation en cours et à venir, la rénovation urbaine de la Villeneuve de Grenoble	67
– L’arrivée de la rénovation urbaine autour des 40 et 50 Arlequin (ANRU1)	67
– Réhabilitation en site habité des 40 et 50 Arlequin	73
– Mutations à venir (ANRU 1 et ANRU 2)	82
Partie 2 : Mener l’enquête et rendre compte	89
<i>[in situ n°4 : un quartier éprouvé]</i>	91
Chapitre 3 : De la méthode prévue...	95
– Les besoins identifiés pour étudier l’habitation aux ambiances de la rénovation	95
– La méthode des itinéraires pour un partage de l’expérience quotidienne pendant 3 ans	97
– Pertinence de la méthode et des présupposés méthodologiques pour ce terrain d’enquête	99

Chapitre 4 : ... à l'in situ : Rencontre avec le terrain et basculement des méthodes	103
– Rencontre avec le terrain d'enquête et les habitants	103
– Bousculement et premières réponses du terrain	105
– Basculement et expérimentation méthodologique	111
<i>[in situ n°5 : réhabilitation des logements]</i>	<i>115</i>
Chapitre 5 : Méthodes d'enquêtes appliquées et corpus de données mixtes	117
– Paroles d'habitants et acteurs du quartier	118
– Observation de l'ordinaire bouleversé	120
– Mise en récits de l'expérience	124
– Photographie et reconduction	127
– Le carnet de bord : partage de l'expérience quotidienne	132
Chapitre 6 : À la recherche des signes	135
– Traces	138
– Stigmates	139
– Brèches	141
– Indices	144

Partie 3 : Déstabilisation du quotidien et habituations aux ambiances de la rénovation 147

[in situ n°6 : un quotidien déstabilisé] *149*

Chapitre 7 : Ce qui tend à déstabiliser le quotidien et solliciter l'habituat	159
– L'incertitude	159
– L'inquiétude	161
– La peur	162
– La perte	164
– Être empêché	166
– La souffrance	169
– Les intrusions	172
– La gêne	175
– La saturation	176
– La résignation	178
Chapitre 8 : Ce qui tend à stabiliser le quotidien et faciliter l'habituat	181
– Avoir le mode d'emploi	181
– Enquêter	184
– Négocier	186
– Éviter	188

– Partir	188
– Lutter	190
– Se protéger	191
– L’alternative et la bascule	193
– Prendre place	196
– Communiquer	199
– Supporter	201

<i>[in situ n°7 : stigmatisation]</i>	203
---	-----

Chapitre 9 : Réflexions sur l’habitation aux ambiances de la rénovation 205

– Stigmates. Une souffrance qui teinte les expériences vécues et les ambiances du quartier	205
– Brèches. La porosité des ambiances et de la sphère personnelle des habitants	209
– Traces. Réactivation d’un passé dans le présent	211
– Indices. Le mode d’emploi et l’enquête pour rétablir une aisance	212
– Porosité et vulnérabilité	215
– Impuissance, injonction à supporter, supporter l’insupportable	217
– Poser des limites. Éviter l’indésirable enquêteur et réguler les sollicitations	222
– Éduquer, sensibiliser, accompagner les autres	227
– Des formes de résistance. Le devenir du quartier en négociation	232

Conclusions 237

L’habitation du chercheur à la Villeneuve, vers la pratique de l’enquête sensible 239

– La Villeneuve déstabilise et bouscule les habitudes des « extérieurs »	239
– Des extérieurs s’habituent et adaptent leur manière de travailler	241
– Sortir de la posture de l’indésirable, vers une enquête sensible avec les ambiances	243

Partage de l’expérience quotidienne pour travailler sur le territoire 249

– Aborder par le détail ce qui peut être structurant d’une situation	249
– Le carnet de bord, saisie et mise en partage des ambiances et de l’expérience quotidienne	250
– Une plongée dans l’expérience de l’autre pour comprendre le territoire	253

Habituations aux ambiances et projets urbains en site habités 259

– Retour sur l’approche de la notion d’habitation dans cette recherche	259
– L’habitation pour gérer sa vulnérabilité et son rapport au monde au cœur de mutations	261
– Habituations et projet urbain, entre standardisation et créativité	265
– Aborder le projet au prisme du quotidien	269

Bibliographie 273

[*in situ* n°1 : prélude]

Pendant une après-midi de l'été 2010, au beau milieu de l'Océan indien, toute la famille vaque à ses occupations sous le soleil de l'île de la Réunion. « Maïlys, Maïlys vient voir ! Ils parlent de Grenoble à la télé ! » Mon petit frère m'appelle. Le journal télévisé, qui n'était que le fond sonore du salon, intéresse tout à coup toute la famille. « Regarde, c'est la ville où tu vas aller ! » J'ai annoncé il y a quelques semaines que j'allais quitter l'île pour continuer mes études à Grenoble. Le sujet semble grave. Debout face à la télé, j'écoute. Des émeutes ont éclaté. J'entends parler d'un braquage à main armée, d'un jeune tué par la police dans un quartier et de jeunes descendus dans la rue pour tout casser en protestation contre les violences policières. On nous montre les images des dégâts, des vitrines cassées et des voitures cramées, accompagnées des témoignages d'habitants choqués et désarmés. Toute la France est prévenue, c'est un quartier chaud, une banlieue, un ghetto où personne ne semble à l'abri des débordements de délinquants. Sympa l'ambiance là-bas. C'est la toute première fois que j'entendrais parler du quartier de la Villeneuve de Grenoble.

Mais quelques années plus tard, après avoir côtoyé le quartier en étudiant à l'Institut d'Urbanisme de Grenoble qui se situe juste en face, je finirai par emménager et me plaire dans ce quartier où il fait aussi bon vivre. Les travaux de rénovation urbaine ont commencé peu de temps après. J'ai pu voir la démolition d'un des parkings silo au pied du bâtiment de l'Arlequin, et la reconstruction, au même endroit, d'un nouveau parking silo. Puis, il y a eu la démolition contestée d'une partie du 50 Arlequin venant sectionner le bâtiment de l'Arlequin. À la fin de mes études, je quitte Grenoble, mais je reviens moins d'un an après pour une thèse au laboratoire Cresson. De retour sur les lieux, le trou laissé par la démolition du 50 apparaît alors comme une déchirure. Les deux parties attenantes à la partie démolie apparaissent à vif et sont maintenant, elles aussi, concernées par les travaux. De grands panneaux d'affichage indiquent qu'un chantier de réhabilitation en site habité sur 250 logements a commencé dans ces deux montées des 40 et 50 Arlequin. Après le choc des démolitions, les chamboulements du quotidien continuent pour les habitants. Ma thèse sur l'habitation aux ambiances s'oriente alors sur la rénovation de la Villeneuve. J'étudierais l'expérience vécue, la vie quotidienne et les habitudes des habitants de cette réhabilitation. En parallèle des rencontres avec les habitants et acteurs du quartier, j'irais arpenter les montées des 40 et 50 Arlequin et j'en ferais le récit de ce qu'il s'y déroule. Ces récits, racontant les expériences de terrain comme les échanges avec les personnes rencontrées, restituent les données de l'enquête captées par le chercheur sur le terrain. Ils sont ici recoupés et remaniés dans ces quelques pages pour donner un aperçu des ambiances de ces lieux.

Le 13 novembre 2015, j'observe la trace des anciens appartements démolis sur la façade du 50 Arlequin. Des peintures aux couleurs différentes, des formes qui se répètent, le grand bâtiment de l'Arlequin est tranché, comme une maison de poupée qu'on vient d'ouvrir en deux, nous rappelant la vie qu'il s'y déroulait il y a peu. Ça me rappelle l'arrivée de la démolition quand un jour, sur le chemin de l'école, je découvrais avec surprise que mon chemin avait été barricadé. De grandes plaques de taulles entouraient la galerie du 50 Arlequin et m'empêchaient désormais de traverser le bâtiment. Ils avaient commencé par bloquer les alentours, il fallait bien sécuriser le chantier. On ne pouvait plus passer sous le 50. Ce passage était quand même bien pratique pour traverser l'Arlequin. La partie démolie du 50 était, comme la plus grande partie du bâtiment de l'Arlequin, portée par de grands poteaux qui libéraient l'espace au sol et permettaient de se déplacer sous le bâtiment. À chaque fois, je restais quelques minutes pour regarder les travaux avancer. C'était assez impressionnant. Les gens s'arrêtaient aussi pour regarder. Ce n'était pas une démolition comme les autres où on fait tomber tout un bâtiment et que du jour au lendemain, il n'y a plus rien. C'était une « démolition par grignotage ». Ça a pris des mois. Il y avait un grand échafaudage mobile de la même largeur que la façade, qui pouvait monter ou descendre sur toute cette partie du 50 Arlequin. Pendant plusieurs jours, les ouvriers ont commencé par vider l'intérieur du bâtiment. Toutes sortes d'objets sont sortis par les fenêtres pour être jetés en bas dans de grandes bennes. Puis un jour, ils ont commencé à retirer les fenêtres, une à une. Puis quelques mois plus tard, ils ont commencé à grignoter le haut du bâtiment.

Aujourd'hui, les travaux sont omniprésents aux 40 et 50 Arlequin. Au sol, sur les façades, dans les galeries et à l'intérieur du bâtiment. En regardant ces deux montées en travaux, je pense aux continuités. Les fameuses continuités de l'Arlequin. À l'intérieur, l'Arlequin est fait de coursives. À l'Arlequin, on ne parle pas d'étages, mais de coursives. Les coursives sont les grands couloirs intérieurs qui permettent de desservir les appartements, mais elles ne sont pas présentes à tous les étages. C'est sûrement pour ça qu'on ne parle pas d'étage. Je sais qu'une coursive peut desservir trois niveaux, c'est-à-dire que, dans une coursive, on peut rentrer dans un appartement qui se situe, en réalité, à l'étage du dessous, ou du dessus. Ça, c'est la théorie. En pratique c'est encore plus compliqué. Trouver l'emplacement des coursives en regardant la façade n'est pas facile. Elles sont la plupart du temps cachées entre les appartements. Sur la façade du 40, on peut compter 15 étages sur la partie la plus haute, et là-bas, il n'y a que 5 ou 6 coursives. Ce qui m'intrigue le plus, c'est de savoir où elles passent et où on change de montée. Ces coursives qui parcourent toute une montée ne s'arrêtent pas là. Elles se rejoignent entre elles. Je ne sais même pas où s'arrête le 40 Arlequin et où commence le 30 Arlequin. Je sais seulement qu'on pourrait parcourir presque tout l'Arlequin, à l'intérieur, passer d'une montée à une autre, sans passer par le sol. À ce

qu'il paraît, le bâtiment est un vrai labyrinthe. J'ai hâte de comprendre et de voir comment cela se passe à l'intérieur. Je sais qu'un des objectifs de cette réhabilitation est de réduire la taille des coursives et d'empêcher le déplacement à l'horizontale dans l'Arlequin. La démolition s'est déjà chargée de couper physiquement le bâtiment. Je ne sais pas encore où ils prévoient de mettre d'autres séparations à l'intérieur.

Le 5 février 2016, je rencontre Monsieur Chettouf, le responsable de la relation-résident de l'équipe de Bouygues Bâtiment Sud-Est, qui s'occupe de la montée du 50 Arlequin. Il m'explique qu'il y a deux types de logements dans ce chantier, qu'ils appellent type 1 et type 2. C'est un moyen de désigner les logements occupés et les logements vides. Il y a 38 logements occupés et 51 vides. La première étape des travaux était de faire l'état des lieux des logements. Il me dit que cette étape a été le moment de la prise de contact avec les habitants, pour faire connaissance. Ils ont rempli des fiches d'état des lieux avec des critères à remplir et des photos à prendre pour chaque pièce et chaque objet concernant les travaux. Il m'explique ensuite que la deuxième étape est celle des travaux qui se déroulent en ce moment même dans les escaliers, les coursives, les façades, les balcons, et l'intérieur des logements. Pour les façades, il m'explique que ce sont des travaux d'isolation qui progressent petit à petit. Pour les balcons, il me dit qu'ils préfèrent que les locataires soient présents. Mais s'ils veulent, ils peuvent aussi laisser leurs clés à Chettouf ou à un voisin. Son téléphone sonne. Il s'excuse et répond. C'est un habitant qui l'appelle à propos d'un rendez-vous pour les travaux. Justement, on en parlait. Chettouf lui répond qu'il va y en avoir pour une heure et demie, deux heures, de travaux dans le logement et demande si c'est possible que quelqu'un soit présent. C'est justement pour ça que la personne l'appelle. Elle ne sera pas disponible et veut informer Chettouf que c'est un jeune qui sera présent. Sûrement un de leurs enfants. Mais Chettouf comprend que ce jeune va devoir louper l'école. Ce n'est pas envisageable pour lui. Hors de question que le jeune loupe l'école. Il lui dit qu'ils vont se débrouiller, qu'il faut que le jeune aille à l'école. Il finit par dire qu'il faudrait laisser les clés de l'appartement, et que c'est Chettouf lui-même qui sera présent pendant les travaux et qu'il s'occupera de fermer la porte.

Une fois qu'il a raccroché, je lui demande pourquoi les gens doivent être absolument présents pendant les travaux. Il répond qu'il est souvent demandé de l'aide aux locataires. Pour le changement des baies vitrées et pour la pose du nouveau garde-corps des balcons, ils leur demandent de retirer leurs rideaux et la barre des rideaux, de bouger leurs meubles, de vider les balcons et d'écarter tout ce qui pourrait être endommagé par les travaux. Ce qu'ils enlèvent en premier, c'est la baie vitrée. Les ouvriers la démontent et la sortent par le balcon à l'aide de la grue. Puis ils enlèvent les jardinières. Les travaux pour l'électricité commencent la semaine prochaine. En ce moment, ils prennent des

rendez-vous avec les locataires pour venir basculer l'arrivée d'eau sur une nouvelle colonne et ils changent aussi le revêtement du sol dans les escaliers des appartements.

Dès qu'il sort dans les couloirs, Chettouf est très demandé. Une vieille dame vient l'interpeller. Elle lui dit que ses voisins du dessus balancent leurs déchets et que tout retombe sur son balcon. Je lui dis que je comprends, moi aussi je recevais des miettes, des cheveux et des cotons-tiges sur mon balcon. Sauf qu'elle nous dit que là, c'est aussi des parts de pizza qu'on lui jette « et ça, ça moisit et ça pue ». Elle nous dit qu'elle nettoie, mais qu'elle est fatiguée et qu'elle en a marre. Normal. Chettouf lui dit que c'est bientôt à son tour. Que dans deux semaines on change sa baie vitrée et son balcon. Il me dit que c'est notamment pour ce problème qu'ils ont décidé d'enlever les jardinières, et de mettre des garde-corps au plus près de la façade. Comme ça, les détritiques jetés finissent par terre et pas sur le balcon du dessous. La vieille dame continue de se plaindre et on la comprend. Chettouf lui dit qu'il n'y a plus que deux semaines à tenir, et surtout qu'elle ne nettoie pas. Un chef de chantier se joint à nous et rajoute « ne vous inquiétez pas madame, et ne nettoyez pas. Vous pouvez compter sur nous, on enlèvera tout et on s'occupe de tout. » Un homme passe dans le couloir. Il vient dire bonjour à Chettouf et s'arrête un instant. L'homme est souriant, l'ambiance est à la blague. Il nous demande à tous si on veut venir boire le café chez lui, mais « on est trop occupé aujourd'hui ». La discussion continue. Cet homme nous dit que son loyer a augmenté, de 20 ou 40 euros. Il n'est pas content du tout. Il nous dit « ils auraient pu prévenir au moins, mais non, ils m'ont envoyé la facture comme ça ! » La vieille dame surenchérit, elle aussi a peur que son loyer augmente. Tous les deux ont peur que les loyers augmentent significativement à la fin des travaux. « Si c'est pour payer 700€ un F2, ça ne vaut pas la peine de rester », nous dit la dame. Elle nous explique que ça fait longtemps qu'elle attend de pouvoir changer de logement, mais que ce n'est pas possible. Elle nous dit qu'ils vivent à deux dans un F5, elle et son mari, et que c'est trop grand. L'ouvrier file, la discussion s'achève, Chettouf me propose d'aller visiter les appartements de l'équipe du chantier...¹

¹ Le texte ici présent est entièrement issu d'une communication intitulée « Ambiances de rénovation à la Villeneuve de Grenoble » publiée dans les actes du colloque international « L'usage des ambiances. Une épreuve sensible des situations », dirigé par Didier Tallagrand, Jean-Paul Thibaud et Nicolas Tixier, Cerisy-la-salle, 4-11 septembre 2018. Constitué de récits d'expérience rédigés au cours de la thèse, ce texte assemble et remanie des extraits en ces quelques pages pour introduire de manière narrative et incarnée le travail d'une enquête de terrain. La version intégrale des récits est disponible dans le tome 2, le carnet de bord.

Introduction



Figure 1 : Photographie Maïlys Toussaint, Villeneuve de Grenoble, 7 novembre 2016.

Depuis environ 2012, le quartier de la Villeneuve de Grenoble est en chantier. Pensé et construit comme une utopie sociale et architecturale dans les années 70, ce quartier désormais classé comme zone sensible est concerné par un vaste projet de rénovation urbaine et ne cesse de se transformer. D'abord sélectionné en 2008 pour un premier programme qui se réalise entre 2012 et 2018, il sera ensuite sélectionné pour un deuxième programme prévu sur 2017-2025, les deux programmes étant dans le cadre de l'ANRU. Entre démolitions, réhabilitations en site habité et réaménagement des espaces publics, les travaux sont omniprésents tout au long de notre enquête (2015-2018). Les habitants, spectateurs et parfois acteurs de ce processus de renouvellement urbain, assistent à la transformation des lieux pendant qu'ils l'habitent. Leur vie quotidienne se retrouve déstabilisée, parfois bouleversée et souvent amenée à devoir se reconfigurer. De fait, les ambiances se transforment. C'est dans ce cadre que notre recherche interroge les processus d'habitation des habitants aux ambiances de la rénovation. Dans ces opérations de grandes échelles que sont les transformations urbaines, nous nous intéressons ici à un phénomène d'une bien plus petite échelle, celle des processus d'habitation des habitants aux ambiances de leur quartier en mutation. C'est « dans [ce] dispositif psychophysique de l'habitation que réside cette faculté secrète de s'acclimater à un lieu, à un contexte, à un environnement étranger, en s'accommodant des circonstances, en les assimilant et les personnalisant » (Bégout, 2005, p.353). L'habitation aux ambiances est un processus cyclique, « une amélioration de la façon de faire (...) qui permet sans cesse la réactualisation de l'insertion du citoyen dans son environnement urbain », et permet alors d'économiser des « efforts d'adaptation » (Ben Slama, 2007 p.18). Mais qu'en est-il de cette réactualisation lorsqu'en même temps, l'expérience quotidienne est remise en question quand l'espace urbain est en pleine transformation ? Comment se déroulent les processus d'habitation aux ambiances dans un quotidien bouleversé par la rénovation urbaine ? Qu'est-ce que cette habitation peut produire ? Qu'est-ce que cela peut nous apprendre sur les projets de transformation de l'existant ? Pour tenter de répondre à ces interrogations, nous allons nous intéresser à la vie quotidienne et à l'expérience vécue des habitants de deux montées d'immeuble, concernées par une longue réhabilitation en site habité, qui se réalise dans le cadre du premier projet de la rénovation de la Villeneuve à Grenoble.

Au cours de cette introduction, nous allons expliciter notre projet de recherche. Nous introduirons quelques-uns des présupposés théoriques et méthodologiques sur lesquels nous nous basons pour démarrer et mener ce travail à partir de la notion d'ambiance. Nous ferons un

point sur ce que nous cherchons à étudier, sur les questions que nous nous posons sur les processus d'habitation aux ambiances de la rénovation, et nous verrons également l'utilité attendue de cette recherche. Le manuscrit se compose ensuite en trois parties. En première partie nous aborderons le terrain étudié et son contexte. Nous y verrons le quartier de la Villeneuve et ses ambiances, ainsi que l'arrivée et les étapes du projet de rénovation urbaine. Cette première partie est aussi une première immersion dans les ambiances du quartier. En deuxième partie, nous aborderons la démarche méthodologique que nous avons déployée pour mener notre enquête. Nous verrons comment nous comptons étudier l'habitation, mais aussi quels changements nous avons dû opérer pour adapter nos méthodes au terrain et pour obtenir notre corpus d'étude. Dans la troisième partie, nous proposons deux chapitres qui exposent les stades et les processus d'habitation que nous avons observés, ainsi qu'un chapitre sur les pistes qui se sont manifestées au cours de l'analyse. Enfin, dans la conclusion générale, nous ferons un retour sur notre démarche méthodologique et nous verrons qu'elle mène à la pratique de l'enquête sensible, nous envisagerons ensuite ce que peut proposer une approche du projet urbain par le quotidien et le sensible (ce que peut apporter le partage de l'expérience quotidienne pour travailler sur la ville), puis nous verrons les pistes apportées par une réflexion sur l'habitation aux ambiances au sein de projets urbains en site habité.

L'habitation aux ambiances est une notion que nous découvrons peu de temps avant que démarre ce projet de recherche. Une précédente thèse réalisée sur le sujet au sein de l'équipe Cresson du laboratoire AAU nous donne une première base de ce que peut être l'habitation (Ben Slama, 2007) ainsi que des pistes pour commencer notre travail. Mais la notion d'habitation va rester plus ou moins insaisissable. Tout au long de notre projet, nous nous interrogeons sur ce qu'est l'habitation, comment l'observer, où la déceler, qu'est-ce qu'elle implique, provoque ? Le terme d'habitation semble avoir beaucoup de synonymes, et selon les situations où il est employé il pourrait être remplacé par apprentissage, adaptation, accommodation, désensibilisation, familiarisation et d'autres encore. Cette amélioration de la façon de faire au quotidien, qui permet d'économiser des efforts d'adaptations, peut faire changer des pratiques, les fluidifier, les faciliter. Elle peut faire changer les sensations. Les sensations peuvent s'amoinrir, passer en arrière-plan. Elle peut faire changer les perceptions, diminuer la sensibilité, ou occulter des éléments. L'habitation semble avoir deux sens possibles. Il y a d'un côté l'idée d'une désensibilisation qui permettrait de créer une sélection perceptive où les individus ne réagissent plus à certains stimuli ou à leur intensité. Et d'un autre

côté l'idée d'un apprentissage qui permettrait de déployer des pratiques, des stratégies, des automatismes. Nous considérons qu'un processus d'habitation est un processus de construction d'une habitude. Mais le terme d'habitude est lui aussi ambivalent. Lorsque nous disons de quelqu'un qu'il « s'est habitué », comment distinguer, sans contexte, si cela signifie que cette personne se soit désensibilisée, ou qu'elle ait acquis une compétence facilitatrice ? Claude Romano mentionne cette ambivalence de l'habitude. L'habitude a un « double visage » (2011, p.188). Un premier visage « d'aménageuse habile » qui nous permettrait de rendre un lieu habitable, sans être « entravé dans nos possibilités d'action » (p.188). Et un deuxième visage qu'il qualifie de « puissance maléfique », « qui possède l'inquiétant pouvoir de nous rendre insensibles aux choses et aux êtres, et de faire insensiblement glisser notre action de la liberté à l'automatisme » (p.188). Par ce biais, elle « nous anesthésie et nous plonge dans une quasi inconscience » (p.188-189). Claire Marin utilise les termes de « chute dans l'automatisme » et de « puissance de facilitation » (Marin, 2004). La rénovation urbaine, en modifiant et en réaménageant les espaces, va venir impacter et perturber les pratiques, les habitudes, et la vie quotidienne déjà établies et finir, à terme, par créer un autre quotidien dans le quartier. Nous nous demandons donc comment les habitants vont s'habituer aux changements, réintroduire une facilité, et retrouver des automatismes. Mais avec cette ambiguïté de l'habitude, à la fois facilitatrice et limitante, nous nous demandons également si le phénomène d'habitation ne pourrait pas aussi entraîner une forme d'inertie. L'habitation permettant aussi de réduire les efforts d'adaptation, nous nous interrogerons donc sur un double effet possible de l'habitation. Elle permettrait à la fois une ouverture au changement en offrant la possibilité de s'adapter à de nouvelles ambiances et expériences, mais serait potentiellement capable de poser une résistance à l'adaptation et à la réactualisation des habitudes, par l'inertie engendrée par les processus d'habitation précédents.

Pour étudier les effets de la rénovation urbaine, nous allons nous pencher sur deux projets de réhabilitation en site habité qui se déroulent en même temps. La réhabilitation de la montée du 40 Arlequin et celle de la montée du 50 Arlequin. Les deux chantiers sont gérés par des bailleurs et des entreprises différentes, mais ils sont très similaires et comportent les mêmes objectifs définis par le premier programme de rénovation urbaine. Puisque l'habitation aux ambiances est un processus qui se déroule dans le temps, et que le cadre de vie est en mutation, nous pensons qu'il va y avoir un « avant » et un « après », et nous nous préparons à étudier l'habitation aux ambiances en captant un avant et un après dans l'expérience des habitants. Nous verrons que nous finirons par étudier l'habitation dans le « pendant » du chantier, dans

la variabilité du quotidien, en nous intéressant aux déstabilisations et aux stabilisations du quotidien pendant le chantier.

Pour tenter de déceler ces processus d'habituations, nous allons nous intéresser au rapport que les habitants entretiennent avec les ambiances de leur quotidien. Les enjeux et objectifs de ce projet de recherche, mais aussi ses apports supposés, se déploient à partir de la notion d'ambiance. Travailler avec la notion d'ambiance a influencé notre manière d'enquêter, d'analyser, et de restituer. Cette notion d'ambiance nous semble pertinente pour étudier l'habitation car elle « relève d'une problématique générale posant à nouveaux frais – à partir du sensible – la question des manières d'habiter et de concevoir le monde contemporain » (Thibaud, 2007, p.14). L'ambiance permet d'aborder les manières d'habiter sous l'angle particulier du sensible. Nous pensons que l'approche par les ambiances peut permettre d'accéder à des informations sur l'expérience des habitants et sur leur possible processus d'habitation. Et si la notion d'habitation est difficile à définir, nous allons voir que celle de l'ambiance l'est peut-être toute autant. Jean-François Augoyard, co-fondateur du Cresson parlait de l'ambiance en 2007 comme « probablement la chose du monde la plus facile à ressentir et la plus difficile à expliquer. » (Augoyard, 2007, p.33). Dans un article publié en 1998 Jean-François Augoyard tentait de proposer une théorie des ambiances architecturales et urbaines et mentionnait que « cette définition élémentaire est un défi. » (Augoyard, 1998, p.9). Depuis, les recherches ont bien évidemment avancé et le champ des ambiances s'est précisé. En 2007 Jean-Paul Thibaud pointait le fait que le domaine des ambiances ne cesse de se développer depuis 15 ans (Thibaud, 2007), mais les mots d'Augoyard définissant l'ambiance comme « la chose du monde la plus facile à ressentir et la plus difficile à expliquer » restent encore bien d'actualité. En plus d'être difficiles à définir et à expliquer, les ambiances sont complexes. Et pour l'illustrer rapidement, nous pouvons regarder les six modes d'entrées dans les ambiances proposées par Jean-Paul Thibaud pour « approcher la notion d'ambiance à partir de ce qu'elle effectue » (Thibaud, 2007, p14). Selon les propositions de Jean-Paul Thibaud, l'ambiance « enveloppe » et « peut-être définie en termes de champs diffus » ; « l'ambiance intègre » et « peut-être définie en termes d'unité sensible » ; « l'ambiance s'éprouve » et « peut-être définie en termes de tonalité affective » ; « l'ambiance s'installe » et « peut-être définie en termes de dynamique temporelle » ; « l'ambiance relie » et « peut-être définie en termes d'expérience partageable » ; « l'ambiance stimule » et « peut-être définie en termes de sollicitation motrice » (Thibaud, 2007, p.14-15). Ces modes d'entrées proposant plusieurs

façons de définir et d'envisager les ambiances pourraient être aussi assimilés comme des sortes de potentiel de la notion d'ambiance. Cette notion est difficile à résumer en seulement quelques phrases. Et à partir de ces quelques citations que nous proposons là, il faut plus faire appel à l'imagination qu'au raisonnement pour envisager ce qu'est l'ambiance. Mais si la notion d'ambiance peut être complexe et difficile à cerner, cela n'empêche pas de la mobiliser pour une diversité de travaux. Dans notre cas, l'ambiance est une notion avec laquelle nous avons déjà commencé à travailler. Nous avons réalisé précédemment un mémoire de master recherche au sein de l'équipe Cresson, où avons étudié et questionné la méthode des itinéraires de Jean-Yves Petiteau au prisme des ambiances architecturales et urbaines. Cette méthode est une méthode d'enquête sociologique pour comprendre un territoire habité. En enregistrant la parole habitante lors d'une marche (d'un itinéraire) avec un chercheur et un photographe, cette méthode en donne ensuite à lire ce récit habitant sous la forme d'un roman-photo (appelé lui aussi un itinéraire). Dans notre précédent travail nous exposons en quoi cette méthode est capable de mettre des ambiances en partage (Toussaint, 2014), et que ce partage des ambiances est un moyen d'accéder à des connaissances sur un territoire, dont l'expérience vécue des habitants. Nous décidons de poursuivre en ce sens, et d'utiliser cette méthode pour étudier les processus d'habitation des habitants aux ambiances de la rénovation. Ce précédent travail sous-tend une bonne partie de nos présupposés de départ, il nous permet de partir de postulats, et d'élaborer des hypothèses méthodologiques et des hypothèses de travail. Nous partons du principe que les ambiances peuvent se partager, que cette possibilité de partager les ambiances est ce qui nous donne accès à l'expérience vécue des habitants, et que nous pouvons donc, par ce biais des ambiances et du récit habitant, étudier l'habitation des habitants aux ambiances de la rénovation urbaine.

Les ambiances se composent de matériel et d'immatériel, un mélange de construit et de sensible. Augoyard répond à la question : « Qu'est-ce qui produit concrètement une ambiance architecturale ? » par deux réponses, c'est à la fois « un dispositif technique lié aux formes construites », et c'est « une globalité perceptive rassemblant des éléments objectifs et subjectifs et représentée comme atmosphère, climat, milieu physique et humain. » (Augoyard, 1998, p.20). Celine Bonicco-Donato s'empare de cette idée de globalité perceptive proposée par Jean-François Augoyard et parle de synthèse affective (Bonicco, 2019). Jean-Paul Thibaud parle d'unité sensible (Thibaud, 2004). Le point commun entre ces termes de globalité perceptive, de synthèse affective et d'unité sensible, c'est cette idée d'un tout, perçu dans son entièreté et son

immédiateté, et qu'on ne peut pas diviser. C'est une « expérience immédiate » (Thibaud, 2004). La « situation ne peut être assimilée à une somme d'objets décomposables, mais procède plutôt de leur mise en résonance dans une dynamique d'ensemble » (Thibaud, 2004, p.14). L'ambiance est une synthèse affective des différents stimuli rencontrés, une expérience sensible de toute une situation. L'ambiance est donc une expérience vécue et elle n'existe pas sans un corps qui les perçoit. Dans notre précédent travail, nous voyons que la méthode des itinéraires permet à la fois de saisir et à la fois de partager les ambiances d'un territoire par le biais de l'expérience habitante. Lorsque l'habitant livre ses expériences vécues au chercheur, il opère un premier partage des ambiances. En partageant ses expériences, il partage une synthèse affective, une unité sensible. Il partage à la fois les ambiances qu'il connaît et le rapport qu'il entretient avec elles. Nous allons tenter par ces mêmes chemins d'avoir accès à l'expérience vécue des ambiances de la rénovation urbaine pour tenter de déceler et d'observer des processus d'habitation à l'œuvre. Une difficulté pourrait se poser, le fait que les ambiances puissent être subjectives. Nous savons qu'il y a par exemple l'existence de filtres de perceptions ou encore de sélection perceptive qui peuvent modifier le vécu des ambiances. Ces filtres peuvent d'ailleurs provenir de l'habitation, qui est aussi définie comme une désensibilisation face à un stimulus. Si les ambiances peuvent être vécues différemment selon les personnes, nous pourrions considérer toute expérience vécue comme subjective et immédiatement la considérer non-représentative. Mais les ambiances ne sont que partiellement subjectives. « L'ambiance n'est pas (...) d'ordre purement subjectif », car « elle ne peut se passer de la matérialité de l'espace construit et aménagé », et car « elle convoque (...) une dimension anthropologique et collective irréductible à l'expérience individuelle » (Thibaud, 2012, p.11). La matérialité de l'espace et la dimension collective ne peuvent pas être niées par l'expérience subjective de chacun. Il existe une dimension concrète et une dimension collective. Les habitants partagent des espaces communs au quotidien, il y a d'ailleurs de nombreux espaces collectifs dans le quartier (de la courive desservant les logements jusqu'aux espaces communs et associatifs). Les ambiances de ces espaces sont partagées par les habitants au quotidien, partagées au sens de vécue collectivement. Et c'est aussi ce qui nous met sur la piste d'être attentifs à des formes d'habitations collectives. Si les habitants partagent les mêmes espaces, et font l'expérience des mêmes ambiances, est-ce qu'il y a des formes d'habitation collectives que nous pouvons observer ? Des formes d'adaptations, de désensibilisations, d'apprentissages en commun ? Au cours de notre enquête, nous serons ainsi attentifs aux expériences individuelles, souvent singulières ; mais aussi à la dimension concrète, comme la matérialité du chantier, les faits, ou encore l'histoire ; ainsi qu'à la dimension collective, ce qui est vécu collectivement, ce qui est

partagé, que cela soit des matérialités partagées (comme les nombreux espaces collectifs que les habitants fréquentent), que cela soit des rapports sociaux, des rapports aux lieux ou des rapports avec les ambiances.

Nous savons aussi que les individus peuvent avoir une influence sur les ambiances urbaines et inversement, les ambiances peuvent influencer les individus. Céline Bonicco-Donato le met en évidence dans un article proposant une lecture politique des ambiances urbaines, où nous voyons que la gestion des ambiances est aussi utilisée pour gérer le comportement des populations dans les espaces publics. Les ambiances peuvent influencer les comportements, les choix, les démarches des individus qui les fréquentent. Il existe « un contrôle de l'environnement qui impose un cadre au comportement », et la situation « incite à se plier à des normes de conduite » (Bonnicco-Donato, 2012, p.610). Mais Bonicco-Donato rappelle aussi qu'il faut « nuancer cette passivité » des individus dans l'espace public, « en se souvenant que pour Foucault tout pouvoir suscite un contre-pouvoir, et ne pas sous-estimer la capacité des usagers à détourner les prises les plus rigides » (2012, p.613). En effet, les individus sont tout aussi capables d'être influencés que d'influencer, ils sont capables de détourner et de modifier les ambiances, et les décisions politiques doivent s'adapter en permanence à de nouveaux usages et détournements. Comment envisager alors l'habitation aux ambiances lorsqu'on sait que les habitants peuvent autant être influencés qu'influencer les ambiances ? Est-ce que le fait qu'un habitant modifie les ambiances pour faciliter son quotidien peut compter comme un processus d'habitation ? Nous verrons que penser en ces termes nous mène à ne pas fonctionner en vase clos, à ne pas regarder uniquement ce que la rénovation fait aux habitants, mais à considérer aussi ce que font les habitants en général, et ce qu'ils font à la rénovation en particulier. Les habitants ne sont pas uniquement dans un pâtre où l'accommodement et la désensibilisation serait le seul moyen de supporter le monde. Ils décident, agissent, développent des compétences, et impactent le monde qui les entoure et son devenir. Ainsi, nous nous demandons si, et en quoi, les processus d'habitation peuvent participer à la configuration des mondes habités ? Est-ce que cette « amélioration de la façon de faire » peut avoir un impact sur les ambiances, sur le quartier et sur leur devenir ? Nous pensons qu'étudier l'habitation aux ambiances est potentiellement une manière d'approcher la compréhension de cette relation qui existe entre individu et ambiances, et comment cette relation participe aussi à façonner le territoire. Nous verrons qu'étudier l'habitation aux ambiances nous a permis de tester notamment des méthodes d'enquêtes et des méthodes de

restitution, mais surtout, qu'elle nous permet d'aborder par un autre angle la question du projet urbain en site habité. Étudier l'habitation permettrait de comprendre les effets de la transformation d'un lieu de vie sur les habitants, comment se passe l'intégration de nouvelles configurations spatiales et matérielles à une vie sociale déjà existante. Si les modifications apportées par le projet influencent les pratiques habitantes, et que les pratiques habitantes peuvent influencer le devenir du quartier et du projet, s'intéresser aux habitations, aux habitudes et aux pratiques quotidiennes durant ces transformations de l'urbain permettrait d'envisager un projet en résonnance avec les personnes qui l'habitent, comment mieux les adapter l'un à l'autre.

Si l'ambiance se ressent, l'ambiance est aussi un outil. Elle « ne fonctionne pas seulement comme un révélateur des diverses manières d'habiter les espaces publics (outil de compréhension), elle peut aussi être utilisée à des fins de transformation de la réalité existante (outil d'intervention) » (Thibaud, 2007, p.27). Elle est donc à la fois un « outil de compréhension », de saisie et de conception du monde et un « outil d'intervention ». Si notre recherche se penche plutôt du côté de la compréhension, nous pensons qu'elle peut devenir utile à ceux ou celles qui s'intéressent à l'intervention. La notion d'ambiance a été pour nous un outil pour aborder les territoires de manière sensible. « Il s'agit en particulier de réintroduire une approche qualitative de l'environnement sensible, de reconsidérer la place de l'émotion dans l'expérience ordinaire des citoyens et de reconnaître la part active qu'ils jouent dans la production des phénomènes d'ambiance » (Thibaud, 2004, p.2-3). Mais elle a aussi été un outil d'enquête, un outil pour trouver la manière de mener l'enquête et pour comprendre les effets de notre enquête. Nous verrons en partie 2 que le contact avec le terrain nous mènera à une exploration méthodologique où nous reconfigurons nos méthodes, avec l'ambiance pour nous guider. Cette exploration nous fera avoir des réflexions sur comment enquêter avec les ambiances, comment les observer, mais aussi comment les représenter, comment traiter les données, et comment les partager à d'autres. Dans notre travail nous avons accordé une place importante à cette question de comment donner les ambiances en partage à d'autres. Si nous accordons de l'importance à ce partage, c'est parce que nous pensons que, déjà à lui seul, il peut participer à la compréhension des territoires habités. C'est ce en quoi consistait aussi la méthode des itinéraires de Jean-Yves Petiteau. Cette méthode permettait de donner à comprendre un territoire, en donnant en partage les ambiances d'un territoire à un lecteur, à travers la lecture d'un itinéraire qui associe récit habitant et photographie. Pendant notre

expérimentation méthodologique, nous avons toujours en tête ce double objectif, de pouvoir à la fois capter tout en s'assurant de pouvoir redonner en partage à un autre. Nous avons pour cela également utilisé le récit et la photographie (à l'image de l'itinéraire) comme outils d'enquête et de restitution, mais nous les avons adaptés. Nous avons rassemblé nos données non pas dans un itinéraire, mais dans un carnet de bord. Ainsi, le tome 2 de cette thèse, n'est pas pensé comme une compilation brute des données pour former des annexes, mais comme un carnet de bord ayant pour but de donner en partage les ambiances de la rénovation à la Villeneuve. Certains récits sont des récits d'expérience qui découlent de nos propres expériences de terrain (observation participante, rencontres, observations du chantier), et d'autres sont des entretiens avec les habitants et les acteurs du quartier. Ces récits sont aussi présents tout au long de ce manuscrit au travers des sections intitulées « *in situ* ». Ces *in situ* ponctuent le plan en proposant une plongée dans diverses thématiques abordées dans notre recherche. Le prélude, premier *in situ*, propose une première entrée dans cette recherche par le biais de l'expérience. À travers des aperçus, ils introduisent de manière narrative et incarnée la problématique de cette recherche. Nous mobiliserons aussi de plus courts extraits de récit dans nos paragraphes. Au fil des *in situ* et des extraits qui ponctuent l'écriture nous espérons apporter une dimension polyphonique au manuscrit où le narrateur change parfois. Un « je » peut être le « je » d'une personne rencontrée qui nous parle, mais il peut aussi être le « je » du chercheur en train de faire l'expérience du terrain. Ces extraits sont aussi une façon de mettre en avant notre corpus de données, de reconnaître pleinement la place du récit, de l'expérience, dans cette thèse qui se base sur la vie quotidienne, les détails, les petites choses du quotidien, pour tenter de répondre à notre problématique de recherche.

Partie 1 :

Le terrain en perturbation de la rénovation urbaine



Figure 2 : Vue sur le 50 Arlequin depuis les appartements du 40 Arlequin.
Photographie Mailys Toussaint, 19 mars 2016.

[*in situ* n°2 : la Villeneuve de Grenoble]

Récit Bailleur social du 50 Arlequin :

« Moi je suis grenoblois depuis longtemps. Je tournais autour, mais je ne connaissais pas la Villeneuve. Je suis en charge de ce quartier depuis 5 ans. Je suis arrivé à un moment où les décisions d'engager les travaux sur le 50 Arlequin étaient déjà prises. En revanche j'ai eu à m'impliquer avec d'autres collègues dans les opérations de relogements, d'expliquer aux gens le projet, avec toutes les incompréhensions d'un certain nombre de personnes, et les inquiétudes. En même temps ce quartier a souffert, c'était très clair. Je suis arrivé juste après les fameux discours de Grenoble, comme on dit. Là aussi c'était emblématique, mais au mauvais sens du terme. On a stigmatisé ce quartier, avec une violence accrue, avec des violences physiques, des violences verbales, des violences perceptibles je dirais y compris pour les équipes des bailleurs sociaux ou des travailleurs sociaux. Je suis arrivé juste après ça. Et en même temps on découvre que c'est un quartier plein de vie, plein d'initiative, plein de ressource, plein de spontanéité dans beaucoup de choses. »

Récit Khaled, locataire au 50 Arlequin :

« Ce qu'il s'est passé en 2010, ça a été quand même un tournant parce qu'il y a eu une très grande stigmatisation de la Villeneuve. Au plan national. On dira ce qu'on voudra, mais la Villeneuve c'est pas la banlieue dure. Ça n'a rien à voir avec les banlieues du 93. Et après ce qu'il s'est passé en 2010, il y a des gens qui ne voulaient même plus venir. Une fois j'attendais un pli Chronopost très urgent, payé la peau des fesses, et le gars m'a dit : venez le retirer à Saint-Égrève. Je lui ai dit : mais vous plaisantez ? Il me dit : mais moi je ne viens pas à la Villeneuve. Je lui ai dit : vous vous démerdez. Il m'a donné rendez-vous dans un petit coin du côté de la nouvelle clinique du Mail. Il avait peur de venir frapper à ma porte. Et j'ai entendu des gens parler. Les gens me disaient : ah bon, t'habites à la Villeneuve, c'est vrai ? Je leur ai dit : mais écoutez faut arrêter, c'est pas parce que Sarkozy est venu faire son cinéma ici que c'est devenu Chicago. Faut quand même pas déconner. Ça c'est depuis 2010 ! Avant ça n'existait pas. Il y a beaucoup de choses qui me dérangent moi à la Villeneuve, mais de là à dire qu'on ne peut pas y venir, et qu'on n'y est pas en sécurité, il faut quand même pas charrier. »

Introduction à la partie 1

Pour étudier les processus d'habitation des habitants, nous avons délimité notre étude de terrain à une partie du quartier particulièrement impactée par les travaux du premier programme de rénovation urbaine : les deux montées des 40 et 50 du bâtiment de l'Arlequin. L'objectif de cette première partie est de présenter le cadre de notre enquête, mais aussi son contexte et ses ambiances. Si notre enquête se concentre sur ces deux montées en réhabilitation, ce qui constitue les ambiances de ces lieux et l'expérience quotidienne des habitants ne s'arrête pas à ce cadre que nous nous imposons pour les besoins de cette recherche. La sphère des 40 et 50 Arlequin est contenue dans la sphère de l'Arlequin, elle-même encore contenue dans la sphère de la Villeneuve de Grenoble, le tout pris dans la sphère du projet de rénovation urbaine. Et chacune de ces sphères participe aux ambiances présentes des lieux que nous étudions. Ce projet de réhabilitation se déroule au sein d'un quartier chargé d'histoire, construit comme une utopie dans les années 1970, qui endossera la réputation de ghetto, avant d'être l'objet d'un projet global de rénovation urbaine. Tout cela participe à façonner la vie quotidienne des habitants et les ambiances du quartier.

Dans un premier chapitre, nous allons commencer par présenter le quartier de la Villeneuve de Grenoble et le quartier de l'Arlequin (où se situent les deux montées étudiées). Nous ferons ensuite un détour sur la conception de ce quartier pensé comme une utopie sociale et construite, et sur ce qui lui vaudra la réputation de quartier ghetto. Si un détour sur la réputation du quartier peut sembler hors contexte dans un travail de recherche qui concerne le rapport des habitants à l'actuelle rénovation de la Villeneuve, nous allons voir qu'il est intéressant de s'attarder sur la conception et la réputation de ce vaste projet urbain. Très souvent lorsque nous entendons parler du quartier de la Villeneuve l'idée de l'utopie est mentionnée, et très souvent aussi le quartier est comparé à un ghetto. Ces deux réputations, radicalement opposées, participent à construire les ambiances actuelles du quartier et se manifestent dans notre étude sur l'habitation. Ces deux facettes de la Villeneuve résonnent sur le terrain et dans nos données. Elles impactent non seulement l'expérience des habitants, mais aussi celle de ceux qui viennent fréquenter le quartier. Nous verrons plus tard qu'elles teintent les expériences de la Villeneuve, qu'elles impactent directement le quotidien des habitants et qu'elles jouent un rôle dans les processus d'habitation.

Dans un deuxième chapitre, nous aborderons les mutations qui viennent bousculer la vie quotidienne des habitants. Nous commencerons par l'arrivée du premier projet de rénovation

urbaine dans le quartier, où les interventions se concentrent autour des 40 et 50 Arlequin avec une série de démolition et une réhabilitation en site habité. Nous verrons le déroulement de cette réhabilitation de deux montées de logements sociaux. Puis nous verrons les mutations à venir avec l'arrivée du deuxième programme de rénovation urbaine qui commence pendant notre enquête et annonce des travaux jusqu'en 2025.

Chapitre 1 :

Contexte, la Villeneuve de Grenoble et ses ambiances

La Villeneuve de Grenoble

Pour désigner le quartier, on peut entendre aujourd’hui La Villeneuve, Les Villeneuves, ou encore La Villeneuve de Grenoble et La Villeneuve d’Échirolles. Mais ces termes, s’ils sont parfois confondus, ont un sens précis. Bien qu’aujourd’hui l’ensemble du quartier soit plus fréquemment appelé « Les Villeneuves », lors de son élaboration le projet était appelé « la Ville Neuve de Grenoble-Échirolles ». Ce quartier des Villeneuves étant situé sur les communes de Grenoble et d’Échirolles (avec une petite partie sur la commune de Eybens), cela donnera les appellations de « la Villeneuve de Grenoble » et de « la Villeneuve d’Échirolles ». Notre recherche se déroulant entièrement à la Villeneuve de Grenoble, nous emploierons parfois le terme de « La Villeneuve » au cours des prochaines parties pour désigner la Villeneuve de Grenoble. Si les termes employés pour la désignation des différents quartiers sont importants à souligner, c’est parce qu’il est aisé de s’y méprendre. **Les Villeneuves sont donc constituées de deux Villeneuves**, la Villeneuve de Grenoble et celle d’Échirolles qui s’étendent sur plus de 240 hectares au sud de l’agglomération grenobloise. Ces Villeneuves se divisent encore en plusieurs parties appelées, elles aussi, des quartiers. Elles sont constituées au total de six quartiers d’habitations qui se rassemblent autour de la centralité commerciale de Grand Place. Trois de ces quartiers sont situés au sud, sur la commune d’Échirolles : Les Essarts, Surieux, et Les Granges. D’environ 1500 logements chacun, ils forment la Villeneuve d’Échirolles. Les trois autres quartiers sont au nord, sur la commune de Grenoble : **Le Village-Olympique, l’Arlequin et Les Baladins**. D’environ 2000 logements chacun, ils **forment quant à eux la Villeneuve de Grenoble**. Le terme de « Villeneuve » est parfois employé à tort pour désigner par exemple le quartier de l’Arlequin, qui est en réalité un quartier d’habitation dans le quartier de la Villeneuve de Grenoble. Une désignation erronée qui peut être due à la réputation du bâtiment de l’Arlequin (perçu alors comme « la Villeneuve »). Une réputation qu’il tient des idées des concepteurs qui s’y expriment ici le plus, ou du fait qu’il ait été le premier bâtiment

construit pour le projet des Villeneuves, ou encore du fait de son imposante présence ou de sa mauvaise réputation.

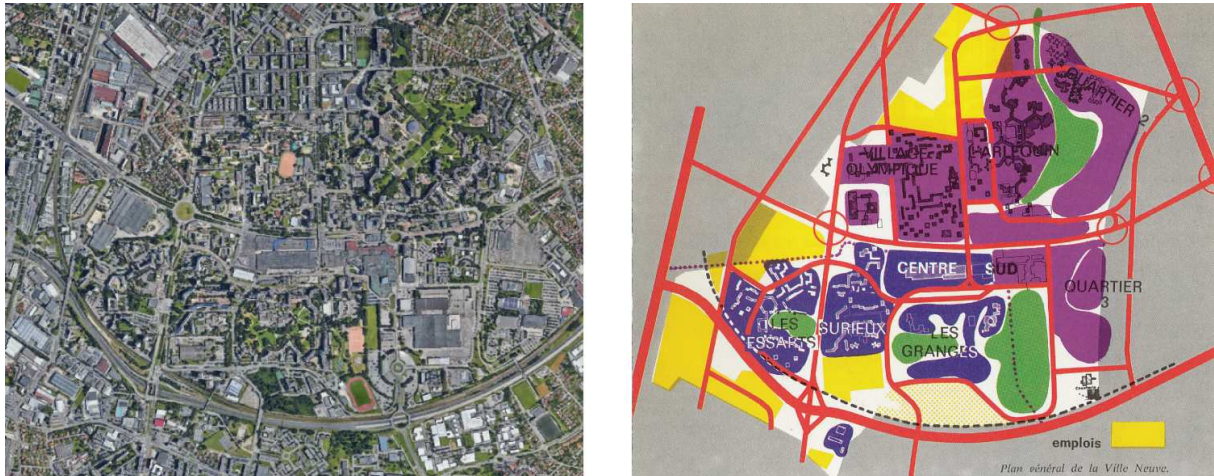


Figure 3 : (1) vue aérienne sur les Villeneuves de Grenoble-Échirolles. Source : Google earth, 2016 ; (2) Ancien plan réalisé par les concepteurs de la Villeneuve pendant le projet, localisant les différents quartiers des Villeneuves de Grenoble-Échirolles », 1973.

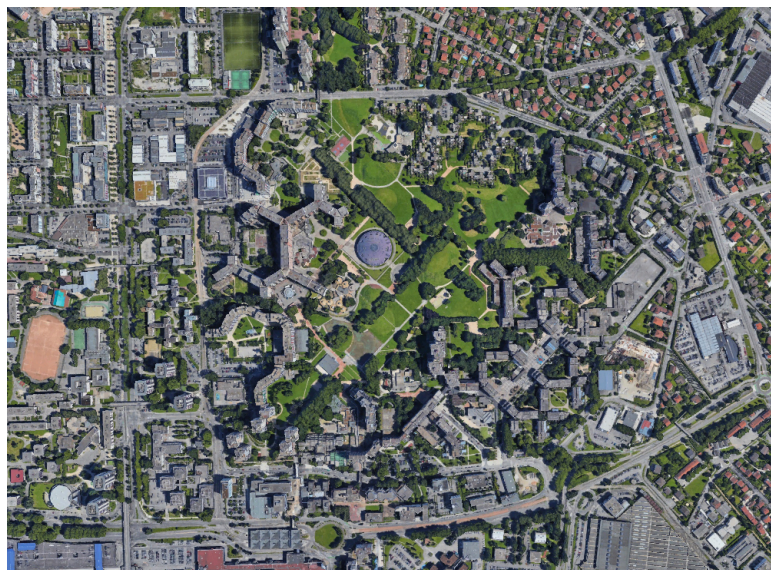


Figure 4 : La Villeneuve de Grenoble, le parc, le quartier de l'Arlequin à sa gauche, et le quartier des baladins à sa droite. Les axes routiers sont au pourtour du quartier, le parc et l'intérieur du quartier sont piétons. Source : Google earth, 2016.

La Villeneuve de Grenoble est donc premièrement découpée en trois zones. Le quartier de l'Arlequin et le quartier des Baladins, puis une troisième zone avec le Village-Olympique, qui n'est parfois pas pris dans le lot selon les découpages qu'on puisse observer. Ensuite **il s'opère encore d'autres découpages**, avec les différents ensembles résidentiels. Le quartier de l'Arlequin est par exemple composé de trois ensembles résidentiels : l'Arlequin Nord, l'Arlequin Sud, et l'ensemble résidentiel du Grand Parc, tous situés sur la partie ouest de la

Villeneuve de Grenoble. Tandis que le quartier des Baladins, à l'Est, comprend une multitude d'ensembles résidentiels. Contrairement au quartier de l'Arlequin constitué de trois ensembles, les Baladins sont constitués de près de neuf ensembles résidentiels : Cascatelles, Troubadours, Croix du sud, Zodiaque, Constellations, Zénith, Jacques Brel, Hauts du parc, et Résidences 2000. Pour illustrer encore un peu plus la complexité des découpages ou des petites sphères qu'il peut exister à la Villeneuve, il y a également d'autres noms utilisés pour désigner des lieux qui ne rentrent pas dans ces deux découpages précédents. Un nom qu'on entend souvent prononcer dans le quartier, et qui n'apparaît pas dans les découpages que nous avons précédemment mentionnés, est le quartier des Géants. Situé au cœur des Baladins, le quartier des Géants comprend les ensembles résidentiels regroupé autour une place qu'on appelle la place des Géants, qui doit son nom aux sculptures de géants de pierre qu'on y trouve². Un autre exemple qui peut illustrer la complexification des découpages est les résidences 2000. Concrètement elles forment sont un ensemble résidentiel faisant partie du quartier des Baladins, mais elles sont considérées comme un ensemble à part. Comme leur nom l'indique, elles forment plutôt des résidences et se démarquent radicalement de tous les ensembles à proximité. Elles sont bien moins denses que tous les autres, et regroupent un total de 123 logements, ce qui en fait l'ensemble résidentiel au plus petit nombre de logements de la Villeneuve de Grenoble. En comparaison l'immeuble Hauts du parc situé juste à côté regroupe 225 logements (AURG, 2003, p.8)³ L'Arlequin, et plus particulièrement **l'Arlequin Nord (lieu de notre étude), se démarque lui aussi fortement des autres ensembles résidentiels**. Il représente à lui seul 32% du nombre de logements de la Villeneuve de Grenoble, tandis que les autres ensembles résidentiels ne dépassent pas les 8% (excepté l'Arlequin Sud représentant 12% du nombre de logements). Ainsi, sur près de 4200 logements habités par 10700 habitants dans l'ensemble du quartier de la Villeneuve de Grenoble, ce sont 1353 logements et 3586 habitants qui sont concentrés sur l'ensemble de l'Arlequin Nord (AURG, 2003). Si l'Arlequin se démarque radicalement des autres ensembles résidentiels de la Villeneuve de Grenoble c'est aussi parce qu'il sera le premier bâtiment à être construit pour le projet des Villeneuves en 1972, et que, suite aux premières critiques très vite arrivées vis-à-vis de l'Arlequin, les intentions de projet seront modifiées pour le reste des constructions. L'Arlequin, massif et imposant aux côtés

² Les Géants sont des grandes sculptures conçues par Klaus Schultze (artiste allemand) entre 1978 et 1980. Ces sculptures aux formes humaines faites de béton et de briques rouges, posées, ou plutôt allongées ou assises de part et d'autre de la place, donnent leur nom à cet ensemble et ornent la place, où on trouve également divers équipements, des commerces, des services et une aire de jeux pour les enfants qui créent ici une centralité.

³ Cette étude menée par l'AURG (Agence d'Urbanisme de la Région Grenobloise) se base sur les chiffres de l'INSEE de 1999. Ces chiffres ne prennent pas toujours en compte le Village-Olympique.

des autres ensembles, est à l’image du projet initial des Villeneuves imaginées comme un réseau de mégastructures connectées et diffuses sur le territoire.

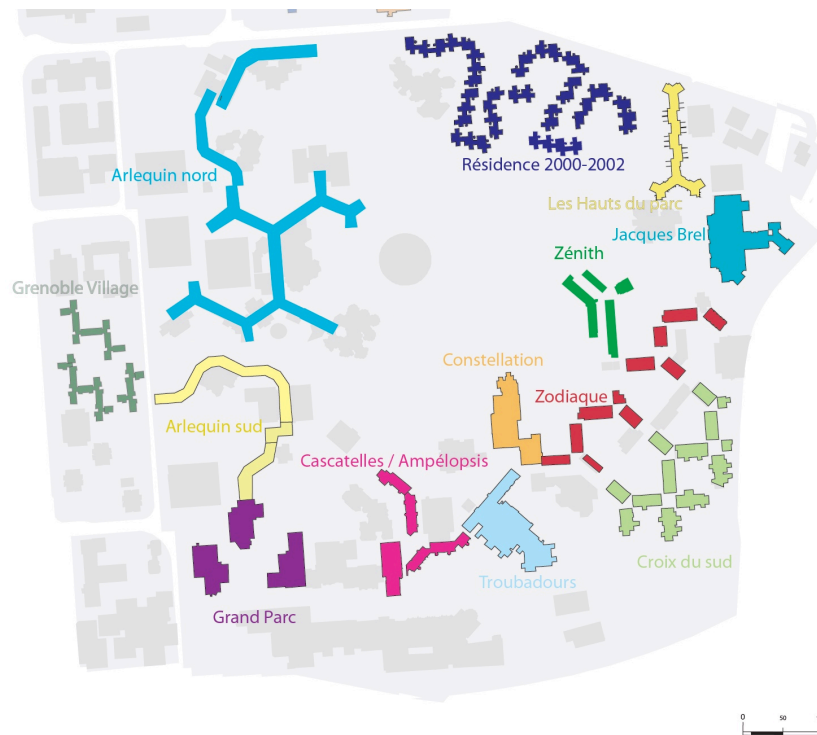


Figure 5: Carte des ensembles résidentiels de la Villeneuve de Grenoble produite par l’Agence d’Urbanisme de la Région Grenobloise. Source : AURG, rapport d’étude « Vivre et habiter à la Villeneuve : Diagnostic », Ville de Grenoble, mars 2003, p.9.

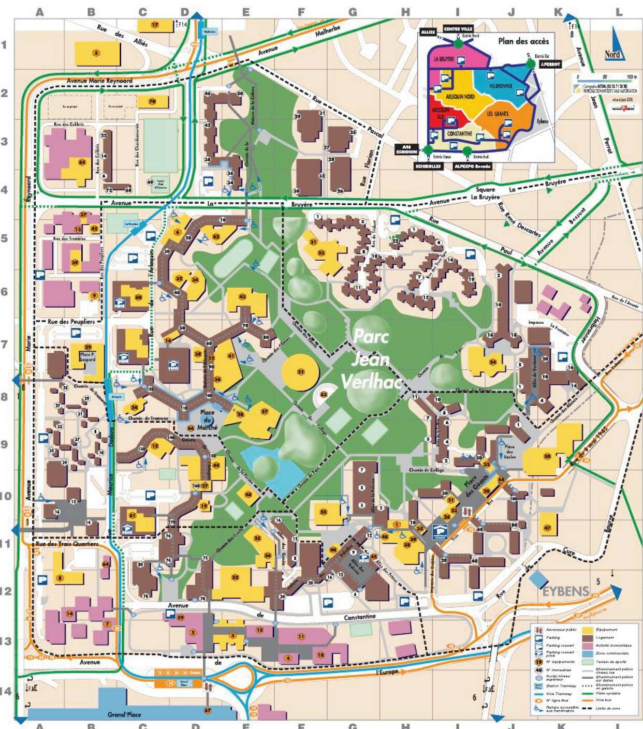


Figure 6 : carte interactive de la Villeneuve de Grenoble disponible sur internet. Une précieuse ressource, elle indique précisément les différents noms et localisations des ensembles résidentiels, des divers équipements sociaux, culturels ou sportifs, mais aussi des équipements éducatifs localisant toutes les écoles, elle propose

également une catégorie administration et services. Des informations pas toujours évidentes à trouver. Source : <http://infovn.free.fr/sites/plan/index.php>, le site propose une multitudes d'autres informations sur le quartier.

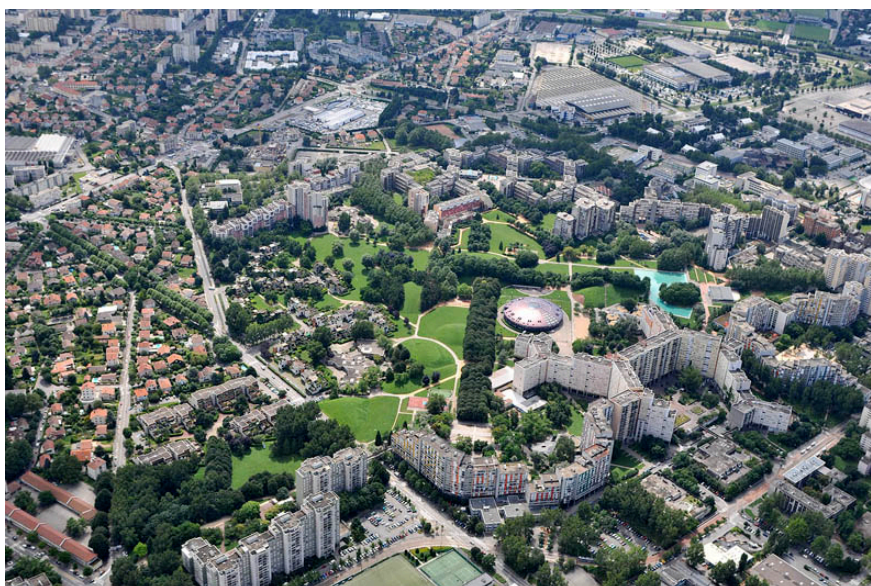


Figure 7 : La Villeneuve de Grenoble et son parc, l'Arlequin serpentant dans l'angle en bas à droite, le quartier des baladins au-dessus du parc. Photos aériennes prises en hélicoptère : « 1ère mission : vidéo Villeneuve, malherbe, parc Jean Verlhac », J-M Francillon, Ville de Grenoble, 2008.

Avec ces multiples ensembles résidentiels, construits par tranche à différents moments, **la Villeneuve de Grenoble est en réalité très hétérogène**. Et cette hétérogénéité est autant architecturale et paysagère que sociale. Si les clichés qui s'accumulent sur le quartier le catégorisent comme un quartier pauvre composé de logement social, un quartier dangereux avec une forte délinquance, et l'associent à l'imaginaire des tours et des barres ancrés dans une marre de béton, il se trouve que la réalité est plus nuancée. Les quartiers de la Villeneuve de Grenoble sont implantés autour d'un grand parc de 14 hectares, le parc Jean Verlhac, aussi appelé parc de la Villeneuve. Le parc bénéficie d'un aménagement paysager pensé par Michel Corajoud qui offre une diversité d'expériences. Nous y trouvons notamment un bassin (appelé la piscine) de 5000 mètres carrés, et de grandes buttes d'herbe d'une quinzaine de mètres de haut sur lesquelles il est possible de grimper. Les concepteurs de l'époque ont fait le choix de densifier les habitations pour avoir l'espace de créer ce parc qui figure parmi les plus grands de Grenoble, et également de basculer toutes les voiries à l'extérieur, laissant ainsi à l'intérieur du quartier un cheminement exclusivement piéton (à l'exception bien sûr des voiries de services). Une traversée du parc, ou une balade en longeant ses lisières, fait côtoyer en peu de temps des univers très différents. La circulation automobile ayant été basculée sur l'extérieur, la Villeneuve de Grenoble est définitivement un quartier qui se vit, et se découvre, à pied. Lors de déplacement en voiture, il est possible d'apercevoir seulement de minimes extraits de ce que

recèle le quartier. La composition de l'espace urbain fait que, si l'on tourne autour, et même si l'on passe régulièrement à côté, on n'aperçoit jamais vraiment la Villeneuve tant qu'on n'y « rentre » pas. En voiture, aucune route ne permet de la traverser. En voiture, on y accède, on s'y raccroche, on vient s'y garer en lisière. Si en vélo on se déplace en prenant les grands axes, c'est la même problématique qu'en voiture. La ligne de tram A qui part du centre-ville de Grenoble et passe par Grand'Place rentre à peine plus dans le quartier, puisqu'elle longe l'immeuble de l'Arlequin côté rue, et vient passer entre le Village-Olympique et l'Arlequin. Les accès voitures font partie des endroits les plus désagréables. Bordée de parkings bondés, aux voitures parfois démontées et abandonnées et plus exceptionnellement brûlées, entouré de zones commerciales et industrielles, le tout ceinturé par des voies rapides, la beauté du paysage n'est pas forcément au rendez-vous, et rappelle surtout l'imaginaire des cités. L'accès depuis le tram n'était pas forcément plus accueillant (avant les travaux de rénovation urbaine qui vont repenser tout l'espace public autour des arrêts de tram). C'est ici, le long de cette ligne de tram que se dessine cette frontière souvent mentionnée entre la Villeneuve et le reste de Grenoble. Mais c'est aussi le cas par exemple en arrivant au quartier des Géants. Habitante du Zénith pendant quelque temps, j'ai emprunté à pied, à vélo et en voiture la voie d'accès automobile menant au parking souterrain de cet immeuble. À chaque fois que j'y passais, je n'avais pas l'impression d'arriver à La Villeneuve que je connaissais. J'avais l'impression d'arriver dans un quartier qui, si je ne le connaissais pas, m'indiquait clairement que je devrais faire demi-tour. Pour accéder à l'immeuble du Zenith en voiture, il fallait arriver d'Eybens, se rapprocher du collège des Saules, puis passer sous la dalle de la place des Géants. Et c'est précisément ce passage sous la dalle, point culminant d'une traversée déjà très minérale, qu'on se dit que cela ne peut être que pire ensuite. Mais de l'autre côté se devine le parc, et là, il faut continuer à pied pour découvrir ce que cet espace réserve d'agréable. Il est facile de comprendre que, pour ceux qui auraient fait demi-tour dans ces passages peu accueillants, la Villeneuve soit effrayante. Le passage sous la dalle, au milieu de grillages qui servent de mur au parking sous dalle, légèrement éclairé, le tout relevé d'une odeur piquante d'urine que la pluie ne peut rincer, est parfois agrémenté de quelques encombrants laissés là. Parfois il y a aussi quelques hommes, accolés contre le grillage, ou occupés à faire des réparations sur les voitures. Cet exemple pose le décor d'une Villeneuve à double face, entre intérieur et extérieur. Entre une réalité et un imaginaire qui se nourrissent l'un l'autre, chacun de ces univers restants connectés par des passages, des passages physiques ou psychologiques, au travers de lieux, ou d'évènements, qui peuvent nous faire basculer (parfois rapidement) d'un univers à l'autre. Mais si cet agencement de l'espace urbain renvoyant les voitures et les grands axes à l'extérieur du quartier a pu

desservir à sa réputation, c'est aussi cet agencement qui a permis de créer une véritable bulle de verdure, au rythme ralenti en l'absence de voiture, et d'une taille assez conséquente pour être faire l'effet d'une sortie en nature. Une fois qu'on rentre à l'intérieur du quartier et qu'on l'arpente, c'est un enchaînement de surprises et d'étonnements, le tout relié par une constante interrogation sur notre position géographique et sur la direction à prendre. Lors des déplacements à l'intérieur de la Villeneuve de Grenoble, pas de lignes droites, de quadrillages ou de diagonales, mais plutôt des courbes, des zigzags, des bifurcations. Les façades ne se répondent pas entre elles, les rues ne se croisent pas à angles droits. Et si l'on croit à un moment suivre un axe qui semblait perpendiculaire à un autre, et s'y fier pour arriver à destination, cela s'avérera infructueux. Pour se déplacer dans le parc, et s'y retrouver, il faut plutôt miser sur une bonne mémoire, un bon sens de l'orientation, et se fier à des repères sûrs comme les montagnes de Grenoble, ou le haut d'un immeuble.

Si la Villeneuve est hétérogène dans sa globalité, ce n'est pas le cas de chaque ensemble résidentiel pris séparément. La Villeneuve de Grenoble (sans compter le Village-Olympique) contient environ 55% de logements sociaux (AURG, 2003, p.34) et différents bailleurs sociaux sont présents sur le quartier. Certains jouent également le rôle de syndic dans certaines copropriétés qui mélangent propriétaires et logements sociaux. Aux Résidences 2000, 95% des habitants sont des propriétaires occupants (AURG, 2003, p.14) et la plupart des logements sont des T4 ou plus. Tandis qu'à l'Arlequin Nord, 89% des habitants sont des locataires (AURG, 2003, p.15) et la taille des logements reste diversifiée (avec une majorité de grands et de petits logements). Et si les ensembles résidentiels diffèrent dans les proportions de locataires/propriétaire et des tailles de logements, ils diffèrent aussi dans la taille des ménages et dans les catégories socioprofessionnelles. Les Résidences 2000 par exemple concentrent de petits ménages avec une majorité de cadres ou de ce qui est (mal) appelé « professions supérieures » et des retraités, tandis que l'Arlequin a un nombre plus important d'ouvriers et d'employés, avec une part de professions appelées « intermédiaires », une petite part de « professions supérieures », et des retraités en mêmes proportions qu'aux Résidences 2000 (AURG, 2003, pp.16-28). En comparaison avec l'ensemble de la ville de Grenoble, il y a à la Villeneuve de Grenoble beaucoup moins de retraités et d'inactifs qu'à Grenoble, à peu près la même proportion de cadres, et une part plus importante d'ouvrier et d'employés (AURG, 2003, p.22).

Enfin, la Villeneuve de Grenoble contient aussi un grand nombre d'équipements. Bien trop nombreux pour être mentionnés ici, nous trouvons par exemple au sein même du parc un

collège et plusieurs écoles, mais aussi la place du marché où se retrouvent plusieurs commerces installés au pied de l'Arlequin. Il s'y trouve également de nombreux espaces pour les habitants et la vie collective, un grand nombre d'associations, plusieurs maisons des habitants, et des services divers.

L'Arlequin

Notre étude se concentre sur la partie nord de l'Arlequin, où se situent les montées du 40 et du 50 Arlequin en réhabilitation. Nous allons aborder ici les caractéristiques principales de ce bâtiment, d'autres informations seront apportées dans la section suivante concernant le projet d'utopie des Villeneuves. L'Arlequin a pu être qualifié de « prototype » tant son « paysage (...) porte intensément l'empreinte de sa conception initiale » (Joly, Parent, 1998, p.33). **Mégastructure serpentant sur près d'un kilomètre et demi**, il longe la bordure ouest du parc et marque la délimitation avec le reste de la ville. D'un côté, à l'ouest, se trouve ce que nous appelons le « côté rue » où il y a les voies de circulation automobile, les places de stationnements et les parkings silos. Et de l'autre côté, à l'est, se trouve le « côté parc » avec le parc de la Villeneuve. L'Arlequin est surélevé sur de hauts piliers, cette surélévation forme au-dessous la galerie de l'Arlequin. Ainsi ouverte, elle permet de cheminer sous le bâtiment et de traverser du côté rue au côté parc et inversement. De nombreux équipements sont directement rattachés à l'Arlequin, accessibles depuis la galerie. Ce grand bâtiment porte le nom de l'Arlequin pour ses façades aux panneaux colorés, où les couleurs progressent et se déclinent d'un bout à l'autre en rappel au personnage de l'Arlequin et à son costume multicolore. Les espaces atypiques formés par la configuration des lieux portent aussi leurs propres noms. Jean-François Augoyard propose dans *Pas à pas* ce qu'il appelle un **lexique toponymique** pour préciser ce que signifient les termes employés à l'Arlequin. Nous en reprenons quelques-uns ici : « Galerie : voie piétonnière principale passant sous les bâtiments » ; « Criques : espaces des abords de la galerie dessinés par les formes caractéristiques des bâtiments (module hexagonal) » ; « Coursives : couloirs de desserte des logements (parfois fort longs, une cinquantaine de mètres), et se ramifiant régulièrement en de petits halls donnant accès à deux ou trois portes d'entrée d'appartements » (Augoyard, 1979, p.39).

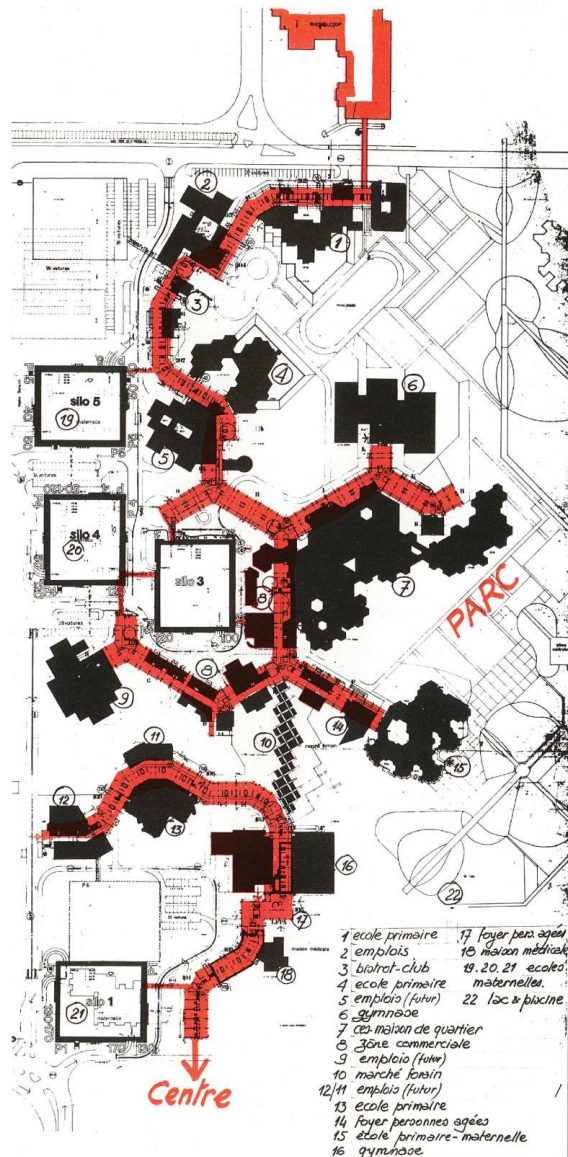


Figure 8 : (1) Vue sur les galeries dégagée de l'Arlequin où l'on marche à l'abri des intempéries ; (2) vue sur les galeries devant le patio ; (3) vue sur l'Arlequin depuis un appartement du 50 Arlequin ; Photographie Maïlys Toussaint, (1) 12 février 2018 (2) 7 novembre 2016 (3) 10 juin 2017 ; (4) Plan de l'Arlequin (en rouge) et des différents équipements connectés (noir). Source : Jean-François Parent, Villeneuve de Grenoble Echirolles. Objectifs et réalisations, 1973, SADI.

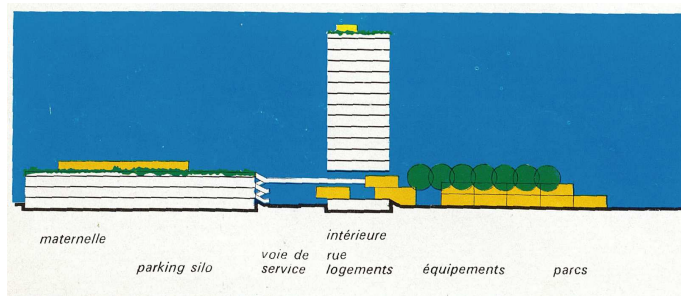


Figure 9 : Coupe de l'Arlequin dans l'espace urbain, d'un côté les parkings silo et la circulation automobile, et de l'autre, le parc et les divers équipements. Source : plaquette « Grenoble-Échirolles... Ville neuve » réalisée par la SADI, 1969.

L'Arlequin, même s'il est continu sur près d'un kilomètre et demi, est fractionné en plusieurs montées. Les montées sont des portions de l'Arlequin, comme plusieurs immeubles d'habitations collés les uns aux autres. **Chaque montée possède son entrée sous la galerie de l'Arlequin**, avec sa propre desserte d'ascenseurs et escaliers. Le numéro d'une montée est aussi le numéro d'adressage des différents ensembles. L'Arlequin est composé au total de 16 montées, numérotées de 10 en 10, allant du 10 Arlequin au 170 Arlequin. Selon les montées, les types de logements et la configuration des lieux peuvent différer. Plusieurs montées sont associées entre elles et forment des ensembles immobiliers. Ce sont surtout ces ensembles qui vont différer les uns des autres et présenter leurs propres particularités (particularités architecturales, d'aménagement intérieur ou de type de gestion). « Le bâtiment de l'Arlequin avait dès le départ été conçu comme un lieu de mixité sociale en mélangeant logements sociaux et logements en accession (et d'autres types de logements). Au fil des années, cette mixité s'est clivée par montées, avec certaines montées appartenant à différents bailleurs sociaux, certaines montées exclusivement composées de propriétaires et quelques montées où sont encore mélangés propriétaires et locataires » (Toussaint, 2019b, p.27). Certains ensembles sont donc entièrement en locatif public, certains sont des copropriétés et d'autres sont mixtes. L'ensemble des montées des 50, 60, 70 et 90 Arlequin est uniquement en locatif public. L'ensemble du 30 et 40 Arlequin est lui un ensemble mixte où se mélangent propriétaires et locataires de logement sociaux. Le 80 et le 100 sont des copropriétés, uniquement composées donc de propriétaires. Mais ces deux montées sont souvent mentionnées par les habitants que nous avons interrogés comme un lieu particulièrement problématique à cause de ce qu'ils appellent les « marchands de sommeil » qui sous-louent des logements dans des conditions insalubres. Pour en revenir au cas de notre étude, aux 40 et 50 Arlequin, nous voyons que chacune de ses montées fait partie d'un ensemble différent. Le 40 Arlequin est associé au 30 Arlequin avec lequel il forme un ensemble mixte rassemblant propriétaires et locataire (mais les propriétaires sont exclusivement au 30 et le 40 est entièrement locatif), et le 50 Arlequin est lui relié aux 60, 70 et 90, complètement en locatif public.

Si l'Arlequin est fractionné en 16 montées, elles sont en réalité connectées entre elles à l'intérieur du bâtiment. C'est ce qu'on appelle **la continuité des coursives**. Les coursives sont les couloirs intérieurs du bâtiment permettant l'accès aux logements, et celles-ci peuvent être continues d'une montée à une autre. Parfois la continuité est évidente : la coursive continue directement d'une montée à l'autre, et parfois la continuité se fait à travers des passages plus

discrets (comme en empruntant une porte qui mène à un escalier de secours qui est partagé entre deux montées, comme c'était le cas au 30 et 40 Arlequin avant travaux de réhabilitation). C'est notamment l'une des caractéristiques qui participent à faire de l'Arlequin un véritable labyrinthe. Une autre particularité, c'est que les coursives ne correspondent pas à des étages. En effet, les coursives donnent accès à des logements qui se trouvent en réalité sur trois étages différents. La montée du 40 Arlequin possède 6 coursives, mais elle est en réalité haute de 15 étages. Concrètement, cela signifie que les portes d'entrée des logements peuvent donner directement sur des escaliers, que l'on appelle descendant ou montant, pour les étages supérieurs et inférieurs. Et certains appartements ont un accès de plain-pied. La continuité des coursives à son importance dans le quotidien des habitants : elle crée des ensembles de voisinage. Les habitants se sentent plus fortement voisins avec les habitants d'une même coursive (par exemple une coursive reliant le 30 et le 40 Arlequin) qu'avec les habitants d'une même montée de l'Arlequin.

Un projet d'utopie pour 50 000 habitants dans les années 70

L'ensemble du quartier des Villeneuves a été pensé et construit dans le cadre d'un projet urbain global pour aménager l'extension urbaine du sud de l'agglomération grenobloise au cours des années 1960-1980. À ce moment, les enjeux architecturaux et urbains sont au cœur des préoccupations de la ville de Grenoble et trois faits majeurs influencent la direction que prend cette histoire : une période préalable de grand mécontentement vis-à-vis de la gestion urbaine, la sélection de Grenoble pour recevoir les Jeux olympiques d'hiver de 1968, et l'élection d'une nouvelle municipalité désireuse d'apporter des solutions innovantes à l'aménagement de Grenoble. La ville de Grenoble connaît une extension démographique parmi les plus fortes de France en passant de 100 000 habitants en 1950, à près de 145 000 en 1960 (Freschi, 1982). On estime alors que la ville de 145 000 habitants possède des équipements correspondants à une ville de 40 000 habitants (Parent, 2005, p.20). Le constat est fait d'un manque d'infrastructures, de logements sociaux, d'équipements socioculturels, sportifs et scolaire⁴. Face à cette croissance, et au besoin d'équipement qui en découle, deux Zones à Urbaniser en Priorité (ZUP) mitoyennes sont créées en 1960 et 1961 par les deux communes de Grenoble et d'Échirolles. Ces deux ZUP se trouvent sur les terres disponibles de l'ancien aérodrome de Grenoble et forment à elles deux une vaste zone de 240 hectares à urbaniser⁵.

⁴ Un manque qui sera reproché à la municipalité de l'époque.

⁵ 160 ha sur Grenoble et 80 ha sur Échirolles.

Elles seront, quelques années plus tard, le lieu du projet de la « Ville Neuve de Grenoble-Échirolles ».

Jusqu'aux années 60, l'urbanisation de la ville de Grenoble est gérée par l'État, mais les plans directeurs ne sont pas respectés, et l'urbanisation de la ville continue sans suivre une planification d'ensemble. L'État désigne en 1963 un urbaniste chargé d'élaborer un Plan Directeur d'Urbanisme pour la ville de Grenoble. Cet urbaniste, nommé Henry Bernard, proposera un plan directeur ensuite surnommé « Plan Bernard », qui sera validé en 1965 pour s'appliquer à la commune de Grenoble. Mais ce n'est sans compter les rebondissements à venir, avec l'élection d'une nouvelle municipalité qui rejette immédiatement les propositions du plan Bernard tout juste validé. Le projet des Villeneuves se prépare dans ce mouvement d'opposition de la nouvelle municipalité d'Hubert Dubedout envers le Plan Bernard, mais aussi envers le fait que l'aménagement de Grenoble soit entre les mains de l'État. Le Plan Bernard préconise de déplacer le centre actuel de la ville un peu plus au sud, tandis que la nouvelle municipalité, elle, envisage une ville polycentrique en créant un second centre, tout en conservant la centralité du centre ancien de Grenoble (Parent, 2005). La nouvelle municipalité choisira alors la ZUP de Grenoble-Échirolles comme le lieu d'établissement de cette seconde centralité. Parallèlement, la municipalité veut aussi se dédouaner de cette gestion urbaine imposée par l'État. Une gestion qui est faite selon eux par des spécialistes qui ne sont pas au contact du terrain grenoblois. La municipalité va réorganiser les structures de la ville en charge de l'aménagement, et s'entourer de nombreux professionnels, en adéquation avec les idéaux qu'ils partagent. La municipalité veut aussi créer une agence d'urbanisme pour Grenoble. C'est à ce moment qu'elle commence à s'associer avec les membres de l'AUA, l'Atelier d'Urbanisme et d'Architecture fondé en 1960 par Jacques Allégret à Paris, qui rassemble une équipe pluridisciplinaire d'urbanistes, architectes, paysagistes, sociologues ou encore économistes, pour penser les projets urbains. Le projet de la création d'une agence d'urbanisme pour la ville de Grenoble démarre en 1966 avec Steinebach (urbaniste à l'AUA), Dotelonde (sociologue) et Fagard (économiste), rejoint ensuite par Jean-François Parents (urbaniste à l'AUA également) qui seront en charge d'organiser l'équipe pluridisciplinaire de la nouvelle agence d'urbanisme (Blin, 1988, p.82). Ceci aboutira, un an plus tard, à la création de l'Agence d'Urbanisme de l'Agglomération Grenobloise (AUAG)⁶. L'AUAG « restera dans l'histoire comme la première agence française totalement autonome vis-à-vis des décisions de l'État » (Blin, 1988, p.82). Il y a également la création de la Société d'Aménagement du Département de l'Isère (SADI) qui sera chargé d'étude,

⁶ L'AUAG deviendra ensuite en 1973 l'AURG (l'actuelle Agence d'Urbanisme de la région Grenobloise).

d'exécution et de réalisation (Parent, 2005). C'est donc dans une réflexion longue, que se prépare ce projet d'envergure pour la création d'une zone d'habitation de près de 50 000 personnes, avec les équipements nécessaires pour devenir, non pas une zone d'habitation périphérique, mais un véritable centre urbain secondaire.

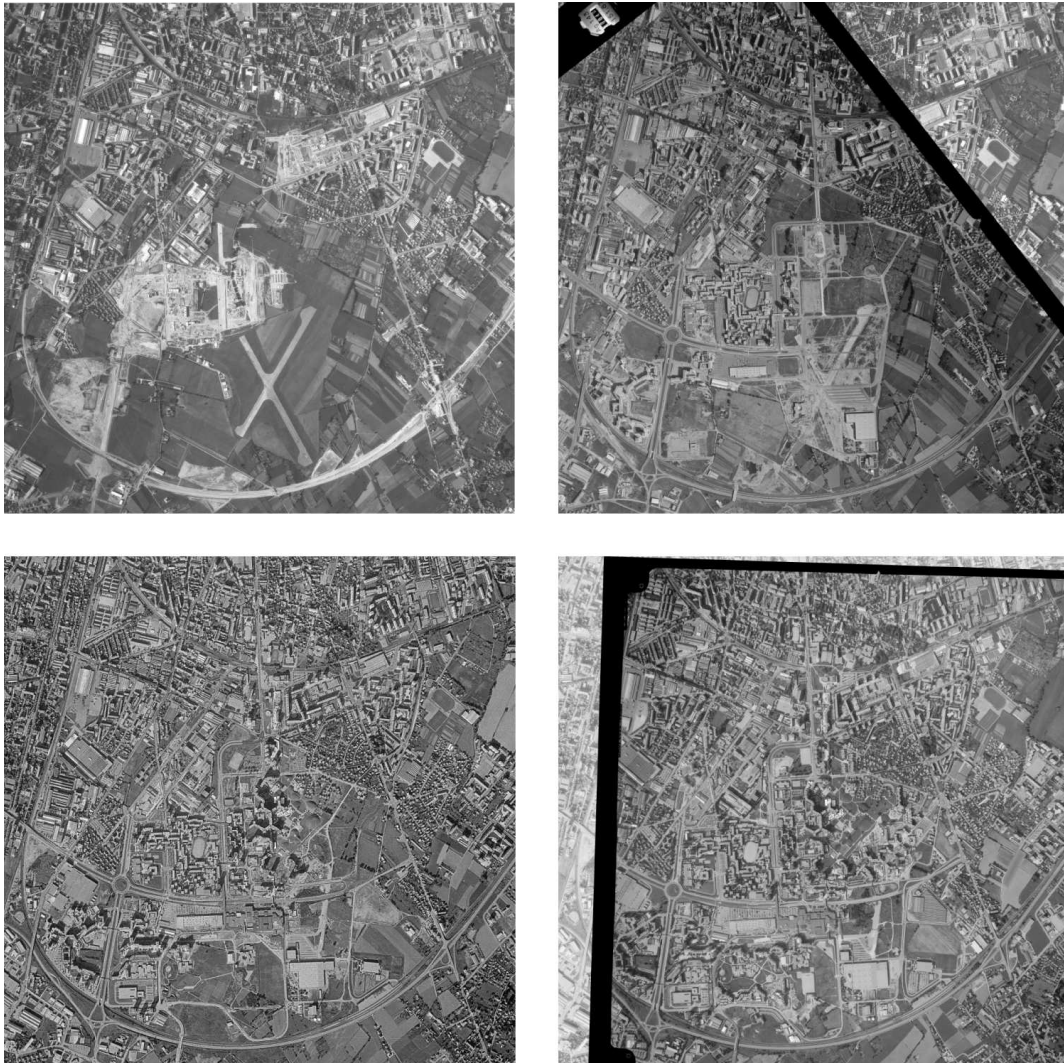


Figure 10 : Constructions des équipements pour les jeux olympiques et du quartier des Villeneuves, 1966, 1970, 1975, 1980, Source : Géoportail. Sur la première image de 1966 nous voyons le grand X dessiné par les pistes d'atterrissage de l'ancien aéroport de Grenoble, ainsi que la construction de la rocade au côté des voies ferrées qui contournent désormais Grenoble par le sud

Le projet d'aménagement de la ZUP de Grenoble-Échirolles est confié à l'AUAG et à la SADI, avec Jean-François Parent désigné comme urbaniste en chef. D'autres membres de l'AUA rejoindront progressivement l'équipe. Ensembles ils se feront appeler « l'équipe Villeneuve », constituée de « la municipalité, la SADI, l'AUAG et l'AUA, pilotés par le groupe Coordination, gestion, ordonnancement (COGEOR) » (Blin, 1988, p.82). C'est la municipalité d'Hubert Dubedout et « l'équipe Villeneuve » qui, partageant des idéaux et des positionnements politiques en opposition avec la gestion urbaine de l'époque, donneront à la

Villeneuve sa réputation d'utopie. Le schéma de structure général de la ZUP est approuvé dès 1965 et les communes de Grenoble et d'Échirolles ont un schéma d'urbanisme commun qui fixe des points majeurs comme la répartition des quartiers, la desserte et les infrastructures (Parent, 2005, p.47). La municipalité souhaite que la ZUP s'organise autour d'un pôle central situé à la jonction des communes⁷. Mais avant d'avoir eu le temps de proposer un plan définitif, la municipalité doit opérer des choix stratégiques pour le devenir de la ville puisque Grenoble est sélectionnée pour recevoir les 10^{èmes} Jeux Olympiques d'hiver en 1968. Les délais ne permettent pas d'envisager qu'une autre proposition de plan d'aménagement soit prête à temps et la municipalité décide de suivre certaines directives du Plan Bernard où figurent déjà une stratégie d'aménagement pour l'accueil des Jeux Olympiques. Cela donne une première impulsion aux aménagements de Grenoble et certains se trouveront sur la ZUP. De nombreux équipements seront construits pour la ville de Grenoble ainsi que pour les communes de l'agglomération entre 1965 et 1968,⁸ mais surtout, cela mènera à la construction d'un des quartiers ensuite intégrés aux quartiers des Villeneuves : le quartier du Village-Olympique. La municipalité demande à l'architecte Maurice Novarina de concevoir un centre d'hébergement de 6500 chambres pour loger les athlètes et les accompagnateurs, qui doit pouvoir être rapidement transformée en quartier d'habitation de 2000 logements avec ses équipements résidentiels à la fin des J.O. (Parent, 1977). Le plan général de la ZUP fixe des stratégies globales, mais chaque commune réalisera ensuite ses propres programmes, et fera des choix différents quant à l'habitat, à l'équipement résidentiel et à l'aménagement des espaces libres (Parent, 2005, p.47). La ville d'Échirolles étudie l'aménagement de sa partie de la ZUP dans les mêmes temporalités que les constructions qui se déroulent pour les JO et lance la construction d'un quartier de 1400 logements, nommé le quartier des Essarts (Parent, 1977). Ainsi, le quartier des Essarts et le quartier du Village-Olympique seront les deux premiers quartiers à être construits et seront ensuite intégrés au projet global pour la continuité du projet⁹. La ville de Grenoble continuera de collaborer avec l'équipe de l'AUA pour penser

⁷ Prévu pour être « l'espace d'accueil des nouvelles fonctions urbaines » ce centre deviendra le centre commercial Grand'Place « accueillant divers services aux consommateurs, Palais des congrès, Hall des expositions, hôtels, nombreux immeubles de bureaux, équipements publics, hypermarché, gare de transports en commun (...) » (Parent, 2005, p.43).

⁸ La ville se verra dotée d'une nouvelle gare, d'une maison de la culture, un nouvel hôpital, d'une amélioration des accès routiers aux stations de ski (et bien d'autres). En ce qui concerne l'aménagement du sud de Grenoble, sur la ZUP et aux alentours, les voies ferrées traversant Grenoble seront déplacées au sud de la ZUP, une rocade sera construite en suivant le même tracé que les voies ferrées. Une gare routière sera construite à l'est de la ZUP pour faire la connexion avec les stations où se déroulent les épreuves, elle deviendra par la suite le centre Alpexpo.

⁹ Selon Jean-François Parent, c'est notamment pour cette raison (du fait que chaque commune réalise ses propres programmes) que si l'ensemble était appelé La Villeneuve on continuera de les différencier en deux Villeneuves, celle de Grenoble et celle d'Échirolles.

l'aménagement de la partie grenobloise de la ZUP. C'est plus spécifiquement au sein de la Villeneuve de Grenoble (et encore plus spécifiquement dans le quartier de l'Arlequin) que se concrétiseront le plus les idéaux et positionnements de « l'équipe Villeneuve » qui feront perdurer cette réputation d'utopie.



Figure 11 : (1) Plan de projet de l'AUA pour l'ensemble des deux Villeneuves, (ce plan ne sera pas réalisé entièrement mais la partie de la Villeneuve de Grenoble reste très similaire dans l'organisation). On voit également l'idée de plusieurs quartiers connectés autour d'un pôle (centre jaune), Source : plaquette « Grenoble-Échirolles... Ville neuve » réalisée par la SADI, 1969. (2) Schéma de prévision des différentes tranches de construction, avec une organisation des quartiers autour d'un centre. Source : Jean-François Parent, Villeneuve de Grenoble Echirolles. Objectifs et réalisations, 1973, SADI.

Pour le projet de la Villeneuve de Grenoble, la municipalité veut « créer un modèle urbain » (Blin, 1988, p.82). Georges Loiseau et Jean Tribel sont désignés architectes en chef de la ZUP, et avec l'urbaniste Jean-François Parent, ils sont en charge de l'étude de la partie grenobloise de la ZUP (Le Vot, 2015, p.184). Ils feront équipe avec Michel Corajoud, Henri Ciriani et Borja Huidobro. La municipalité « attendait une réponse à chacune des exigences de son programme, à savoir : ne pas créer de cité-dortoir ; équilibrer emplois et logements ; atteindre une forte densité de population ; réduire les ségrégations sociales ; donner la priorité à la vie collective ; implanter des espaces verts ; bien séparer piétons et voitures ; bâtir conjointement des logements et des équipements de quartier ; générer une image urbaine forte, en opposition à celle des quartiers résidentiels périphériques » (Blin, 1988, p.82). La municipalité choisira également l'option d'urbanisation qui consiste à « libérer le centre du terrain pour un vaste parc et de reporter l'urbanisation de part et d'autre » (Parent, 2005, p.48).



Figure 12 : Dessins de projet de l'AUA pour penser l'utopie, (1) vue depuis les logements ; (2) le parc qui vient jusqu'au pied des bâtiments ; (3) les galeries permettant de favoriser les relations sociales en connectant les logements et les équipements ; (4) les parkings aériens directement reliés aux bâtiments pour un accès piéton.
 Source : plaquette « Grenoble-Échirolles... Ville neuve » réalisée par la SADI, 1969.

L'idée d'utopie est surtout celle d'une utopie sociale, qui se manifesterait au travers d'un travail de l'architecture. Le collectif de l'AUA est porté par des engagements autant éthiques que politiques et manifeste une « volonté de mettre l'architecture au service d'un projet social » (Amsellem, 2015, p.7). L'AUA pense à la fois l'architecture et l'urbanisme, mêlant la conception architecturale à celle de la ville. Mais si l'AUA se distingue à cette époque, c'est notamment par ses capacités pluridisciplinaires. En effet, l'atelier associe architectes, urbanistes, décorateurs, paysagistes et sociologues, et s'intéresse à d'autres disciplines comme la géographie et les sciences politiques. « Aspirant à façonner un nouvel environnement quotidien, au sortir de l'expérience traumatique de la guerre et en réponse aux solutions paresseuses de la grande production industrielle, l'Atelier n'aura de cesse de prendre le risque de l'expérimentation, revendiquant selon les mots d'Allégret [fondateur de l'AUA] "un travail global" » (Grossman, Cohen, 2015, p.25). L'AUA souhaitait « construire l'habitat pour le plus grand nombre » (Eleb, 2015, p.53). Ils veulent sortir des dispositifs des grands ensembles, trop rigides et trop monotones. Pour eux, le logement est la matière principale de la ville, et les logements ne doivent pas être séparés des lieux de vie. « Ils souhaitent donner une échelle monumentale à l'architecture domestique pour créer un effet d'appartenance à une

communauté » (Eleb, 2015, p.53). Ils ont l'ambition de faire face au problème des cités dortoirs et du manque de vie sociale dans ces quartiers. Car selon eux, cette absence de vie sociale est ressentie « par les habitants qui sont tous, à des degrés divers, des déracinés : - travailleurs migrants, - anciens ruraux, - immigrés de toutes nationalités » (SADI, 1971, p.1). Ils veulent faire face à ces problèmes de manque de rapport humain et d'insatisfaction des besoins culturels qu'ils identifient, et que « les conceptions traditionnelles de l'habitat, des instruments de culture et de loisirs, de l'école (...) rendent bien souvent impossibles » (SADI, 1971, p.1). Ils ont alors pour objectif de « faire évoluer les pensées et les habitudes, tout en répondant le mieux possible aux attentes des futurs occupants » (Eleb, 2015, p.54). Au cours de la conception de la Villeneuve, des documents ont été publiés par la SADI pour exposer le projet, ou en faire la communication. Sur un document qui ressemble à un flyer, les concepteurs expriment leurs intentions de projet, qu'ils basent sur quatre principaux domaines : le peuplement, l'architecture, les équipements et l'éducation, et un cinquième volet expose les finalités du projet. C'est notamment dans l'expression de ces intentions qu'on peut saisir le rapport de ce projet à l'utopie. Ils tentent de concevoir un projet qui pourrait se différencier du monde de l'époque, qui pourrait permettre un nouveau rapport à la ville et un nouveau rapport entre les habitants. Dans les intentions quant au « peuplement » on retrouve l'idée que **la Villeneuve se voulait être une sorte de laboratoire de la mixité sociale**. Leur motivation principale est celle de « faire échec à la ségrégation sociale » (SADI, 1971, p.3). L'objectif étant de permettre un « brassage » de population pour éviter la constitution de ghetto où sont « enfermées » les « minorités (immigrés, vieillards, etc.) » (SADI, 1971, p.3). Et ce « brassage », ils tentent de le rendre possible à travers une « imbrication étroite » des différents types de logements proposés. Ils mentionnent toutefois qu'ils ne peuvent pas lutter contre les inégalités qui « trouvent leurs sources ailleurs », mais qu'ils veulent « faciliter les échanges socioculturels dans la population ». L'architecture est envisagée comme un moyen de faciliter la vie sociale, et pour cela le projet mise sur la rue. Les rues couvertes (futurs galeries) donnent accès à tout (logements, équipements, etc.) et concentrent les déplacements, favorisant ainsi les rencontres et les « flâneries ». Ils veulent proposer de nouveaux espaces qui permettraient de créer des conditions favorables à la vie sociale, et cela passe pour eux par une réflexion sur les cheminements quotidiens des habitants. Également, les espaces communs et les équipements de proximité sont envisagés comme des espaces nécessaires à la vie quotidienne, pouvant compenser la petitesse ou la simplicité des logements. La Villeneuve de Grenoble (et cela se manifeste fortement à l'Arlequin) est pensée par l'AUA comme une structure adaptative, en laissant des espaces disponibles, aménageables ou ré-aménageables pour les besoins futurs du

quartier, autour d'une forte densité de logements et d'équipements, pour que puisse s'y déployer un milieu urbain.

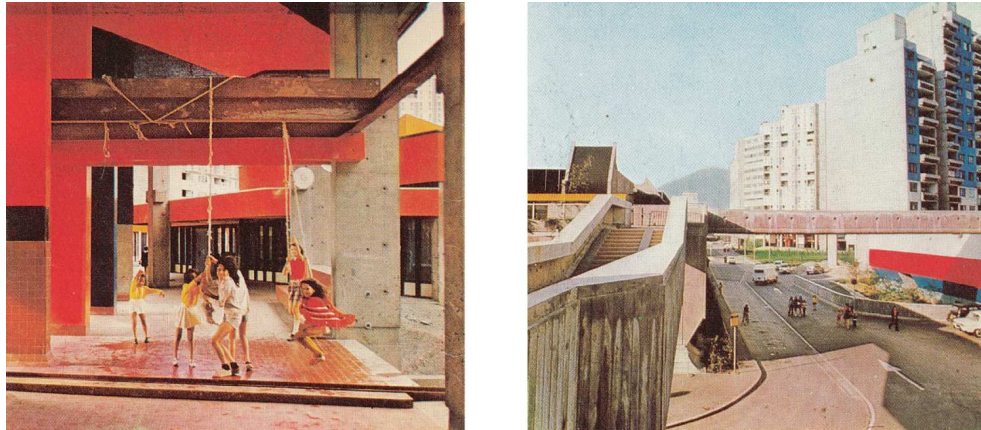


Figure 13 : Photographies prises peu après la construction ; (1) scène de vie quotidienne dans les galeries de l'Arlequin ; (2) parkings aériens et passerelles piétonnes connectées au bâti, vue sur le 50 Arlequin (en haut à droite) et sur le 40 Arlequin (au dernier plan). Source : SADI, Villeneuve de Grenoble-Echirolles, 1973.

Les études pour la partie grenobloise s'achèvent en 1970 (Le Vot, 2015, p.186), et les constructions se feront (globalement) en deux temps, avec une première partie axée autour de l'Arlequin, et le reste de la Villeneuve de Grenoble dans les années suivantes. **L'Arlequin est la première tranche des travaux à être réalisée, et les premiers habitants arrivent en 1972.** Le quartier des Baladins sera construit de 1973 à 1980, lorsque l'Arlequin est déjà habité. Dès le départ des critiques s'expriment vis-à-vis de cette mégastructure de l'Arlequin et cela influencera la conception du quartier des Baladins qui va s'écarter quelque peu du projet initial. Ce deuxième quartier sera conçu par une autre équipe, comportant également quelques membres de l'AUA, mais avec de nouvelles recommandations. Ainsi, le quartier de l'Arlequin, le parc de la Villeneuve et ses équipements sont les parties du quartier qui sont les plus représentatives du travail de l'AUA et des valeurs qu'ils revendiquaient à cette période, puisqu'ils l'ont conçu entièrement, du schéma global de la ZUP, à l'espace public, en passant par le logement et l'équipement. L'Arlequin sera donc le seul bâtiment construit en suivant le modèle initial du projet des Villeneuves, un projet où plusieurs mégastructures d'une hauteur progressive allant jusqu'à 25 étages devaient serpenter sur le territoire pour se rejoindre en un centre monumental. Le reste des aménagements ne suivant pas totalement les mêmes recommandations, « l'inachèvement créera un contraste entre le quartier de l'Arlequin aux dimensions monumentales et le reste » (Gabriel, Cohen, Breynat, 2016, p.34).



Figure 14 : Construction de l'Arlequin et des parkings aériens en pied d'immeuble (environ 1972), le reste de la Villeneuve de Grenoble n'est pas encore construit, les terrains en haut de l'image accueilleront le parc et le quartier des baladins. Source : SADI, Villeneuve de Grenoble-Echirolles, 1973.

Comme vu précédemment, la galerie de l'Arlequin est conçue pour favoriser les relations sociales grâce aux cheminements piétonniers. **Tout doit faire revenir à la galerie de l'Arlequin**, qui est pensé comme une « centralité linéaire », avec l'ensemble des entrées des montées qui s'y retrouvent ainsi que l'accès aux équipements (dont les écoles et garderies, mais aussi les parkings silos reliés par des passerelles piétonnes surélevées). Tous les accès se retrouvent dans les galeries qui deviennent le lieu de tous les croisements. Les membres de l'AUA travailleront la couleur, la lumière, l'acoustique, les arts plastiques et le mobilier urbain pour créer des ambiances urbaines (Le Vot, 2015, p.188). La galerie est travaillée comme une véritable scénographie urbaine par Henri Ciriani, Michel Corajoud et Borja Huidobro qui utilisent la polychromie et la signalétique pour « équilibrer le regard, simplifier la lecture des éléments structurants, personifier les espaces ou solliciter l'utilisateur par des séquences visuelles » (Le Vot, 2015, p.189). L'organisation des halls d'immeuble et des coursives est également pensée pour favoriser les relations de voisinage. La conception des logements est également un point intéressant à mentionner, car ils présentent aujourd'hui encore des qualités intéressantes. L'AUA porte une attention particulière aux moments de la vie quotidienne dans l'espace des logements, et souhaite que les constructions soient adaptables aux évolutions des pratiques des occupants. L'espace doit être agréable à vivre, et se rapprocher des qualités que

pourrait offrir une maison individuelle. Ils accordent une importance à l'ensoleillement, à la fluidité, pensent le logement sur différentes hauteurs (duplex, triplex), rentabilisent la surface des pièces pour créer des espaces de vies communs en réduisant par exemple la taille des chambres. « Les petites surfaces imposées dans le logement social les portaient tous vers des solutions augmentant l'impression de grandeur dans un espace si réduit » (Eleb, 2015, p.58). **Mais la conception du quartier dépasse l'architecture et l'urbanisme** et va même jusqu'à proposer tout un système pour l'éducation menant à des expériences scolaires et sociales passionnantes. Nous voyons dans le document de communication sur le projet présentant les intentions que les concepteurs ont souhaité changer les habitudes et les pratiques des habitants, les former, les inciter à s'approprier le projet et le quartier. Une des actions du projet porte sur : « la création et l'usage d'institutions démocratiques de gestion où les utilisateurs définiront leurs besoins, prendront en charge des moyens possibles de les satisfaire ». L'objectif était de « donner à la Villeneuve de Grenoble un rôle dynamique d'incitation à l'action » (SADI, 1971, p.17). **Tout a été pensé pour tenter d'associer les habitants, de les faire vivre ensemble et de leur donner les moyens de continuer de construire ensemble la vie de quartier.** Certaines propositions ont fonctionné, d'autres moins. De nombreux éléments suscitent encore aujourd'hui de l'intérêt parmi étudiants, chercheurs ou encore journalistes. Il y a notamment l'exemple de la Videogazette que nous ne pouvons pas ne pas mentionner. Entre 1972 et 1976, les habitants avaient leur propre chaîne de télévision participative qui était diffusée dans le quartier, une expérience inédite en France. Le projet est aujourd'hui remis en lumière par la Maison de l'Image et Science Po Grenoble à travers un travail de documentation¹⁰. Cette partie de l'utopie est l'une de celle qui a le plus fonctionné : la Villeneuve est aujourd'hui encore un nid d'associations, où les habitants prennent en main leur lieu de vie. Ils réussissent même à influencer des décisions politiques concernant le quartier. Ils empêchent plusieurs démolitions prévues dans le cadre de la rénovation. Un ouvrage rend compte de la longue mobilisation des habitants engagés pour proposer des alternatives au projet de rénovation urbaine (Gabriel, Cohen, Breynat, 2016). À plusieurs étapes du projet, ils se mobilisent, argumentent. À la Villeneuve, les habitants se mobilisent, ils veulent être écoutés, donner leur avis et témoignent leur désir de participer au projet :

« N'invoquez pas de faux prétextes de vétusté, d'insalubrité, de dangerosité, de quartier ghetto qu'il faut ouvrir, pour raser un truc qui a plein d'espaces, dans lequel on pourrait faire de bien grandes choses. (...) Si vous nous demandez notre avis, on vous le donnera volontiers. D'ailleurs on vous donnera notre avis quoi qu'il en soit ! Évidemment... On espère que vous en ferez quelque chose ! Nous avons des besoins et des envies... on sait ce qu'on veut on sait ce qu'on ne veut pas !

¹⁰ Voir le site internet : <https://www.videogazette.net>.

On ne va pas faire de catalogues maintenant... Mais il y en a des choses possibles. Si on veut. En tout cas nous on veut ! » (Extrait d'un article intitulé « Supplique pour ne pas détruire le collège des Saules », publié le 3 février 2016 sur le journal Le Crieur de la Villeneuve).

La réputation d'utopie, coexistante avec celle de ghetto : deux ambiances

Dans un numéro du journal Le Monde, plusieurs journalistes reviennent sur les lieux qui ont marqué leur enfance. La journaliste Violaine Morin a choisi d'écrire sur la Villeneuve. Elle habitait à ce qu'elle appelle « la lisière » de la Villeneuve et a fréquenté le quartier jusqu'en 1998. Dans son texte elle exprime bien cette oscillation entre les deux réputations. Selon elle, « la Villeneuve a toujours eu deux visages ». Celui d'un « village » où vivaient ses amis, où elle faisait du vélo, de la piscine, de la gym, et celui « d'un lieu dangereux et appauvri dont nos amis, dans leur grande majorité, cherchaient à partir ». Elle raconte : « Je croyais tous ce qu'on me disait à son sujet. Que des dealers se faisaient descendre dans les coursives de l'ensemble d'immeuble de l'Arlequin. Qu'on pouvait s'y faire racketter ou harceler, angoisse ultime du collégien. La Villeneuve proche et celle, lointaine et menaçante, des faits d'hivers, cohabitaient dans mon esprit, et d'une rue à l'autre. Elles étaient comme deux pays voisins entre lesquels persistait une frontière mentale que nous ne franchissions pas » (Morin, 2017, p.14). « D'une rue à l'autre » exprime bien le caractère ambivalent de ces représentations. Certains endroits nous rappellent cette peur, d'autres endroits nous rappellent l'idée du village, et certains endroits même nous donnent l'impression d'être dans une utopie bien réelle. Les deux visions cohabitent, et c'est à nous de gérer cette « frontière mentale », d'y croire ou non, de la questionner ou non, de la franchir ou non. Le curseur oscille entre les deux réputations. Il se rapproche plus ou moins d'un côté ou de l'autre, en fonction de la personne que vous êtes, de vos expériences, ou encore de l'actualité.

Dans les faits, nous ne pouvons pas affirmer que le quartier de la Villeneuve est une utopie, puisqu'une utopie, par définition, n'existe pas. Une utopie est un monde imaginé de manière globale, qui reflète une autre société possible, et qui fonctionne avec cette autre société, qui reste fictive. Or la Villeneuve n'a jamais été isolée du monde, et n'a pas été prévue pour exister seule. Si nous allons dans ce sens, la Villeneuve n'est pas une utopie. Si les utopies sont pensées, dessinées, c'est plus pour faire penser, pour imaginer d'autres possibles. Si l'on s'en tient à cette vision de ce qu'est l'utopie, dans ce cas la Villeneuve s'en rapproche, puisqu'elle fait encore beaucoup réfléchir, notamment par les nombreux débats qu'elle suscite. Si nous entendons encore aujourd'hui la Villeneuve associée à cette notion d'utopie, c'est peut-être

aussi parce que des traces de cet idéal imaginé persistent encore à travers les années. En effet, si toutes les composantes d'utopie sociale imaginées par les membres de l'AUA n'ont pas fonctionné, il reste aujourd'hui de nombreuses choses qui font vivre l'utopie. Et tout particulièrement les organisations sociales que nous pouvons observer à la Villeneuve.



Figure 15 : (1) vue d'une balade dans le parc depuis l'immeuble du Zénith vers l'Arlequin, 17 juin 2017 ; (2) les murs du Patio sous la galerie de l'Arlequin, un centre rassemblant de nombreux équipements et associations au 90 Arlequin, 17 juin 2017 ; (3) aménagement de l'espace public aux alentours de la place des Géants, buttes minérales, 12 février 2018 ; (4) la troupe BatukaVI en spectacle devant le 50 Arlequin sur l'emplacement du silo démoli, après les fin travaux de réhabilitation des 40 et 50 Arlequin, photographie publiée par Willy BatukaVI (directeur de la troupe) sur sa page Facebook le 5 octobre 2019.

La capacité des habitants à se mobiliser, à faire collectif, est impressionnante. Il serait laborieux de toutes les mentionner, mais de nombreux réseaux existent. L'espace 600 de l'Arlequin où se trouve aussi le Barathym (bar associatif) regorge d'associations et d'évènements. Les habitants, pour certains activistes et militants, ainsi que des acteurs locaux organisent des conférences, des débats, des projections, ou encore des pique-niques, etc. On y trouve même une association réalisant des séries télévisées (Villeneuve La Série) où les acteurs sont des jeunes du quartier, ou encore l'association BatucaVI, où les enfants de la Villeneuve jouent des percussions traditionnelles du Brésil (150 à 220 représentations annuelles, et se produisent jusqu'à l'international). La force de faire collectif des habitants mènera à la proposition d'un programme parallèle pour la rénovation urbaine pensé par les habitants

(Gabriel, Cohen, Breynat, 2016). Outre les capacités de faire collectif, les habitants reconnaissent aussi les bienfaits de la mixité sociale déjà existante à La Villeneuve. Une mixité qui est certes peut-être moins économique, mais bien culturelle. Certains témoignent de la possibilité qu'offre la Villeneuve d'apprendre à vivre avec la diversité des cultures. Au-delà du social, l'utopie reste aussi présente dans la conception architecturale et urbaine, ce qui peut notamment être observé dans le parc de la Villeneuve. « Avec mes copains, nous fréquentions son parc, qui semblait s'agrandir indéfiniment entre les immeubles. Pour nous, enfants, c'était un lieu comme il n'en existe nulle part ailleurs. Un parc au pied de chez nous où on pouvait aller et venir librement » (Morin, 2017, p.14). On y trouve les grandes buttes d'herbe qui permettent de prendre hauteur et recul et de s'installer au calme, la piscine où les enfants jouent l'été, la place du marché et ses nombreux stands au pied des immeubles, ou encore simplement l'aménagement paysager procurant une déambulation pleine d'enchantement. Il faut également reconnaître une certaine qualité aux logements, en termes d'espaces, de volumes, d'adaptabilité, d'ensoleillement, de vue (sur le parc et sur les montagnes), etc.

L'évolution de la Villeneuve, qui serait passée d'un projet d'utopie à un ghetto, est une longue histoire pas toujours très claire. Les avis divergent. Mais quelques faits, événements et décisions, notamment politiques, ont joué un rôle majeur dans l'évolution du quartier, de son état et de sa réputation. Il est reproché à Alain Carignon d'être responsable d'un tournant majeur dans le devenir ghetto de la Villeneuve (Gabriel, Cohen, Breynat, 2016). C'est une grande question que de savoir ce qui a fait de la Villeneuve ce qu'elle est aujourd'hui, pourquoi et comment est-elle devenue un quartier sensible ? Nous ne tenterons pas ici de répondre à cette interrogation, nous souhaitons ici proposer quelques éléments pouvant permettre de se faire une idée de la présence et de l'importance de cette réputation, puisque ces réputations d'utopie et de ghetto prennent une part importante dans les ambiances du présent, et donc dans notre enquête. Les articles et documentaires sur le sujet ne manquent pas. Des archives à aujourd'hui, nous trouvons de nombreux documents, soit à la recherche de l'utopie, du ghetto à sensation, ou encore à la recherche d'un moment clé de bascule entre les deux.



Figure 16 : (1) les façades des 50-60 Arlequin depuis le toit du parking silo en face, 26 mars 2016 ; (2) graffiti « Villeneuve » sur les vitres de la mezzanine au-dessus de l'entrée du 40 Arlequin, 19 mars 2016 ; (3) carcasse de moto brûlée dans le parc au détour d'une balade, 20 décembre 2017 ; (4) une gazinière posée au pied d'un poteau de la galerie de l'Arlequin, 12 février 2018.

L'un des objectifs des concepteurs de la Villeneuve était justement d'éviter l'effet ghetto des grands ensembles, en faisant un « brassage » de la population (SADI, 1971). Le projet est pensé comme un laboratoire de mixité sociale, et c'est en effet ce qu'il se produit lors de l'arrivée des premiers habitants de l'Arlequin. L'itinéraire de Jean-François Augoyard¹¹ relate les débuts de l'Arlequin et de la Villeneuve, au moment où tout semblait possible : « Je suis arrivé à la Villeneuve en automne 1972. J'ai habité une tranche qui venait juste d'ouvrir. (...) C'était l'époque la plus enthousiasmante, il y avait vraiment une espèce d'euphorie ». Les habitants qui venaient pour certains connaissaient le projet et y adhéraient, certains y venaient pour une nouvelle vie, ou pour de nouvelles possibilités de vivre-ensemble. « La Villeneuve c'était un peu la ville ouverte, la ville nouvelle. Un endroit où on pouvait refaire sa vie. C'était le cas de nombreux réfugiés économiques ou politiques : les boat-people, les brésiliens, les

¹¹ L'itinéraire de Jean-François Augoyard est réalisé à la Villeneuve de Grenoble par Xavier Dousson et Nicolas Tixier, le 1er juillet 2012. Jean-François Augoyard, philosophe, urbaniste et musicologue, est co-fondateur du laboratoire de recherche Cresson à l'École nationale supérieure d'architecture de Grenoble. Il habite à la Villeneuve depuis 1972.

chiliens, etc. Ils arrivaient par couches. Au collège, il y avait plus de 70 nationalités. Et puis il y a eu aussi des gens qui refaisaient leur vie, des gens qui débarquaient parce qu'ils savaient que là, personne ne les emmerderait, comme les homosexuels » [ou encore des mères divorcées. Mais un certain clivage s'effectue par montées, en raison d'une commercialisation par tranche] (...) il y a eu d'abord au 40 et 50 toute une série de gens qu'il fallait loger rapidement, avec l'opération de rénovation de Très-Cloîtres, qui touchait une communauté plutôt d'origine algérienne. Et puis, au 60 et au 70, qui ont ouvert en même temps, au moment de la rentrée scolaire, il y a donc eu des profs, des étudiants. Il s'est produit une thématisation non voulue, parce que les mécanismes d'attribution prévus n'ont pas bien suivi le projet »¹².

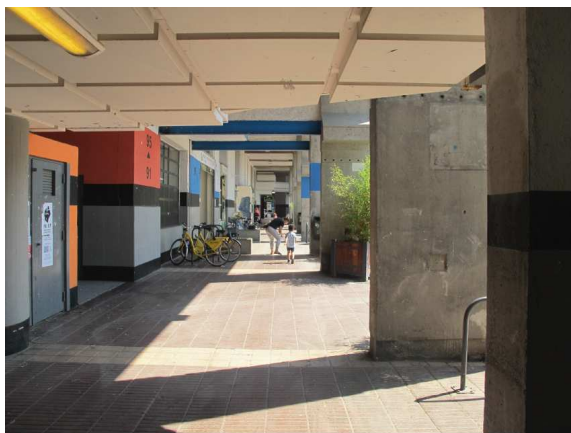


Figure 17 : (1) les galeries devant le patio, 90 Arlequin, 17 juin 2017 ; (2) parking à vélo devant le CCAS de Constantine, 17 juin 2017 ; (3) vue sur « la piscine » (plan d'eau artificiel) du parc de la Villeneuve, 17 juin 2017 ; (4) vue sur le parc depuis les buttes, derrière les barrières à droite de l'image se trouve une cour d'école, au dernier plan le bâtiment de l'Arlequin, 17 juin 2017.

Les premières critiques de l'Arlequin émergent alors qu'il est tout juste construit. « L'Arlequin, un prototype », est le titre que donnent Jacques Joly et Jean-François Parent à

¹² Extrait de l'itinéraire de Jean-François Augoyard, réalisé à la Villeneuve de Grenoble par Xavier Dousson et Nicolas Tixier, le 1er juillet 2012.

l'histoire du bâtiment (Joly, Parent, 1988, p.33). Les choses seraient allées trop vite entre les propositions du plan masse initial et le projet, et l'Arlequin « s'est trouvé presque directement traduit en projet constructif » (Joly, Parent, 1988, p.33). « Parce que réalisé d'un seul tenant, et pourrait-on dire presque d'un seul jet, le paysage de l'Arlequin porte intensément l'empreinte de sa conception initiale, mais aussi des difficultés auxquelles se heurta sa réalisation » (Joly, Parent, 1988, p.33) Ainsi, nous retrouvons des documents qui dès les années 80 critiquent déjà la mixité sociale. Si le ratio social/privé atteint presque les 50/50 sur l'ensemble de la Villeneuve au début des années 80 (avec 48 % de logements sociaux et 52 % de logements privés), l'Arlequin, lui, n'atteindra pas les 50/50 dès le départ, en raison des promoteurs privés qui se retirent du projet de construction parce qu'ils ont du mal à s'y inscrire (Gabriel, Cohen, Breynat, 2016). C'est là un exemple concret où l'utopie prévue de la Villeneuve se confronte à la réalité et à la complexité de l'existant dans lequel elle s'insère. Si les membres de l'AUA ont tenté de mettre en place une utopie sociale, leurs concepts se sont heurtés aux réalités financières, humaines, systémiques, territoriales... Ainsi, dès le début, l'Arlequin ne parviendra pas à rendre possible la mixité sociale telle qu'elle est imaginée par ses concepteurs. Et si l'Arlequin a été critiqué dès sa construction, la Villeneuve le sera aussi. En effet, « en 1983, la Villeneuve sera rejetée à 75% par la population grenobloise et devint alors l'argument électoral essentiel de l'opposition » (Blin, 1988, p.86). Au fil du temps, l'Arlequin continue de perdre en mixité, notamment en termes de mixité de type de logement, avec une augmentation des logements locatifs et sociaux. Progressivement, le prix de l'immobilier chute. De 1995 à 2000, les prix augmentent de 35% sur Grenoble tandis qu'ils augmentent de 11% sur la Villeneuve (AURG, 2003, p.56). « Face à la difficulté de vendre au prix du marché, un nombre significatif [34%] de logements appartenant à des propriétaires-occupants sont devenus locatifs » (AURG, 2003, p.57). En 2000, il restait alors 205 logements en propriétaire occupant sur l'Arlequin (AURG, 2003, p.59).

La notion de ghetto est fortement liée à la question de la mixité sociale, ou plutôt, à la non-mixité. En 2004, Kirszbaum écrivait que « Depuis la loi d'orientation pour la ville (1991), le ghetto est un terme codé qu'utilisent les responsables publics pour désigner les regroupements résidentiels d'immigrés (ou supposés tels) et signifier l'échec de leur intégration » (Kirszbaum, 2004, p.52). Le terme de ghetto mobilise aussi tout un imaginaire. Si pour certains le ghetto signifie regroupement d'immigrés en échec d'intégration, pour d'autres cela mobilise les notions de danger, de délinquance, de grande pauvreté, ou encore de zone de non-droit, etc. Dans les représentations sociales, la Villeneuve peut être perçue comme telle, et

ce sont notamment les faits divers et leur relais par les médias qui ancrent définitivement ces représentations, et ce, souvent sans offrir la possibilité de nuancer. À la Villeneuve, il y a en effet la présence de personnes en difficulté. Mais la tendance est à occulter les autres habitants et stigmatiser l'ensemble du quartier comme un ensemble de personnes en difficulté ou en décrochage de la société. Certains médias, avides de thèmes à sensations, s'emparent des faits divers dans le quartier. Lors des émeutes de 2010, suite au braquage du casino, le quartier de la Villeneuve passe devant la France entière sur les grandes chaînes d'information. Moi-même à l'autre bout du globe, j'apprends l'existence d'un quartier dangereux et totalement ingérable où les habitants qui ne participent pas aux émeutes vivraient dans une crainte permanente. Ce qui me fera craindre mon arrivée à Grenoble, et souhaiter éviter ce quartier. Ces événements sont récupérés également par le corps politique, nous pouvons mentionner le discours de Nicolas Sarkozy à Grenoble (faisant suite au braquage), venant faire l'annonce d'une volonté de rétablir la sécurité, et notamment de lutter contre les problèmes de l'immigration. Mais même sans faits divers, le côté sombre de la Villeneuve reste un vivier de documentaire à sensation. Ce sera le cas du reportage d'Envoyé spécial diffusé en 2013 sur France 2 qui choque encore une fois les habitants de la Villeneuve. Plusieurs personnes du quartier, habitants et acteurs, ont accepté d'être interviewées, mais leurs propos ont été détournés pour accentuer la dramatisation. Le documentaire est intitulé « La Villeneuve : le rêve brisé ». Le quartier y est présenté comme le lieu de tous les dangers, une forteresse où la police n'arrive pas à faire son travail. Profondément blessés, les habitants se sont mobilisés pour corriger ces diffamations, avec également des actions menées en justice, ce qui n'est pas sans rappeler que la force du collectif est bien présente à la Villeneuve. L'image médiatique, couplée à l'effet barrière de l'Arlequin, fait que les représentations négatives du ghetto peuvent se perpétuer sans possibilité de nuances. Certains discours laissent entendre que les habitants sont responsables voir cautionnaires des problématiques du quartier. Une concentration de problèmes qu'on reproche plus aisément aux habitants plutôt qu'à une mauvaise gestion urbaine. S'en suit une stigmatisation de la totalité du quartier et de ses habitants (par exemple les jeunes ont des difficultés à être employés s'il est constaté qu'ils habitent à la Villeneuve).

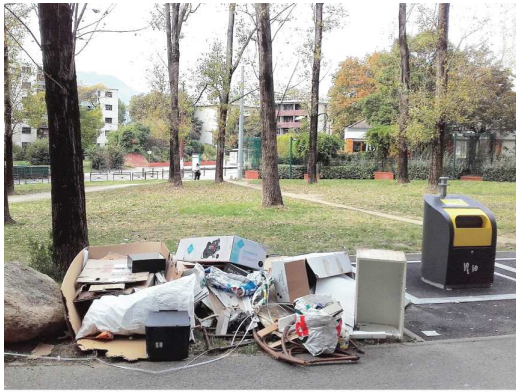


Figure 18 : (1) dépose sauvage d'encombrants devant les containers enterrés, photographie Eric Aufort (responsable développement durable pour la SDH), non datée ; (2) le collège Lucie Aubrac peu de temps après l'incendie (il sera démoli quelques temps après), 10 juin 2017 ; (3) le supermarché Lidl incendié puis laissé à l'abandon tel, 12 février 2018 ; (4) deux des nombreux caddies de la Villeneuve, sous les galeries de l'Arlequin, 12 février 2018.

Une idée qui revient assez souvent, et depuis assez longtemps finalement, serait que le quartier de la Villeneuve était un projet qui aurait nécessité d'être accompagné et qui ne l'a pas été. Il y a eu un abandon progressif de certains éléments, certains plus accessoires comme les passerelles aériennes menant des parkings silos à l'Arlequin, et d'autres plus fondamentaux comme l'éducation. Le quartier est passé d'une éducation expérimentale attirant des instituteurs et institutrices engagés à des établissements classés ZUS (Zones Urbaines Sensibles). Violaine Morin (qui, comme vu précédemment, a habité à la lisière de la Villeneuve durant son enfance) parle de la mère d'une de ses amies d'enfance, Dominique, qui « a emménagé à l'Arlequin en 1976 pour travailler dans les écoles flambant neuves, à la pointe de la modernité pédagogique » (Morin, 2017, p.14). Violaine raconte qu'ils y expérimentaient par exemple de nouvelles méthodes d'apprentissage de la lecture, et qu'ils faisaient également venir les « parents immigrés "primo-arrivants" dans des ateliers pour leur apprendre à surveiller les devoirs des enfants » (Morin, 2017, p.14). Progressivement, des choses seront abandonnées. Au cours des années 90, trois écoles sont fermées. La fermeture est justifiée par les élus pour des raisons

démographiques, mais selon Gabriel, Cohen, et Breynat (2016, p.55) cela cache en réalité un manque d'investissement. Ce manque d'investissement (financier, mais aussi d'engagement humain) participe aussi au déclin des conditions du quartier par des effets dominos. Les ménages aisés vont progressivement faire le choix de scolariser leurs enfants ailleurs, et finissent également par quitter le quartier. Il y a une fuite des ménages aisés qui s'opère également au fur et à mesure que la réputation du quartier s'entache et que les prix de l'immobilier baissent.

[*in situ* n°3 : travaux de réhabilitation]

Récit Bailleur social du 50 Arlequin :

« L'objectif est bien effectivement que les gens se réapproprient un quartier, qu'ils se réhabituent bien entendu, mais aussi que de nouveaux modes de comportements et de nouveaux types de liens sociaux puissent surgir. Bien sûr qu'il y a une ambition de faire évoluer ce quartier, qui est un peu emblématique depuis presque 50 ans. Emblématique de par sa conception après les Jeux olympiques de 68, et sur pleins d'initiatives et de concepts par les concepteurs de la Villeneuve, certains y habitent encore. Il y a plein de gens qui sont très impliqués dans cette vie de quartier, qui l'ont imaginé, qui l'ont fait vivre, et qui continuent à la faire vivre. Et à un moment donné ce quartier, pour x raisons, notamment un certain nombre d'attributions de logement à certaines époques, ont fait que ce quartier a été perçu par beaucoup malheureusement comme un ghetto. »

« Dans les années 70 vous aviez plus de familles nombreuses, c'était le baby-boom, donc il y avait besoin de T5 et T6. Aujourd'hui j'ai trop de T5 moi. Les quelques logements vacants que j'ai ce sont des T5 souvent. Ça ne correspond plus aux modes de vie. Les modes de vie ont changé. Les habitudes des gens ont changé sur le long terme. Le vieillissement de la population c'est une donnée à prendre en compte. Ce n'était pas les problèmes des années 70. Mais ça l'est aujourd'hui. Et on ne l'a pas anticipé. Quatrième grand objectif, alors on peut nous le reprocher, on a des contestataires là dessus, c'est de faire des montées à taille humaine. On a des montées comme le 50, l'entrée desservait 152 logements. Notre parti pris c'est de faire des montées qui desservent entre 35 et 50 logements. Donc en gros de résidentialiser beaucoup plus. Aujourd'hui des gens disent : ce qui était bien à la Villeneuve des années 70 c'est qu'on partait du 10 Arlequin et dans la même coursière on allait jusqu'au 170. Je caricature un peu. Et donc tout le monde peut se rencontrer, c'est convivial, et cetera. C'est vrai. Dans les faits on voit bien quand même que ça pose un certain nombre de soucis de gestion. En termes de propreté, de respect. Les gens veulent avoir des interphones, ils veulent la sécurité, ça tient un rôle important. On sait très bien la part du nettoyage dans les charges locataires sur un palier qui dessert 3 ou 4 logements, il est beaucoup plus faible que sur un palier qui dessert 20 logements. Automatiquement sur un palier de 3 ou 4 logements les gens prennent plus soin de leur palier que s'il y en a 20. Et on a moins de dégradation, moins de vandalisme. C'est un fait ! On avait plus de demandes de gens qui veulent vivre tranquilles, peignards, que de gens qui nous disent qu'il faut garder... »

Récit Khaled, locataire au 50 Arlequin :

« Bien-sûr, ils sont venus plusieurs fois même. Ils n'arrêtent pas de venir. Ça n'est jamais fini. Et puis ils ont une attitude assez ambivalente. Ils ont été briefés pour qu'ils se comportent avec tact, ce qu'ils font d'ailleurs en général. Ils ont mis quelqu'un qui sert d'interface. C'est Bouygues qui est le maître d'œuvre, mais il y a une foultitude d'entreprises qui travaillent, et la coordination est faite par Bouygues. Ils ont mis un jeune homme magrébin, il parle arabe. Ils sont prévoyants. Évidemment ça crée de l'empathie en quelque sorte. Il est très bien. Très civil. Mais on sent qu'il y a quand même un peu une volonté impérieuse de faire passer le programme. Si on a décidé que ça se faisait comme ça, c'est comme ça. Leur programmation, leur calendrier, leurs trucs. Vous avez beau réagir. Moi je travaille. Alors quand ils me sollicitent pour venir ça pose problème. Quand je suis occupé je n'ai pas tellement envie de leur laisser la clé. J'ai été obligé de le faire quelques fois. Instinctivement, tu n'as pas envie de laisser tes clés comme ça. En plus quand tu rentres il faut le retrouver. Il faut qu'il soit là. Il y a toujours un peu cette petite inquiétude. Pour certaines interventions ils te préviennent tôt. Je lui ai dit, et je lui redis à chaque fois : il faut que vous me préveniez tôt. Plusieurs jours à l'avance. Mais quelques fois ils t'appellent et ils te disent : on a besoin demain. Moi je dis non, tu ne viens pas demain, demain je suis pris. Alors ils font machine arrière, ils acceptent que ce soit le lendemain. Ils sont venus changer la baie vitrée. Ensuite ils sont venus faire une multitude d'interventions sur les trucs d'évacuations principales, en passant par les toilettes, et cetera. Quand ils interviennent ils programment plusieurs appartements en même temps. Alors là on a du mal à imposer son jour. Ils te disent : on ne peut pas parce qu'on doit intervenir sur trois appartements. Ils ont leurs contraintes, leurs exigences, qu'ils t'imposent finalement. Ils sont venus pour l'électricité aussi. Bon alors ils te refont les installations. Moi les canalisations n'avaient pas été changées depuis 40 ans. Elles étaient encombrées et c'était souvent bouché. Donc c'est bien. Mais ils ne le font pas pour toi. Ils le font pour le futur appartement rénové que tu vas quitter. Forcément. Ça fait maintenant deux ans que ça dure. La sensation que j'ai, c'est que maintenant, ça s'est installé. Tu t'attends toujours à ça. Parce que t'as compris que ce ne serait pas fini. On te dit : écoutez après la plomberie on va vous foutre la paix. Mais non. Ils ne nous foutent pas la paix. Puisqu'ils reviennent encore. On espère aussi que ça soit fini. Ils nous le disent plus ou moins. Mais ils reviennent. »

Chapitre 2 :

Mutation en cours et à venir, la rénovation urbaine de la Villeneuve de Grenoble

L'arrivée de la rénovation urbaine autour des 40 et 50 Arlequin (ANRU1)

Les travaux de réhabilitation en site habité au 40 et 50 Arlequin que nous étudions se déroulent dans le cadre plus global du projet de rénovation urbaine du quartier de la Villeneuve de Grenoble. La Villeneuve a été sélectionnée en 2008 par l'ANRU pour faire partie des quartiers d'intervention prioritaire. L'ANRU, l'Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine, a pour mission d'accompagner et de financer des projets urbains pilotés par les villes (ou les intercommunalités) pour la rénovation de quartiers classés en Zones Urbaines Sensibles (ZUS), et ce, à travers la mise en œuvre de Programme National pour la Rénovation Urbaine (PNRU). C'est dans le cadre de ce PNRU, accompagné et financé par l'ANRU et piloté par la ville de Grenoble que commence la rénovation urbaine du quartier de la Villeneuve. Si nous disons que la rénovation « commence », c'est parce qu'un deuxième volet de cette rénovation suivra. Le quartier de la Villeneuve sera sélectionné une deuxième fois par l'ANRU en 2014, pour être cette fois l'objet du NPNRU (Nouveau Programme National de Renouvellement Urbain), qui sera lui piloté cette fois par la métropole grenobloise, Grenoble-Alpes Métropole. Au sein du quartier, le premier volet de la rénovation est plus communément appelé « l'ANRU 1 », et le deuxième volet est surnommé « l'ANRU 2 », une appellation que nous emprunterons également pour sa simplicité. Ainsi, pendant que se déroulent les chantiers qui ont été décidés dans le cadre de l'ANRU 1 avec le PNRU, l'ANRU 2 est déjà en préparation avec le lancement du NPNRU. Nous allons ici nous concentrer à exposer les transformations apportées par cette première étape de la rénovation, le cadre dans lequel se déroule cette réhabilitation en site habité, et donc le cadre dans lequel nous démarrons notre enquête. Après avoir abordé l'ANRU 1 et la réhabilitation en site habité, nous verrons en fin de partie les changements à venir dans le cadre de l'ANRU 2. Les projets ne sont pas des boîtes étanches. Si les deux phases de l'ANRU sont pensées comme des étapes, les habitants les vivent dans une continuité. Si c'est principalement la phase des travaux de l'ANRU 1 que nous étudions, nous prenons en compte

également la préparation de l'ANRU 2 qui se déroule en même temps puisque nous considérons que le vécu de travaux potentiels ou l'annonce de transformation à venir peuvent également participer à une incertitude et une déstabilisation du quotidien.

Le projet de l'ANRU 1 va s'axer majoritairement autour du bâtiment de l'Arlequin.

Et tout particulièrement autour des deux montées du 40 et 50 Arlequin. Nous allons voir que ce projet de transformation de la Villeneuve est pensé, préparé et débattu depuis de nombreuses années. Et que l'Arlequin, qui est comparé à une muraille depuis les années 90 (Gabriel, Cohen, Breynat, 2016) se retrouve au cœur des problématiques. De par sa longueur et son imposante hauteur, il marque physiquement la délimitation entre un intérieur et un extérieur. Mais cette délimitation faite par l'Arlequin et qualifiée de frontière est en réalité très poreuse, tout du moins pour les piétons et pour les habitants, avec les galeries de l'Arlequin à la fois ouvertes sur le parc et sur la rue. Cette idée d'intérieur et d'extérieur, de frontière assez poreuse ou non, constitue l'un des arguments et enjeux majeurs des travaux de cette première phase de rénovation urbaine. En effet nous verrons que l'un des objectifs du projet est de renforcer la connexion du quartier de la Villeneuve à la ville de Grenoble.

Avant que les financements de l'ANRU permettent d'avoir les moyens de mettre en œuvre la mutation du quartier de la Villeneuve à travers l'ANRU 1, **l'idée d'un projet qui transformerait la Villeneuve se prépare depuis longtemps.** La Ville de Grenoble a mené différents diagnostics et pistes de projets les années précédentes, et ces derniers ont ensuite servi de base de réflexion pour la proposition de projet déposée auprès de l'ANRU. Nous retrouvons des éléments qui résonnent avec le projet ANRU dans le Schéma de Cohérence Urbaine des Quartiers Sud réalisé par Yves Lion et validé en 2004, ainsi que dans le PRU (Plan de Renouvellement Urbain) Villeneuve Village-Olympique. L'ouvrage *Plaidoyer pour Villeneuve. Pouvoir d'agir et planification démocratique face à la rénovation urbaine de l'Arlequin* (Gabriel, Cohen, Breynat, 2016) retrace les étapes de la constitution du projet de rénovation urbaine du quartier en revenant notamment sur les éléments repris du Schéma de Cohérence Urbaine des Quartiers Sud. Dans ces documents, les interventions prévues sur le quartier de la Villeneuve s'axent tout particulièrement sur le bâtiment de l'Arlequin et ses alentours, et prévoient « d'ouvrir le parc » de la Villeneuve sur l'extérieur et de « relier l'Arlequin aux autres quartiers » (PRU Villeneuve, 2012). Des démolitions sont envisagées, notamment celle des parkings silos. Des changements majeurs sont prévus comme le

déplacement de la place du marché où se concentrent les commerces de l'Arlequin. Nous constatons qu'avant même l'arrivée du projet ANRU il y a déjà des conflits autour du devenir du quartier et dans les processus de concertation (consultation à l'époque). Lorsque l'architecte Yves Lion présente ses propositions lors d'une réunion publique « elles suscitent immédiatement un tollé dans la salle : les habitants réalisent que les propositions du schéma ne prennent pas en compte leurs propositions issues de la concertation », et « la réunion se terminera dans un climat houleux » (Gabriel, Cohen, Breynat, 2016, p.65).

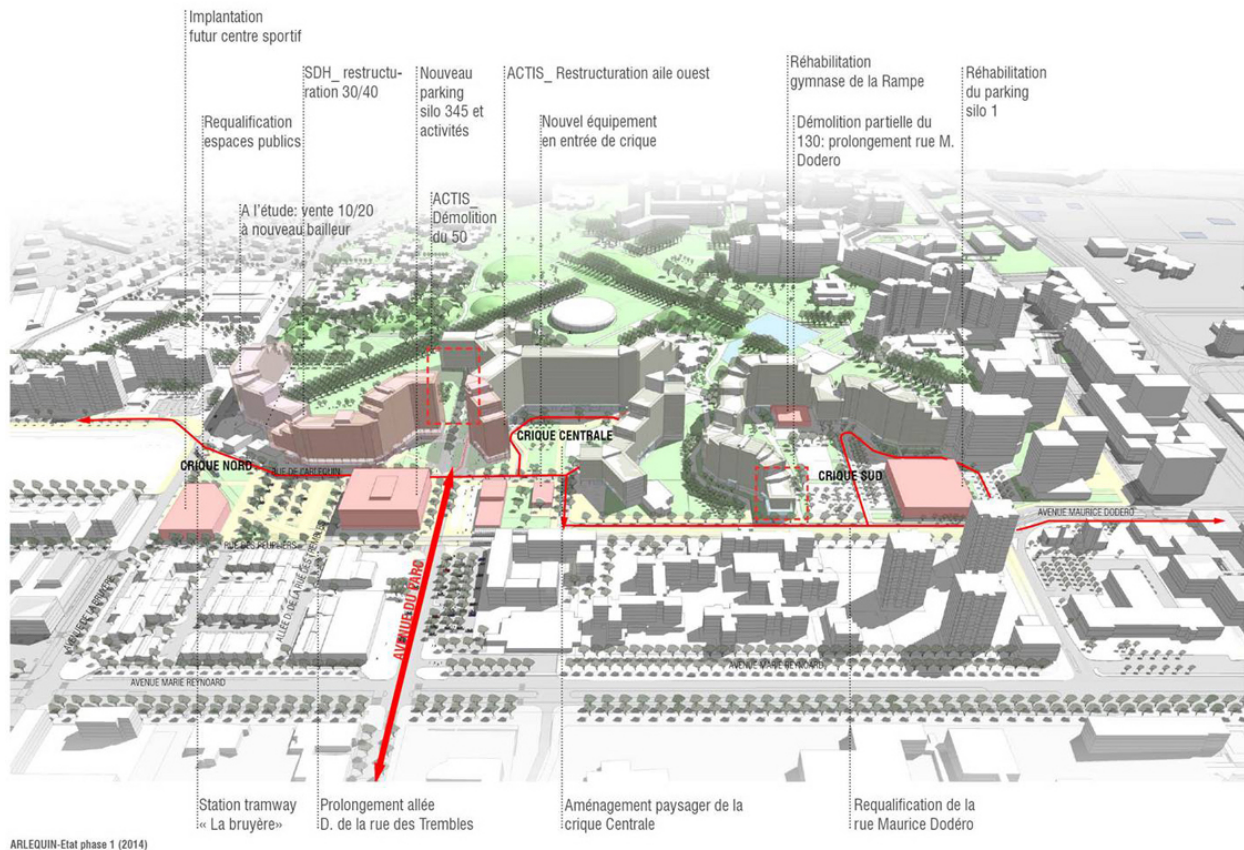


Figure 19 : Travaux prévus dans le cadre de l'ANRU 1, Schéma PNRU 1 des Ateliers Lion (novembre 2011).
Source : Dossier d'intention PNRU 2 sur le Quartier Villeneuve Grenoble-Échirolles, Grenoble-Alpes Métropole, 2012.

Après les propositions du Schéma de Cohérence Urbaine des Quartiers Sud de 2004, les habitants voient **l'arrivée du projet de rénovation urbaine en 2008 lorsque le quartier est sélectionné par l'ANRU**. Les termes utilisés changent et passent de renouvellement urbain à rénovation urbaine¹³. Si le terme de renouvellement urbain était utilisé dans les années 2000, c'est celui de rénovation urbaine qui revient avec la loi Borloo de 2003 (Loi d'orientation et de

¹³ Bonneville propose une interprétation au fait que le terme de renouvellement urbain de la loi SRU n'ai pas été repris par la loi Borloo et l'envisage « comme le refus d'assumer son héritage et ses objectifs, pour revenir à la conception plus traditionnelle de la rénovation urbaine ». Selon lui c'est une manière de revenir « à une conception restrictive du renouvellement urbain, qui privilégierait essentiellement les quartiers sensibles et les procédures de démolitions/reconstruction des logements sociaux » (Bonneville, 2004, p.8).

programmation pour la ville et la rénovation urbaine). La loi qui mènera à la création de l'ANRU quelques mois plus tard (Querrien, 2004, p.4.) En parallèle il y a le classement des quartiers prioritaires de France avec la seconde génération des contrats de ville (2000-2006), qui établissent une hiérarchie des quartiers concernés par le renouvellement urbain (Bonneville, 2004). Parmi 913 quartiers classés prioritaires, la Villeneuve de Grenoble fait désormais partie des 751 quartiers classés en ZUS, Zones Urbaines Sensibles. La Villeneuve de Grenoble est donc ensuite sélectionnée par l'ANRU pour bénéficier des fonds et de l'accompagnement au projet de rénovation urbaine qui sera piloté par la ville de Grenoble.

Si nous parlons de « projet ANRU », le quartier est en réalité concerné par le PNRU, le Programme National de Rénovation Urbaine. L'ANRU est l'agence en charge d'accompagner et de financer le projet. Après le classement ANRU, il a fallu ensuite proposer et valider un projet et des années s'écoulent entre la sélection du quartier et le déploiement effectif du PNRU. Un document d'information rédigé par Actis (le bailleur social du 50 Arlequin) explique en 2009 le lancement du projet : « Un marché de définition vient d'être lancé par la Ville de Grenoble, en groupement de commande avec Actis et la SDH : trois prestataires ont été retenus (Interland Lacaton Vassal, Bernard Paris et Castro) », « le plan masse devrait être arrêté début 2010. » Dans ce même document, on retrouve également **l'annonce des intentions de projets** : « Le projet vise à enclencher une dynamique de transformation et d'ouverture du quartier ». « Il s'agira d'ouvrir le quartier sur la ville en s'appuyant sur quatre principes » : « un maillage d'espaces publics pour réintégrer Villeneuve dans son contexte », « l'ouverture du parc sur la ville et son extension au-delà du bâti », « une action sur l'habitat pour le rendre plus attractif et ouvrir le quartier », « une “normalité” de fonctionnement réintroduite par un rapport plus classique à la rue » (Actis, 2009). Suivant les études précédemment réalisées, l'objectif est de recréer une entrée de quartier, d'ouvrir la Villeneuve sur l'extérieur. Ces volontés d'ouvertures et de connexion sont envisagées à travers une série de démolitions, notamment des démolitions de montées de l'Arlequin, bien qu'une étude menée par l'un des prestataires soutienne l'inutilité des démolitions. À cela s'ajoute un travail de requalification des espaces publics, ainsi que la prévision d'ajouts d'équipements. Les interventions prévues sur le bâti sont envisagées comme un retour à la « normalité », mise en place au travers d'une résidentialisation du bâtiment de l'Arlequin. Cette résidentialisation pour un retour à la normalité sera appliquée premièrement aux 40 et 50 Arlequin comme nous le verrons dans le projet de réhabilitation en site habité.



Figure 20 : Démolition du parking n°5 au pied du 40 Arlequin. Source : Manuel Pavard, « L'Arlequin entame une mue profonde », 20 minutes, publié le 24 octobre 2012. [En ligne] <https://www.20minutes.fr/grenoble/1028688-20121024-arlequin-entame-mue-profonde>

L'arrivée effective de la rénovation urbaine dans la vie quotidienne des habitants se fait aux alentours de 2012 avec la première démolition, celle du parking silo n°5 situé au pied du 40 Arlequin. Mais si l'arrivée des travaux est facile à identifier, nous ne pouvons pas délimiter un moment où le bouleversement de la vie quotidienne commence. En effet, si nous estimons que les inquiétudes d'un projet à venir est déjà un bouleversement en soi de la vie quotidienne, alors les habitants peuvent être affectés dès l'annonce d'un projet à venir. Ainsi, selon le degré d'engagement ou d'accès à l'information des différentes personnes, ce sont différentes étapes du projet qui peuvent faire office « d'annonce d'un projet à venir » et donc d'un futur quotidien bouleversé. Pour ma part, habitante du bâtiment du Zénith aux alentours de 2012, j'ai pris connaissance d'un « projet à venir » 4 ans après la sélection du quartier par l'ANRU, lorsque les Ateliers Populaires d'Urbanisme, présent depuis deux ans sur le quartier, ont commencé la communication pour inviter les habitants (et autres intéressés) à venir discuter du projet de rénovation urbaine et à s'en emparer. D'autres étaient déjà sur le qui-vive depuis le Schéma de Cohérence proposé par Yves Lion en 2004, et certains découvrent le projet lors des premières démolitions qui annoncent le démarrage d'un long processus de transformation du quartier. Il est **difficile de se fier complètement aux différents plans et documents** annonçant les travaux à venir pour comprendre le projet ANRU car les dates mais aussi les opérations prévues changent. Sur des plans annonçant les travaux à venir pour la première phase de la rénovation, plusieurs opérations sont annulées, d'autres seront retardées ou indéfiniment

reportées. Cela est dû au retard que peuvent prendre les travaux, mais aussi aux changements de programme, dont certains dus aux fortes mobilisations des associations et habitants qui militent pour un projet de rénovation qui les prend en compte et qui limite (voire oublie) les démolitions de logements et d'équipements. Pour cette première étape de la rénovation (ANRU1) les habitants ont réussi à empêcher la démolition d'une partie du 130 Arlequin, mais se sont battus longtemps et en vain contre la démolition du 50 Arlequin.



Figure 21 : L'aile du 50 Arlequin en cours de démolition. Photographie : Isabelle Guyader. Source : « A la Villeneuve de Grenoble, la démolition de l'aile nord de la galerie de l'Arlequin est en cours », France 3 Auvergne Rhône Alpes, publié le 14 novembre 2013.

Les travaux s'initient donc avec la démolition en 2012 du parking silo n°5, voué à être remplacé par un nouveau silo d'un style plus contemporain. C'est une démolition progressive qui s'étale dans le temps. Les contours du parking sont entourés de barrières de taules pendant tout le processus de démolition. Cette démolition, c'est aussi pour les habitants la perte d'une école maternelle qui était située sur le toit du parking silo. Puis viendra la démolition d'une portion du 50 Arlequin. Cette démolition vient couper le bâtiment de l'Arlequin et déconnecte le 40 du 50 Arlequin. C'est par cette démolition que démarre symboliquement le début des travaux de rénovation urbaine dans le quartier de la Villeneuve. Et c'est aussi par cette démolition que commence le travail d'ouverture du quartier et de connexion avec le reste de la ville. C'est à cet endroit que s'initie, se construit et s'aménage progressivement une nouvelle entrée de quartier. La démolition du premier parking s'est déroulée sur 2012-2013 et la démolition du 50 se déroule elle sur 2013-2014. Ce projet de rénovation du quartier commence donc pour les habitants par deux années d'expérience de perte et de démolitions. La démolition du 50 s'effectue elle aussi très progressivement. D'abord de grandes barrières de taules sont

installées tout autour de la montée pour protéger la zone de travaux, cassant par la même occasion les cheminements piétons qui se faisaient sous la galerie. Puis de longs échafaudages sont installés sur la façade et les ouvriers vident un à un les étages en sortant toute sorte d'objets par les fenêtres qu'ils jettent dans de grandes bennes en pied d'immeuble. Puis ils commencent à retirer les fenêtres elles-mêmes, puis ils commencent à grignoter progressivement le bâtiment par le haut. Juste à côté, les deux montées (le 40 Arlequin et la portion restante du 50 Arlequin) sont encore habitées et les travaux résonnent dans toute la structure du bâtiment. Après la démolition, les traces des appartements démolis apparaissent sur la façade restante du 50 Arlequin. Cette cicatrice géante, encore observable en 2016 restera jusqu'à ce que les travaux de réhabilitation des 40 et 50 Arlequin soient faits. Pendant la démolition du 50 se déroule en simultané la reconstruction du parking silo démoli précédemment. Il sera livré vers 2015. L'étape suivante des travaux de l'ANRU 1 est celle de la réhabilitation en site habité des montées des 40 et 50 Arlequin, que nous allons aborder plus précisément dans la section suivante. Elle constitue le cœur de notre terrain d'enquête. Avant le démarrage de ces travaux de réhabilitations, les montées ont été progressivement vidées d'un certain nombre de locataires, les bailleurs préférant ne pas reconduire les contrats de location et ne pas accueillir de nouveaux locataires, laissant ainsi le champ libre dans un maximum d'appartement pour effectuer les travaux. Ils lancent aussi des démarches pour que les habitants souhaitant partir, ou ne pouvant pas rester pour des raisons de santé, puissent demander à déménager (nous verrons que cette possibilité donnée aux habitants d'échapper aux travaux est contestée).

Réhabilitation en site habité des 40 et 50 Arlequin

Le projet de réhabilitation en site habité commence en fin 2014 pour le 40 Arlequin et milieu 2015 pour le 50 Arlequin. Notre enquête commence fin 2015. En tenant compte des précédentes interventions dans le cadre de l'ANRU 1, **la perturbation de la vie quotidienne des habitantes et habitants n'a pas commencé avec la réhabilitation en site habité**, mais bien en amont. En plus des interventions et démolitions au cours des années précédentes, les montées d'immeuble sont aussi dans un état assez dégradé. « La tendance dominante conduit plutôt à réduire les efforts en matière de gestion quand une décision de démolir est prise, au nom du fait qu'il est anormal de continuer à entretenir un patrimoine voué à disparaître » (Bonetti, 2004, p.38) Nous pouvons aisément imaginer qu'il se produit la même chose pour des bâtiments en attente de travaux de réhabilitation. L'état de dégradation importante du 50 démolit est mentionné par les habitants, c'est également ce nous entendrons chez les habitants des

montées des 10 et 20 Arlequin (en instance de démolition pendant un certain laps de temps) déplorant par exemple la réactivité des bailleurs à réparer des fuites d'eau des appartements coulant jusque dans les parties communes. Lorsque les travaux de réhabilitation démarrent, les habitants sont déjà dans une situation difficile.

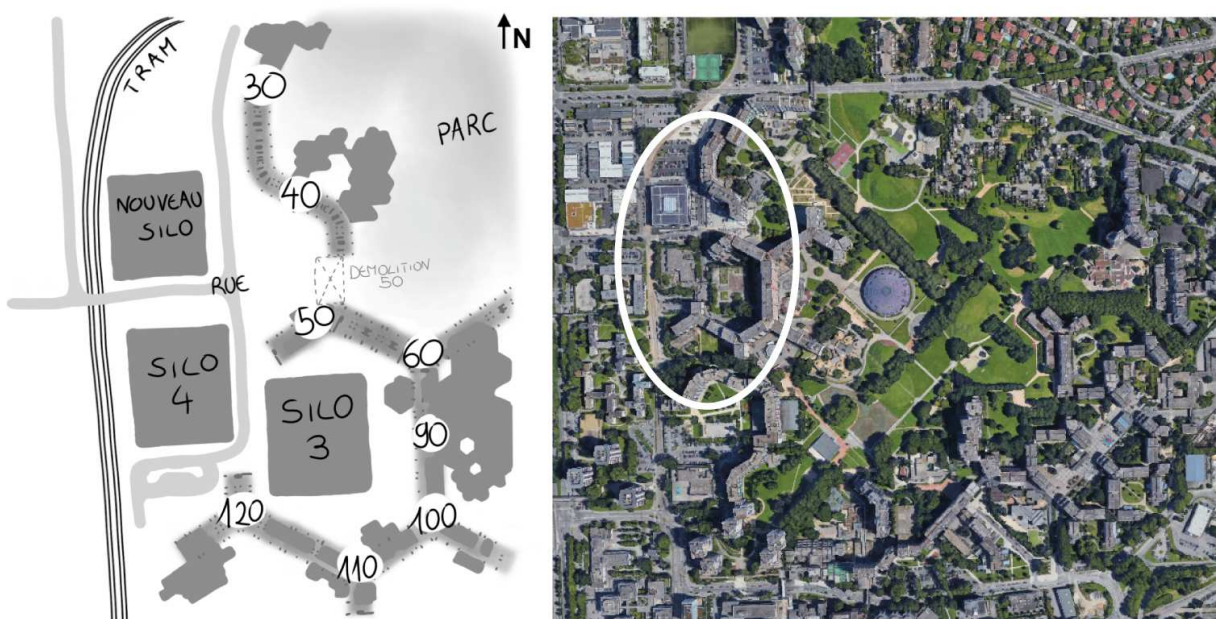
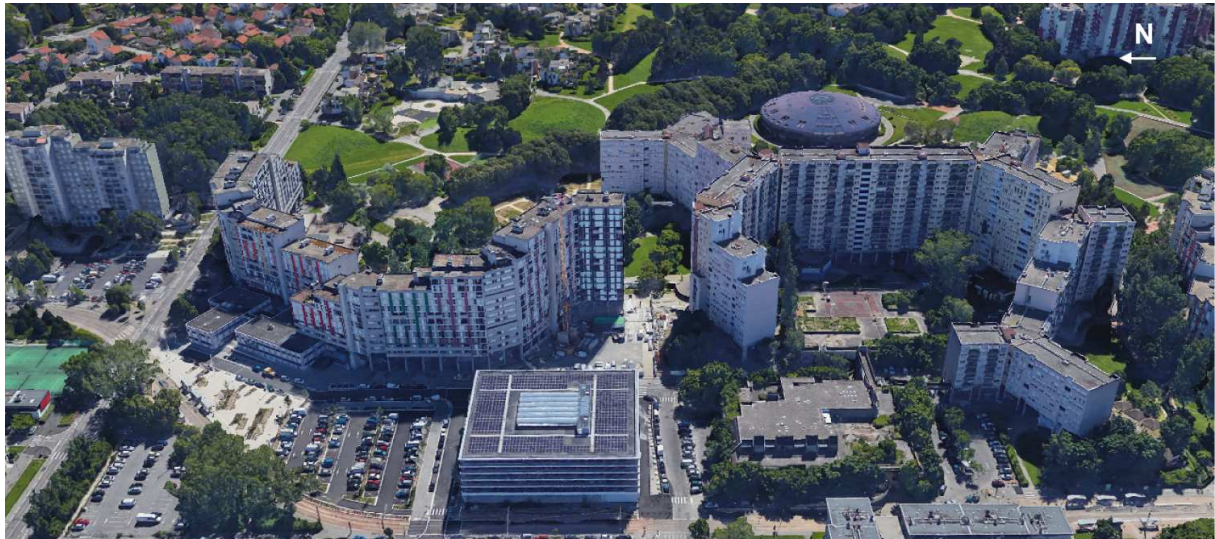


Figure 22 : (1) vue aérienne 3D sur l'Arlequin, percée du bâtiment avec la démolition de l'aile du 50 Arlequin, nouveau parking silo aérien en pied d'immeuble. Source : Google earth, 2016 ; (2) dessin de situation des 40 et 50 Arlequin situant les différentes montées d'immeuble de l'Arlequin et les parkings ; (3) vue aérienne sur la Villeneuve de Grenoble. Source : Google earth, 2016.

La description des travaux de la réhabilitation que nous allons faire dans les prochaines lignes concerne les travaux qui se déroulent pendant toute la durée de l'enquête. Au départ de cette enquête, nous essayons de comprendre les travaux de réhabilitations pour avoir une idée

globale des travaux qui se déroulent et vont se dérouler à travers une recherche de documents explicatifs et une observation des lieux. Nous avons une vue d'ensemble, mais le déroulé précis des travaux reste assez obscur. En même temps que nous cherchons à comprendre le projet de rénovation, nous partons déjà à la rencontre des acteurs du quartier et à la recherche d'habitants qui accepteraient de partager avec nous leur expérience quotidienne de la réhabilitation. Les informations sont difficilement accessibles pour comprendre le projet, et si certaines sont accessibles elles restent difficilement compréhensibles, comme nous le confirmerons certaines personnes enquêtées. Ainsi, **c'est aussi au travers de notre enquête auprès des acteurs et des habitants, ainsi qu'à travers la lecture de documents accessibles, que nous saisissons la globalité des travaux réalisés.** Nous découvrons des informations significatives pendant le déroulement de notre enquête, notamment que plus de la moitié des logements sont inhabités, ce qui restreindra drastiquement le nombre d'habitants potentiellement disponibles pour réaliser des entretiens.



Figure 23 : Le trou laissé par la démolition de l'aile du 50, le 40 Arlequin (à gauche) et 50 Arlequin (à droite) en réhabilitation en site habité. Photographie Maïlys Toussaint, 28 janvier 2016.

Si cette opération de réhabilitation urbaine se présente comme une seule étape dans le projet de l'ANRU, c'est en réalité **deux chantiers complètement indépendants** qui s'opèrent. Il y a d'un côté la réhabilitation de la montée du 40 Arlequin, et de l'autre, la réhabilitation de

la portion restante du 50 Arlequin. Le 40 Arlequin est composé de 154 logements sociaux qui appartiennent à la SDH (Société Dauphinoise de l'Habitat). Il est connecté avec la montée du 30 Arlequin avec laquelle il forme un ensemble. Les coursives (couloirs intérieurs desservant les appartements) du 40 sont toutes connectées avec les coursives du 30 Arlequin (le 30 Arlequin mélange locataires sociaux et propriétaires). À côté, le 50 Arlequin est composé de 89 logements sociaux qui appartiennent au bailleur Actis. Et de la même manière que le 40 est connecté au 30, le 50 est connecté au 60 Arlequin (où les logements sont tous sociaux). Le 40 Arlequin est réhabilité par l'entreprise Eiffage Construction, et le 50 Arlequin est réhabilité par l'entreprise Bouygues Bâtiment Sud-Est. Ces grandes entreprises ont été choisies par les bailleurs sociaux pour la simplicité de la démarche, notamment car les architectes concevant le projet sont intégrés aux entreprises, ce qui limite les aller-retour et modifications dans le projet, et ce qui facilite également les définitions des budgets. Sur le terrain, une multitude d'autres entreprises plus petites sont mandatées par ces grands groupes pour effectuer les travaux. Nous allons voir que si les deux chantiers sont indépendants et gérés par deux entreprises différentes, **ils suivent les recommandations établies dans le cadre du projet ANRU 1 et réalisent donc globalement les mêmes objectifs**, avec quelques spécificités qui s'appliquent à chaque montée.

Les deux bailleurs font le même choix de réaliser ces travaux en site habité, en conservant donc un certain nombre de locataires. Il est prévu que les travaux de réhabilitation durent deux ans, ce qui annonce une longue période de travaux pour les habitants. Des travaux qui concernent à la fois l'extérieur du bâtiment que l'intérieur. **L'un des objectifs majeurs de cette réhabilitation est la résidentialisation et la sécurisation des montées de l'Arlequin.** Cette résidentialisation consiste dans un premier temps à séparer les montées des autres. Ce qui implique de déconnecter le 40 Arlequin du 30 Arlequin, et de déconnecter le 50 Arlequin du 60 Arlequin (le 40 et le 50 sont déjà déconnectés par la démolition). Cette séparation des montées se fait par le murage des passages et connexions piétonnes qu'il existe dans le bâtiment. Les coursives auparavant continues dans l'Arlequin deviennent des portions de couloirs sans issues. Ces fermetures viennent pour empêcher les passages et déambulations des personnes qui n'habitent pas directement les montées concernées, et notamment faciliter l'entretien des parties communes. Mais nous verrons que cela a aussi d'autres incidences sur les pratiques quotidiennes des habitants au sein de l'Arlequin. En plus de cette déconnexion des autres montées, et toujours dans le but de résidentialiser, chacune de ces deux montées va également être divisée en deux unités distinctes.



Figure 24 : (1) vue sur l'enclos du chantier depuis les appartements du 40 Arlequin ; (2) à chaque chantier sa grue ; (3) les traces de la démolition de l'aile du 50 Arlequin sur les façades restantes ; (4) barrières de taules délimitant l'enclos de chantier au pied du 40 Arlequin. Photographies Maïlys Toussaint, (1) 19 mars 2015 (2) et (3) 11 novembre 2015 (4) 22 octobre 2016

Le 40 Arlequin composé de 154 logements va être divisé en deux montées d'environ 75 logements chacune (chiffre non exact car des logements sont supprimés et d'autres sont séparés en deux pour former de plus petit logements). Le 50 Arlequin d'environ 90 logements va être divisé en deux montées d'environ 45 logements. Cette division en deux des montées et l'une des sources très importantes de nuisances, et des travaux conséquents, puisqu'il est alors nécessaire de recréer une entrée d'immeuble supplémentaire dans chaque chantier. Il faut alors ajouter des ascenseurs, des escaliers principaux, mais aussi recréer des escaliers de secours pour chaque portion. Certains de ces ajouts nécessitent une intervention conséquente, notamment au 40 Arlequin où un escalier de secours a été ajouté en perçant l'intérieur du bâtiment dans toute sa hauteur, traversant d'anciens appartements vidés pour cette intervention. La montée supplémentaire du 40 Arlequin a été ajoutée en façade (sur la façade créée par la démolition du 50). Et la montée supplémentaire du 50 Arlequin a été créée à l'intérieur du bâtiment avec une partie ajoutée en façade. Les entrées déjà existantes sont également reconfigurées, puisque la

résidentialisation vient modifier autant la manière de cheminer que celle d'entrer dans le bâtiment. Le fonctionnement de l'Arlequin est atypique : un certain nombre d'entrées sont totalement libres d'accès à tout individu. C'était notamment le cas du 40 Arlequin qui possédait des entrées ouvertes et accessibles à tous sous la galerie de l'Arlequin. Deux ascenseurs et un escalier se trouvaient directement dans la galerie, sans clés, sans codes. C'est encore notamment le cas au 30 Arlequin, et dans d'autres montées de l'Arlequin. Au 50 Arlequin, avant l'arrivée des travaux, il y avait déjà des portes à digicodes qui sécurisaient l'accès aux ascenseurs et escaliers, mais l'accès était régulièrement laissé ouvert. Avec la réhabilitation, le projet prévoit de créer des entrées d'immeuble totalement fermées, avec digicode et interphones. L'entrée du 40 qui était totalement ouverte sous la galerie se transformera en espace clos et vitré. Cette entrée fermée vient interrompre aussi par la même occasion le cheminement possible sous la galerie de l'Arlequin.



Figure 25 : Schéma de situation des cheminements pour accéder aux entrées et montées des 40 et 50 Arlequin : avant les travaux (gauche), pendant les travaux avec l'enclos de chantier (milieu), et après les travaux (droite), 2015-2020.

C'est tout le système d'organisation des montées qui est reconfiguré, et même l'adresse des habitants va changer. En effet, les habitants du 40 Arlequin, en fonction du côté où ils habitent, peuvent devenir habitants du 42 Arlequin. En essayant de se rapprocher du système de numérotation général de l'Arlequin qui numérote les montées par des chiffres de dix en dix, les architectes conservent des chiffres ronds : Le 40 devient les 40 et 42 Arlequin, et le 50 devient les 50 et 52 Arlequin. La numérotation des appartements change également, et redevient

basique, en comptant de 1 en 1. Précédemment, les numéros d'appartement étaient un code qui comportait toutes les indications pour se déplacer dans l'Arlequin. L'appartement 2123 était l'appartement 123 de la deuxième coursive. Et lorsqu'un habitant disait habiter le 42 Arlequin cela signifiait : montée du 40 Arlequin et 2^{ème} coursive. Cette numérotation disparaît. Les boîtes aux lettres aussi se voient normalisées. Précédemment, elles étaient présentes au sein des montées. Dans chaque coursive se trouvait un petit hall où les boîtes aux lettres étaient à côté de l'arrivée de l'ascenseur. Chaque coursive était un ensemble de voisinage, et avec la résidentialisation, ce voisinage par coursive, horizontal et poreux, devient un voisinage vertical et hermétique où toutes les boîtes aux lettres sont rassemblées dans l'entrée en pied d'immeuble.

L'un des autres objectifs majeurs de cette réhabilitation est l'isolation thermique des montées et le travail des façades. Ce sont là d'importants travaux qui comportent encore une fois les mêmes objectifs globaux, mais qui s'appliquent différemment pour chaque montée. Le 40 et le 50 Arlequin sont deux ensembles qui diffèrent notamment par les façades en panneaux préfabriquées du 40 et les balcons en bétons du 50 Arlequin. Pour le 40 Arlequin le travail d'isolation se fait donc par un retrait intégral des anciens panneaux de façades, retirés appartement par appartement, et remplacés par de nouveaux panneaux plus épais et plus performants. (Lors du retrait de façade dans les logements habités du 40, les ouvriers posent une façade temporaire en retrait à l'intérieur du logement le temps du remplacement.) Tandis qu'au 50 Arlequin la matière isolante est ajoutée et fixée sur la façade existante. Une spécificité propre au 50 (et aux autres montées juxtaposées comme le 60, ou encore le 90) est également la présence de balconnières en béton. Les balconnières dépassent de la façade et en raison des problématiques de jet d'ordures par les fenêtres, elles sont aussi devenues le réceptacle de déchets. Pour la réhabilitation, elles sont alors retirées pendant les travaux et les balcons deviennent tous à fleur de façade. L'ensemble des garde-corps sont aussi changés, y compris pour les balcons qui n'avaient pas de balconnières.

Au cours de cette réhabilitation, il y a également **des travaux qui se déroulent à l'intérieur des appartements et dans les parties communes.** Les coursives et les halls sont rénovés, avec notamment ajout de luminaires, changement du sol et peintures. Les interventions au sein des logements sont aussi nombreuses. Nous apprenons au cours de l'enquête que les logements occupés ne sont pas autant rénovés que les logements vides de locataires. Mais les réponses à nos questions sont évasives. Nous ne pouvons pas énoncer ici avec précisions les différences de travaux entre les logements vides et ceux occupés. Les fenêtres sont changées pour les deux bâtiments et les appartements du 40 perdent en surface vitrée, passant de fenêtre

allant du sol au plafond à des fenêtres de forme standard. Les baies vitrées des appartements du 50 sont aussi changées. Les travaux sur les balconnières nécessitent une intervention qui est considérée comme à l'intérieur du logement puisqu'elles se déroulent sur le balcon des habitants. Les interventions à l'intérieur des logements sont diverses, travaux d'électricité (notamment pour l'ajout de luminaire au plafond dans les pièces de vie), réseaux d'eau (notamment l'ajout de deux arrivées d'eau supplémentaire dans les cuisines du 50 Arlequin pour l'électroménager), basculement des réseaux d'évacuation des eaux usées, déplacement des radiateurs (au 40 Arlequin), plomberie, peintures refaites (constatés dans les appartements vides), et autres. La présence des habitants pendant les travaux à l'intérieur est demandée pour un certain nombre d'interventions. Ils doivent parfois participer : « Par exemple, pour le changement des baies vitrées et pour la pose du nouveau garde-corps des balcons, ils leur demandent de retirer leurs rideaux et la barre des rideaux, de bouger leurs meubles, de vider les balcons et d'écartier tout ce qui pourrait être endommagé par les travaux » (Récit La relation-résident).

Nous présentons ici les travaux du projet de réhabilitation dans leur globalité, mais il y a également **d'autres interventions et problématiques traitées**, que nous ne développons pas ou peu car elles impactent moins directement l'expérience des habitants du moment et notre étude concernant l'habitation aux ambiances. Il y a notamment un travail qui est fait sur le nombre et la taille et la configuration des logements. Le bâtiment de l'Arlequin a été pensé et construit selon les modes de vie des années 70 et aujourd'hui les bailleurs font le constat que les grands logements (T5) sont vacants et trop nombreux, qu'il y a un besoin plus important de petits (T1 et T2) et moyens logements (T3 et T4). Ainsi, certains T5 sont reconfigurés pour créer de plus petits appartements. En raison également du vieillissement de la population, le choix a été fait de réduire le nombre de logements avec des escaliers qui ne sont adaptés ni aux personnes âgées ni aux personnes à mobilité réduites (pour deux tiers des logements du 50 il faut monter ou descendre un grand escalier dès la porte d'entrée). Globalement les travaux augmentent le nombre de petits logements et augmentent le nombre de logements accessibles de plain-pied.

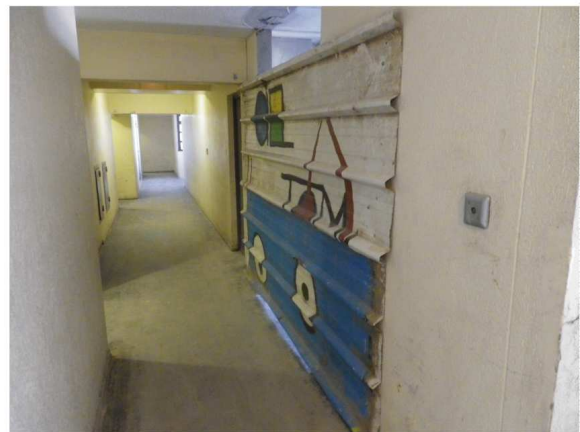


Figure 26 : (1) les façades du 40 Arlequin sont entièrement retirées puis remplacées ; (2) parmi les façades remplacées, une cage à oiseaux est accrochée sur le volet ; (3) barrières de taules délimitant l'enclos du chantier au pied du 50 Arlequin ; (4) une coursive en travaux à l'intérieur du 50 Arlequin. Photographie Maillys Toussaint, (1) 28 janvier 2016 (2) et (4) 19 mars 2016 (3) 11 novembre 2015.

Quand nous commençons à mener l'enquête fin 2015, les façades sont en train d'être changées au 40. En les observant nous remarquons quelques pots de fleurs déjà accrochés aux fenêtres neuves, et quelques fenêtres plus loin, une cage d'oiseau suspendue. Contrairement aux façades immaculées de bâtiments fraîchement construits et encore inhabités, on aperçoit là, au cœur du chantier, des signes de la présence d'habitants qui tentent de conserver leur vie quotidienne, de perpétuer leurs habitudes. Qui tentent, en somme, de continuer à habiter. Cela provoque des interrogations. Qu'est-ce que ça fait d'habiter au sein de cette réhabilitation ? Pendant la durée de notre enquête, « **les habitants vivent au cœur de travaux incessants, non seulement à l'intérieur de leur logement, mais aussi dans les couloirs, ascenseurs, et escaliers, en façade et pied d'immeubles** » (Toussaint, 2019b, p.29). C'est aussi tous les cheminements piétons qui sont fortement impactés pendant cette réhabilitation, en particulier au sein des montées qui se divisent, avec des déviations temporaires ou définitives, mais aussi avec l'immense enclos de chantier en pied d'immeuble qui barricade un espace précédemment très emprunté pour cheminer dans le quartier (que ce soit pour traverser le quartier ou pour se

rendre aux 40 et 50 Arlequin). Cet enclos, présent depuis 2013 avec la démolition du 50, qui s'étend ensuite pour englober les deux montées en réhabilitation, sera retiré fin 2016 vers la fin des travaux (fin des travaux extérieurs du moins). Lors de l'inauguration des travaux de réhabilitation des 40 et 50 Arlequin qui se déroulera en décembre 2016 (après deux ans de travaux), les habitants tiendront à s'exprimer au travers d'un discours énoncé par la représentante des habitants des 30-40 et par un habitant, rappelant la difficulté de ce qu'ils ont subi pendant toutes ces années. Mais en réalité les travaux ne sont pas encore complètement terminés, ni à l'intérieur des montées en raison des retards de chantier, ni aux alentours puisqu'il reste les autres interventions prévues dans le cadre de l'ANRU 1 (notamment la démolition de deux autres parkings silo au pied du 50 Arlequin), et ce n'est sans compter la phase de l'ANRU 2 qui se prépare.

Mutations à venir (ANRU 1 et ANRU 2)

Au cours de notre enquête, et pendant la réhabilitation en site habité des 40 et 50 Arlequin, il y a simultanément le deuxième volet de la rénovation urbaine qui se prépare et qui commence. Le quartier a été sélectionné pour la deuxième fois par l'ANRU en 2014 pour faire l'objet cette fois d'un NPNRU (Nouveau Programme National de Renouvellement Urbain)¹⁴. Pour rappel, en 2014, c'est également la période à laquelle démarre la réhabilitation en site habité prévue dans le cadre de l'ANRU1. Le NPNRU (que nous continuerons de surnommer ANRU 2) est prévu pour s'appliquer sur la période 2017-2025. Ainsi, il est prévu que les travaux de l'ANRU 2 arrivent dans le quartier en 2017 pendant que les travaux prévus dans le cadre de l'ANRU 1 ne se sont pas encore terminés. (Ils ne seront pas terminés non plus avant la fin de notre enquête de terrain qui s'achève en 2018.) L'ANRU 2 va suivre son cours jusqu'en 2025 et concerne une zone urbaine plus vaste que l'ANRU 1, mais nous allons ici limiter la prise en compte de l'ANRU 2 à ce qui concerne notre étude et à ce qui impacte la vie quotidienne des habitants et les ambiances du quartier au moment de l'enquête : le démarrage du projet, avec deux projets ANRU simultanés pour les habitants.

La simultanéité des deux volets de l'ANRU, d'un ANRU 1 qui se termine et d'un ANRU 2 qui commence, rend la situation très complexe à saisir autant pour les habitants que

¹⁴ Notons que le terme de « renouvellement » urbain revient et remplace encore une fois le terme de « rénovation » urbaine qui était utilisé avec l'arrivée de l'ANRU en 2004.

pour les acteurs présents sur le territoire (et pour notre recherche aussi). Les étapes se confondent, il est assez difficile de s’y retrouver dans la multitude de projets, réunions, financements, qui se sont déroulés, qui émergent ou se préparent. Le projet global du quartier, constamment débattu et renouvelé est aussi compliqué à cerner. Les travaux et les décisions s’entremêlent dans des temporalités décalées. Le bailleur social du 50 Arlequin nous explique par exemple que les projets de réhabilitation en site habité ont dû se constituer en adéquation avec les plans prévus à l’époque par le cabinet Lion, des plans préparés avant même la première sélection du quartier par l’ANRU, et qu’ils ne sont pas sûrs non plus d’avoir les financements pour continuer à réhabiliter les autres montées qu’ils possèdent dans le cadre de l’ANRU 2. L’agglomération de la ville de Grenoble (Grenoble Alpes Métropole), qui est désormais en charge de la rénovation urbaine dans le cadre de l’ANRU 2, propose des documents informatifs à destination des habitants et acteurs du territoire pour comprendre et suivre le projet. Nous trouvons par exemple un document intitulé « Guide du renouvellement urbain et social de la Villeneuve », et sous-titré « Tout savoir sur les travaux en cours et les projets à venir ». Ce document, non daté, que nous estimons à l’année 2014, annonce par exemple l’arrivée de la réhabilitation à venir des 40 et 50 Arlequin, en même temps qu’il annonce l’arrivée de l’ANRU 2. Ce document ne fait pas complètement la distinction entre ce qui est déjà décidé et lancé dans le cadre de l’ANRU 1 et entre ce qu’il se projette pour l’ANRU 2¹⁵. Ainsi, on imagine les possibilités d’incompréhensions avec les habitants, notamment avec ceux qui contestent des points du projet. Les décalages entre prise de décisions et travaux effectifs sont longs. **Lorsque l’ANRU 2 démarre, il reste ainsi un certain nombre de travaux de l’ANRU 1 à réaliser**, dont la démolition des deux autres parkings silo aux pieds du 50 Arlequin. Au moment de l’enquête, nous attendions de savoir quand cette démolition allait arriver. Ce sont des panneaux informatifs affichés sur les parkings qui nous permettent de connaître la date du démarrage des démolitions : septembre 2017. La démolition des deux parkings silos n°3 et n°4 se déroule de fin 2017 à début 2018. Toujours dans le cadre de l’ANRU 1 il y a des réaménagements des espaces publics prévus afin d’« aménager des espaces publics agréables et de qualité » (Grenoble Alpes Métropole, 2014). Avec notamment un « aménagement paysager du cœur de crique » (Grenoble Alpes Métropole, 2014) dans l’espace laissé libre par la démolition des deux parkings.

¹⁵ Un autre document publié en 2016 viendra éclaircir ces incompréhensions en précisant bien ce qu’il se déroule dans le cadre de chaque étape (Grenoble Alpes Métropole, 2016).

Il y a aussi la création d'une « allée piétonne paysagère » (Grenoble Alpes Métropole, 2014) entre le 40 et le 50 Arlequin, pour rejoindre le parc de la Villeneuve depuis la rue. Ces aménagements ont commencé pendant les travaux de réhabilitation, et se finiront après la fin de notre enquête. La construction de plusieurs équipements sportifs et culturels est prévue. Notamment la construction d'un « équipement pour les 11-25 ans » et « d'une nouvelle salle polyvalente de quartier » prévue à la place du parking silo n°4. Sur ce document, la démolition du parking concerné est annoncée pour fin 2015 et la mise en service de l'équipement à cet emplacement est annoncée pour 2017 (Grenoble Alpes Métropole, 2014). Comme évoqué précédemment, le parking sera démoli en réalité fin 2017, et à la fin de notre enquête début 2018 nous ne constatons pas de construction des équipements annoncés (nous n'avons pas suivi non plus la construction des autres équipements prévus ailleurs dans le quartier).



Figure 27 : Démolition du parking silo n°4 au pied des 40 et 50 Arlequin. Photographie Maïlys Toussaint, 17 octobre 2017.



Figure 28 : Gestion des gravats de la démolition des parkings silos, Photographie Maillys Toussaint, 12 février 2018.

Pour le deuxième volet de l'ANRU, l'agglomération dépose un dossier de préfiguration en 2015 qui établit les volontés et axes de projet. À l'annonce de ce projet, il est précisé aux habitants que le dossier de préfiguration déposé en 2015 n'est pas « un premier projet, mais plutôt un document permettant de fixer les ambitions, des axes de travail et plus largement la méthode d'élaboration du projet » (Grenoble Alpes Métropole, 2014). Ils précisent également que « l'objectif [est] de signer une convention en fin d'année 2016 et d'engager les premières actions à compter de 2017 ». Ils annoncent également qu'une nouvelle équipe pluridisciplinaire va être désignée « afin d'élaborer le projet dans le cadre d'un processus participatif, de concevoir le dossier de candidature au NPNRU, puis d'assister les collectivités pour la mise en œuvre des actions prévues sur la période 2017-2025 » (Grenoble Alpes Métropole, 2014). **Les manières de penser le projet de rénovation évoluent** et cela se manifeste dans l'ANRU 2. C'est désormais un projet à l'échelle intercommunale, entre Grenoble et Échirolles, qui est piloté par l'agglomération grenobloise (Grenoble Alpes Métropole). Ce projet ANRU 2 va concerner les deux Villeneuves de Grenoble et d'Échirolles ainsi que le quartier du Village-Olympique (en face de l'Arlequin). Si l'ANRU 1 se concentrait sur l'Arlequin de la Villeneuve de Grenoble, l'ANRU 2 pense à l'échelle des deux Villeneuves, et a pour but de s'inscrire dans un projet encore plus large, nommé « Polarité Sud », qui prend en compte tout le sud de l'agglomération grenobloise. Le projet de l'ANRU 2 est envisagé comme une « opportunité de construire ensemble une nouvelle étape de projet pour le quartier, qui doit permettre de

poursuivre et d'accélérer sa revalorisation, de renforcer son attractivité, en s'appuyant sur ses qualités tout en corrigeant les défauts et dysfonctionnements constatés » (Grenoble Alpes Métropole, 2014). Dans le cadre de ce deuxième ANRU, d'autres réhabilitations en site habité sont prévues, notamment sur le reste de l'Arlequin, à l'image de la réhabilitation des 40 et 50 Arlequin, et en continuant la résidentialisation et sécurisation des montées.

Ce qui change entre l'ANRU 1 et l'ANRU 2 c'est aussi une nouvelle dimension qui est donnée au projet de quartier. **Le projet est désormais présenté comme un « projet global, à la fois urbain, social et économique »** (Grenoble Alpes Métropole, 2014). Les travaux de l'ANRU se concentraient sur une dimension plus matérielle, construite, inspirée des plans conçus avant 2004. L'ANRU 2 met en avant la dimension économique et sociale : le document d'information s'appelle « guide du renouvellement social et urbain de la Villeneuve ». C'est un changement dans les façons d'envisager le projet qui provoque espoir et attentes chez les habitants et acteurs engagés, mais aussi méfiance. Nous verrons que cette dimension sociale et économique débouchera notamment sur des questions relatives à la mixité sociale, sur la question d'attirer d'autres « types » de ménages à la Villeneuve, et que cela aura un impact sur les habitants. Dans **le dossier d'intention pour le PNRU 2**, le premier titre du sommaire présente la Villeneuve de Grenoble-Échirolles comme « une ambition inachevée » (Grenoble Alpes Métropole, 2012, p.3). Le projet des Villeneuve créé dans les années 70 est présenté comme un « projet inachevé » de second centre, qui est devenu « un grand quartier résidentiel » avec des « équipements structurants » mais « isolés au sein d'un tissu urbain traversé d'infrastructures (...) ou de superstructures (...) génératrices de coupures urbaines » (2012, p. 9). Des quartiers qui « accueillent une population fragilisée et souffrent d'une image dégradée ». Il est également précisé que si lors de la conception originale du quartier « y habiter constituait un idéal de vie, aujourd'hui on s'y installe par défaut ». Enfin, le troisième et dernier grand titre du sommaire du dossier d'intention « La Villeneuve, vecteur de développement d'une future polarité sud d'agglomération » présente les grands axes de projet pour l'ANRU 2 : « innover pour un territoire post-carbone » ; « améliorer la lisibilité et la porosité des quartiers » ; « contribuer à la diversification de l'offre de logements » ; « contribuer au développement et à la diversification de l'offre de services à la population » ; « poursuivre et amplifier le programme d'actions en matière de développement social » (2012, p.3). Pour ce dernier point, le volet social, il y a des thématiques abordées comme l'emploi, la jeunesse, développer la vie sociale, « favoriser la réussite scolaire », « améliorer la sécurité et la

tranquillité publique », ou encore « renforcer la gestion urbaine et sociale de proximité » (ce qui comprend par exemple le changement de collecte des déchets que nous observerons), et enfin, la « concertation du projet urbain » (Grenoble Alpes Métropole, 2012, pp.41-45).

Ce qui nous mène au deuxième élément le plus important de ce que nous considérons de l'ANRU 2 dans notre enquête de terrain : la phase de concertation. Dans l'édito du guide du renouvellement urbain, le maire de Grenoble annonce : « Avec le même enthousiasme et la même énergie que les concepteurs de la Villeneuve en leur temps, nous avons l'ambition, dans les mois et années à venir, de construire désormais avec l'ensemble des Grenoblois, cette seconde phase de projet de renouvellement. De manière plus collective et participative, en regardant tous les aspects de la vie quotidienne » (Grenoble Alpes Métropole, 2014). C'est l'annonce d'une construction collective du projet de rénovation urbaine. Suite aux plaintes et aux mobilisations des habitants durant le premier volet de l'ANRU, la concertation devient un sujet important et pris en compte par les collectivités. Ces mêmes plaintes sur le manque de concertation alors que des réunions de concertation avaient déjà été menées, donnent lieu à un changement des termes employés. Les termes passent de la concertation à la co-construction. Dans les mêmes temporalités que le lancement de l'ANRU 2, nous constatons qu'il y a eu l'organisation d'une semaine de la co-construction du 7 au 14 avril 2015. Cette semaine, présentée comme une semaine d'échange et de débats pour construire tous ensemble l'avenir du quartier, est organisée en collaboration avec l'association Planning (Atelier Populaire d'Urbanisme), un cabinet de consultants (Attitudes urbaines), ainsi que les organismes de logement social. Au fil des jours les habitants peuvent se rendre à différents ateliers, réunions, et autres formats très divers permettant d'échanger : jeu de piste, balade urbaine, débats, ou encore des permanences dans un « QG » à la maison des habitants. Il y a ensuite en 2016 l'arrivée d'une toute nouvelle équipe pluridisciplinaire nommée par l'agglomération grenobloise pour « élaborer le projet dans le cadre d'un processus participatif » (Grenoble Alpes Métropole, 2014). Cette nouvelle équipe pluridisciplinaire, constituée de plusieurs agences, est pilotée par l'agence Passagers des villes. Et c'est avec elle que se lance une nouvelle grande phase de concertation dans le quartier. Ils sont en charge de préparer le deuxième volet de la rénovation urbaine du quartier, en mêlant concertation et pensée du projet architectural et urbain. Ils se présentent au quartier lors d'une réunion de présentation organisée en avril 2016, à laquelle nous assisterons. L'équipe pluridisciplinaire va préparer et négocier la signature de la nouvelle convention ANRU attendue pour début 2017. Dans le cadre de leur

travail, ils réaliseront une multitude d'ateliers et réunion de concertation (ou co-construction) au sein des deux Villeneuves. Pour notre enquête, nous assisterons à un de leur atelier mené à la Villeneuve de Grenoble sur le thème des galeries de l'Arlequin, et nous finirons par les rencontrer pour un entretien autour du travail qu'ils ont mené à la Villeneuve. Cet énorme travail de concertation se déroule en simultané avec les travaux de l'ANRU1 et la réhabilitation en site habité, alors que la Villeneuve est déjà dans des processus de concertation depuis des années. Tout cela ajoute du mouvement dans le quartier, et si cela n'était pas prévu, nous finissons par prendre en compte ce volet de l'ANRU 2 dans notre enquête sur l'habitation des habitants aux ambiances. Nous verrons en effet qu'un nombre significatif d'habitants sont des « habitués » des réunions de concertation, mais aussi que la présence de cette multitude d'enquêteurs et de professionnels a un impact significatif sur le quartier et sur les habitants.

Partie 2 :

Mener l'enquête et rendre compte



Figure 29 : Indications écrites au feutre sur les murs de l'entrée du 40 Arlequin, suite à l'installation de l'enclos de chantier qui modifie les cheminements dans la galerie et aux alentours. Photographie Mailys Toussaint, 19 mars 2016.

[*in situ* n°4 : un quartier éprouvé]

Récit Présidente de l'association des habitants :

« Il faudrait se balader au 40 pour mesurer ce que c'est. C'est fou. C'est tout ouvert. C'est fou d'habiter là-dedans. C'est fou pour les ouvriers de travailler avec des habitants, et c'est fou pour des habitants d'habiter dans ce contexte. Il y a eu des apparts vandalisés, encore la semaine dernière. Il y a un climat de trouille aussi hein. Ça pourrait être très cool d'avoir moins de gens dans les coursives, mais dans cette situation-là pas du tout, parce qu'en fait c'est très anxieux. Ils ont la trouille de se faire cambrioler, ils ferment leur porte à double tour, ils entendent le bruit au-dessus dans l'appart où il n'y a personne. Il y a de la flotte qui dégouline d'un coup, d'un appart chez un monsieur que je connais. Pareil, il alerte la SDH, et on s'aperçoit qu'il y a eu du squat. Les clés circulent. Des vols dans le chantier en permanence, des trucs qui sont revendus. Donc on s'est mis d'accord avec la SDH pour qu'il y ait une rencontre d'urgence avec les habitants. Après le ramadan quand même. Pour recueillir le ressenti des habitants justement. On a demandé à ce que ce soit participatif, où les gens pourraient parler sans hiérarchie dans les prises de paroles. On va se battre pour que ce truc-là ai lieu avec un médiateur qui gèrerait ça. Quelqu'un de neutre, qui mènerait la séance, pour que ce soit fait de manière réellement participative et respectueuse de chacun. Parce que, j'imaginais que si jamais il avait fallu faire des enquêtes, ou aller vers les gens maintenant, je pense que tu te ferais recevoir euh, très mal. Parce que les gens ils saturent. Complètement. » Je fais part à Ariane de mon interrogation, à savoir comment j'allais aller à la rencontre des habitants, et sur mon hésitation à aller directement toquer aux portes. Elle me répondra : « Non. Il ne faut pas y aller comme ça. Tu vas te faire recevoir... Parce qu'ils ont eu des visites de Eiffage pour les travaux. Des visites de la SDH pour donner des plans. A un moment, il y avait une nana embauchée par Eiffage qui bossait pour le lien avec les habitants. Son poste s'est arrêté parce que le chantier normalement devait être fini. Donc plus personne d'Eiffage n'est en contact réel avec les habitants. Il n'y a plus que la SDH. Mais je vois mal en ce moment une initiative d'enquête auprès des habitants. Je verrais mieux peut-être ta participation aux réunions qu'on met en place peut-être. Parce que là on pourrait peut-être créer des liens. Il faut te dire qu'on est sur un terrain de gens en souffrance. Déjà nous, les relais de coursives, on a du mal à recueillir leur point de vue parce qu'ils ont l'impression que ce qu'ils disent ça ne sert à rien. Exemple, une demande du mois d'avril des habitants : regrouper les interventions de finitions. Parce qu'il y a les travaux et il y a les finitions. Parce qu'ils ont cassé des trucs, il faut remettre du carrelage à un endroit, il faut remettre une prise, faut finir le balcon. Ça va refaire une intervention donc les gens ne remettent pas leurs fleurs sur les balcons. Tout ça, ajoutés les uns aux autres, c'est énorme. Donc on a demandé au nom des habitants qui le demandaient,

sans y croire, puisqu'il n'y a plus que 40 à 50 familles, que Eiffage s'arrange pour intervenir en priorité chez eux. Alors c'est très compliqué parce que c'est plein d'entreprises différentes. Les ouvriers rentrent les pieds pleins de plâtre, à chaque fois il faut que les gens relavent derrière. Une fois ça va hein. Mais deux fois. Trois fois. Quatre fois. Les gens ont plus de 40 jours d'intervention. Normalement le seuil d'intervention c'est 37 jours, mais là où on se fait avoir c'est que si c'est 37 jours décousus ça ne marche pas. Ce truc là c'était une demande au mois d'avril, on se retrouve deux mois après et toujours rien. Donc les habitants relais commencent à se dire ouais, ça ne sert à rien l'association. Donc tu vas arriver dans ce climat-là. Déjà que d'habitude ce n'est pas facile, mais là... »

Introduction à la partie 2

Dans cette partie 2 Mener l'enquête et rendre compte, nous allons aborder la démarche méthodologique mise en place pour notre recherche. Une démarche qui, nous le verrons, concerne à la fois un travail d'enquête nous permettant de rassembler un corpus de données pour étudier la question de l'habitation aux ambiances, et à la fois un travail qui cherche à rendre compte, à partager les données de la recherche d'une manière à ce qu'un autre puisse s'en emparer, s'y plonger, et en avoir sa propre lecture.

Plus qu'une description des méthodes employées avant d'en venir aux résultats obtenus, nous souhaitons prendre le temps d'exposer en quoi et comment les méthodes prévues ont nécessité d'être reconfigurées au contact des lieux. Au cours de plusieurs années d'enquête terrain, nous avons réalisé un travail d'expérimentation méthodologique, en acceptant de faire un pas de côté pour respecter les spécificités des lieux et les besoins des habitants. Si nous parlons d'expérimentation méthodologique, c'est parce que nos méthodes sont questionnées et ajustées alors que le travail d'enquête est en déjà cours. Cette recomposition de nouvelles méthodes se fait progressivement, au cours de notre recherche, au gré des tentatives et des découvertes, en cherchant ce qui marche et ce qui ne marche pas, autant pour nos propres besoins (scientifiques et personnels) que pour ceux auprès de qui nous enquêtons. Si nous estimons que cette recomposition des méthodes est importante à aborder, c'est aussi parce qu'elle est déjà, en elle-même, révélatrice de pistes à creuser pour comprendre ce qu'il se joue dans les processus d'habitation. Ce qui bouscule notre enquête nous renseigne sur notre problématique. Nous verrons par exemple que la réticence des habitants à parler à un enquêteur extérieur nous renseigne déjà quelque part sur une habitation des habitants aux sollicitations qu'ils reçoivent au quotidien, et qu'il existe une forme d'habitation aux enquêteurs (que nous aborderons en partie 3).

Dans un premier chapitre, nous verrons la méthode projetée et les présupposés méthodologiques qui structurent notre travail au départ de l'enquête. La méthode initialement projetée était la méthode des itinéraires. Une méthode qui, nous l'avons vu dans l'introduction du manuscrit, consiste à construire « un itinéraire », une sorte de roman-photo, qui associe la parole de l'habitant et son expérience du territoire à des photographies. Nous partions d'une hypothèse méthodologique selon laquelle cette méthode nous permettrait d'accéder à l'expérience quotidienne des habitants ainsi qu'aux ambiances de la rénovation. Et qu'elle nous permettrait donc ainsi d'obtenir des données pour étudier notre problématique. Mais l'enquête

de terrain nous montrera que le moment est délicat et que la situation est plus complexe que prévue. Nous verrons dans un second chapitre en quoi nos méthodes seront bousculées par le terrain, et comment cela crée un basculement dans notre manière de faire enquête. Si les habitants souhaitent être entendus, ils laissent aussi s'exprimer un besoin de retrait. C'est ce qui viendra nous poser une interrogation méthodologique. Quelle méthode d'enquête qualitative concevoir pour saisir et rendre compte de l'expérience quotidienne de la rénovation urbaine, tout en respectant le besoin de retrait des habitants ? Dans un troisième chapitre nous verrons concrètement les méthodes que nous avons mobilisées, et quel corpus de données nous avons constitué. Notre méthode combine plusieurs méthodes déjà expérimentées d'enquête et de restitution et se décline en plusieurs points : le recueil de la parole habitante et de celle des acteurs, l'observation de l'ordinaire, la mise en récit d'expérience, la reconduction photographique, et la recherche de signes. Il est difficile de compartimenter nos différentes méthodes en sections étanches pour les expliciter ici. Elles s'imbriquent, se soutiennent et se nourrissent, et forment un ensemble difficilement dissociable. Nous verrons à la fin du chapitre 3 comment ces données sont stabilisées sous la forme d'un carnet de bord (tome 2), qui compile nos données d'enquêtes et qui se destine à partager les ambiances de la rénovation. Dans un quatrième et dernier chapitre nous aborderons le travail de recherche de signe, qui s'applique à l'ensemble des méthodes. Nous verrons qu'en s'inspirant de la méthode indiciaire nous avons défini des catégories de signes à repérer. Les stigmates, les brèches, les traces et les indices nous permettent de guider notre regard pour déceler des processus d'habitations.

Chapitre 3 :

De la méthode prévue...

Dans ce chapitre 3 nous allons commencer par exposer dans une première section les besoins que nous avons identifiés pour mener à bien une enquête qui permette de répondre à notre problématique. Nous verrons dans la deuxième section que nous avons choisi d'appliquer la méthode des itinéraires pour mener notre enquête, et comment nous l'avons adaptée au contexte étudié. Enfin, nous verrons dans une troisième section en quoi cette méthode semble pertinente pour récolter les données nécessaires et pour mener à bien notre enquête. Nous verrons dans le chapitre suivant comment cette méthode et nos présupposés de départ se retrouvent bousculés par la rencontre avec le terrain.

Les besoins identifiés pour étudier l'habitation aux ambiances de la rénovation

Lorsque nous commençons ce projet de recherche, la réhabilitation en site habité que nous souhaitons étudier vient tout juste de commencer et les travaux devraient être finis au cours des années suivantes. Nous estimons que ces temporalités sont optimales, puisque nous nous lançons dans trois années de recherche sur processus d'habitation des habitants, et que nous allons donc pouvoir observer à la fois le début, le pendant et l'après de ces travaux qui viennent bouleverser la vie quotidienne des habitants. Après avoir commencé à étudier la notion d'habitation (abordée en introduction de manuscrit), nous définissons **trois besoins majeurs pour mener l'enquête** et pour tenter de répondre à notre problématique. Premièrement il nous est nécessaire d'obtenir des données sur l'expérience vécue des habitants et sur leur vie quotidienne. Deuxièmement, il est nécessaire d'obtenir des données sur les ambiances au sein desquelles vivent les habitants. Et enfin troisièmement, nous estimons qu'il est nécessaire d'obtenir des données sur les évolutions des ambiances et des expériences des habitants. Obtenir des données, ou en d'autres mots, saisir ce qu'il se passe sur le terrain. Il nous faut saisir l'expérience vécue, saisir les ambiances architecturales et urbaines, et saisir leurs évolutions.

Saisir l'expérience vécue des habitants est en effet un point crucial dans notre démarche puisque l'habitation est directement liée à l'expérience. C'est en faisant et en vivant des expériences que l'habitation se construit, se renouvelle ou encore se reconfigure. Saisir l'expérience vécue est également essentiel parce que nous estimons que la manière dont sont vécues les expériences pourrait témoigner d'un certain degré d'habitation. Nous faisons l'hypothèse qu'une expérience qui se déroule avec facilité, ou sans encombre, pourrait être le signe d'une habitation qui s'est installée. Et inversement, qu'une expérience qui se déroule avec difficulté pourrait témoigner d'une non-habitation. Saisir l'expérience vécue des habitants nous permettrait de comprendre le rapport qu'ils entretiennent avec les lieux et avec les ambiances. Ces données nous renseigneraient également sur leur vie quotidienne, leurs pratiques et leurs habitudes au sein de la réhabilitation en site habité. Nous estimons qu'il est important de saisir une diversité des points de vue et des expériences vécues, puisque nos perceptions diffèrent, nos expériences passées influencent notre présent, et les processus d'habitation peuvent ainsi différer selon les personnes. Ainsi il nous est nécessaire de mener l'enquête avec plusieurs personnes. Ces considérations nécessitent également de mener une enquête avant tout qualitative auprès des habitants.

L'autre besoin majeur est celui de **saisir les ambiances au sein desquelles vivent les habitants**. Les habitants entretiennent un rapport avec les ambiances. Et les ambiances constituent le contexte dans lequel se déroule leur processus d'habitations. Si nous souhaitons comprendre et étudier les processus d'habitation à travers l'expérience faite de ceux qui vivent la rénovation, il est également important de saisir ce à quoi ils vont, potentiellement, s'habituer ou non. Saisir les ambiances permet de comprendre ce qu'il se passe dans le quartier, à quelles sollicitations les habitants vont être confrontés. Nous avons vu en abordant l'histoire du quartier et ses réputations que nous prenons également en compte ce qu'il s'est passé (puisque l'histoire vient faire partie des ambiances du présent). Tenter de saisir les ambiances, cela comprend tout autant la part matérielle des ambiances que sa part immatérielle. Nous cherchons donc à saisir à la fois les transformations physiques de leur lieu de vie, que l'histoire du quartier ou encore les relations sociales. Nous allons tenter d'établir un cadre à notre recherche et nous intéresser aux ambiances des deux montées en réhabilitation. Mais « l'ambiance nous met d'emblée en contact avec la globalité d'une situation et ne se laisse pas facilement délimiter » (Thibaud, 2007, p14). Il est difficile de ne prendre en compte que ce qui concerne les ambiances de la réhabilitation en site habité. Nous verrons que les ambiances du quartier vont prendre une part

importante dans notre étude. En effet, l'ambiance « enveloppe » et peut-être vue comme un « champ diffus » (Thibaud 2007 p14). Ainsi, les ambiances du quartier participent aussi aux ambiances des montées en réhabilitation. Ce qu'il se passe juste à côté de ces deux montées, et même parfois bien plus loin, participe non seulement à constituer les ambiances des lieux que nous étudions, mais cela participe aussi aux processus d'habitation des habitants. Ainsi, étudier les ambiances de la réhabilitation ne s'arrête pas à considérer uniquement ce qu'il se passe dans ces deux montées d'immeubles en réhabilitation habitées, mais cela englobe une situation plus complexe, et plus étendue à la fois dans le temps et dans l'espace.

Enfin, puisque l'habitation est un processus cyclique qui se déroule dans le temps (Ben Slama, 2007), nous avons jugé nécessaire d'**observer et de saisir les évolutions** (ou les non-évolutions) de ces ambiances, de cette vie quotidienne et des expériences vécues. Nous verrons que ce besoin va être reconsidéré au cours de cette recherche. Nous pensions au départ pouvoir déceler les processus d'habitation uniquement par le biais d'une comparaison avant-après, en suivant des parcours de vie quotidienne au sein de ces travaux, et en mettant en place un système de reconduction dans notre enquête. Les précédentes recherches sur l'habitation aux ambiances menées par Hanène Ben Slama (2007) se basent notamment sur une comparaison avant-après de l'expérience des citoyens. Dans l'un de ses cas d'étude, elle tente notamment l'expérience de perturber des situations habituelles pour tenter de mieux cerner les habitudes déjà en place. Le contexte de notre enquête diffère, puisque le quartier est déjà dans un bouleversement. Nous ne pouvons donc pas nous baser sur les mêmes méthodes. Nous verrons plus tard que nous fonctionnerons autrement, en étudiant la variabilité du quotidien au lieu d'une comparaison avant-après (tout en prenant en compte le caractère évolutif et cyclique de l'habitation). Enfin, l'un des objectifs de cette recherche étant de raconter et **donner en partage l'expérience des ambiances** de la rénovation urbaine, il nous était nécessaire d'utiliser une méthode qui permette non seulement de saisir les ambiances et le vécu du lieu, et ce à différentes temporalités, mais aussi de les stabiliser, de les figer, les extraire du temps qui s'écoule, pour en laisser une trace, partageable à d'autres.

La méthode des itinéraires pour un partage de l'expérience quotidienne pendant 3 ans

Comme nous l'avons abordé dans l'introduction du manuscrit, nous avons précédemment amorcé une réflexion sur le potentiel de la méthode des itinéraires pour révéler

les ambiances d'un territoire. Pour cette recherche nous avons souhaité remobiliser cette méthode, mais cette fois pour tenter de déceler des processus d'habitation à l'œuvre. Cette méthode nous semble plus qu'adaptée pour répondre aux besoins de notre étude précédemment exposés, puisqu'elle permet de révéler à la fois les ambiances d'un territoire et les rapports que les habitants entretiennent avec elles. Nous partons de l'hypothèse qu'elle permettra d'étudier l'habitation aux ambiances à travers un suivi de l'évolution des ambiances et de l'expérience vécue des habitants. Nous choisissons de déployer cette méthode dans une enquête qui se déroule sur trois ans. Nous prévoyons de procéder à une observation guidée du territoire à travers des rencontres, des entretiens et des itinéraires avec les habitants et avec les acteurs du quartier concerné par la rénovation et la réhabilitation urbaine. Nous démarrons cette recherche avec différents présupposés méthodologiques. L'un d'entre eux, qui soutient notre méthodologie, est celui de la possibilité de partager les ambiances, notamment par le biais des itinéraires. Nous constatons que cette méthode permet de partager les ambiances d'un territoire, et ce de plusieurs manières. Elle permet d'abord un partage des ambiances de l'habitant au chercheur. Lorsque l'habitant livre son récit au chercheur, il lui donne en partage les ambiances de son territoire. Ensuite elle permet également de partager les ambiances à un autre, à travers la lecture du récit transmis sous la forme d'itinéraire (l'objet du roman-photo). Par le biais de cette représentation, les itinéraires permettent de mettre à plat un rapport vécu, de stabiliser les expériences habitantes et donc, de stabiliser des données, et les rendent disponibles pour être analysées. Nous souhaitons reconduire les itinéraires et lancer une première phase d'itinéraire dans les premiers mois de notre enquête, suivie d'une seconde phase vers la fin des travaux. Au cours de ces deux étapes d'itinéraires réalisés à des temps différents, les habitants pourraient partager leur expérience quotidienne des lieux, leur vécu, leurs habitudes, leurs pratiques, au sein des espaces collectifs en transformation. Nous faisons l'hypothèse que cette reconduction de la méthode des itinéraires nous permettrait d'observer, à travers une comparaison avant-après, des changements et évolutions dans les discours, les pratiques et expériences des habitants, ce qui révélerait alors de potentiels processus d'habitation aux ambiances. La méthode de Jean-Yves Petiteau est aussi une inspiration pour reconnaître la légitimité de l'expérience habitante. Lors de la seconde fois où il met en place cette méthode, pour l'exposition Habiter Nantes, il voulait se baser sur « une hypothèse pédagogique différente », celle de « la nécessité pour reconnaître une culture architecturale, de reconnaître celle que les habitants pratiquent ou énoncent à partir de leur expérience » (Petiteau, Renoux, Tallagrand, Tixier, Toussaint, 2018, p.21). Après avoir réalisé et exposé ces itinéraires, il espérait susciter les réactions des autres habitants, voisins et nouveaux arrivants et leur donner envie de réaliser

d'autres itinéraires pour construire « les épisodes réguliers d'un feuilleton », qui viendraient témoigner « d'une culture et d'une histoire différente ». Les itinéraires ne sont pour lui « ni des modèles ni un échantillon représentatif » (Petiteau, Renoux, Tallagrand, Tixier, Toussaint, 2018, p.21) C'est dans cette optique que nous prévoyons d'avancer dans notre enquête. En construisant collectivement des récits pluriels, comme des épisodes de feuilleton, qui témoignent de la vie qui se déroule dans un quartier, avec de multiples perspectives. Nous considérons également qu'un itinéraire ne sera pas représentatif de l'ensemble à lui seul. Nous nous attendons à trouver des processus d'habitation individuels, mais également des processus collectifs, en cherchant ce qui pourrait être commun dans l'expérience des habitants. Mais toujours en tenant compte des récits et des expériences individuelles, sans les considérer comme des résultats résiduels. Tout comme Jean-Yves Petiteau espérait susciter la réaction des autres habitants par le biais des itinéraires déjà réalisés pour cumuler les points de vue qui viendraient construire une culture différente, nous souhaitons créer les conditions d'un travail ou d'une dimension collective, en partageant les itinéraires des uns avec les autres, et en mettant en place une possibilité de retour sur expérience. Nous souhaitons que les habitants soient considérés comme de véritables coéquipiers dans cette recherche, et nous avons l'objectif de partager avec eux, au fur et à mesure, les résultats intermédiaires et finaux (cela ne se réalisera pas, du moins pas de cette manière directe). Et si nous souhaitons observer les changements produits par la rénovation, nous souhaitons aussi considérer les changements éventuellement produits par le partage de leurs expériences réciproques (en lisant par exemple les itinéraires des autres). En se demandant si ce partage pouvait amener à une réactualisation des habitudes ou un changement des perceptions (cela ne sera pas du tout réalisé).

Pertinence de la méthode et des présupposés méthodologiques pour ce terrain d'enquête

Nous avons précédemment étudié « l'esprit de la méthode » des itinéraires (Toussaint, 2014) et les idées qui ont mené à sa création par Jean-Yves Petiteau. La méthode des itinéraires nous semble adaptée pour répondre aux besoins de notre enquête, non seulement dans ce que sa technique permet (recueillir le récit, stabiliser et mettre en partage l'expérience vécue des habitants, etc.), mais aussi dans la manière dont elle se constitue et se déploie. Elle semble alors être également adaptée aux spécificités du terrain enquêté. Cette méthode que projetons de déployer à la Villeneuve ne se prépare pas de manière décontextualisée. Nous sommes déjà en contact avec le terrain avant de démarrer l'enquête (puisque nous avons habité le quartier

précédemment et nous sommes également en contact avec quelques acteurs). L'esprit de la méthode des itinéraires nous semble même répondre précisément aux spécificités du terrain et aux demandes des habitants. Nous allons aborder dans ces prochaines lignes quelques éléments de l'esprit de la méthode qui nous permettent de penser qu'elle est en adéquation avec le terrain et avec notre enquête. L'esprit de la méthode des itinéraires fonde une partie non négligeable de nos présupposés méthodologiques. Et ceux-ci nous suivront au cours de notre enquête. C'est à partir d'eux aussi que nous reconfigurons nos méthodes. Ainsi, nous abordons ici les présupposés qui font que cette méthode nous semble adaptée pour notre enquête, mais nous retrouverons également certains de ces présupposés méthodologiques dans le chapitre suivant exposant le moment de bascule de nos méthodes, mais aussi dans le chapitre présentant la méthode réellement appliquée, ou encore dans nos conclusions.

Tout d'abord, deux éléments qui permettent de penser que cette méthode est adaptée aux besoins de notre enquête sur l'habitation aux ambiances : sa capacité à capter l'expérience vécue d'un territoire (précédemment abordée) et sa capacité à révéler l'ordinaire et la vie quotidienne. Deux éléments en effet essentiels pour tenter d'observer des processus d'habitation aux ambiances. À travers sa méthode, Jean-Yves Petiteau « cherche à connaître et transmettre l'histoire vécue d'un territoire » (Toussaint, 2014, p.11). Cette méthode permet d'aborder l'histoire, elle permet d'être dans une association entre passé et présent, elle permet d'aborder une histoire vécue, donc avec l'expérience propre des personnes, et enfin elle permet d'aborder l'« histoire vécue d'un territoire », et donc des expériences directement liées au territoire habité (ce qui comprend également les ambiances). L'habitation aux ambiances étant lié à l'expérience faite, qui viendrait renouveler des manières de faire ou d'être, connaître cette expérience vécue du territoire nous permettrait en effet d'obtenir des données intéressantes. Le récit de l'itinéraire révèle « comment un site se dote d'une histoire et d'une expérience singulière qui échappent au simple visiteur occasionnel » (Grosjean, Thibaud, 2001, p.9). Cette méthode permettrait alors également d'aborder en profondeur la compréhension du territoire. Puisque nous nous intéressons aux habitudes, nous avons besoin d'une méthode qui nous permette d'accéder à ce qui relève de l'ordinaire, de l'habituel, à des éléments d'apparence insignifiante. La mise en place de cette méthode par Jean-Yves Petiteau est un « travail [qui s'] inscrit dans la reconnaissance de la valeur de la vie quotidienne » (Petiteau, Renoux, Tallagrand, Tixier, Toussaint, 2018, p.22). Dans la démarche des itinéraires, la personne interviewée passe par une énonciation des évidences de son quotidien pour pouvoir les

transmettre et les faire remarquer au chercheur. Le chercheur lui sort de sa position de savant pour écouter pleinement le récit, et le photographe est attentif à capter ce qu'il se déroule : avec chacun leur type d'attention « ils forment à eux trois, une équipe de capteurs urbains à la recherche de l'ordinaire » (Toussaint, 2014, p.51) et sont capable de rendre compte de cet ordinaire à travers la composition d'un ensemble d'éléments assemblés sous la forme d'un itinéraire à lire.

Au-delà de ce que la méthode permet pour les besoins de notre enquête, nous remarquons qu'elle s'adapterait également aux besoins des habitants. Par le biais des quelques contacts que nous avons encore sur le terrain avant de commencer notre enquête, nous entendons ce qu'il se dit dans le quartier et nous apprenons ce qu'expriment les habitants dans ce moment de bouleversement du quotidien qu'est la rénovation urbaine. Tout d'abord nous entendons que les habitants reprochent aux divers corps de métier gérant le projet de rénovation de ne pas les impliquer dans le projet. Mais nous entendons aussi deux informations d'apparence contradictoire : il se dit que les habitants ne veulent plus parler aux divers enquêteurs, qu'ils ont la sensation générale de ne pas être écoutés, et qu'ils souhaiteraient être entendus (nous comprendrons plus tard les subtilités de cette contradiction). Face à ces informations, nous nous lançons avec confiance dans l'enquête, puisque selon nos précédentes réflexions, la méthode que nous choisissons d'appliquer semble être en adéquation avec la situation. En effet, la méthode garantit une écoute attentive et une restitution honnête de leur discours. Ainsi, à travers les itinéraires, les habitants pourraient raconter leurs expériences et en quelque sorte leur version de la rénovation urbaine, sans que leurs propos soient simplifiés ou aseptisés. L'objet final de l'itinéraire étant fait pour être partagé, cela permettrait également une diffusion de leur propos. Ils seraient ainsi entendus (au moins par ceux qui accepteraient de les lire). Et enfin, cette méthode place les habitants en véritable collaborateur, puisqu'ils sont considérés comme auteurs et non pas simples participants, et qu'ils construisent à la fois le parcours et le récit, en ayant un droit de réserve sur ce qui sera publié. La méthode des itinéraires accorde une grande importance à l'écoute et à l'empathie (nous l'aborderons plus tard). Aussi, Jean-Yves Petiteau souhaitait par sa méthode remettre en question l'autorité professionnelle et prendre le parti de « recueillir en situation (...) un récit capable de déstabiliser cette hiérarchie univoque des valeurs et pratiques et laisser apparaître des expressions ou des liens occultés ou négligés » (Petiteau, compilation des textes de ses conférences in Toussaint, 2014). La parole des personnes est considérée comme « une analyse en tant que telle dont la valeur et la cohérence

ont autant de pouvoir et d'intérêt que celles de n'importe quel spécialiste » (Petiteau, Pasquier, 2001, p.64). Pour Jean-Yves Petiteau, « il ne s'agit pas d'opposer la logique des habitants à celle des aménageurs, mais de proposer à ces derniers de ne plus uniquement tenir compte dans leurs analyses de leurs références professionnelles » (Petiteau, compilation des textes de ses conférences in Toussaint, 2014). Suivant ces inspirations nous souhaitons nous aussi mobiliser dans notre enquête ce qu'il appelle « la reconnaissance de l'autre » et le « retournement des rôles » (Toussaint, 2014). C'est à la fois une reconnaissance des capacités de l'autre, des habitants, où chaque récit est « une perspective particulière sur un territoire partagé » (Petiteau, compilation des textes de ses conférences in Toussaint, 2014), ainsi qu'un retournement des rôles où ce n'est pas le chercheur qui consulte l'habitant à propos d'un domaine dont lui seul est spécialiste, mais l'habitant qui emmène le chercheur dans son univers. Le chercheur se place en ignorant, à l'écoute, pour apprendre. « Ce que peut essentiellement un émancipé [et donc un maître ignorant], c'est être émancipateur : donner non pas la clef du savoir, mais la conscience de ce que peut une intelligence quand elle se considère comme égale à toute autre et considère toute autre comme égale à la sienne » (Rancière, 2013 [1987], p.68).

Cette reconnaissance de l'autre et de ses compétences libère également la parole et le partage. En se sentant compétant et reconnu, l'habitant peut aussi plus facilement livrer son savoir, mais aussi son quotidien, sans brimer ce qu'il pourrait identifier comme anecdotique, hors sujet ou inintéressant. Nous souhaitons réaliser plusieurs itinéraires, car « aucun itinéraire ne détient à lui seul la clef de lecture d'un territoire. Chaque nouveau récit est à la fois une relecture ou une ré-écoute de l'espace et à la fois une échappée » (Petiteau, Renoux, Tallagrand, Tixier, Toussaint, 2018, p.121). Chaque itinéraire dévoile un univers, mais certains aspects sont partagés et collectifs. C'est ce qui nous permettrait d'accéder à une dimension individuelle, mais aussi collective de l'habitation aux ambiances. Nous souhaitons ainsi saisir et rendre compte des différentes vies qui se déroulent et s'entremêlent, en nous inspirant également de *La vie mode d'emploi* de Georges Perec (1980). Cette démarche permet de placer l'expérience habitante au centre l'enquête et d'aller plus en profondeur en faisant apparaître l'expérience sensible et complexe propre à chaque vécu. Mais aussi cela permet de sortir du discours aménageur, de tenter de faire connaître un autre récit, le récit d'une expérience quotidienne de la rénovation en site habité. Par le biais de cet éventail qualitatif de ce qu'est l'expérience individuelle et collective de la réhabilitation urbaine en site habité, nous pourrions comprendre le rapport aux ambiances et déceler de potentiels processus d'habitation à l'œuvre.

Chapitre 4 :

... à l'in situ : Rencontre avec le terrain et basculement des méthodes

Rencontre avec le terrain d'enquête et les habitants

Pour le démarrage de notre enquête, nous avons prévu une phase de rencontre avec le terrain. Nous allons voir ici comment cette rencontre progressive avec l'*in situ* va venir finalement bousculer la méthode prévue et nous faire basculer sur d'autres manières de mener l'enquête. Cette phase de rencontre est directement inspirée de la méthode de Jean-Yves Petiteau et constitue le point de départ de la méthode des itinéraires. Dans le déroulement de cette méthode, Jean-Yves Petiteau prévoyait une étape de rencontre entre les protagonistes avant de réaliser l'itinéraire. C'est une rencontre entre l'auteur de l'itinéraire, le chercheur et le photographe, qui permet d'apprendre à se connaître. C'est une sorte d'entretien préalable où « les partenaires apprennent à se reconnaître, engagent ensemble un dialogue, s'approprient et rendent explicite l'objet de la recherche » (Petiteau, Pasquier, 2001, p.65). Nous souhaitons reprendre cette idée de rencontre et l'étendre, à une rencontre à la fois avec les habitants, mais aussi avec les acteurs du quartier, et avec le quartier lui-même. Nous ajoutons à ce concept de rencontre préalable pour réaliser des itinéraires, l'idée d'une rencontre entre le chercheur et son terrain d'étude. C'est autant un moment pour prendre contact et faire connaissance avec les personnes présentes, qu'un moment pour cerner le contexte urbain et ses ambiances. Saisir le contexte et les ambiances représente l'un des besoins identifiés pour répondre à notre problématique. Et ce contexte nous prévoyons de le comprendre à la fois à travers le récit des personnes, et au travers de notre propre enquête de terrain.

Nous partons d'abord à la recherche d'entretiens avec les différents acteurs présents et concernés par notre terrain d'étude (associations, bailleurs sociaux, personnel de chantier, etc.). Ces premières rencontres sont envisagées comme un moyen de commencer à comprendre le territoire, ses transformations, ou encore ses enjeux. Mais elles sont aussi l'occasion d'établir un premier contact, de se faire connaître dans le quartier et d'annoncer le projet que nous allons

mener. L'un de nos objectifs lors de ces rencontres avec les acteurs était également d'obtenir le contact, ou d'être mis en relation par le biais de connaissances, avec des habitants de ces deux montées en réhabilitation qui accepteraient de nous rencontrer. Toujours en étant guidé par les manières de faire de Jean-Yves Petiteau, qui considérait à la fois le récit des habitants et ceux des acteurs institutionnels, nous souhaitons connaître et considérer les deux types de récits. Nous prévoyons ensuite de partir à la rencontre des habitants de ces deux montées en réhabilitation. Une rencontre qui est prévue comme le moment de premier contact pour apprendre à se connaître et expliciter le projet de recherche. Cette rencontre peut se dérouler ou non en plusieurs étapes à l'issue desquelles les habitants décident s'ils souhaitent se lancer dans la démarche des itinéraires et dans quelles conditions. Nous verrons que la rencontre avec les habitants ne se déroulera pas comme nous l'avions imaginée. En parallèle de nos rencontres avec les acteurs, nous amorçons un travail d'observation et d'enquête du terrain. Si nous souhaitons découvrir les montées en réhabilitation en compagnie des habitants au cours de la journée de l'itinéraire, nous chercherons à comprendre en amont la situation des montées, l'organisation de l'Arlequin, et le contexte de la rénovation urbaine.

Ce moment de rencontre est déjà une première mobilisation de l'esprit de la méthode des itinéraires, et notamment de l'écoute, de l'empathie, du renversement des rôles et de la reconnaissance de l'autre. Nous verrons que cela va rendre possible une compréhension plus fine de la situation et une considération des problématiques présentes, et participer à influencer la tournure de notre enquête. Nous mobilisons notamment le concept de maître ignorant de Jacques Rancière (une référence mobilisée par Jean-Yves Petiteau), en nous plaçant dans la position de celui qui ne sait pas. Tout reste à découvrir, au contact du quartier, des acteurs et des habitants et nous ne nous plaçons pas en « savant » de l'urbain, mais comme quelqu'un qui cherche à comprendre grâce aux explications des autres. L'une des révélations de Joseph Jacotot (le professeur dont Rancière explique la pédagogie dans *Le maître ignorant*) est qu'il faut alors « renverser la logique du système explicateur ». En effet, « expliquer quelque chose à quelqu'un, c'est d'abord lui démontrer qu'il ne peut pas le comprendre par lui-même » (Rancière, 2013 [1987], p.15). Mais « il ne suffit pas de reconnaître [les] capacités [de l'autre], encore faut-il pouvoir être capable de l'écouter dans l'expression de sa différence » (Toussaint, 2014, p.38). Il se trouve que « l'écoute est la clef de voûte de la méthode des itinéraires » (Petiteau, compilation des textes de ses conférences in Toussaint, 2014)). « Lorsqu'on est à l'écoute, on est aux aguets d'un sujet » (Petiteau cite Jean-Luc Nancy, compilation des textes

de ses conférences in Toussaint, 2014). Écouter c'est recueillir et scruter « un sens qui résonne et raisonne en nous » (Toussaint, 2014 p.39) La capacité d'écoute est également renforcée par la capacité d'empathie, que nous tentons de mobiliser autant que possible. « Il ne s'agit pas seulement – et d'ailleurs pas forcément – d'imiter les gestes et les attitudes d'un autre, mais de ressentir ses émotions comme s'il s'agissait des nôtres » (Petiteau cite Serges Tisseron, compilation des textes de ses conférences in Toussaint, 2014). L'empathie est selon nous fondamentale lors de « la réalisation d'étude s'attachant à expliquer ou à transmettre la vie, les pensées, les actions, ressentis et avis des habitants du territoire » (Toussaint, 2014 p.41). Car c'est aussi « dans une relation d'empathie que se développe le processus d'énonciation » (Petiteau, compilation des textes de ses conférence in Toussaint, 2014) et que l'on peut donc accéder aux informations.

Nous sommes donc partis à la rencontre du terrain, en nous imprégnant de l'esprit de la méthode des itinéraires qui nous incite à faire preuve d'empathie, d'une capacité d'écoute, et à reconnaître l'autre et ses connaissances. Nous allons voir que cette rencontre va bousculer à la fois nos méthodes, nos attendus et notre posture. Mais qu'elle nous permettra également de penser la suite de notre projet de recherche.

Bousculement et premières réponses du terrain

« Je fais le tour du 50 pour aller derrière, où les nouveaux balcons sont installés. (...) Un homme passe, l'allure d'un jeune, la trentaine, habillé en survêt. Il me regarde, et continue de marcher. Il se retourne plusieurs fois pour me regarder. Arrivé assez loin il m'interpelle :

- Vous prenez quoi en photo là ?!
- La rénovation. J'aimerais bien retracer l'histoire de tout ça.
- Ah. Vous êtes avec eux.

Il parle de toute l'équipe de la rénovation en général : aménageurs, bailleurs, entreprises.

- Non. Je suis toute seule.
- Ah bon. Parce que j'habite ici moi !
- Ah tu¹⁶ habites au 50 ! Parce que, si tu es motivé pour m'en parler...

Il me coupe la parole :

¹⁶ Le tutoiement que j'adresse d'emblée à cette personne que je ne connais pas peut être surprenant, voire perçu comme déplacé. Mais de mon côté, c'est le vouvoiement qu'on m'adresse en retour qui me surprend et me perturbe. Lorsque précédemment j'habitais le quartier, j'avais pour habitude de tutoyer et d'être tutoyée par les personnes du même âge que moi, donc par les jeunes du quartier.

- Non ! J'en ai marre de leur parler !
- Ok, je comprends. Bon courage.

Il ne me répondra pas. » (Récit 50 Arlequin, 26 mars 2016)

Ce bref échange au pied du 50 Arlequin illustre bien le contexte de cette enquête où les habitants sont préoccupés et fatigués par tout ce qui se rattache aux travaux de rénovation urbaine. Bien que cet homme nous interpelle quand il nous voit photographier son bâtiment, il refuse ensuite catégoriquement de discuter, et déclare en avoir « marre » de parler. Cet extrait de récit n'est pas le moment où nous découvrons le besoin de retrait des habitants, mais illustre bien la situation pour introduire le sujet. (Les extraits de corpus qui vont être mobilisés dans cette section ont été constitués avec les méthodes reconfigurées, qui seront abordées dans le chapitre suivant.) Si nous avons conscience avant de démarrer l'enquête de ce ras-le-bol des habitants et de leur envie d'être entendus, plus l'enquête progresse et plus nous en saisissons profondément l'ampleur. Curieux, mais expéditif, cet homme nous rappelle le paradoxe de ces habitants à la fois ouverts au dialogue, mais fermés aux sollicitations. Comment réagir face aux propos de cet homme ? Comment réagir sur le moment et comment réagir dans l'enquête ? Nous ne pouvons que comprendre son refus de parler. Il est sollicité par la rénovation jusqu'en bas de chez lui par une inconnue qui lui demande s'il serait « motivé » d'en parler. La méthode d'approche pourrait être questionnée, peut-être aurait-il parlé un peu plus longtemps si nous l'avions pas directement interrogé. Mais étant à ce moment-là toujours à la recherche d'habitants qui accepteraient de témoigner et de réaliser des itinéraires, nous avons lui avons impulsivement (ou désespérément) posé la question. Et puis finalement, cet échange avorté reste plus que significatif. Il illustre sans détour un sentiment que partagent de nombreux habitants de la Villeneuve, et tout particulièrement les habitants des 40 et 50 Arlequin. Une envie aussi de montrer qu'ils existent. C'est chez moi. Vous êtes en train de photographier ma maison. Et une envie qu'on les laisse tranquilles. Qu'on arrête de leur demander de parler, d'expliquer, de raconter, de témoigner.

Dans cette section nous allons aborder les éléments qui ont émergé du terrain et qui nous ont poussés à reconsidérer et à modifier les méthodes d'enquête préalablement choisies. Nous verrons dans la section suivante (basculement et expérimentation méthodologique) comment nous avons continué de mener l'enquête, et quelles adaptations ont été progressivement mises en place pour recueillir des données permettant à la fois d'interroger notre problématique tout

en s'ajustant aux spécificités du terrain étudié. Pour rencontrer les habitants et trouver ceux qui seraient partants pour l'expérience, nous avons prévu un temps de quelques mois, le temps de faire connaître le projet, le temps de rencontrer quelques acteurs, et le temps de trouver des habitants intéressés par l'expérience. Un temps qui ne cesse de s'allonger. Au fur et à mesure de ces rencontres, nous en apprenons un peu plus sur la situation. Et **au fil du temps passé sur le terrain, nous nous rendons à l'évidence : réaliser des itinéraires ne sera pas une mince affaire.**

Le premier potentiel frein à notre enquête est la découverte d'un nombre plus restreint que prévu d'habitants dans les montées concernées par la réhabilitation. Ce qui diminue les chances de trouver des habitants intéressés par notre enquête. « Dès qu'on a su qu'il y avait ces projets de démolition et de réhabilitation, on a dit : on ne reloue plus. Chaque départ naturel, on bloquait le logement. Après sont arrivées les opérations de relogement » (Bailleur social du 50 Arlequin). Sur les 154 logements du 40 Arlequin et les 89 logements du 50 Arlequin, nous apprenons que seulement la moitié serait encore habitée. Et dans les faits, c'est encore moins. Le bailleur du 50 Arlequin nous confirme qu'il ne reste plus que 35 locataires présents au 50. Et la présidente de l'association des habitants du 30-40 estime qu'il n'y aurait plus que 40 familles présentes dans la montée du 40, même si elle nous dit que les chiffres du bailleur seraient de 50 familles. Il faut aussi prendre en compte le fait que les habitants et acteurs ont déjà leurs propres occupations et préoccupations. Certains acteurs contactés n'ont jamais donné suite. D'autres, même bien que partant pour réaliser un entretien auront dû attendre plusieurs mois avant de trouver des disponibilités (notamment pour raisons personnelles et familiales). Et certains qui acceptent de nous rencontrer sont en réalité déjà bien occupés (notamment ceux qui travaillent pour le chantier) et ne peuvent pas accorder beaucoup de temps à l'entretien. Mais cela n'empêche pas concrètement l'enquête. Dans notre démarche nous avons espoir de pouvoir rencontrer une grande diversité d'habitants. Nous apprenons qu'au cours des différentes enquêtes déjà menées sur le quartier, il y a une volonté qui revient, celle de vouloir rencontrer toutes les "catégories" d'habitants, et une difficulté qui revient aussi, celle de ne pas réussir à rencontrer toutes ces "catégories". Il y aurait des habitants qu'on n'entend pas, et donc un risque que les enquêtes menées ne soient pas réellement représentatives. « Sur des quartiers comme ceux-là, c'est difficile de faire venir les gens dans des réunions. Ou alors c'est toujours les mêmes qu'on voit. Et du coup on n'a pas l'expression directe des gens qui vivent dans les logements » (Bailleur social du 50 Arlequin). Si certains habitants ne s'expriment pas, cela

semble se généraliser dans les montées qui vivent la réhabilitation en site habité. La présidente de l'association des habitants du 30-40, qui a l'habitude de recueillir la parole des habitants pour s'en faire le relais régulièrement, nous dit que même elle commence à avoir des difficultés à mener l'enquête : « on a du mal à recueillir leur point de vue parce qu'ils ont l'impression que ce qu'ils disent ça ne sert à rien ». Nous en ferons le constat au cours de notre propre enquête lorsque nous discutons avec une commerçante et habitante : « Je lui parle de mon projet de connaître la vie quotidienne des habitants du 40 et 50 et elle me dit, un peu sévère : "ah oui, et ça va servir à quoi de faire ça ?" (Récit Les habitants en ont marre). Il y a l'idée non seulement que ne les intéresse pas, mais également que parler ou témoigner serait un effort vain. Nous demandons à Khaled s'il connaîtrait d'autres habitants qui accepteraient de nous parler, comme lui, mais selon lui : « les autres, franchement, je ne les vois pas accepter. Ça ne les intéressera pas. Moi j'ai accepté de te voir parce que je comprends ton truc », « mais les gens ça ne les intéressera pas de te parler. Parce que toi, tu fais ça pour ton truc, mais eux ça ne leur apportera rien du tout. À moins que tu fasses un article dans le journal, et encore dans quel journal ». Il ajoutera plus tard dans l'entretien :

« Je peux toujours essayer d'en toucher un mot à mon voisin, mais bon. À mon avis les autres ça ne les intéressera pas.

- Et si je vais toquer aux portes ?

- Ben ça dépend. Tu as le cuir un peu dur ?

- Je tiens bien.

- Ben essaye toujours ! Tu te feras recevoir... enfin tu auras des fortunes diverses comme on dit. » (Récit Khaled)

C'était une démarche volontaire que de recueillir son avis sur le porte-à-porte. Puisque nous ne trouvons pas d'habitants intéressés par le biais de contact et de connaissance, nous commençons à chercher d'autres moyens de les rencontrer. Certains acteurs nous conseillent d'essayer le porte-à-porte et l'attente en pied d'immeuble, mais cette option semble en réalité délicate dans ces deux montées. Les entretiens avec les personnes au plus proches des travaux de réhabilitation disent en effet l'inverse, c'est-à-dire de ne pas aller faire de porte-à-porte. Et si la plupart des conseils nous alertent sur la possibilité que nous soyons personnellement chamboulés par cette démarche, ce qui nous marque ce ne sont pas les risques possibles, mais plutôt les dérangements (voire les souffrances) que nous allons causer à d'autres personnes par cette démarche. « **Elle me dit que ça ne va pas être facile ce que je veux faire.** Elle me prévient qu'il y a des chances que je me fasse agresser si je vais toquer aux portes déranger les

habitants. Elle se rattrape et précise qu'elle ne parle pas d'agression physique, que les gens ne sont pas comme ça, mais que verbalement, ça pourra être difficile à gérer » (Récit Les habitants en ont marre). La présidente de l'association des habitants du 30-40 mettra les mots sur nos hésitations : « Non. Il ne faut pas y aller comme ça. Tu vas te faire recevoir... » Elle nous le précise à plusieurs reprises : « si jamais il avait fallu faire des enquêtes, ou aller vers les gens maintenant, je pense que tu te ferais recevoir euh, très mal. Parce que les gens ils saturent. Complètement ». « (...) je vois mal en ce moment une initiative d'enquête auprès des habitants. (...) Il faut te dire qu'on est sur un terrain de gens en souffrance ». Pour la présidente de l'association, la souffrance dont elle parle est celle des travaux de réhabilitation en site habité, de leur durée et de leur intensité, mais elle est aussi liée au passif du quartier. D'autres acteurs mentionneront cette souffrance au cours des entretiens : « (...) ce quartier a souffert, c'était très clair. (...) On a stigmatisé ce quartier, avec une violence accrue, avec des violences physiques, des violences verbales, des violences perceptibles je dirais y compris pour les équipes des bailleurs sociaux ou des travailleurs sociaux. Je suis arrivé juste après ça. (...) On en a remis une couche à travers les reportages d'Envoyé Spécial, ce malheureux reportage qui a fait beaucoup de mal à toutes les équipes et à toute la population. (...) on avait quelques inquiétudes, mais on était à dix mille lieux d'imaginer le résultat. (...) ça a marqué énormément les gens. Je pense que beaucoup de personnes qui ne vivent pas le quartier n'ont pas pu percevoir à quel point les gens ont été marqués par cette stigmatisation qui a été produite sur les grands écrans » (Récit Bailleur social du 50 Arlequin).

Au fur et à mesure de nos rencontres, nous comprenons qu'il existe **un rapport très particulier des personnes aux enquêtes**. Et ce rapport à l'enquête nous met sur la piste d'une possible habitude aux enquêtes. C'est notre première piste concrète sur des processus d'habitude aux ambiances. Nous aborderons cela plus en détail dans la partie 3, mais nous allons voir ici les prémices de ces réflexions. Si nous l'abordons ici c'est parce que ce rapport particulier à l'enquête, cette habitude des habitants et acteurs du territoire aux enquêtes et enquêteurs, vient bousculer l'enquête que nous mettons en place pour notre recherche. Il faut d'abord savoir qu'il y a un très grand nombre d'enquêtes menées sur le quartier, et encore plus intensément dans les montées des 40 et 50 Arlequin en raison du projet de réhabilitation. Pour les aborder rapidement, il y a diverses enquêtes, celles de journalistes, ou encore celles d'étudiants, qui concernent des sujets eux aussi très divers qui attirent la curiosité, comme les deux réputations d'utopie et de ghetto, mais aussi la mixité sociale, l'histoire de l'éducation

expérimentale dans le quartier et bien d'autres. Il y a aussi les diverses enquêtes menées par les acteurs du quartier. Dans le cadre des travaux de réhabilitation, les habitants ont également été consultés en amont du projet, et par différents acteurs. « J'ai passé beaucoup de temps à faire du porte-à-porte, pendant 10 minutes, un quart d'heure, une demi-heure. On rentre chez les gens et on s'assoit et on discute. Comment ils vivent ? Qu'est-ce qui est important ? Cuisine ouverte ou pas ? » (Bailleur social du 50 Arlequin). Nous avons l'exemple aussi d'un habitant qui s'est engagé dans un certain nombre d'enquêtes d'étudiants qui nous dit avoir été déçu, et il sélectionne désormais consciencieusement les personnes avec qui il s'engage. Et parmi cette multitude de petites et grandes enquêtes, il y a aussi celles qui ont fait des dégâts et laissent des traces. C'est un réflexe pour certains de prudence et de méfiance qui se met en place envers les enquêteurs. L'enquête devient synonyme de trahison possible. « Nous, on est toujours méfiants, par rapport à l'image, depuis le documentaire sur la Villeneuve. Le fameux reportage, qui a fracassé des gens de la régie en fait. Parce qu'il y a eu des choses qui ont été complètement détournées dans ce reportage. Il y a eu des personnes qui se sont investies là-dedans, vraiment, ça leur a fait beaucoup de mal. On en a une qui était en dépression. Du coup, on est très très prudents. Donc, c'est pour ça que je vous dis qu'il faut voir avec la direction, ça sera beaucoup plus cool » (Régie de quartier). Nous avons la sensation qu'il faut montrer patte blanche avant de pouvoir avoir la confiance des personnes que nous rencontrons. C'est le rapport à l'enquête, mais aussi le rapport aux médias, et également aux appareils photo et caméras qui est concerné. Les itinéraires que nous souhaitons faire avec les habitants impliquent la présence d'un photographe, qui photographie donc à la fois la personne, mais aussi le quartier pendant la marche. Nous apprenons que le rapport à l'image est délicat. « Il me raconte alors une anecdote (...). Un photographe est venu prendre une photo au PIMM'S pour un article "dans un truc de la mairie". Le directeur m'explique que sur sa photo il y avait quelqu'un de dos. "Voir de trois quarts". (...) cette personne s'est reconnue et (...) voulait porter plainte et les amener en justice. Elle s'en est prise d'abord au directeur du PIMM'S, qui me dit avoir mis du temps à lui faire comprendre qu'il n'y était pour rien, qu'il fallait s'adresser au photographe ou à la maire. "Alors bon" me dit-il, "**les photos c'est délicat**" » (Récit La photo c'est délicat). Cela dit, il est tout à fait possible de réaliser des enquêtes et de mener à bien des projets à la Villeneuve, tout en étant en collaboration avec les habitants, mais cela implique un investissement adapté de ceux qui mènent l'enquête. Vincent Massot et Flore Viénot viennent à la Villeneuve réaliser un film documentaire intitulé « Villeneuve, l'utopie malgré tout » en réponse aux reportages stigmatisants. Ce sera un succès, et tout particulièrement auprès des habitants de la Villeneuve. Pour cela, il leur aura fallu comprendre auparavant le contexte dans lequel ils allaient réaliser

leur reportage et comprendre les habitants. Ils ont notamment choisi de ne pas préméditer la construction du projet et de le construire progressivement au contact du quartier. Leurs propos sont assez révélateurs de l'ambiance du quartier et du rapport des habitants à l'enquête : « (...) c'est un quartier qui était blessé, meurtri, par l'utilisation de son image par les médias depuis en gros quinze ans. Donc quand tu sors avec une caméra après Amandine Chambelland qui a promis de faire un "sujet plus nuancé sur le quartier" que les précédents reportages, mais qui a fait exactement l'inverse, et que tu arrives avec des propos similaires en promettant que tu veux restituer la complexité du quartier... Très peu de gens te croient encore ! On peut parler avec des gens, en revanche c'est très difficile qu'ils acceptent d'être filmés, parce qu'ils ont peur de l'image qu'ils vont renvoyer, qu'ils n'ont pas confiance, ou qu'ils n'ont juste plus envie de parler à des journalistes. Et pendant le tournage, sortir une caméra à La Villeneuve avec des gens qui ne savent pas qui tu es, dans les premiers temps, c'est pas de tout repos » (Massot, Viénot, 2015).

La Villeneuve en effet bouscule et interroge. Nous serons questionnés par les habitants au cours de notre enquête, qu'est-ce qu'on fait ici, pourquoi nous prenons des photos, etc. Ce rapport particulier à l'enquêteur est d'emblée palpable, il se fait ressentir, et si au départ c'est une sensation un peu floue qui nous interroge, au gré des échanges et avec un peu de curiosité la situation se précise. Ces premières réponses du terrain sont d'abord source d'inquiétudes parce qu'elles freinent notre enquête et sont susceptibles de faire basculer notre méthodologie. Mais progressivement, ce qui questionne l'enquête devient source de réponses. Ce qui freine l'enquête est à la fois quelque chose qui renseigne l'enquête. Le besoin de retrait des habitants et le rejet de l'enquêteur nous mettent sur la piste d'une habitude des habitants aux ambiances du quartier, mais aussi, comme nous allons le voir dans les paragraphes suivants, notre choix de respecter les spécificités du lieu nous pousse à revoir et à adapter notre méthodologie.

Basculement et expérimentation méthodologique

La principale raison de reconsidérer notre méthode de départ, c'est l'implication de la part des habitants qu'elle nécessite. La méthode des itinéraires nécessite une participation active des personnes à l'enquête, plusieurs rendez-vous, plusieurs rencontres, dont une qui se déroule en marchant accompagné d'un photographe dans l'espace public. C'est à la fois un investissement en termes de temps donné, que de visage affiché, loin d'un questionnaire

anonyme avec un temps de réponse estimé. La distanciation des habitants et notre envie de respecter leur besoin nous poseront une interrogation majeure dans cette recherche : comment respecter ce besoin de retrait tout en menant une enquête qui permette d'obtenir des données empiriques recevables sur l'expérience vécue de la rénovation urbaine ? Cette interrogation déclenche une véritable expérimentation méthodologique. Le temps file, la rénovation progresse, et les délais de l'enquête se rallongent. Nous gardons un certain temps l'espoir de pouvoir réaliser des itinéraires, et au départ, ces expérimentations sont envisagées comme un moyen de combler le retard et les manques du démarrage de l'enquête. L'adaptation des méthodes est progressive. Nous avons vu que nous hésitions à réaliser une vaste opération de porte-à-porte, de pied d'immeuble, ou de dépôts de flyer dans les boîtes aux lettres, mais l'envie de respecter leur vie quotidienne, et de continuer l'expérimentation méthodologique qui se dessine nous fera renoncer à tenter ces procédures. En souhaitant appliquer la méthode des itinéraires pour mener l'enquête, il faut être prêt à ce qu'elle nous échappe. D'autres doctorants de l'équipe Cresson s'emparent de la méthode des itinéraires pour mener leurs travaux de thèse et l'adaptent également à leurs besoins (notamment Ryma Hadbi et Georges Abou Mrad). Chaque terrain, et chaque problématique semblent avoir leurs propres paramètres qui réclament une adaptation de la méthode.

« En oubliant pour un temps leurs objectifs, les aménageurs peuvent alors se mettre à l'épreuve d'une autre culture. Une telle démarche n'est pas confortable, puisqu'elle déstabilise les certitudes et fait considérer la ville comme le lieu d'expression des différences, où il serait indispensable de se perdre » (Petiteau, Pasquier, 2001, p.64). Ces mots résonnent avec le travail que nous avons mené. En effet, cette méthode nous a forcé à considérer d'autres perspectives, elle a déstabilisé nos certitudes et nous a incité à nous perdre. Nous perdre d'abord par l'empathie, en étant capable de remettre en question nos impératifs de recherche pour considérer la souffrance d'autres personnes. Nous perdre dans un tiraillement entre les besoins de l'enquête et les besoins des autres, ou encore dans des remises en question scientifiques et personnelles, et devoir faire face aussi parfois aux incompréhensions du milieu universitaire. Certains nous interrogent : ne serait-ce pas parce que nous sommes trop peureuse pour aller toquer aux portes du quartier chaud de la Villeneuve que nous ne rencontrons pas d'habitants ? D'autres nous partagent leur réussite à influencer les personnes par différents moyens pour obtenir des entretiens, quitte à se déguiser ou à adopter des postures qui incitent les enquêtés à se confier. Nous souhaitions déjà avoir une démarche respectueuse de leur vie privée dès le départ, en cherchant à les rencontrer par le biais de connaissances communes et en évitant de

les solliciter dans l'espace public ou aux portes d'entrée des immeubles et logements. Alors avant de chercher un autre moyen de les « atteindre » (atteindre au sens de rejoindre, mais finalement aussi au sens de porter atteinte), il nous faut aussi reconnaître ce qu'ils expriment. Si la reconnaissance de l'autre était pertinente pour reconnaître leurs compétences et leurs savoirs sur le territoire qu'ils habitent, cette reconnaissance doit aussi nous permettre de reconnaître leurs compétences à savoir ce qui est bon pour eux. Et dans l'immédiat, ce qui est important pour eux est avant tout de retrouver un quotidien plus apaisé.

« Cette écoute capable de relever chaque perception émotionnelle comme l'écho d'un sens non encore analysé est proche de celle que Georges Devereux relève comme seule capable de faire apparaître l'autre dans sa culture et son expérience ; L'autre n'existe que lorsqu'il provoque chez nous une émotion ; et cette émotion nous oblige à revisiter nos analyses et perceptions pour découvrir le sens de cette différence. » (Petiteau cite George Devereux dans la compilation des textes de ses conférences in Toussaint, 2014). L'écoute nous oblige à revisiter nos analyses et perceptions, mais il faut vite trouver un moyen de documenter ce qu'il se déroule. Le choix de l'enquête en retrait nous posera question, surtout dans le cadre d'une recherche qui démarre avec une méthode où le récit habitant prend une place centrale. Face au temps qui défile, et aux travaux qui progressent, nous commençons par faire un premier état des lieux du terrain étudié. Comme un premier itinéraire de chercheur, en prenant nos propres photos sur place, et quelques notes au retour de terrain, nous tentons de stabiliser l'expérience du moment, d'un point de vue extérieur. C'est là que s'amorce la suite de nos méthodes alors que nous n'en avons pas encore conscience. Au départ nous avons l'idée d'associer une observation autonome du chercheur à une observation guidée par les habitants. Pour tenter de saisir l'expérience que procure la rénovation urbaine, nous avons commencé par prendre des photographies à hauteur des yeux pour montrer ce que la réhabilitation fait voir. Ce sont des prises de vues et des cadrages qui sont pensés pour rendre compte de ce qu'on voit de la rénovation, avec des aperçus sur les détails qui captent l'attention. Nous essayons de capter les ambiances, de capter ce qui fait ambiances, mais la photographie ne fait pas tout. L'image photographique « ne dit rien », « elle montre (et dissimule), mais elle ne "dit" pas » (Laplantine 2007, p. 51). Ainsi, nous commençons à écrire des récits, comme pour les livrer à un autre qui ne fait pas l'expérience des lieux. Ces mises en récit des expériences de terrain comprennent autant notre propre vécu, que nos observations, que nos interactions avec les personnes croisées. Ce travail d'écriture s'inspire des tentatives de description urbaine de Georges Perec. En se libérant de deux de ses contraintes, « dont les impossibilités sont pointées par Nicolas Tixier et

Jean-Paul Thibaud (1998) : celle d'un compte-rendu exhaustif, puisqu'il y a nécessairement un travail de sélection dans toute description (comme dans tout cadrage photographique), et celle d'une observation distanciée purement factuelle (puisque l'observateur est engagé dans le rapport aux lieux) » (Toussaint, 2019a, p.12).

Progressivement, ces méthodes, d'abord envisagées comme complémentaires, vont s'étoffer, se préciser, et remplacer totalement les itinéraires. Avec ces premières tentatives de récits et de photographies, nous partons sur l'idée de tenir un carnet de bord, pour documenter tout ce que nous observons. Notre observation autonome « devient progressivement une marche à la première personne (Thibaud, 2010), une exploration des ambiances par la marche avec une description écrite des expériences vécues qui, en s'associant à la prise photographique, vient remplacer la méthode des itinéraires, et permet de saisir et rendre compte de l'expérience des ambiances » (Toussaint, 2019a, p.11). Nous prenons connaissance du travail du photographe Camillo José Vergara qui met en place un système de reconduction photographique (que nous aborderons dans le chapitre suivant) pour documenter l'évolution et la transformation des territoires. Nous nous en inspirons pour mettre en place une reconduction de nos observations, en allant régulièrement reconduire les observations des mêmes lieux. Nous continuons tout au long de notre enquête de chercher à rencontrer les habitants et les acteurs du quartier. Certaines rencontres se déroulent sous la forme d'entretiens qualitatifs, enregistrés et retranscrits, mais nous considérons aussi les rencontres sur le terrain, celles moins officielles ou encadrées, mais tout autant significatives (nous verrons cela dans le chapitre suivant).

Afin de continuer à faire enquête dans ce moment de bousculement et de basculement des méthodes, nous nous inspirons de la discipline de l'ethnographie, où « le principal médium de l'enquête est (...) l'expérience incarnée de l'enquêteur » (Céfaï, 2010, p.7). Une discipline qui nous aidera à gérer l'indétermination de notre enquête. « Cette indétermination maintenue dans le cours de l'enquête est source d'inquiétude : il faut se livrer au recueil méticuleux et besogneux d'informations dont la pertinence reste longtemps incertaine. L'enquêteur est empêtré dans des histoires dont il n'a pas le fin mot, dont il ne connaît pas le dénouement. C'est là la condition même du possible succès de l'enquête » (Berger, Céfaï, Gayet-Viaud, 2011, p.12). Cette discipline est aussi ce qui nous permet d'avoir une ouverture, à ce qui se révèle sur le terrain, mais aussi une ouverture à l'expérimentation méthodologique alors que la recherche est déjà bien amorcée. « L'ethnographe se donne ainsi la possibilité de trouver des choses qu'il n'a pas cherchées, qui le surprennent, voire qui lui déplaisent » (Berger, Céfaï, Gayet-Viaud, 2011, p.12).

[*in situ* n°5 : réhabilitation des logements]

Récit La relation résident :

« Très dynamique, il commence par m'expliquer le déroulement des travaux au 50 Arlequin. Dans ce chantier, il y a deux types de logements, qu'ils appellent type 1 et type 2. C'est un moyen de désigner les logements occupés par des locataires, et les logements vides. Il y a à ce jour 38 logements occupés et 51 vides. La première étape des travaux a été de faire l'état des lieux des logements. (...) Il m'explique ensuite que la deuxième étape est celle des travaux qui se déroulent en ce moment même. Ces travaux concernent les escaliers et les coursives, les façades, les balcons, et l'intérieur des logements. Pour les façades, il m'explique que ce sont des travaux d'isolation qui sont en cours en ce moment et progressent petit à petit. Pour les balcons (...) ils préfèrent que les locataires soient présents. Mais s'ils veulent, ils peuvent aussi laisser leurs clés au responsable de la relation-résidents lui-même, ou à un voisin. Son téléphone portable sonne. Il s'excuse et répond. Je comprends que c'est un habitant qui l'appelle à propos d'un rendez-vous pour les travaux. Justement, on en parlait. Le responsable lui répond qu'il va y en avoir pour une heure et demie, voire deux heures, de travaux dans le logement, et il lui demande si c'est possible que quelqu'un soit présent pendant toute la durée des travaux. C'est justement pour ça que la personne l'appelle. Cette personne ne sera pas disponible au moment prévu des travaux, et veut l'informer que c'est un jeune qui sera présent. Sûrement un de leurs enfants. Mais le responsable comprend que ce jeune va devoir louper l'école pour ça. Ce n'est pas envisageable pour lui, hors de question que le jeune loupe l'école pour ça. Il lui dit qu'ils vont se débrouiller, qu'il faut que le jeune aille à l'école. Il finit par lui dire que c'est lui-même qui sera présent pendant les travaux, et qu'il s'occupera de fermer la porte. Une fois qu'il a raccroché, je lui demande pourquoi les gens doivent être absolument présents pendant les travaux. Il répond qu'il est souvent demandé de l'aide aux locataires. Par exemple, pour le changement des baies vitrées et pour la pose du nouveau garde-corps des balcons, ils leur demandent de retirer leurs rideaux et la barre des rideaux, de bouger leurs meubles, de vider les balcons et d'écartier tout ce qui pourrait être endommagé par les travaux. Ce qu'ils enlèvent en premier, c'est la baie vitrée. Les ouvriers la démontent et la sortent par le balcon à l'aide de la grue. Puis ils enlèvent les jardinières. Après que les jardinières soient enlevées, ils coupent ce qu'ils appellent les corbeaux, ce sont les morceaux de béton armé qu'il reste de la jardinière qui dépassent du balcon. Il m'explique ensuite très rapidement les travaux à l'intérieur des appartements. Les travaux pour l'électricité commencent la semaine prochaine. En ce moment, ils prennent des rendez-vous avec les locataires pour venir basculer l'arrivée d'eau sur

une nouvelle colonne, et ils changent aussi le revêtement du sol dans les escaliers des appartements. »

Chapitre 5 :

Méthodes d'enquêtes appliquées et corpus de données mixtes

Dans ce chapitre nous allons présenter les méthodes concrètement utilisées pour mener notre recherche sur l'habitation des habitants aux ambiances de la rénovation urbaine. Afin de pouvoir être le plus clair possible dans le déroulé de ces explications nous avons compartimenté nos méthodes en quatre points. Mais nous allons voir que ces quatre sections ne sont pas étanches, car l'ensemble de nos méthodes sont imbriquées et s'entraident. Nous allons commencer par aborder la partie de la méthode qui consiste à obtenir l'expérience vécue des habitants et des acteurs du territoire. Nous verrons que la parole des habitants ne se limite pas aux entretiens menés, puisqu'elle est également présente au sein des récits d'observation. Avant d'en venir aux récits et à la photographie, nous allons consacrer une section à l'arpentage du terrain et à l'observation du bouleversement. En effet, avant même de tenter une mise en récit des expériences de terrain ou de prendre des photographies, il nous semble indispensable de savoir comment observer la vie quotidienne, comment observer et capter l'ordinaire des situations. Un besoin indispensable pour notre problématique. Nous aborderons ensuite le travail de mise en récit et le travail de relevé et de suivi photographique. Nous verrons que les récits et les photographies sont également liés, car elles se construisent parfois sur les mêmes sorties. Enfin, dans le chapitre suivant, nous aborderons le travail de recherche de signes. Nous avons cherché des signes que nous appelons les traces, les stigmates, les brèches et les indices. Cette pensée du signe est abordée à part, mais elle concerne toute notre démarche d'enquête. Que ce soit au travers des visites de terrain, au cours des entretiens, ou lors de la prise de photographies, mais aussi au cours de l'analyse des données, cette recherche de signes nous a permis d'avoir une sorte de filtre attentionnel permettant de maximiser les chances de saisir des informations qui pourraient révéler des processus d'habitation aux ambiances, ou des bouleversements de la vie quotidienne.

Paroles d'habitants et acteurs du quartier

Comme nous l'avons vu dans le bousculement de notre méthode, nous avons commencé cette enquête de terrain par une phase de rencontre avec les habitants et les acteurs du quartier. Initialement prévue comme une introduction, cette rencontre s'est étendue puisque nous avons continué de chercher des entretiens avec les personnes tout au long de notre travail de terrain. Pour rencontrer les acteurs du territoire, nous avons procédé comme pour un contact professionnel, par mail ou par téléphone, en demandant un entretien. Nous avons tenté de rencontrer le plus possible d'acteurs ayant un lien plus ou moins direct avec la réhabilitation des 40 et 50 Arlequin. Certains acteurs n'ont pas donné suite à notre demande, mais nous avons pu rencontrer : les deux bailleurs sociaux concernés, le responsable de la relation-résident de l'entreprise Bouygues au 50 Arlequin, le responsable de l'appartement pédagogique au 40 Arlequin, la responsable de la médiation de la régie de quartier, la présidente de l'association des habitants du 30-40 Arlequin, les membres de l'Atelier Populaire d'Urbanisme, les membres du centre social au patio de l'Arlequin (dont le PIMMS), l'un des membre de l'association Villeneuve la Série (situé au 50), quelques membres de l'agence en charge du deuxième volet du projet de rénovation, le personnel de chantier dont les ouvriers, ainsi qu'un artiste italien venu réaliser un projet photographique sur la Villeneuve. Ces rencontres sont l'occasion de comprendre le contexte et le quartier, de comprendre ce qu'il se passe et ce qu'il s'est passé, de prendre la température. Mais c'est aussi l'occasion de comprendre par l'intermédiaire de ces acteurs ce que vivent les habitants.

Pour les rencontres avec les habitants, c'était plus délicat. Nous avons fait attention à ne pas insister, à ne pas imposer notre présence, et à ne pas trop les solliciter. Ainsi, les rencontres sont beaucoup moins encadrées et formalisées qu'avec les acteurs du territoire. Certaines rencontres se déroulent sous la forme d'entretiens qualitatifs, enregistrés et retranscrits. Nous considérons aussi les rencontres sur le terrain, celles moins officielles, mais tout aussi importantes. Ces rencontres se font au fil du temps et au fil des occasions. Pour celles-ci nous faisons le choix de ne pas sortir l'enregistreur, et parfois l'occasion se présente bien trop rapidement pour avoir le temps d'enregistrer. Ainsi, nous avons fait le choix de mettre en récit ces échanges pour les constituer en corpus. Toutes ces rencontres, ces paroles, ces événements, ce qu'il s'est dit et ce qu'il s'est passé, sont recensés à l'intérieur de notre carnet de bord. Nous avons pu réaliser un entretien avec Khaled, un habitant locataire au 50 Arlequin qui a accepté de jouer le jeu, grâce à une mise en contact par le biais d'une association. Un entretien avec un

couple de retraités propriétaire au 30 Arlequin (mais le 30 Arlequin n'est pas concerné par la réhabilitation urbaine au moment de notre enquête). Nous avons aussi fait deux autres entretiens avec des habitants des montées concernées, mais ceux-ci sont particuliers, car ces personnes avaient une double casquette : ils étaient à la fois habitants et acteurs du quartier. C'est le cas de la présidente de l'association des habitants du 30-40, qui habite le 30 Arlequin, ainsi que de Naïm, membre de l'association Villeneuve la Série qui réside dans les locaux de l'association au 50 Arlequin. Nous avons également échangé avec des habitants du quartier et des montées des 40 et 50 lors de nos sorties sur le terrain (que ce soit au cours de l'observation des montées en réhabilitation ou lors d'évènements et réunions). Ces échanges ne se trouvent pas sous la forme d'entretien, mais sont retranscrits au cœur de nos récits. Nous pouvons ici mentionner par exemple les habitants croisés au bar le Barathym lors de notre rencontre avec les Ateliers Populaire d'Urbanisme, ou encore dans les coursives du 50 lors de notre rencontre avec le responsable de la relation-résident, les habitants que nous écoutons lors de la réunion de lancement de concertation (pour l'ANRU 2), la commerçante de la place du marché, les habitants rencontrés lors du petit déjeuner du centre social, les habitants présents à la table de travail pour la réunion de concertation sur les galeries de l'Arlequin, ainsi que nos diverses rencontres et échanges au gré de nos sorties dans le quartier.

Notre manière de mener les entretiens, et notre manière d'être lors des rencontres avec les personnes s'inspire aussi directement de ce que nous avons appris avec la méthode des itinéraires. À l'image de Jean-Yves Petiteau, nous essayons de laisser s'exprimer la « mémoire involontaire » des habitants. La mémoire volontaire est faite de pensées linéaires, hiérarchique, tandis que la mémoire involontaire, est celle qui survient spontanément (Toussaint, 2014). En gardant à l'esprit que « la vérité ne se livre pas, elle se trahit ; elle ne se communique pas, elle s'interprète ; elle n'est pas voulue, elle est involontaire (...) la pensée n'est rien sans quelque chose qui force à penser, qui fait violence à la pensée. Plus important que la pensée, il y a ce qui "donne à penser" » (Petiteau utilise les mots de Deleuze dans la compilation des textes de ses conférences in Toussaint, 2014). Nous appliquons également ce que nous avons abordé dans la section rencontre. Nous mobilisons donc (autant que nous en sommes capables) l'empathie, l'écoute, la reconnaissance de l'autre et le renversement des rôles. Toujours en essayant de se placer en maître ignorant, nous ne cherchons pas à diriger les entretiens et les échanges, mais à recueillir ce qui émerge naturellement, en faisant notre possible pour laisser la place à l'autre de s'exprimer. « L'un veut parler, l'autre veut deviner, et voilà tout » (Rancière, 2013 [1987],

p.107). Nous cherchons à recueillir des récits de vie. Le récit de vie n'est pas un moment biographique, mais une expérience vécue qui se livre : « il y a du récit de vie dès lors qu'un sujet raconte à une autre personne, chercheur ou pas, un épisode quelconque de son expérience vécue » (Bertaux, 2005, p.36).

Observation de l'ordinaire bouleversé

En parallèle des rencontres avec les habitants et les acteurs, nous avons mené des séries d'observations autonomes. Nous sommes allés arpenter les deux montées en réhabilitation ainsi que leurs alentours, et nous avons participé à des réunions et à des événements où étaient présents les habitants. Ces observations débouchent sur la production de récits d'expériences et celle d'un corpus photographique, que nous aborderons plus en détail dans les deux sections suivantes. Nous commençons ici par expliquer la manière dont nous avons mené les observations de terrain. Nous avons besoin de saisir l'ordinaire et la vie quotidienne et les ambiances. Si les données ne sont pas révélées par les itinéraires des habitants, il nous faut pouvoir constituer un corpus de données sur l'expérience quotidienne et les ambiances de la rénovation urbaine. Pour cela il nous faut un système d'observation fine pour observer la vie quotidienne qui se déroule dans ce contexte de bouleversement du quotidien. Quoi raconter, quoi photographier ? Quoi relever ? Quelle donnée est pertinente ? La façon dont nous observons va préfigurer les données que nous allons obtenir pour notre analyse. Sachant également que ce que l'on va être capable de saisir et de relever dépend aussi de notre attention, de nos sensibilités, de nos centres d'intérêt. Il nous semble nécessaire de donner un cadre à notre manière d'observer pour tenter de saisir des informations pertinentes pour notre étude. Nous verrons que ces questionnements sur comment mener l'observation va aussi déboucher sur un travail de relevé de signes. Ce travail à partir des signes va venir repréciser plus finement notre façon d'observer l'ordinaire et les habitudes, d'observer notre terrain d'enquête (du moins d'une manière à nous apporter des données de terrains les plus aptes à répondre à notre problématique principale). Nous verrons dans le chapitre suivant comment nous partons à la recherche de signes lors de nos observations. Nous avons établi des catégories de signes à relever sur le terrain et dans nos données : les traces, brèches, stigmates ou indices. Ceux-ci nous renseigneraient sur de possibles habitations aux ambiances dans ce quotidien bouleversé.

Nous pourrions différencier nos observations en deux catégories : d'un côté ce que nous appelons les visites de terrain (lorsque nous allons arpenter les montées en réhabilitation et leurs alentours) qui donnent lieu à de grands récits d'expériences, et qui sont aussi un moment de relevé photographique ; et d'un autre côté les visites qui s'organisent en fonction des événements du quartier et de la possibilité de notre participation (où nous ne prenons pas - ou très peu - l'appareil photo). Ces deux types de visites nous permettent (1) d'obtenir l'expérience des ambiances sur place (à défaut qu'elles soient décrites par les habitants lors des itinéraires, nous avons réalisé en quelque sorte nos propres itinéraires pour découvrir et raconter les ambiances de ces deux montées en réhabilitations), et (2) de continuer d'obtenir l'expérience vécue des habitants en les côtoyant lors de réunions ou événements. En ce qui concerne les visites de terrain, nous avons réalisé deux visites des alentours, en novembre 2015, puis janvier 2016 (des visites réservées à l'extérieur et aux alentours des deux montées – puisque nous attendions de découvrir l'intérieur en compagnie des habitants lors des itinéraires). Ensuite quatre sorties au total pour l'intérieur et l'extérieur des montées. D'abord deux visites en mars 2016 (une première pour le 40 Arlequin, et une seconde quelques jours plus tard pour le 50 Arlequin). Nous reconduirons ces deux visites des 40 et 50 Arlequin en octobre 2016, une fois que les travaux sont bien avancés. Et enfin, une visite dédiée à l'observation de la démolition des parkings silos en octobre 2017, que nous réitérons en février 2018 lorsque les parkings ont été démolis et qu'il reste les gravats de chantier. En parallèle de ces visites de terrain, nous nous rendons à des réunions ou des événements où nous pouvons côtoyer les habitants. Ces moments sont déjà mentionnés dans la section précédente faisant le point sur nos rencontres avec les habitants. À celles-ci nous pouvons ajouter le moment où nous allons observer le collège incendié et les visites de terrain en compagnie de l'artiste en résidence Nicolò venu photographier la Villeneuve.

Nous ne pouvons pas dissocier complètement l'observation et l'écriture des récits. Même si les deux se déroulent en deux étapes distinctes dans notre méthode, puisqu'il y a d'abord les visites de terrain et la prise de photographie puis le moment d'écriture de l'expérience vécue. Mais les deux étapes sont indissociables. Elles sont aussi solidement associées dans les lectures qui nous inspirent : « Cette réflexion sur l'espace, ce lien entre l'écriture, le regard et le lieu est un thème majeur et fortement récurrent dans toutes les productions perecquiennes » (Thibaud, Tixier, 1998, p.52). L'une des premières références qui nous influencent pour repenser nos méthodes par un travail d'observation autonome c'est le travail d'observation et de description

des espaces déployé par Georges Perec. Nous découvrons que l'observation et la description, aussi banale qu'elles peuvent paraître, peuvent constituer une méthode d'enquête solide pour la compréhension des territoires habités. Cette description nous permettra de compléter le récit des acteurs et habitants. Le travail de Perec sous-tend une bonne partie de l'arrière-plan théorique de nos expérimentations méthodologiques. Perec voulait s'attacher à tout décrire et même, et surtout, l'insignifiant. Nous nous en inspirons, pour tenter de tout observer pour tout décrire. En sachant qu'il est tout à fait impossible de tout relever, car aussi impossible de tout percevoir. Mais cette volonté de « tout » décrire est un moyen d'aiguiser son attention et de remarquer de nombreux détails. C'est une manière de saisir ce qu'on ne remarquerait pas d'ordinaire. Dans un article invitant à faire un rapprochement entre le travail de Perec et l'analyse urbaine, Thibaud et Tixier nous disent qu'une question à laquelle nous convie Georges Perec « dans ses diverses tentatives de description urbaine » est celle de : « comment rendre compte de ce qui est tellement familier qu'on ne le voit pas ou ne le remarque pas ? » (1998, p.51). S'intéresser à ce familier qu'on ne remarque pas, cet ordinaire d'apparence insignifiante, est pour nous ici un moyen d'accéder à l'observation des habitudes et processus d'habitation. Des processus aussi discrets et difficiles à saisir que l'ordinaire et le familier. Comment rendre compte de ce qu'on a tendance à ne pas remarquer ? Pour cela, Perec propose (notamment) de tout noter. Puisque nous faisons le choix de ne pas prendre de note sur le terrain, nous allons entendre sa proposition à notre manière, et d'abord essayer de tout observer, pour pouvoir ensuite, tout noter. « Plus que de simplement donner des contraintes de relevés pour saisir l'ordinaire, (...) [Georges Perec] donne à chacun de ses lecteurs la possibilité, la recette (...) pour qu'il le fasse lui-même » (Thibaud, Tixier, 1998, p.52-53).

« Observer la rue, de temps en temps, peut-être avec un souci un peu systématique.
S'appliquer. Prendre son temps.
Noter le lieu : la terrasse d'un café près du carrefour Bach-Saint-Germain
l'heure : sept heures du soir
la date : 15 mai 1973
le temps : beau fixe
Noter ce que l'on voit (...).
(...) « Il faut y aller doucement, presque bêtement. Se forcer à écrire ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui est le plus évident, le plus commun, le plus terne. » (Perec, 1992, p.70)

Mais Perec mentionne aussi qu'il a lui-même des difficultés à regarder cet ordinaire, et que « malgré soi, on ne note que l'insolite, le particulier, le misérablement exceptionnel : c'est le contraire qu'il faudrait faire » (Perec, 1992, p.71). C'est en effet un exercice bien difficile que d'observer et de décrire le banal et l'insignifiant (d'apparence). Et ça l'est d'autant plus au sein d'une rénovation urbaine, où l'exceptionnel et le bouleversement prennent beaucoup de place et d'attention. Mais, en se donnant du lest sur les contraintes fortes que Perec s'imposait, nous

pouvons utiliser ses méthodes pour être attentifs aux choses d'apparence insignifiantes. De plus, nous verrons que nous cherchons également les signes d'un ordinaire bouleversé. Et ce sont précisément le rôle des catégories de signes (traces, stigmates, brèches, indices) que de nous aider à relever les signes de cet ordinaire bouleversé. Au cours de la constitution de notre méthode, nous réalisons que nous pouvons saisir des habituations non pas seulement dans l'ordinaire, mais également dans l'ordinaire bouleversé. Et, qu'au lieu de chercher les processus d'habitation dans une comparaison avant-après des expériences, nous pouvons être renseignés sur l'habitation en observant des perturbations dans l'instant (nous aborderons cela plus en détail dans le chapitre dédié aux signes ainsi que dans les conclusions de ce manuscrit).

Cette manière d'observer l'espace urbain nécessite de travailler son regard. De même que Jean-Yves Petiteau était attentif à changer les conditions de son regard en se laissant porter par un autre lors des itinéraires, Perec tente de changer les conditions de son regard par les contraintes qu'il se donne. L'une d'entre elles est de :

« Continuer
Jusqu'à ce que le lieu devienne improbable
jusqu'à ressentir, pendant un très bref instant, l'impression d'être dans une ville étrangère,
ou, mieux encore, jusqu'à ne plus comprendre ce qui se passe ou ce qui ne se passe pas, que le lieu
tout entier devienne étranger, que l'on ne sache même plus que ça s'appelle une ville, une rue, des
immeubles, des trottoirs... » (Perec, 1992, p.73-74)

Ce travail du regard (Thibaud, Tixier, 1998) permet d'accéder à des informations. L'idée est de créer les conditions d'un « décentrement du regard » pour « parvenir à affecter les conditions du regard au point de remettre en cause cet effet d'évidence et de naturalité » (Rodriguez-Alcala, 2011, p.113). Nous nous sommes inspirés du travail de Rodriguez-Alcala qui propose une utilisation de la méthode indiciaire dans l'enquête urbaine. Cette méthode permet d'accéder à un certain type d'information en jouant sur les possibilités de l'observation. Nous verrons dans le chapitre suivant sur les catégories de signes comment la méthode indiciaire nous amène à penser en termes de signe à relever. Travailler le décentrement du regard pousse aussi à prendre pleinement en compte l'influence et le rôle de l'enquêteur dans ses propres enquêtes. Ce que nous tentons d'englober. Notre regard est à la fois manipulable et constamment biaisé par quelque chose, que ce soit par notre état d'esprit, par nos modes d'attention, par nos expériences, et même par l'état de notre corps. Ainsi nous prenons en compte la disposition du corps et de l'esprit du chercheur et essayons de la mettre à profit dans notre recherche. Le chercheur, ou l'enquêteur, est considéré comme un capteur. Un capteur plus ou moins sensible à une diversité d'éléments. Toujours en suivant les inspirations de la méthode

des itinéraires, c'est par la marche que nous allons saisir les ambiances des lieux. D'autres références nous permettent de penser la marche urbaine (Thomas, 2010) comme captation, mais cette fois sans la présence d'habitants ou d'usagers. « Jean-Paul Thibaud propose trois manières d'enquêter sur les ambiances à travers la marche – à la première, à la deuxième et à la troisième personne. Dans la marche à la première personne, l'enquêteur devient révélateur des phénomènes ambiants » (Toussaint, 2019a, p.19). L'enquêteur, ou le chercheur, se met à la « disposition du site en se laissant porter et transporter par l'ambiance immédiate » (Thibaud 2010, p.33). Cette manière de procéder réintroduit « l'observateur au sein du dispositif d'enquête » (Thibaud 2010, p. 33). Pour réaliser cela, nous faisons attention à être dans de bonnes dispositions attentionnelles pour être pleinement présents (par exemple en s'assurant de ne pas aller sur le terrain lorsque nous sommes fatigués, pressé par le temps, ou bien agacé). Mais aussi, afin de laisser libre cours à notre expérience vécue, nous faisons également le choix, contrairement à Georges Perec, de ne pas prendre de notes sur le terrain, mais seulement une fois que la visite est terminée. Nous avons pour seul autre capteur l'appareil photo, qui, lorsqu'il n'est pas utilisé, est caché dans notre poche. Réintroduire l'observateur dans le dispositif d'enquête c'est aussi avoir conscience de son impact sur l'environnement observé. Les habitants nous voient. Ils interagissent avec nous et aussi parfois en fonction de nous. C'est aussi ce qui nous pousse à ne pas toujours montrer que nous faisons enquête (avec stylos, carnet de note et appareil photo de sortie), en considérant que les personnes n'agissent plus forcément de la même manière lorsqu'ils se sentent observés. L'idée est d'enquêter en ayant conscience que l'observateur fait partie de l'ambiance du moment. Nous alternons les postures et nous les adaptons à la situation. Lorsque nous photographions l'espace, nous affichons là clairement que nous menons l'enquête. Cela mènera d'ailleurs à des échanges avec les habitants qui nous interrogent, ou discutent, ou nous interpellent. Des échanges que nous constituons en corpus d'étude en les ajoutant aux récits d'expérience. Nous verrons que pour soutenir notre mémoire nous utiliserons aussi la prise de photographies comme aide-mémoire. Et dès le retour du terrain nous prenons une série de notes rapides (avant que la mémoire ne s'altère) qui nous serviront de base pour la mise en récit.

Mise en récits de l'expérience

La mise en récit des expériences de terrain se constitue pour rendre compte de ce dont nous faisons l'expérience, de ce que nous observons, et de tous les échanges qui ne peuvent pas être enregistrés. Les récits sont prévus pour permettre un partage de l'expérience quotidienne

de la rénovation, permettre au lecteur une plongée dans les ambiances et une mise en contexte. Ces récits ont pour but de rendre compte autant de l'observation des ambiances urbaines, que de l'observation des habitants et de leurs expériences. Lorsque nous "observons" les habitants, au lieu de les réduire à des « objets de connaissance stricto-sensu », Éric Chauvier propose de considérer que l'« enquêteur et [les] enquêtés [partagent] le même temps, celui d'une enquête en train de se constituer ». Et que ce « temps partagé » est « une situation de communication étudiable en tant que telle » (Chauvier, 2017 [2011], p.67). C'est en quelque sorte le « temps incarné de l'enquête » que nous tentons de mettre en récit (et pour notre part ce temps incarné inclue également l'observation des ambiances, le rapport avec les lieux). Considérer ce temps partagé de l'enquête avec les habitants, c'est aussi considérer « des situations de communications qui mettent en scène des interlocuteurs jouant des rôles dont les effets sont presque toujours politiques » (Chauvier, 2017 [2011], pp.70-71). Nous aborderons ces effets notamment dans les pistes de notre recherche, où nous verrons que l'enquêteur peut devenir un indésirable pour les habitants, qui préfèrent soigneusement l'éviter et s'en protéger. Mais avant de rendre compte des échanges et des « situations de communications », le point de départ de cette idée de mettre en récit les expériences de terrain provient d'abord de la nécessité de saisir les ambiances des lieux qui se transforment. Lorsque notre enquête démarre, nous sommes face à des lieux en pleine mutation, et chaque jour qui passe va transformer ce que nous observons dans l'instant. C'est encore Georges Perec qui nous guide dans cette démarche, lorsqu'il parle des lieux qu'il a connus, et des lieux qu'il aimerait qu'ils ne disparaissent jamais :

« Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, va les détruire : rien ne ressemblera plus à ce qui était, mes souvenirs me trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire, je regarderai sans les reconnaître quelques photos jaunies aux bords tout cassés. (...) L'espace fond comme le sable coule entre les doigts. Le temps l'emporte et ne m'en laisse que des lambeaux informes : Écrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes. » (Perec, 1992, p.122-123)

« Le temps va les user », « mes souvenirs me trahiront », cela représente bien ce que nous ressentons en observant les 40 et 50 Arlequin en pleine réhabilitation au début de l'enquête. Nous avons conscience que ces lieux vont fondre « comme le sable coule entre les doigts ». Il en découle presque une réaction de panique, un besoin urgent de capter, de saisir, ce que sont et recèlent ces espaces avant qu'il n'en reste que des souvenirs. Des souvenirs qui seront encore moins accessibles ensuite, puisque le temps va eux aussi, les altérer. Le risque étant qu'il nous en laisse que des « lambeaux informes ». Il nous faut saisir l'espace et saisir le temps qui passe. Saisir les ambiances de ces lieux qui se transforment. La mise en récit de nos visites de terrain

se systématisent ensuite. Et à travers l'écriture nous essayons, nous aussi, « de faire survivre quelque chose », bien qu'un peu moins « méticuleusement » que Perec. Si la tentative de « tout » observer et de « tout » noter est un moyen de rendre compte de la vie ordinaire, la tentative d'écriture qui s'en suit, en essayant de faire survivre quelque chose, permet, elle, de « laisser, quelque part », « une trace », « ou quelques signes » (Perec, 1992, p.122-123). Laisser une trace permet de protéger l'expérience du moment, qui sera altérée en même temps que notre mémoire. Et comme nous prévoyons de venir réobserver encore et encore ces mêmes lieux, il faut aussi prévoir que les souvenirs vont s'altérer et se mélanger au fur et à mesure des visites. Perec en avait fait le constat également dans ses descriptions des espaces (Tixier, Thibaud, 1998). Nous partons donc prévenus de ce dont la mémoire est capable. Et nos récits sont envisagés comme une stabilisation d'expériences à un moment donné. Laisser « quelques signes », cela nous évoque aussi un autre objectif inhérent à nos récits : ils sont aussi conçus comme le recueil des signes que nous avons pu percevoir sur le terrain. Au cours de l'écriture de ces récits, nous nous aidons des photographies prises sur le terrain. Conservées dans un ordre chronologique dans les dossiers numériques, elles permettent de revivre le cours de notre parcours. Mais il ne faut pas simplement et seulement décrire les photographies puisqu'un certain nombre d'informations se trouvent dans notre mémoire. L'écriture se fait dans un aller-retour entre écrire de l'expérience vécue (en souvenir) et la visualisation des photographies pour réactiver des souvenirs et préciser nos observations. « Les photographies ont le pouvoir de faire revenir des sensations et des souvenirs qui sont souvent endormis et inaccessibles »¹⁷ (Vergara, 1995, p.xv).

Nous écrivons à la fois pour collecter les signes, et pour partager l'expérience à un autre. L'un des objectifs de notre recherche est aussi d'avoir un ensemble de récits permettant de donner en partage les ambiances. L'idée est d'écrire en pensant à un lecteur qui ne connaît pas les lieux. Et de lui donner la possibilité de se plonger dans les ambiances, en ayant les éléments nécessaires à la compréhension de la situation. Penser à un autre qui ne connaît pas les lieux nous incite aussi à décrire le plus possible, à mobiliser des détails, à dépasser les évidences. Décrire et raconter la situation et les ambiances aide à comprendre ce que vivent et expriment les habitants. « Les "connaissances d'arrière-plan", soit un "ensemble d'informations antérieures

¹⁷ Traduit de l'anglais : « Photographs have the power to bring back feelings and memories that are often dormant and inaccessible » (Vergara, 1995, p.xv) Vergara utilise notamment cette possibilité de réactivation qu'offre la photographie avec les habitants, en leur montrant des photographies pour les faire parler sur leur quartier.

à la conversation", aideraient aussi à la compréhension du dialogue » (Chauvier, 2017 [2011], p.77). Mais au-delà de comprendre la situation et de mieux comprendre ce que vivent les habitants, notre carnet de bord veut donner aussi la possibilité au lecteur d'en avoir sa propre compréhension, ses propres pensées et la possibilité d'analyser la situation à sa manière.

Photographie et reconduction

Au cours de notre enquête, nous avons également constitué un corpus de photographies. Nous avons plusieurs types de photographies, comme nous allons le voir, il y a les photographies qui sont issues d'un travail de reconduction, où nous avons repris en photo les mêmes endroits à des temps différents, et des photographies qui relèvent d'un travail de relevé des signes et de scènes du quotidien de la rénovation urbaine. Au sein de notre corpus, les photographies sont classées par ordre chronologique. Chaque visite donne lieu à un dossier photo où celles-ci restent dans l'ordre des prises effectuées au cours de la visite (ces dossiers aident notamment à l'écriture des récits comme nous l'avons vu dans la section précédente). Une fois notre enquête terminée, nous avons réalisé un document dédié aux vues avant-après de la reconduction photographique (en première partie du carnet de bord) où les vues sont comparées pour montrer l'évolution des lieux au cours de la rénovation urbaine. Les photographies contenant les signes d'un ordinaire bouleversé sont présentes ponctuellement tout au long de ce manuscrit. Celles-ci permettent de rendre compte, en image, des ambiances de la vie quotidienne au sein de la rénovation. Mais nous verrons que la pratique de la photographie, plus que de produire des images à montrer, nous aide pendant notre enquête, à orienter notre regard, à soutenir notre mémoire, et même à préparer l'analyse et dessiner des pistes de réflexion.

Pour penser notre manière de récolter et de produire des données à partir de la pratique de la photographie, nous nous sommes inspirés du travail de Camillo José Vergara, et tout particulièrement de son ouvrage *The New American Ghetto* pour lequel il a obtenu le prix Robert E. Park de l'American Sociological Association en 1997. En alliant sa pratique de la photographie à ses études de sociologie, Vergara a « développé une méthode pour capturer une transformation urbaine monumentale en cours » (Vergara, 1995, p.x). À travers photographies et descriptions, son livre expose la transformation des ghettos américains, qu'il a suivie pendant une trentaine d'années. Parmi les pistes que nous propose son travail, c'est tout d'abord l'idée de reconduction photographique qui nous inspire, puis la recherche de thématiques transversales, et l'ouverture aux micro-événements.

« (...) la méthode qu'il met en place [croise] reconduction et transversalité dans une perspective documentaire critique (...) Il ne s'agit pas de faire des relevés topographiques de lieux considérés comme des paysages en mouvement, mais d'être au plus près, sur la longue durée, de ces vagues successives qui reflètent les différentes politiques et opérations de prédation et de corruption appliquées à l'inner city. » (Bazin, 2019, p.11)



Figure 30 : Sélections des photographies à reconduire, imprimées sur papier pour retrouver les cadres de vue sur le terrain. Mailys Toussaint, mai 2021.

Par le terme de « reconduction », l'acte de reconduire, nous pouvons tout autant l'entendre comme le fait d'avoir des points de vue photographiques reconduits (une photo d'une vue avant-après), que l'entendre comme l'action de reconduire une démarche d'observation (retourner photographier les mêmes lieux). Il y a à la fois l'idée de reobserver les mêmes lieux, et l'idée de comparer les évolutions entre deux mêmes prises de vue. « Chaque photographie représente un moment dans l'histoire. (...) Les photographies successives des mêmes espaces permettent de rendre compte des changements au cours du temps »¹⁸ (Vergara, 1995, p.xiii).

¹⁸ « Each picture represents an instant in history. (...) successive photographs of the same places serve to track change over time » (Vergara, 1995, p.xiii)



Figure 31 : Exemple de reconduction photographique. Vue sur la nouvelle entrée du 50 Arlequin. Photographie Maïlys Toussaint, (1) 11 novembre 2015, (2) 14 juin 2016, (3) 10 juin 2017.

Si Vergara appliquait cette méthode sur une observation de 30 ans¹⁹, nous tentons de la déployer sur la durée d'une thèse. Et si Vergara accordait plusieurs jours à la photographie de chaque ghetto (il explique par exemple ne pouvoir se rendre que cinq jours par an à Détroit), ce sera encore une autre échelle pour notre travail puisque nous accordons une demi-journée par montée d'immeuble, avec une temporalité de reconduction non pas en année, mais en semaines ou en mois. S'il est pertinent d'utiliser la reconduction photographique pour montrer l'évolution du quartier, nous verrons que c'est aussi (et surtout) pertinent pour comprendre ce qu'il se passe pendant cette transformation, et pour saisir le quotidien des habitants (et donc pour potentiellement obtenir des informations sur les processus d'habitation). En effet la reconduction que nous avons menée, tout comme Vergara, ne se limite pas à venir rephotographier des points de vue sélectionnés.

« (...) la rigueur qu'il emploie n'est pas destinée à la prise de vue elle-même qui serait formalisée une fois pour toutes selon des points de vue parfaitement identiques. Il est plus perméable aux accidents, aux micro-événements qui se produisent devant lui à chaque nouvelle photo d'un même lieu : celui-ci l'invite à chaque fois à reconsidérer le point de vue précédent, les variations de points de vue enregistrant ainsi de manière très empirique les modifications topologiques des lieux et la présence des passants » (Bazin, 2019, p.4).

Cette attention aux curiosités, aux microévénements, en parallèle des vues à reconduire, se concrétise progressivement pour nous en une attention aux signes, que nous allons aborder dans le chapitre suivant. Pour Vergara, la photographie fonctionne comme un « conteneur » d'information²⁰ (Vergara, 1995, p.xiii). La photographie recèle ainsi la possibilité de contenir non seulement des informations, des idées, mais aussi des signes. Ces sorties photographiques sont donc le moment de capter tout ce qui peut être signifiant pour notre travail de recherche. Cette perméabilité « aux micro-événements qui se produisent » permet de ne pas se restreindre aux vues présélectionnées pour être reconduites, d'en produire d'autres, ou d'abandonner certaines. Il faut également anticiper le fait de ne pas savoir quelles seront réellement les vues intéressantes à reconduire (parce qu'il est difficile d'anticiper l'évolution des lieux). Rester perméable permet aussi de prendre une multitude de photographies, et certaines deviendront des vues à venir rephotographier à chaque sortie. Nous restons attentifs à ce qui pourrait être amené à changer, par exemple lorsque nous apprenons que deux parkings silo vont être démolis, nous allons rapidement photographier les prises de vues « avant démolition ».

¹⁹ Durant toutes ces années de terrain, il produira une archive colossale des ghettos américains. Il fait don de ses photos, notamment à la Bibliothèque du Congrès de Washington, qui possède une archive qui devrait atteindre les 10 000 photographies d'images de 1970 à 2010. De nombreuses photographies sont disponibles sur propre site internet.

²⁰ « Photography function as containers of information » (Vergara, 1995, p.xiii)

Vergara organisait son prélèvement d'image en réseau (lorsque c'était possible). Il faisait par exemple d'abord les panoramas, qui couvrent plusieurs blocs d'immeubles, puis il prenait de plus petites unités depuis la rue, pour finir par sélectionner les détails. Nous nous sommes inspirés de cette échelle, également quand c'était possible (parfois les contraintes s'assouplissent). Nous commençons par photographier les alentours des 40 et 50 Arlequin, l'avancée des travaux sur les différentes façades, puis par observer les détails et enfin rentrer à l'intérieur des montées et arpenter les différents espaces, les galeries, les coursives, les appartements, toujours à la recherche de détails significatifs. Vergara fonctionnait également avec des thématiques. Il « définit à plusieurs reprises les catégories et les objets sur lesquels il compte travailler » (Bazin, 2019, p.4). Dans *The New American Ghetto*, il précise qu'il a d'abord démarré avec des thématiques générales de l'urbain, comme : le logement, les commerces, l'industrie, etc., et au fil de ses travaux, les thématiques évoluent. Des sujets « ont fait surface », comme celui des traces de l'histoire sous forme d'objets abandonnés (Vergara, 1995, p.xiv). Ces thèmes étaient d'abord pour lui des curiosités, puis se sont constitués au fil des terrains, et lorsque leur importance est devenue évidente, il a commencé à les rechercher lors de ses autres visites dans les autres quartiers. Il y a notamment la thématique des « stigmates » qui nous inspirera pour approfondir notre démarche (le stigmatisme deviendra un de nos signes du chapitre suivant). C'est également de cette manière que nous envisageons notre travail de terrain, constamment à la recherche de thèmes, de savoir ce qui est signifiant, de tenter de définir des catégories, d'éléments à relever ou à suivre, tout en restant ouvert à ce qu'il se passe, et à ce qui ne rentre dans aucune catégorie. Au départ les thématiques que nous envisagions étaient simples : espaces collectifs, espace public côté rue, espace public côté parc, parkings silos, façades, enclos de chantier, barrières, logements. Puis d'autres thématiques émergent, s'additionnent aux autres ou les remplacent, et nous guident : boîtes aux lettres, démolitions, stigmates, développement durable, concertation, indications, cheminement, etc. Pour Vergara, « [ses] catégories thématiques et [ses] arguments trouvent leur origine dans les images et les expériences faites sur place » (Bazin, 2019, p.5-6 cite Vergara, 1995, p.xiii-xiv). Cela renforce la nécessité de rester ouvert aux différentes prises de vues et ne pas se restreindre à la reconduction de points de vue identiques. Le terrain, et les expériences faites sur le terrain, amènent d'autres thématiques, d'autres détails signifiants à relever, d'autres objets à suivre, d'autres points de vue à reconduire.

« S'opposant au photojournalisme par l'usage d'une photographie documentaire critique, Vergara opère selon une attitude heuristique, perméable par ses observations à ce qu'il enregistre sur le terrain. Tout ce qu'il y trouve non seulement lui donne des informations, mais lui donne aussi

à réfléchir. Tous ces éléments sont les pièces d'un gigantesque montage urbain à partir de quoi construire sa propre pensée. » (Bazin, 2019, p.8)

Le carnet de bord : partage de l'expérience quotidienne

Le carnet de bord regroupe toutes nos données d'enquête. Il est publié en tant que tome 2 de ce manuscrit et remplace les annexes de thèse. Nous l'appelons carnet de bord à l'image du journal de bord des navires qui contiennent la mémoire des événements. Ce carnet compile et garde, dans un ordre chronologique, la trace des moments de l'enquête, des informations recueillies au fil des jours passés sur le terrain. Ainsi, il est une manière de stabiliser les données de l'enquête et de constituer notre corpus d'étude. C'est à travers sa lecture et relecture que nous pouvons procéder à l'analyse de nos données. Mais il est aussi pensé pour que nous puissions à la fois stabiliser notre corpus et en même temps penser un format qui puisse garder une trace et donner en partage à un lecteur les données (et le récit) de l'enquête. Les extraits intitulés « *in situ* » qui ponctuent ce manuscrit en sont tous extraits. Cette stabilisation se produit à deux moments, nous faisons d'abord une première stabilisation des données en écrivant des récits d'expérience, en retranscrivant les entretiens, et en sauvegardant des photographies. Les données sont disponibles dans un carnet de bord numérique (au fil des dossiers informatiques classés chronologiquement). Puis nous faisons une deuxième stabilisation qui relève plutôt du montage, où l'ensemble des informations sont sélectionnées et organisées pour être données en partage dans le tome 2. Chacune de ces stabilisations sont une manière de stabiliser des expériences vécues, des données sensibles et fugaces. Le carnet de bord contient donc toutes les informations récoltées sur le terrain et nécessaires à l'étude de notre problématique. Il compile différents types de corpus (récits, entretiens, photographies) dans un ordre chronologique. Conserver la chronologie est utile pour l'analyse (pour connaître l'ordre des événements et leur position dans le temps), et c'est aussi un moyen de continuer l'idée de la reconduction et d'un suivi progressif du terrain. Cette chronologie est aussi conservée pour le lecteur qui peut découvrir une histoire à suivre comme un moment de la rénovation urbaine d'un quartier. Cette chronologie nous la conservons dans la mise en page du carnet de bord en tome 2, qui constitue la stabilisation « finale » des données de terrain. La mise en partage des ambiances et de l'expérience quotidienne. Jean-Yves Petiteau et Camillo José Vergara accordent de l'importance à ce moment du traitement des données pour les donner à lire. Le montage de l'itinéraire se présente sous la forme du roman-photo, en associant le récit de l'auteur de l'itinéraire aux photographies prises lors du parcours. Quelques lignes de texte sont associées avec chaque photographie, avec un enchaînement de trois ou quatre photos par lignes,

sur trois ou quatre lignes par page. Vergara fait lui un travail d'écriture et « supplémente ses descriptions à partir des interviews avec ceux qui vivent et travaillent dans ces quartiers » (Vergara, 1995, p.xiii) et choisit d'alterner ses photographies et ses descriptions au fil des pages de son livre pour raconter les ghettos américains. Après une tentative intéressante, mais trop chronophage, de mise en page pour insérer les photographies à l'intérieur même des récits de terrain, nous avons fait le choix de donner à lire l'intégralité des récits dans le carnet de bord, et de faire apparaître les photographies au cours de ce manuscrit. Ce montage sous forme de carnet de bord matérialise et rend possible le partage des ambiances et de la vie quotidienne. En supposant qu'il est possible de donner en partage des ambiances à travers le récit et la photographie (nous aborderons ce sujet dans nos conclusions). Cette volonté de trouver un moyen de donner en partage les ambiances, c'est une manière remplacer les itinéraires non réalisés qui auraient permis de recueillir et de mettre en partage le récit du lieu et ses ambiances. Toujours en suivant les inspirations de Jean-Yves Petiteau, ce carnet de bord se veut d'être simple et accessible à tous, et de permettre au lecteur de s'y plonger et de s'en emparer. Avec également l'inspiration procurée par *La vie mode d'emploi* de Georges Perec (1978) au départ de l'enquête, nous souhaitons rendre compte de la vie de ces deux montées d'immeuble. Nous avons également la volonté d'intégrer une dimension publique aux données de l'enquête au cours de notre recherche, en partageant au fur et à mesure les productions avec les habitants (nous verrons en conclusion de ce manuscrit que cela ne se réalisera pas comme prévu). Pour en revenir à l'importance du montage dans notre volonté de rendre compte, Bazin exprime bien l'idée que nous en attendons : « Le montage doit [permettre de] créer un espace mental que le spectateur puisse investir de ses propres pensées et analyses. » (Bazin, 2019, p.7) C'est dans cette optique que travaille Vergara, critiquant le photo-journalisme, il souhaite éviter des photographies qui « modèlent plus qu'elles n'enregistrent la réalité », des images qui « nous laissent le plus souvent à la surface des choses et de ce fait ne peuvent pas nous aider dans notre prise de conscience » (Bazin, 2019, p.7 cite Vergara, 1995, p.xv). En associant le travail photographique à celui du récit, et avec notre carnet de bord, nous espérons transmettre des informations à un lecteur qui s'en empare. Le récit est une « forme artisanale de la communication » où « le conteur imprime sa marque au récit, comme le potier laisse sur la coupe d'argile l'empreinte de ses mains » (Benjamin, 2000, p.126-127). Cette marque imprimée au récit pourrait s'apparenter à la subjectivité de l'expérience du narrateur dans le cadre de nos récits qui, lorsqu'ils sont les nôtres, retracent notre expérience vécue, et lorsqu'ils sont ceux des habitants, retracent leur expérience vécue de la rénovation. Le carnet livre ainsi des perspectives, et nous invitons le lecteur à s'en emparer, à les interpréter, et à avoir ses propres

perspectives. « L'homme ne transmet pas son savoir, il poétise, il traduit et convie les autres à faire de même. (...) Il communique en poète : en être qui croit sa pensée communicable, son émotion partageable » (Rancière, 2013 [1^{ère} ed. 1987], p.110-111).

Chapitre 6 :

À la recherche des signes

Partir à la recherche des signes est un moyen de s'intéresser aux petites choses, à l'insignifiant d'apparence, à l'ordinaire, à ce qu'on ne remarque plus. Chercher les signes permet de révéler ces détails qui deviennent insignifiants parce qu'on ne finit par ne plus les remarquer. C'est particulièrement utile dans notre cas d'étude, car, en étudiant la rénovation urbaine (qui relève de l'exceptionnel) et la vie quotidienne (qui relève de l'ordinaire), nous alternons entre le trop évident de l'exceptionnel et le trop vu du quotidien. Penser le travail d'observation en termes de signe permet de diriger notre attention pour réussir à capter ces petites choses significatives. Pour orienter notre attention et pour orienter la recherche de signe de manière à ce qu'ils apportent des réponses à notre problématique principale, nous avons défini quatre catégories de signes pour nous aider à repérer les signes pertinents lors du travail de terrain et au sein des données recueillies. Ces catégories, les traces, les stigmates, les brèches et les indices, que nous allons aborder par la suite, sont surtout utilisés pour repérer les signes, et non pas nécessairement pour les analyser ou pour les classer. Ces catégories nous aident à trouver les points saillants où des processus d'habituations pourraient être à l'œuvre. En abordant par la suite chaque catégorie, nous verrons plus précisément en quoi chacune aide à guider l'attention pour révéler ce qui peut potentiellement concerner les processus d'habitation aux ambiances à l'œuvre. Nous recherchons ces signes autant dans la matérialité de l'espace urbain que dans les expériences de chacun. Et ces signes peuvent concerner autant l'ordinaire, que la variabilité du quotidien, ou encore le rapport aux ambiances. Tout comme les autres méthodes que nous venons de voir, cette méthode de relevé de signe n'est pas isolée, et se déroule en même temps que les autres. L'objectif n'est pas de chercher les signes en parallèle des autres méthodes, mais bien en même temps. Ces différentes manières de mener l'enquête fonctionnent en synergie. La recherche de signe se fait pendant l'observation de terrain, pendant l'écriture, et pendant le travail de reconstitution photographique, mais également pendant l'analyse des données. Nous sommes à l'affût des signes, du terrain à l'analyse. Constamment, il est possible de s'interroger sur ce qui fait signe. Si certains signes apparaissent de manière

évidente au cours du travail de terrain, d'autres, moins évidents, peuvent apparaître en visionnant les photographies prises ou encore en relisant les récits et les entretiens.

Pour savoir ce qui est signifiant dans une masse d'information à l'allure insignifiante, nous nous inspirons de la méthode indiciaria. Une méthode qui permet d'imaginer une manière de rendre les détails signifiants, et de déceler ceux qui permettront de faire avancer l'enquête. Nous découvrons cette méthode à la lecture d'un article de Carolina Rodríguez-Alcalá, qui propose d'associer l'outil méthodologique de la coupe architecturale et urbaine à la méthode policière. La méthode est celle « du détective qui place dans un même cadre (...) des pistes dispersées et apparemment sans connexion, dans le but de visualiser les rapports entre elles, pour ainsi découvrir l'auteur d'un crime ». Rodríguez-Alcalá propose de « considérer les différents faits hétérogènes formant l'espace urbain comme des pistes, comme des vestiges de nos manières d'habiter dispersés sur des échelles et des instances institutionnelles différentes » (2011, p.113). Pour expliciter ce travail d'indices, elle s'appuie sur les écrits de Ginzburg, dont son article « Signes, Traces, Pistes. Racines d'un paradigme de l'indice » qui nous inspirera aussi largement. Ginzburg s'appuie lui-même sur Edgard Wind, qui écrit sur la méthode indiciaria de Morelli (qui utilise les détails pour authentifier des tableaux), et fait le rapprochement avec la méthode policière (en prenant notamment le personnage de Sherlock Holmes pour exemple) et la psychanalyse freudienne. Pour appuyer la pertinence du signe et du détail pour comprendre un ensemble, Ginzburg avance que « les petits gestes qui nous échappent par mégarde sont beaucoup plus révélateurs de notre caractère que toute attitude formelle à laquelle nous nous sommes soigneusement préparés » (Ginzburg, 1980, p.6). Pour être capable de remarquer ces petits gestes, ces détails, il faut « affecter les conditions du regard » (Rodríguez-Alcala, 2011, p.113). Le décentrement du regard est nécessaire pour la recherche et la reconnaissance des signes. Et inversement, la recherche de signe, l'attention portée aux catégories de signes que nous avons établis, nous aide à mieux décentrer et recentrer notre regard, à la fois lors de l'observation du terrain et lors de l'analyse de nos données.

Les signes peuvent être une manière d'être à l'écoute. Pour Proust, les signes sont des symptômes qui nous mettent en écoute. « (...) le signe a valeur de symptôme : il constitue la manifestation sensible de phénomènes non directement intelligibles qui placent l'observateur en position d'écoute » (Labussière, 2009, p.6). Olivier Labussière propose une réflexion sur la « symptomatologie des ambiances » à partir des signes de Proust (et du détail de Ruskin), proposant qu'une « intelligence des signes comme symptômes peut constituer une entrée

intéressante pour approcher la question des ambiances urbaines » (Labussière, 2009, p.6). Nous retrouvons également cette association du signe au symptôme dans l'article de Rodriguez-Alcalà. Lorsqu'elle évoque l'exemple de la méthode policière qui rassemble les pistes pour « découvrir l'auteur d'un crime », elle fait le parallèle avec « celle du médecin qui, selon un procédé semblable, réunit les symptômes du patient pour découvrir la maladie » (Rodriguez-Alcalà, 2011, p.113). L'idée du symptôme est intéressante pour penser la recherche de signes. Comme le détail du symptôme qui permettrait d'identifier quelque chose de plus vaste en train de se dérouler dans un organisme, qu'on ne peut déceler qu'à travers les détails visibles. Loin de nous l'idée de se placer en médecin de l'urbain et d'associer la rénovation urbaine à une maladie, la métaphore s'arrête à la lecture de signes visibles pouvant permettre de déceler « quelque chose » à l'œuvre dans un tout. Signes, symptômes, ou encore indices ou traces, les termes se mélangent selon les références. Ginzburg parle de traces, qui se déclinent en symptômes, indices, ou signes. « Des traces : plus précisément, des symptômes (dans le cas de Freud), des indices (dans celui de Sherlock Holmes), des signes picturaux (dans celui de Morelli) » (Ginzburg, 1980, p.9). Au-delà du choix des termes employé par chacun, l'important reste cette idée d'un petit détail qui permettrait de déceler quelque chose de plus vaste. « Dans les trois cas [symptômes, indices ou signe], des traces parfois infinitésimales permettent d'appréhender une réalité plus profonde, qu'il serait impossible de saisir par d'autres moyens » (Ginzburg, 1980, p.9 du PDF). « Le signe désigne quelque chose et signifie autre chose que ce qu'il désigne » (Labussière, 2009, p.5). Mais « la difficulté de cet apprentissage est que, spontanément, nous cherchons le secret ou le sens des choses dans l'objet ou dans le sujet » (Labussière, 2009, p.5). Nous partons du principe que le signe renseigne sur des fragments d'ambiances, et qu'ils révèlent des éléments constitutifs des ambiances, au sein d'un tout. « Si cette méthode [indiciaire] se caractérise en ce qu'elle se focalise sur les minuties, les particularités, les détails habituellement négligés, la pertinence de ces derniers ne se définit pas, en soi, par leur spécificité, mais du fait que cette dernière nous parle d'un tout, c'est-à-dire d'une réalité plus générale (...) et qu'il n'existe donc pas d'opposition ou dichotomie entre le particulier et le général » (Rodriguez-Alcalà, 2011, p.115). Pour Proust, les signes sont des « phénomènes non directement intelligibles », qui « placent l'observateur en position d'écoute » (Labussière, 2009, p.6). Cela fait aussi écho à nos inspirations premières pour mener l'enquête, avec Jean-Yves Petiteau, pour qui l'écoute était primordiale. Si Jean-Yves Petiteau parle de l'écoute d'une personne, nous pouvons nous imaginer être à l'écoute d'un territoire, autant de sa matérialité physique, que des personnes qui l'habitent, à travers une attention portée aux signes.

« Apprendre concerne essentiellement les signes. (...) Apprendre, c'est d'abord considérer une matière, un objet, un être comme s'ils émettaient des signes à déchiffrer, à interpréter. (...) On ne devient menuisier qu'en se faisant sensible aux signes du bois, ou médecin, sensible aux signes de la maladie » (Deleuze, 1970 [1964], p.8). « Tout ce qui nous apprend quelque chose émet des signes, tout acte d'apprendre est une interprétation de signes ou de hiéroglyphes » (Deleuze, 1970 [1964], p.9).

Traces

Ce qui nous met sur la piste des traces c'est notamment la trace des anciens appartements démolis qu'il reste sur la façade du 50 Arlequin. Sur la façade, des cases se dessinent, aux couleurs différentes, laissant deviner des pièces de vie. C'est la trace de la démolition, la trace d'anciens appartements, la trace d'habitants partis. Les traces, ce sont pour nous ce qu'il reste d'un phénomène qui s'est déroulé. Quelque chose s'est passé, et une partie en est restée observable et manifeste. Parmi ces traces, on peut compter la poussière, omniprésente dans le chantier, dans les couloirs et dans les appartements. Elle témoigne de la venue des ouvriers. Même après les interventions, il reste les traces de poussière que les habitants doivent nettoyer.

Pour penser cette catégorie des traces, nous nous inspirons aussi des travaux de Vincent Veschambre. Il mobilise les notions de trace et de marque, qu'il différencie. Ces deux notions, que nous avons moins besoin de différencier puisque nous n'avons pas besoin de ce niveau de détail dans notre méthode de relevé, nous inspirent pour préciser notre pensée de la trace et de son observation. La marque et la trace sont pour lui toutes les deux « la matérialisation dans l'espace d'une présence, c'est-à-dire d'une existence ou d'une action » (2008, p.8). Il les différencie sur la temporalité et sur l'intentionnalité, et nous prendrons donc les deux types en compte. La trace « renvoie plutôt à ce qui subsiste du passé » alors que la marque « s'inscrit plutôt dans le présent ». La trace montre ce qui a été, tandis que la marque est liée à une « action contemporaine » (2008, p.9). La trace « n'est pas forcément intentionnelle », « pas forcément signée ou identifiable comme signature » alors que la marque « fonctionne comme une signature intentionnelle : elle est pensée et produite pour rendre visible une personne, un groupe, une institution » (2008, p.9). La trace, au sens où nous l'utilisons (en mélangeant la trace et la marque de Veschambre), peut rendre compte de ce qu'il s'est passé, des actions réalisées, passées ou présentes. Elles peuvent être la trace de ce qui existe ou de ce qui n'existe

plus. Les traces peuvent aussi révéler des appropriations de l'espace par des individus ou des groupes. Veschambre parle de « propension des individus (...) au marquage et à l'appropriation de l'espace » (Veschambre, 2008, p.13). Les individus laissent des traces, qu'elles soient intentionnelles ou non, et dans une volonté de marquer son territoire ou non. Il y a donc aussi des traces révélatrices d'une vie quotidienne, d'un ordinaire et d'un non-ordinaire, et de pratiques à trouver dans l'espace. Tout comme les empreintes d'un animal dans la terre, les traces laissées par l'appui de ses pattes, sont le signe qu'il est passé par là, qu'il avance dans telle direction, qu'il avance à telle allure, qu'il est blessé ou non. « Derrière ce paradigme indiciel ou divinatoire, on entrevoit le geste probablement le plus ancien de l'histoire intellectuelle du genre humain : celui du chasseur accroupi dans la boue qui scrute les traces d'une proie (Ginzburg, 1980, p.11).



Figure 32 : Salon improvisé dans un studio resté ouvert au 40 Arlequin. Photographie Maillys Toussaint, 22 octobre 2016

Stigmates

C'est la lecture des travaux de Vergara qui nous mettent sur la piste des stigmates, et bien évidemment le travail de terrain où nous remarquons rapidement l'ampleur de la stigmatisation du quartier et de ses effets sur les habitants. Dans l'introduction de son livre *The new American ghetto*, Vergara consacre quelques paragraphes à ce qu'il appelle les stigmates du ghetto, qu'il est possible d'aborder au fil des différents chapitres : les chiens errants, les ghettos dits fortifiés (barrières de protections, portes barricadées, fenêtres murées, etc.), les ruines, ou encore l'impact des addictions. Ces stigmates révèlent une part de la vie de ces quartiers. Il dit vouloir « enregistrer l'expérience de vivre de l'autre côté de ces frontières », que son travail ne

s'adresse pas aux habitants des ghettos qui ont vécu ce qu'il expose, mais à ceux qui connaissent peu les ghettos²¹ (Vergara, 1995, p.9). Les stigmates ne sont pas seulement les ruines, les terrains abandonnés et les portes barricadées, mais se retrouvent aussi chez les habitants. Vergara dit qu'accepter que les ghettos soient leur lieu de vie pose un paradoxe chez les habitants qui sont à la fois en colère de leurs conditions de vie tout en étant effrayés d'être accusés d'être responsables de leur existence (Vergara, 1995, p.7). Vergara constate l'effet dégradant et stigmatisant de l'environnement du ghetto sur les habitants. Si les stigmates de l'environnement impactent et conditionnent la vie des habitants, ils nous renseignent sur l'expérience vécue des ambiances. Les stigmates perturbent et empêchent une vie ordinaire. Pointer les stigmates c'est aussi montrer quel est le quotidien des habitants, à quoi doivent-ils faire face, et ce qui a impacté leur vie quotidienne. « Selon Goffman (1975), il y a stigmatisme lorsqu'il existe un désaccord entre l'identité sociale réelle d'un individu et son identité sociale virtuelle ou potentielle » (Morovich, 2014, paragraphe 6).



Figure 33 : Boîtes-aux-lettres dans les coursives en chantier du 40 Arlequin. Photographie Mailys Toussaint, 22 octobre 2016

Nous avons deux manières de penser le stigmatisme dans notre méthode de relevé de signe, avec d'un côté ce qui est directement lié à la stigmatisation et donc ce qui touche à l'identité, et d'un autre côté le stigmatisme au sens d'une trace de souffrance ou de douleur (comme la cicatrice restée après une blessure). Pour repérer les stigmates dans nos données de manière plus simple que de s'interroger à savoir s'il existe un désaccord sur l'identité, nous proposons

²¹ « My work is not directed to residents of poor, minority neighborhoods – they have lived what I chronicle – but to those unfamiliar with the ghetto » (Vergara, 1995, p.9).

de passer par la trace d'une souffrance. Comme la cicatrice, une trace laissée par une plaie, une maladie, une dégradation. Les stigmates renvoient à des éléments observables qui traduisent un événement ou un phénomène passé, plus ou moins douloureux ou problématique, qui se manifeste de manière visible. Ils peuvent tout autant être visibles dans les lieux, en laissant une trace physique (comme les stigmates de la démolition), que dans les discours, en ayant laissé une trace chez les personnes (traces de souffrances, effets psychologiques, répercussions de la stigmatisation des habitants de la Villeneuve). Qu'ils soient passés ou actuels, les stigmates impactent les lieux, les personnes et même les rapports sociaux. Nous estimons que ces stigmates, et ces cicatrices plus ou moins bien refermées, nous renseigneront sur les processus d'habitation, puisqu'ils sont le signe d'une déstabilisation du quotidien (passée ou en cours). Nous avons observé de nombreux stigmates lors de notre enquête. Beaucoup sont liés à la réputation du quartier et aux travaux en cours, mais d'autres types se révèlent également. Un exemple de stigmatisme qui se matérialise dans l'espace est l'état de délabrement des boîtes aux lettres dans les halls des coursives. Certaines portes sont cassées, arrachées, certaines contiennent des déchets. Il y a aussi des stigmates visibles à travers l'expression des habitants, notamment lorsqu'un homme qui nous interroge refuse ensuite de parler disant en avoir marre. « Son refus de parler manifeste le stigmate d'une trop forte sollicitation. (...) de nombreux habitants sont affectés d'être perpétuellement sollicités par les travaux tout en ne se sentant pas écoutés » (Toussaint, 2019b, p.30).

Brèches

Les brèches sont des phénomènes qui sont une discontinuité dans l'expérience. Elles peuvent provoquer une interrogation, une gêne, un empêchement, un manque. Quelque chose ne peut pas se réaliser, ou quelque chose est absent. Les brèches constituent des chocs, des ruptures, ou encore une discontinuité dans l'expérience. Elles attirent l'attention et provoquent une réaction. Elles peuvent apparaître à travers la stimulation, le questionnement ou encore la réaction émotionnelle face à un objet, une expérience ou un événement. Quand une brèche est remarquée, elle peut révéler (autant à l'observateur qu'à celui qui fait l'expérience) la fin d'une habitude, une non-habitation ou le besoin d'un renouvellement des habitudes. Elles peuvent aussi être un obstacle dans le déroulement de la vie quotidienne.



Figure 34 : Découverte d'un passage entre le 50 Arlequin et le 60 Arlequin, la serrure à digicode permettant de fermer la porte a été cassé. Photographie Mailys Toussaint, 26 mars 2016.

Hanène Ben Slama explore cette idée de brèche en partant du principe qu'elles aident à révéler l'ordinaire. Pour observer des situations habituelles, elle a tenté de « créer des brèches » (2007, p.56) « pour mettre l'habitude en difficulté » ou « déstabiliser le quotidien ». Lors de parcours commenté avec les enquêtés, elle constate qu'en mettant les enquêtés dans des « conditions extraordinaires » (2007, p.73), elle obtient plus d'information sur les habitudes des usagers que lors des parcours commentés en situation ordinaire (les brèches pouvant être la présence d'une tiers-personne ne connaissant pas le trajet, une simulation de grève des transports, ou un jour de fête). Elle tient compte également de ce qu'elle appelle des « brèches spontanées », celles qui surviennent pendant l'enquête, qui réorientent l'attention de l'enquêté (comme la météo changeante, un trottoir bloqué, etc.) et révèlent les pratiques ordinaires et habituelles. L'une des références mobilisées par Ben Slama est une étude qui tente d'aborder la banalisation de la technologie dans le quotidien » (Torgue, Chalas, Sansot, 1984, p.8). Ils cherchaient un « outil de questionnement » (p.12) qui puisse apporter des réponses à la problématique étudiée, et se rendent compte que leur manière de mener les entretiens n'apporte pas une matière assez bonne pour l'analyse. Ils réalisent que « les seuls moments pendant lesquels les interviewés s'animaient et devenaient prolixes, correspondaient à chaque fois aux questions de dysfonctionnement des objets, de leur sous-utilisation ou non-utilisation, de leur nouveauté. » (p.13). « Qu'une rupture, qu'une différence se produise, (...) et jaillit alors une parole, exubérante, généreuse » (p.13). Ils ont alors « nommé "brèches" ces ouvertures qui laissent passer la parole » (p.14) et définissent cinq types de brèches adaptées à leur objet

d'étude : la panne, la perte, le remplacement, la nouveauté, le projet d'acquisition. Ces types de brèches concernent le rapport vécu aux objets techniques (comme un appareil qui cesse de fonctionner), mais permettent de préciser notre utilisation de la notion de brèche. C'est l'idée d'une disruption. Et cette disruption, qui produit des effets sur l'utilisateur, permet d'accéder à l'ordinaire : « en leur demandant de se souvenir des pannes, des pertes, de leurs décisions d'achat » ils parviennent à avoir des informations sur « l'usage de la technique dans ses productions ordinaires » (p.15).

Une note de bas de page dans une étude exploratoire sur le rapport sensible à la nature urbaine menée par Pascal Amphoux et Christophe Jaccoud révèle avec pertinence l'idée de la perte, et du manque, qui révèle ce qui était ordinaire : « C'est parce qu'il (l'habitant) vit dans son milieu qu'il ne le voit pas : le paysage quotidien n'est pas vu, mais "vécu" ; il disparaît dans une perception plus profonde et plus sensible aussi. Et ce n'est que lorsque l'arbre du coin, là-bas, a été coupé que l'habitant prend conscience d'un manque. Le visage de la rue a changé » (Amphoux, Jaccoud, 1992, p.6). La disparition de l'arbre est ici une brèche dans l'expérience quotidienne qui révèle l'ordinaire (ou dans ce cas, qui révèle ce qui était l'ordinaire). Nous nous aidons également de la notion de trouble explorée par Breviglieri et Trom pour penser la brèche. En particulier pour l'idée de gêne qu'elle convoque (et moins pour l'idée de perte) : « le trouble sera défini ici comme ce qui, dans l'environnement, suscite à *minima* le sentiment qu'"il se passe quelque chose" » (Breviglieri, Trom, 2003, p.400). « C'est en effet avec le trouble que le corps touche au sensible, éveillé par une gêne qui, sans se déployer jusqu'au tourment de l'esprit, produit une perception négative, induit un léger empiètement sur l'agrément du corps » (Breviglieri, Trom, 2003, p.403). Même s'ils abordent le trouble dans les interactions sociales, nous pouvons aisément faire le parallèle avec une gêne également occasionnée par une matérialité : une barrière de chantier, le bruit des tractopelles, un changement de parcours, qui induisent un trouble dans la vie quotidienne des habitants. Ces troubles « appellent potentiellement à changer les formes d'engagement dans le monde » (Breviglieri, Trom, 2003, p.402). Cette idée permet de préciser notre utilisation de la notion de brèche, comme une discontinuité qui appelle à (ou nécessite de) reconfigurer le rapport à l'environnement. Il y a la possibilité d'aborder deux types de troubles, celui de la familiarité et celui de l'étrangeté. Les troubles de la familiarité « s'instituent sur le fond d'un accommodement déjà trouvé avec un environnement habituel et une série d'événements routiniers » et ceux de l'étrangeté lorsque « l'environnement se présente sous un jour inattendu et inconnu, son étrangeté même devenant

la source du trouble » (Breviglieri, Trom, 2003, p.404). La démolition d'une partie du 50 Arlequin est un exemple de brèche matérielle, de par la facture qu'elle provoque dans la continuité du bâtiment. Elle représente également une brèche dans les pratiques, puisque les cheminements piétons sous sa galerie ne sont plus possibles. Les logements en réhabilitation sont fortement concernés par les brèches. Le bruit constant à l'intérieur des appartements qui empêchent les habitants de travailler à domicile, ou de se reposer. Les coupures d'électricités qui empêchent un certain nombre d'activités domestiques. Les ouvriers qui entrent à l'intérieur des logements pour effectuer des travaux et troublent le déroulement de la vie quotidienne.

Indices

Les indices sont une catégorie un peu particulière, moins précise que les trois précédentes. Nous la considérons comme une catégorie entière alors qu'elle pourrait regrouper les traces, les stigmates et les brèches. Mais nous la jugeons nécessaire pour ne pas trop se focaliser sur les catégories précédentes, et pouvoir laisser libre cours au déploiement de la méthode indiciaire. Cette catégorie replace l'importance de relever des signes, ces petits détails à l'allure parfois insignifiante. En se concentrant uniquement sur les traces, les brèches et les stigmates, on pourrait occulter tout un pan de détails signifiants, ceux qui nous mettent sur des pistes inconnues à remonter. Considérer les indices comme une autre catégorie de signe à laquelle être attentif permet de rester être ouvert à toute sorte d'indices, et même ceux qui n'ont pas encore de sens. Les indices sont des phénomènes qui nous renseignent, ou nous renseigneront. Ils sont des pistes à suivre, et des indicateurs. Ils peuvent avoir besoin d'être associés à d'autres phénomènes pour révéler leur sens. « Si la réalité est opaque, il existe des zones privilégiées - des indices - qui permettent de la déchiffrer » (Ginzburg, 1980, p.29). Être attentif aux indices permet de considérer des éléments marginaux comme révélateur, et de passer de de faits « apparemment insignifiants » à « une réalité complexe » (Ginzburg, 2015, p.111). Pour cela, il faut procéder à « un examen minutieux de la réalité (...) pour découvrir les traces d'événements dont l'observateur ne peut faire directement l'expérience » (Ginzburg, 2015 p.111). Lorsque nous découvrons une affiche scotchée sur la porte d'entrée d'un logement, daté de juin 2015 alors que nous sommes en mars 2016, nous découvrons là un indice qui nous met sur des pistes à suivre. Cette affiche qui annonce à l'habitant concerné que des travaux de façade vont avoir lieu dans son logement est restée collée presque un an. Qu'est-ce que cela signifie ? L'habitant est-il absent depuis tout ce temps ? Est-ce qu'il est présent mais qu'il n'a pas décroché l'affiche ? Pourquoi l'entreprise de travaux utilise ce mode de communication avec

les habitants ? C'est en cumulant les indices que nous obtiendrons des réponses. Plus tard, nous apprenons qu'il existe un poste de chargé de négociation au sein du bailleur social, un autre indice qui nous met sur la piste d'un processus de négociation avec les habitants lorsque ces derniers, pour diverses raisons, ne veulent pas ouvrir leur porte pour laisser entrer les ouvriers. La numérotation d'origine inscrite au-dessus de l'un des ascenseurs du 50 Arlequin indique qu'il se rend aux 3^{ème}, 4^{ème} et 5^{ème} coursives. Lorsque nous arpentons le hall d'entrée, nous remarquons que deux petites affiches papier ont été ajoutées à côté par l'équipe de chantier, indiquant que l'ascenseur dessert maintenant également les 1^{ère} et 2^{ème} coursives. Encore un indice qui nous met sur une piste à suivre. Les cheminements à l'intérieur du bâtiment sont en train de changer.



Figure 35 : Les ascenseurs du 50 Arlequin desservent deux étages supplémentaires. Photographie Maillys Toussaint, 13 novembre 2015.

Partie 3 :

Déstabilisation du quotidien et habituations aux ambiances de la rénovation



Figure 36 : Vue sur l'intérieur de l'enclos de chantier et sur le 40 Arlequin, depuis la fenêtre d'un appartement du 50 Arlequin. Photographie Mailys Toussaint, 5 février 2016.

[*in situ* n°6 : un quotidien déstabilisé]

Récit Khaled, locataire au 50 Arlequin :

« Et votre thèse, quel est son intitulé, sans indiscrétion ? ». Je lui parle de l'habitation aux ambiances. Il répond : « L'habitation. Ah oui, ça, vraiment vous êtes en plein dedans hein. Apparemment ça va durer des années. Puisque bon, ils vont tout changer quoi. C'est un mot qui a du sens, parce qu'on est en plein dedans. On est en pleine habitation parce que c'est long. Et finalement je crois qu'on ne s'attendait pas à ce que ce soit si long. On passe par différentes étapes. Au début, on se dit que ça va passer, mais là ça commence à durer. Effectivement, il y a un petit problème d'habitation. »

Récit Naïm, habitant et membre d'association au 50 Arlequin :

« C'est une plaie depuis qu'ils attaquent le 50. C'est-à-dire que même les travaux en face, au 40, ça fait du bruit, tu vois, même si ça me dérange moins. Ce qui est dur c'est déjà quand ils font des travaux dans la structure, la structure elle vibre. Des fois s'ils ne sont pas très loin, t'es dans le chantier quoi. Ça c'est chiant. Et ce qui est chiant c'est toutes les modifications de circulation en bas. C'est hyper contraignant. Les ascenseurs qui ne sont plus utilisés c'est hyper contraignant, les ascenseurs qui sont dégueulasses parce que les gens du chantier les utilisent c'est contraignant. Le fait de devoir mettre à disposition son appartement régulièrement, à toute une équipe de chantier... Moi je refuse de le faire si je ne suis pas là parce que j'ai du matériel tu vois. Et pourtant les mecs me disent : mais laissez-nous les clés ! Mais non c'est pas possible tu vois. Il y a eu une fois où j'étais là, j'ai dû partir à un moment, je leur ai dit je vous laisse les clés, vous fermez. Et j'ai eu un cas de conscience, je suis monté à l'ascenseur, et je suis revenu là. L'appartement était grand ouvert tu vois. Et le mec il est en train de bosser dans les w.c. en fait. Nous on s'est déjà fait cambrioler ici hein. Les gens ils descendent c'est facile. C'est le matériel de l'asso j'ai pas envie qu'on se le fasse voler. Donc c'est des journées entières. Et dans un premier temps en fait on pouvait négocier les dates, et à un moment donné, en juin, le médiateur a eu des instructions et il n'avait plus de droit de négocier les dates. Donc il y a des habitants qui ont décidé de ne plus ouvrir la porte. Par exemple. C'est une journée où tu sais que les mecs vont faire des allers-retours, la porte est ouverte. »

« Moi le truc qui m'embête le plus, c'est qu'il y a de la poussière dans l'air partout tu vois. Même là il y a de la poussière qui rentre. Tu marches dans le couloir, t'as de la poussière sur les pieds, tu rentres chez toi il y a de la poussière partout, et ça c'est assez désagréable. T'as l'impression de devoir faire deux fois plus le ménage que d'habitude

pour que ce soit clean. Et en plus, quand les mecs viennent faire du chantier, ils laissent l'appart dans un état. Et ils n'ont pas d'entreprise de nettoyage pour nettoyer chez les gens après. À un moment, je sais pas, aux mois de mai-juin, ils venaient toutes les semaines. Alors toutes les semaines tu dois te taper un nettoyage de chantier derrière quoi, parce qu'il y a du plâtre par terre. Ils passent un coup de balai, mais ça ne suffit pas. Dans les chantiers tu as toujours besoin d'une entreprise de nettoyage parce que les ouvriers font place propre, mais ils ne vont pas passer la serpillière derrière pour que ce soit nickel. L'autre truc qui était terrible, c'est qu'à un moment les plombiers sont venus faire des travaux dans les toilettes. Pour changer le toilette et changer la gaine. Et après l'intervention ça sentait vraiment les égouts tu vois. C'était vraiment l'enfer quoi. Donc j'appelle le médiateur et je lui demande qu'est-ce qu'il se passe ? Il me dit qu'il va se renseigner. Il me rappelle plus tard et me dit : oui en fait ils sont en train de faire des travaux dans la gaine, donc il y a l'ancien réseau qui est encore là et tant qu'ils ne l'auront pas déposé ça va sentir. Mais, je lui dis que c'est bizarre parce qu'il y a quand même un trou. En fait il y avait un trou dans le mur. Il me dit : ah oui, le trou je me suis renseigné, c'est parce qu'ils font faire passer des réseaux après. Donc moi pendant un mois ici ça puait la merde ! Les chambres sont dans le fond, il fallait fermer les portes, et fermer les toilettes, et fermer le couloir, sinon ça sentait quoi. Tu vois ça reflueait comme ça. Et il y a eu des plombiers qui sont revenus. Entre temps l'ancienne équipe ils se sont barrés et ils ont été remplacés. Les mecs sont arrivés et ils m'ont dit, mais en fait, il n'y a pas besoin d'avoir ce trou. Donc ils m'ont tout rebouché, ils m'ont dit que c'était pour ça que ça sentait mauvais. Tu vois. En fait, ils ont fait un trou dans le mur alors qu'ils ne devaient pas faire un trou dans le mur. Et du coup ça puait la merde. »

Introduction à la partie 3

Comment passer de l'observation des faits à une compréhension des processus d'habitation ? Comment aborder les récits et les photographies pour procéder à une analyse des processus d'habitation des habitants de la Villeneuve aux ambiances de la rénovation urbaine ? Au-delà de notifier où se jouent des habitations, comment parler d'habitation ? « On est en pleine habitation parce que c'est long. Et finalement je crois qu'on ne s'attendait pas à ce que ce soit si long. On passe par différentes étapes. Au début, on se dit que ça va passer, et cetera, mais là ça commence à durer. Effectivement il y a un petit problème d'habitation » (Khaled, locataire au 50 Arlequin). Quelles sont ces étapes par lesquelles passent les habitants ? Qu'est-ce qu'elles nous disent ? Comment passent-ils d'une étape à une autre ? Les catégories de signe précédemment présentées étaient pertinentes pour guider notre attention et relever des données qui permettraient de répondre à nos questions. Mais ces catégories de signes sont moins utiles pour nous aider dans l'analyse des données. Face à cette multitude de signes récoltés, nous devons maintenant comprendre ce qu'ils révèlent. Que racontent-ils de l'habitation aux ambiances ? Pour cela, nous revenons à la méthode indiciaire, pour réinterroger les signes que nous avons récoltés. Ces signes ne peuvent pas simplement être abordés dans leur singularité. « (...) les particularités, les détails habituellement négligés, la pertinence de ces derniers ne se définit pas, en soi, par leur spécificité, mais du fait que cette dernière nous parle d'un tout, c'est-à-dire d'une réalité plus générale (...) » (Rodriguez-Alcalà, 2011, p.115). L'objectif est de dépasser l'échelle du signe, pour passer des particularités à « un tout », à une « réalité plus générale ». C'est en associant les signes entre eux que nous pensons pouvoir leur donner un sens. À la manière « du détective qui place dans un même cadre – dans un même champ visuel –, les unes à côté des autres, des pistes dispersées et apparemment sans connexion, dans le but de visualiser les rapports entre elles, pour ainsi découvrir l'auteur du crime » (Rodriguez-Alcalà, 2011, p.113). Mais comment associer les signes, et surtout selon quels critères ? Nous avons une multitude de signes, qui se présentent sous des formes très diverses : une phrase, un paragraphe, un détail dans une photographie, une photographie toute entière, un geste, qu'il soit observé ou raconté, une attitude, une émotion, etc. En regardant chaque signe, on peut se demander, dans quelle catégorie irait-il ? Quelle catégorie mettrait ce signe en dialogue avec un autre, quelle catégorie produirait un ensemble capable d'apporter des réponses à nos questions ? Notre analyse s'est déroulée au travers de multiples allers-retours entre notre corpus, nos signes, et des catégories qui se construisent progressivement. Nous avons en parallèle continué de relever des signes (traces, stigmates, brèches, indices) au cœur de notre

corpus, et relevé une multitude de mots-clés qui pourraient devenir des critères d'analyses. Il nous fallait des catégories, comme des boîtes, dans lesquelles classer toute une série de signes qui, une fois associés entre eux, apporteraient des réponses à notre problématique. Nous avons tenté deux types d'exploration, une méthode manuelle où nous avons inscrit tous les signes qui se révélaient dans les récits d'expérience (issu des visites de terrain) sur des bouts de papier, disposés sur une grande table, pour tenter de faire apparaître des catégories en les regroupant. Puis une méthode plus informatique, avec les récits des habitants dans un fichier de traitement de texte, où nous avons fait ressortir des mots-clés. Nous obtenons un vaste nombre de « boîtes » et nous nous confrontons à des catégories qui ne sont pas sur les mêmes plans. Le signe d'une brèche dans les déplacements piéton n'est pas sur le même plan que le signe de l'inquiétude d'une personne qui doit reconfigurer ses déplacements. Que faire des signes renseignant sur la matérialité d'une déviation piétonne, et de ceux qui renseignent sur l'expérience d'une inquiétude ? Pour sortir de cette impasse, nous nous sommes interrogés : comment passer concrètement du signe observé (traces, stigmates, brèches et indices) à des processus d'habitation ? Nous avons estimé qu'en cherchant l'action ou la réaction des acteurs impliqués vis-à-vis de la perturbation observée, nous pourrions nous rapprocher de la compréhension des habitations en cours. Nous avons alors commencé à interroger les signes par le biais de ce qu'ils racontent. Que dit cette brèche ? Que la personne a été perturbée ? Surprise ? Que dit ce stigmate ? Que la personne s'est résignée ? Qu'elle souffre ? Au fur et à mesure, nous constatons qu'il y a des signes qui décrivent ou racontent ce qu'il se passe, et des signes qui pointent des expériences, des réactions, des ressentis, des démarches, etc.

Cela nous mène à trois grandes catégories d'analyse qui sont : les thématiques de déstabilisation de la vie quotidienne, les stades d'habitation (pâtir et déstabilisations) et les processus d'habitation (agir et stabilisations). Les thématiques de déstabilisation de la vie quotidienne rassemblent ces signes qui racontent et décrivent ce qu'il se passe. Nous allons voir que c'est une catégorie particulière, traitée à part. Elles ne seront pas présentes dans l'analyse proposée au fil des chapitres suivants, mais abordées au cours de cette introduction. Elles sont les thématiques de ce qui déstabilise les ambiances et/ou la vie quotidienne des habitants, et constituent chacune des pistes à explorer pour en apprendre sur l'expérience vécue de ces déstabilisations. C'est au cœur de ces thématiques que se jouent des habitudes et des pratiques quotidiennes, des contextes susceptibles de provoquer une habitation ou un besoin d'habitation des habitants. Nous identifions les thématiques de ce qui transforme l'expérience quotidienne, ce qui bouleverse la routine, entrave ou questionne les habitudes, de ce

qui nécessite une habitude, ou de tout ce qui est potentiellement capable d'enclencher, de nécessiter, de questionner une habitude. Si elles ne sont pas abordées dans les chapitres suivants, c'est parce qu'elles sont en réalité abordées tout au long de ce manuscrit. Les signes récoltés dans cette catégorie sont utilisés dès les parties 1 et 2 du manuscrit pour décrire le quartier, les travaux, mais aussi pour expliciter les raisons de la reconfiguration de nos méthodes d'enquêtes. Plus qu'une catégorie d'analyse, ces thématiques seraient plutôt à considérer comme des pistes qui nous ont guidés tout au long de notre travail. Elles se construisent assez tôt dans notre démarche, et font écho au travail de catégorisation mené par Vergara que nous avons abordé dans la partie méthode. Suivant les inspirations de ce dernier, nous cherchions dès le départ des thématiques permettant de faire parler le terrain. Au final, ces thématiques ne viennent pas répondre directement à notre problématique, mais nous ont permis d'identifier les pistes à creuser, et de révéler les domaines du quotidien concernés par la déstabilisation. Elles nous ont permis d'identifier là où se jouaient potentiellement des processus d'habitude, et donc d'orienter l'enquête pour aller chercher des informations. Par exemple, la découverte de la thématique des enquêtes et concertations nous pousse à aller assister à des réunions de concertation, pour creuser cette piste, car il semble que ces réunions viennent modifier les ambiances du quartier, stimuler quelque chose chez les habitants, et pourraient être révélatrices d'habitudes. Ces thématiques, en même temps qu'elles permettent de raconter le quotidien de la rénovation, guident l'attention pour tenter de déceler des habitudes. Parmi ces thématiques, nous trouvons notamment celle des déplacements piétons, des cheminements pour accéder aux logements et pour se déplacer autour du chantier. Le chantier de réhabilitation nécessite d'installer un vaste enclos au pied des montées en travaux. Cet enclos clôture les espaces, et reconfigure les cheminements piétons pour se rendre aux entrées des 40 et 50 Arlequin mais aussi pour traverser le bâtiment de l'Arlequin (pour passer de la rue au parc, et inversement). Cette thématique des cheminements concerne aussi les déplacements à l'intérieur des montées, la complexité de l'intérieur de l'Arlequin, et les modifications apportées par les travaux. La thématique de la stigmatisation se manifeste très rapidement. Le quartier est perçu comme un ghetto dangereux dans l'agglomération grenobloise, mais aussi à l'échelle nationale avec des reportages diffusés sur des chaînes de grande audience. Cette stigmatisation impacte les habitants, les acteurs du quartier ainsi que les personnes extérieures à la Villeneuve. Une autre thématique est celle de la durée, de l'omniprésence, et de la complexité des travaux. Les travaux se déroulent sur plusieurs années : « Une des militantes de l'association qui habite au 46, sa fille est née pendant les travaux. Elle a trois ans, elle n'a vécu que dans les travaux » (Récit Présidente de l'association des habitants).

Et les travaux sont présents dans les espaces publics, mais aussi dans les parties communes ainsi qu'à l'intérieur des logements. « Il faudrait se balader au 40 pour mesurer ce que c'est. C'est fou. C'est tout ouvert. C'est fou d'habiter là-dedans. C'est fou pour les ouvriers de travailler avec des habitants, et c'est fou pour des habitants d'habiter dans ce contexte » (Récit Présidente de l'association des habitants). Les travaux sont sur les façades, dans les entrées, dans les coursives, dans les appartements voisins, sur les balcons, etc. Ouvriers, poussière, matériel de chantier, outils, câbles, plaques. Ces travaux parviennent jusque dans la sphère intime des habitants, au sein des logements, et les habitants doivent régulièrement faire avec un certain nombre d'intrusions au sein de cette sphère intime. Au 40 Arlequin les façades des logements sont retirées pour être remplacées. Et puisque les appartements sont traversants, « les gens se sont retrouvés deux fois dans l'année avec des travaux assez conséquents, de la poussière et tout » (Récit La régie de quartier). Les portes des logements seront également l'objet de questionnement. Délimitation entre la sphère collective et la sphère privée, elles sont aussi représentatives des problématiques de la réhabilitation en site habité. Mots à destination des habitants placardés sur les portes, tachées de peinture, pleines de poussières, parfois accompagnées d'un paillason indiquant que cet appartement est habité. Les travaux sont également si complexes qu'ils sont difficiles à comprendre. « Franchement c'est super compliqué. Vous allez avoir du mal à comprendre, parce qu'en fait, même les gens qui y travaillent ne comprennent que ce qu'ils peuvent comprendre hein. Même les gens nous posent des questions : C'est quand ? Ça va finir quand ? Quand est-ce que ça démarre ? » (Récit La régie de quartier). Autre thématique significative, celle des destructions et démolitions qui, en plus d'être source de nuisances significatives, procurent de vives émotions. Les habitants témoignent de leurs souvenirs, de leur perte, et luttent pour éviter d'autres démolitions. En parallèle du chantier de réhabilitation qui se déroule dans le cadre de l'ANRU 1, nous constatons un nombre significatif de réunions et d'enquêtes, ce qui nous fera nous intéresser à cette thématique également. De nombreuses enquêtes ont été menées dans le quartier, qu'elles concernent le projet de rénovation ou non. Il y a également la concertation pour l'ANRU 2 qui commence dans les mêmes temporalités que notre enquête. Mais il y a aussi les habitants eux-mêmes qui organisent ou participent à des événements, des réunions, des conférences. Ensuite, nous remarquons que des pratiques quotidiennes font l'objet de reconfiguration. Il y a bien entendu les cheminements qui sont chamboulés par les travaux et qui sont destinés à être définitivement modifiés par la réhabilitation avec la séparation et la résidentialisation des montées. Mais il y a aussi des acteurs dans le quartier dont le rôle et les objectifs sont de faire changer les pratiques et habitudes des habitants, notamment en ce qui concerne l'économie

d'énergie et le tri des déchets. Les habitants eux aussi essayent de faire changer les pratiques des autres, notamment en essayant de stopper la pratique de la dépose sauvage d'encombrant ou du jet d'ordure par les fenêtres.

En poursuivant cette idée de chercher l'action ou la réaction des acteurs impliqués vis-à-vis de la perturbation observée, nous avons remarqué qu'il y avait ce que nous appelons des stades d'habitation, comme des états dans l'instant t des habitudes et pratiques, un vécu du moment, qui pourraient renseigner sur l'état en cours d'une habitation, et qu'il y avait d'un autre côté, des processus, des choses en cours, en évolution, qui pourraient nous renseigner sur des habitations qui se déroulent, ou qui se défont. Le chapitre 7 proposera d'aborder les stades d'habitation que nous avons pu relever parmi nos données à travers la question du pâtir et de la déstabilisation, comme l'incertitude, la souffrance, ou encore la perte. Et le chapitre 8 proposera d'aborder les processus d'habitation que nous avons pu relever à travers la question de l'agir et de la stabilisation comme l'enquête, la négociation, l'évitement ou encore la protection.

Pour aborder les stades d'habitation des habitants à la rénovation urbaine (**chapitre 7**) nous nous sommes aidés du concept de pâtir. Nous pensons que les différentes manières de pâtir de la situation et d'être déstabilisé peuvent révéler des stades d'habitation des personnes concernées vis-à-vis d'un phénomène ou d'une situation. Le pâtir, c'est « éprouver » et « être éprouvé » (Rey, 2012, p.10).

« (...) le pathique désigne l'autre versant de l'activité : tout ce qui, dans notre vie, ne s'articule pas comme un possible que nous aurions projeté. (...) [une] couche de l'expérience où il nous "arrive d'être", c'est-à-dire où, en toute passivité, la vie ne relève pas d'une autodétermination intentionnelle, mais se présente comme "ce qui m'arrive" (...) » (Rey, 2012, p.10)

Le pâtir, ce sont des expériences que l'on éprouve, et qui n'ont pas été choisies intentionnellement. Le pâtir c'est donc en quelque sorte vibrer avec son environnement, avec les ambiances, sans forcément l'avoir forcément choisi. Lors de notre analyse, nous avons remarqué que rechercher les moments de pâtir nous aidait à trouver des moments de déstabilisation, et que souvent, les moments de déstabilisation évoqués ou remarqués étaient dans un pâtir. Jean-François Rey nous permet de reconsidérer nos pratiques d'observation et d'analyse, et de les voir comme affectées par une sorte de biais de facilité. Selon ses considérations, « (...) l'accès au pathique et la préservation indispensable des possibilités mêmes de cet accès ne sont jamais aussi repérables que dans la souffrance et la surprise » (Rey, 2012, p.11). Le pâtir est ainsi plus facilement repérable dans la souffrance. Ceci explique le lien que nous faisons rapidement entre pâtir et déstabilisation, et la difficulté d'imaginer ce que peut

être un pâtre « positif » (un pâtre qui ne fait pas souffrir, qui ne demande pas à être apaisé) car par un biais de facilité, l'observation du pâtre se fera à travers des formes de souffrances. C'est tout particulièrement cette souffrance qui nous intéresse dans cette partie de l'analyse. Nous recherchons ces formes de pâtre et de déstabilisations du quotidien, et donc particulièrement celles qui provoquent une forme de souffrance (ou une souffrance à des intensités variables, en considérant par exemple la gêne et l'empêchement). Nous faisons l'hypothèse que dans ces formes de pâtre et de déstabilisation, l'habitation est sollicitée, nécessaire et/ou désirée. Tous les moments de quotidien empêché, de discontinuité, de gêne, sont le signe d'une habitation potentiellement en train d'être sollicitée (donc soit en train d'être réactualisée, soit d'être remise en question ou d'être défaite). Nous avons compilé et trié les différents signes qui parlent de pâtre et de déstabilisation que nous pouvons observer à travers notre corpus de données. Ces signes, nous les avons classés par stades d'habitation, qui représentent une étape dans le processus de construction d'une habitation. Ces stades d'habitation sont envisagés comme des habitations arrêtées, à un stade, des habitations qui ne sont pas en train d'être installées et d'amener une facilité. Nous considérons que la perte, la surprise ou encore la peur sont des stades dans les processus d'habitation des habitants à la rénovation urbaine, et qu'à travers les manières de pâtre et d'être déstabilisé des habitants nous pouvons observer en quoi la rénovation urbaine affecte leur vie quotidienne et comment l'habitation est sollicitée.

Le **chapitre 8** a pour but d'exposer ensuite les processus d'habitation qui se déroulent dans la rénovation urbaine, et de révéler ce qui permet de réinstaurer une stabilité dans le quotidien. Ce que nous appelons processus d'habitation, c'est lorsque l'habitation se fait ou se défait. Nous nous intéressons plus particulièrement aux habitations qui se font plutôt qu'à celles qui se défont, puisque nous pouvons déjà envisager dans le chapitre 7, avec les déstabilisations, de quelles manières une habitation peut se défaire. Nous faisons cette fois l'hypothèse que c'est à travers l'agir que nous pouvons observer des processus d'habitation en train de se faire. De la même manière que la déstabilisation et le pâtre nous aident à remarquer des stades d'habitation, nous pensons qu'observer l'agir et la stabilisation (ou les tentatives de stabilisation) nous aident à remarquer des processus d'habitation en cours (bien que tout ce qui relève de l'agir ne soit pas forcément signe d'une stabilisation). Nous choisissons d'exposer à travers quelles manières d'agir les habitants stabilisent (ou tentent de stabiliser) leur vie quotidienne dans cette rénovation. Dans cet agir face au pâtre, nous estimons que l'habitation aux ambiances se fait (ou du moins tente de se réguler) et est observable. Ces manières de faire parlent autant de processus d'habitation qui se déroulent que des processus

d'habituations qui sont recherchés (par exemple lorsque les personnes travaillent activement à rendre une situation plus stable), ou lorsque que des processus d'habituations sont facilités (par exemple lorsque les personnes mettent en place une manière de faciliter l'habituations des autres). Au travers de ce chapitre, nous pouvons avoir un regard sur ce qui marche, ou ce qui se met en place pour tenter d'avoir une habitude, tenter d'avoir un quotidien plus stable, une vie quotidienne plus apaisée. Ce chapitre est aussi une façon d'aborder ce qui permet de rendre plus vivable la gestion de projet urbain d'une telle ampleur. Nous verrons des mesures, des manières d'agir et des manières d'être mises en place par les habitants pour stabiliser leur propre quotidien, et pour gérer la variabilité de la vie quotidienne. Nous verrons que nous observons également des manières d'agir sur les habitudes des autres (que ce soit entre les habitants, ou entre les habitants et les différents acteurs du projet de rénovation), ce qui donne aussi une dimension collective aux habitudes. En proposant un aperçu de comment les individus agissent pour stabiliser une vie quotidienne inquiétée, les signes exposés dans ce chapitre nous renseignent sur ce qui peut être fait (ou ce qui peut être mobilisé) pour stabiliser un quotidien dans le cadre d'une rénovation urbaine en site habité.

Enfin, au cours du **chapitre 9**, nous allons proposer plusieurs pistes et réflexions sur l'habituations aux ambiances de la rénovation. Ces réflexions permettent notamment de remettre en dialogue les éléments proposés en chapitre 7 et 8 qui sont séparés entre agir et pàtir, entre déstabilisation et stabilisation. L'habituations est en effet un processus cyclique, en réactualisation, où les stabilisations ne sont jamais totalement effectives, où le pàtir n'est pas déconnecté de l'agir, et où les déstabilisations ne sont pas déconnectées des stabilisations. Pour Dewey, la logique de la vie est la restauration d'un équilibre entre l'organisme et l'environnement, mais cet équilibre ne sera jamais fixe et sera toujours en stabilisation provisoire. La recherche d'un équilibre implique que l'organisme modifie son environnement, mais se faisant, il se modifie aussi lui-même et tout changement chez l'un va affecter l'autre (Dewey, 1993). Ainsi, nous proposons alors de remettre en dialogue ce qui émerge dans nos catégories d'analyses, pour proposer des pistes de réflexion sur l'habituations aux ambiances de la rénovation urbaine. Nous commencerons par faire un retour sur ce que racontent et permettent les catégories de signes utilisées dans notre méthode d'enquête (traces, stigmates, brèches, indices). Nous verrons que les stigmates sont une souffrance qui teinte les expériences vécues et les ambiances du quartier, que les brèches révèlent une porosité des ambiances et de la sphère personnelle des habitants, que les traces procurent une réactivation du passé dans le

présent, et que les indices par le mode d'emploi et l'enquête permettent de rétablir une aisance. Nous aborderons ensuite la question de la porosité en lien avec celle de la vulnérabilité. Nous aborderons la question de l'impuissance des habitants, de l'injonction à supporter qui leur est faite et de leur capacité à supporter (ou non) l'insupportable. Nous aborderons la question des limites, avec les manières d'être et d'agir des habitants qui leur permettent de réguler les sollicitations auxquelles ils sont face, notamment à travers la relation des habitants avec l'enquêteur qui prend la posture d'un indésirable. Nous verrons la question de l'éducation, de la sensibilisation et de l'accompagnement qui est une manière de faire changer les habitudes et pratiques des autres. Et enfin, nous aborderons des formes de résistances, qui mettent le devenir du quartier en négociation.

Chapitre 7 :

Ce qui tend à déstabiliser le quotidien et solliciter l'habitation

L'incertitude

La vie quotidienne de la rénovation urbaine à la Villeneuve de Grenoble, c'est notamment vivre dans l'incertitude. L'un des exemples les plus parlants de cette incertitude est **l'impossibilité de connaître les jours où il y aura du bruit ou des interventions dans les logements**. Connaître les jours d'interventions, c'est une donnée importante pour le quotidien de Khaled, qui travaille souvent depuis son domicile. « Le gars dont je t'ai parlé, je lui demande à chaque fois : est-ce que tu peux me dire que tel jour il n'y aura pas de bruit ? Il ne peut pas me le garantir. Voilà où j'en suis réduit. Pour savoir si je peux prendre des rendez-vous ce jour-là. » (Récit Khaled) Il s'en sent « réduit ». Ses capacités d'adaptations sont mises à mal. Il est dans l'inconnu et ne peut pas prévoir ou anticiper pour s'adapter à la situation. Cette incertitude peut basculer dans l'inquiétude (que nous abordons par la suite), car les interventions annoncées à la dernière minute vont venir empêcher son quotidien. « Quelques fois ils t'appellent et ils te disent : on a besoin demain » (Récit Khaled). Du jour au lendemain, il est possible que des interventions soient prévues dans son logement et qu'il doive annuler ses rendez-vous professionnels, ou trouver rapidement un autre lieu de travail qui réunisse les commodités nécessaires pour ses différents besoins. Il est difficile de s'adapter de manière pérenne dans une incertitude permanente, puisqu'il faut s'adapter dans l'instant et dans l'urgence. Il faut être prêt à faire face à une nouvelle information au moment où elle émerge. Cette incertitude empêche de prévoir et d'anticiper. Les journées ne se déroulent pas de la manière attendue. S'il est difficile de connaître les jours d'interventions, il semble aussi **impossible de connaître la fin des interventions à l'intérieur des logements**. « On te dit : écoutez après la plomberie on va vous foutre la paix. Mais non. Ils ne nous foutent pas la paix. Puisqu'ils reviennent encore. On espère aussi que ça soit fini. Ils nous le disent plus ou moins. Mais ils reviennent » (Récit Khaled). Tout comme Khaled, Naïm n'est pas certain que les interventions soient terminées à l'intérieur de son logement. « C'est assez difficile de savoir exactement. Théoriquement oui. Après je ne sais pas s'ils ont besoin de revenir (...) c'est jamais très clair » (Récit Naïm). Les

habitants vivent dans un quotidien difficilement lisible. Il est **difficile de se situer dans le présent et de se projeter dans un avenir**. La situation de Khaled l'illustre bien, car, en plus de son incertitude quant aux travaux, il a demandé au bailleur social à changer de logement et s'estime « en instance de départ depuis trois ans ». Ainsi, depuis trois ans, il dit avoir « suspendu toute idée » en ce qui concerne son logement. « Les papiers peints devraient être refaits, la peinture devrait être refaite, il y a pleins de trucs qui devraient être refaits qu'on ne refait évidemment pas » (Récit Khaled). L'incertitude et le doute font qu'il est plus difficile de s'installer, de s'ancrer et de se projeter. L'incertitude participe à rendre un quotidien instable, voire stagnant.

Au sein de cette rénovation urbaine, **les incertitudes** ne se limitent pas à la sphère du logement, mais **concernent également la globalité du projet de rénovation**. Lors de la réunion de présentation de la nouvelle équipe pluridisciplinaire (chargée du deuxième volet de l'ANRU), un habitant réclame la parole dès le début de la réunion pour faire part de ses incertitudes : « Nous sommes complètement perdus. Nous ne savons pas où nous en sommes ». Les habitants, et même les plus engagés dans le suivi du projet de rénovation, font part de leurs difficultés à comprendre l'intégralité du projet et de la situation. Nous voyons là aussi que ces incertitudes mènent à des inquiétudes. Cet habitant continue en précisant qu'« il y a des projets qui préoccupent et qui impactent la vie des habitants ». Ces incertitudes sont partagées par des habitants qui se retrouvent impliqués dans le projet de rénovation urbaine, certains par choix d'engagement militants, mais d'autres simplement parce que des projets vont advenir et bouleverser leur vie quotidienne, comme cet homme à cette même réunion qui ne savait pas si son commerce allait devoir être fermé ou pas. Et si la grande échelle du projet de rénovation comporte des incertitudes pour les habitants, il en est de même pour la petite échelle des travaux de réhabilitation. Lorsque Naïm tente de déchiffrer un plan fourni par l'équipe des travaux pour expliquer les changements qui s'opèrent dans sa montée d'immeuble, il pointe l'incertitude dans laquelle il se trouve, et l'étend à tous les habitants : « Non, mais les habitants ne savent pas ce qui leur arrive, je pense. Moi je ne sais pas par exemple » (Récit Naïm). De multiples changements sont en cours, ou vont arriver, et les habitants sont dans l'incertitude pour un certain nombre de paramètres. Ne pas savoir ce qu'il va advenir est une source de déstabilisation du quotidien. Et cette incertitude, déjà problématique en elle-même pour la stabilité du quotidien, peut se transformer en inquiétude, ou en peur, qui vont d'autant plus déstabiliser les habitants.

L'inquiétude

Il existe un grand nombre d'inquiétudes chez les habitants dans le cadre du projet de rénovation urbaine, et les inquiétudes abordées ici ne sont absolument pas exhaustives (tout comme les autres points abordés ne sont pas exhaustifs). Nous remarquons une **inquiétude vis-à-vis de l'enquêteur**. Lorsque débute notre travail d'enquête, plusieurs personnes nous font part de leurs inquiétudes vis-à-vis des enquêteurs et nous en expliquent les raisons. Certains disent ne plus vouloir discuter avec les personnes qui viennent mener une enquête sur le quartier, d'autres prennent le temps d'expliquer les raisons de leur méfiance, et posent des conditions aux échanges. Cette méfiance est due aux précédentes expériences de diffamations voire de trahisons. De précédents enquêteurs ont utilisé les paroles d'habitants et les ont déformées ou exagérées pour en produire un autre discours. Un autre discours qui a ensuite été publiquement diffusé à la télévision. Les acteurs du quartier et les habitants qui ont participé à cette enquête deviennent à ce moment-là victimes d'un abus de confiance, ce qui est une première douleur, mais ils doivent aussi affronter des conséquences sur un plus long terme. Il nous est relayé qu'une personne ayant participé au reportage « La Villeneuve : le rêve brisé » diffusé sur France 2 a fait un épisode de dépression suite à cette expérience. L'inquiétude vis-à-vis de l'enquêteur est une inquiétude quant à ses intentions, mais aussi quant aux conséquences de ses actes. Des conséquences qui peuvent retomber sur les participants, et procurer de la souffrance non seulement aux participants, mais aussi à l'ensemble du quartier. Cette inquiétude se manifeste dans une méfiance qui est désormais adressée à tout enquêteur, qui peut potentiellement devenir source de souffrance.

Nous avons remarqué une autre forme d'inquiétude, qui est elle aussi liée à une question de confiance. C'est **l'inquiétude de laisser ses clés d'appartement au personnel de chantier**. Ce qui inquiète c'est tout d'abord la démarche de donner les clés de son appartement à des inconnus. « Instinctivement, tu n'as pas envie de laisser tes clés comme ça » (Récit Khaled). Qu'ils aient envie ou non de le faire, les habitants n'ont parfois pas le choix : « J'ai été obligé de le faire quelques fois » (Récit Khaled). Donner ses clés provoque une première forme d'inquiétude, celle de savoir que l'accès à son logement est ouvert à d'autres personnes qui ne sont pas forcément estimées comme personnes de confiance. Il existe un risque d'être atteint, de pâtir de la situation. Une inquiétude qui se renforce lorsque les habitants constatent que la confiance accordée n'est pas assez respectée : Lorsque Naïm, s'inquiétant pour le matériel coûteux de son association, accepte à contrecœur de laisser ses clés, il constate que son appartement est laissé ouvert et sans surveillance par le personnel de chantier. Il y a aussi une

autre petite forme d'inquiétude qui se rajoute, celle de retrouver ses clés lorsqu'on en aura besoin. « En plus quand tu rentres il faut le retrouver [celui qui a les clés]. Il faut qu'il soit là. Il y a toujours un peu cette petite inquiétude » (Récit Khaled). Cette inquiétude est liée à une incertitude, celle de ne pas être certain de pouvoir rentrer chez soi, en temps et en heure prévues initialement. C'est l'incertitude d'un emploi du temps, l'incertitude d'accéder à des commodités, l'incertitude de retrouver son logement pour répondre à des besoins fondamentaux. C'est encore une fois, l'inquiétude d'être atteint ou de pâtir de la situation, sans avoir la certitude que cela sera le cas ou non.

Avec les incertitudes liées au projet global de rénovation urbaine que nous avons vues précédemment, viennent également des **inquiétudes sur le devenir du quartier et sur le déroulement du projet**. Un habitant prend la parole lors de la réunion avec l'équipe en charge du second volet de la rénovation pour faire part de ses inquiétudes : « je partage cette inquiétude de cette vision à long terme, qui est sans doute nécessaire, mais il faut donner aux gens de ce quartier l'impression qu'il n'y a pas de l'élaboration fumeuse à long terme » (Récit Réunion de lancement de concertation). Il avance deux choses, premièrement son inquiétude quant au projet en lui-même, mais également quant au déroulement de celui-ci. Il y a une forme d'inquiétude partagée par les habitants de ce qu'il va advenir du quartier, de ce qui va changer ou non, à savoir si les « bonnes » décisions vont être prises, et il y a aussi une forme d'inquiétude encore liée à une question de confiance. À travers ses termes d' « élaboration fumeuse », cet habitant exprime également la méfiance envers les équipes en charge d'élaborer le projet. Vivre dans l'inquiétude c'est vivre avec la possibilité d'être atteint, vivre sur ses gardes et avec de la méfiance. Certaines inquiétudes observées sont liées à un manque de confiance, d'autres à un manque de certitudes ou à une peur, la peur de ce qu'il pourrait subvenir, la peur d'être trahi. Être inquiet, avoir à l'esprit que quelque chose de néfaste puisse se produire, place les habitants dans un état de vigilance.

La peur

Au-delà des incertitudes et des inquiétudes des habitants, nous avons constaté des états de peur dans leur vie quotidienne. La représentante des habitants des 30-40 Arlequin parle avec ses mots d'un « **climat de trouille** » et d'une situation « **anxiogène** » dans les coursives des montées des 30 et 40 Arlequin. « Il y a eu des apparts vandalisés, encore la semaine dernière » et les habitants « ont la trouille de se faire cambrioler », il y a « des vols dans le chantier en permanence ». Les habitants et le bailleur constatent également qu'il y a des appartements qui

sont squattés et que les clés circulent. Il arrive que les habitants « entendent [du] bruit au-dessus dans l'appart où il n'y a personne ». Il y a eu le cas d'une fuite d'eau provenant d'un appartement inoccupé vers un appartement occupé. C'est une somme de craintes et d'inquiétudes au quotidien qui produisent un climat anxieux dans cette montée. Selon la présidente de l'association des habitants, le climat anxieux est dû au fait qu'il y ait moins d'habitants présents, et moins d'appartements habités (un certain nombre d'appartements ont été laissés vacants ou vidés de ses locataires pour la réhabilitation). Par manque d'habitants (et par un manque de gestion des lieux) se produit une sorte de déficit de surveillance ou de contrôle sur l'espace, laissant plus de champs libres aux vandales. Il y a de nombreux espaces laissés inoccupés, inhabités, et il y a moins de personnes pour partager la « charge » de vigilance sur l'ensemble des espaces. Cette situation qui peut aussi accroître les inquiétudes, par le fait de savoir que son environnement proche manque de surveillance et de gestion. Cela est sans compter les antécédents des habitants de ces montées qui ont également vécu les émeutes et les descentes de police lorsque les jeunes braqueurs du Casino d'Uriage sont revenus se réfugier dans le quartier. Cette expérience s'écarte du contexte de la rénovation urbaine, mais il faut aussi savoir que de nombreux habitants présents pendant la réhabilitation en site habité ont connu par le passé des émotions intenses, des événements effrayants, déstabilisants et très marquants.

Nous avons constaté des peurs qui sont provoquées par le vandalisme et par un manque de surveillance et de contrôle, mais nous avons également un exemple de peur qui émerge de l'organisation des étapes de la réhabilitation. Les travaux de réhabilitation déconnectent les montées de l'Arlequin entre elles, ce qui signifie qu'il n'est plus possible de basculer sur les escaliers et ascenseurs d'autres montées pour se déplacer dans le bâtiment de l'Arlequin. Les travaux ont parfois commencé à isoler les montées (notamment aux dernières coursives du 50 Arlequin) et donc à supprimer les cheminements alternatifs empruntés par les habitants, avant de leur donner d'autres possibilités que celle de l'entrée principale. Nous avons l'exemple d'un homme qui a vandalisé les passages menant au 60 Arlequin, et qui a expliqué à l'un de ses voisins (qui nous rapporte cette information) que son geste était motivé et justifié par la peur. **Il avait peur de rester bloqué dans la montée d'immeuble en cas d'incendie.** Ainsi, avant de se procurer lui-même une porte de sortie, cet homme vivait dans la peur de ne pas pouvoir s'échapper si un incendie se déclarait. Il semble bien difficile d'imaginer une vie quotidienne stable quand la peur est présente. Et si l'homme qui vandalise les passages se trouve une solution pour remédier à ses peurs, ce n'est pas le cas de tous les habitants qui peuvent se

retrouver bloqués dans des états de peurs et de craintes au quotidien, liées à d'autres problématiques que la sécurité incendie.

La perte

Parmi les déstabilisations dans la vie quotidienne des habitants, nous avons remarqué celles provoquées par les pertes. Nous avons choisi d'aborder ici les pertes matérielles comme la démolition de bâtiments, mais aussi des pertes immatérielles comme la perte de confiance. L'une des pertes majeures dans ce projet de rénovation est la démolition d'une partie du 50 Arlequin, qui a secoué le quartier. Il se dit que **la démolition du 50** était un acte symbolique pour annoncer le départ d'une transformation importante du quartier, comme un passage obligé par la perte pour laisser place à un renouveau. Si la perte peut mener à un renouveau ou une reconfiguration, elle suscite aussi diverses émotions qu'il faut traverser avant de s'en remettre, comme le manque, le vide, la tristesse, la nostalgie. Lorsque **le collège du quartier est incendié**, les élèves et les parents d'élèves s'indignent et s'inquiètent. C'est une grande perte dans leurs vies. Les enfants accrochent des banderoles sur les grilles entourant le collège avec des messages comme « pourquoi le nôtre ? ». Une dame raconte que sa fille pleure plusieurs jours la perte du collège. La perte (selon son intensité) est un bouleversement. La perte du 50 pour ceux qui y habitaient représente alors un changement radical de la vie quotidienne puisqu'il va y avoir non seulement un déménagement, mais aussi une disparition totale de l'ancien logement. Il y a des habitants qui ont dû quitter leur logement concerné par la réhabilitation, ou encore l'homme de la réunion précédemment mentionnée qui est dans l'attente d'une éventuelle perte de son commerce à la place du marché. C'est là tout un pan de pratiques quotidiennes qui disparaissent et qui sont amenées à être reconfigurées. Parfois les pertes sont plus légères et l'adaptation nécessaire peut se faire plus rapidement. Une habitante du 30 Arlequin (une montée qui sera bientôt concernée par la réhabilitation) s'attriste à l'avance de **la perte de ses grandes fenêtres**. « Elle me parle des fenêtres, qui sont géniales. Parce qu'elles vont du sol au plafond. (...) Elle me confie alors qu'elle est un peu attristée, parce qu'une fois que la rénovation sera passée, les fenêtres ne seront plus aussi grandes, elles n'iront plus jusqu'au sol (...) Ça ne sera pas aussi bien que maintenant » (Récit Propriétaires au 30 Arlequin). C'est une perte qui impacte directement la qualité de vie au quotidien, au sein même du logement, mais l'intensité du bouleversement est plus faible. Parfois le bouleversement créé par la perte ne provient pas d'un changement dans la vie quotidienne, mais d'un bouleversement émotionnel, comme la représentante des habitants des 30-40 Arlequin, ancienne institutrice qui

a travaillé dans les écoles à la Villeneuve qui est profondément attristée par la **démolition** d'un des parkings silos où se situait, sur le toit, une des **écoles maternelles** du quartier. La perte provoque des réactions. Lors d'une réunion de concertation, « un habitant prend la parole et dit qu'il trouve ça scandaleux. Il parle du 160 Arlequin qui a disparu du plan qu'il nous montre » (Récit Atelier de concertation). Certains se scandalisent, et d'autres essaient de lutter pour ne pas perdre quelque chose qui est déjà décidé : la continuité des cheminements sous les galeries de l'Arlequin. « Certains aménagements vont fermer les galeries à tel et tel endroit, et la question est : comment fait-on pour assurer un cheminement piéton qui plairait aux habitants ? Un habitant prend la parole pour rappeler que les gens disent qu'ils veulent continuer à marcher sous les galeries » (Récit Atelier de concertation). Dans le cas de **la perte de continuité des galeries**, nous voyons beaucoup de nostalgie chez les habitants, ils mentionnent des souvenirs et des anecdotes concernant les galeries comme pour justifier l'intérêt de les conserver. Au cours de cette rénovation, les habitants doivent jongler avec un grand nombre de pertes, et même s'inquiéter d'éventuelles pertes à venir (puisque le projet continue). Les pertes appellent à une reconfiguration des pratiques, des habitudes, du quotidien. Elles nécessitent de s'adapter et se faire à la nouvelle situation ou à ce qu'elle procure.

Une autre forme de perte prend de l'importance dans nos données, c'est celle d'**une perte de confiance envers le projet en général et envers les différents corps de métier qui y travaillent**. Lors de la réunion de présentation de la nouvelle équipe en charge du deuxième volet de la rénovation, un habitant tient à leur rappeler cette perte de confiance. Il réclame à ce que ce projet se déroule différemment « pour qu'il n'y ait pas cette perte de confiance énorme qu'il pourrait y avoir, comme ça l'a été pour l'ANRU 1 » (Récit Réunion de lancement de concertation). Ces pertes de confiances sont dues à de multiples déceptions au cours du premier volet du projet de rénovation. À cette même réunion, un habitant prend la parole pour dire qu'ils ont déjà eu ce genre de réunion et que, selon ses mots : « On nous a promis monts et merveilles », « Après dix ans, rien », « maintenant on n'attend pas les bonnes nouvelles, on attend les mauvaises nouvelles ». Un autre exemple montre comment s'établit cette perte de confiance. Il se trouve dans les récits qui circulent à propos des justifications de la démolition du 50 Arlequin. Parmi les justifications de l'intérêt de cette démolition pour le quartier, il y avait l'argument du gain de visibilité qu'elle offre sur le parc depuis l'extérieur de la Villeneuve. De nombreux acteurs et habitants que nous rencontrons nous parlent alors de la présence du 70 Arlequin, juste derrière le 50, qui bouche cette vue possible sur le parc. Ils

utilisent cet exemple comme une preuve que les propos avancés par ceux qui ont fait le projet n'étaient pas très honnêtes puisque, en tant que professionnels de l'aménagement, ils devaient savoir que cette percée visuelle sur le parc ne se ferait pas. Cette perte de confiance est lisible à différentes échelles, comme nous venons de le voir au niveau du projet global de l'ANRU, mais aussi au niveau du projet de réhabilitation des montées des 40 et 50 Arlequin. Naïm nous partagera une expérience de déception qui illustre la possible perte de confiance des habitants envers les équipes de chantier. Suite à une intervention des plombiers dans les toilettes de son logement, Naïm se plaint d'un trou laissé dans le mur qui laisse passer des odeurs d'excréments qui se diffusent dans le logement entier. Il raconte comment il tente d'en informer le responsable de la relation-résident et de trouver des solutions. Malgré son insistance, on lui certifie que c'est normal et qu'il doit attendre la prochaine intervention, ce qu'il finit par faire. Il découvrira avec l'équipe suivante de plombiers que le trou était bien une anomalie et qu'il n'aurait pas eu à vivre dans de telles odeurs si longtemps. De tels événements ou récits occasionnent une perte de confiance légitime. Légitime au sens où les habitants constatent diverses trahisons ou manquements. Ils font l'expérience d'un quotidien où les actions d'individus en position de décider peuvent (et vont) avoir des conséquences directes sur leur manière d'habiter et sur leur vie quotidienne. La perte de confiance augmente l'inquiétude, la peur, l'incertitude, la méfiance, et déstabilise la vie quotidienne.

Être empêché

Les habitants se retrouvent empêchés dans leur vie quotidienne. C'est une forme de déstabilisation qui revient de manière importante dans nos données. Les sources d'empêchement sont nombreuses pour les habitants au sein des travaux des réhabilitations. Nous allons voir qu'elles concernent et impactent des champs assez divers de la vie quotidienne des habitants. Par exemple Khaled, qui est très souvent en télétravail, se retrouve **empêché de travailler**. « J'ai un gros problème actuellement, c'est que je fais de l'interprétariat par téléphone. Et je ne peux plus le faire à cause du bruit ». Il dit en être réduit, « Voilà où j'en suis réduit ». Il est empêché, et même les alternatives qui lui sont proposées ne permettent pas d'y remédier. Il est empêché au point de devoir changer de lieu de travail. « La semaine prochaine, j'ai des rendez-vous téléphoniques, je vais être obligé de me délocaliser. Ce qui m'ennuie ». Et s'il ne peut pas travailler dans son appartement à cause du bruit des travaux, il ne peut pas non plus utiliser les appartements que l'équipe des travaux lui propose. Ceux-ci ne disposent pas d'une ligne de téléphone fixe, ce qui est un impératif pour lui. « C'est des petits détails comme

ça qui changent tout » (Récit Khaled). C'est aussi être empêché dans des tâches déjà initiées à l'intérieur du logement. Khaled s'est retrouvé à devoir interrompre une de ses prestations. Au-delà d'être empêché de travailler, c'est aussi **être empêché d'écouter ou de s'écouter**. Khaled ne peut pas écouter la radio : « (...) ils sont en train de refaire l'isolation de la façade de mon côté, c'est infernal. (...) On ne s'entend pas. On ne peut même pas écouter la radio ». D'autres personnes ne peuvent pas avoir une conversation normale. Lors de l'un de nos entretiens, « un son de perceuse se met d'un coup à résonner dans tout l'appartement. On a du mal à s'entendre » (Récit Responsable de l'appartement pédagogique). Il faut attendre que la perceuse s'arrête pour reprendre la conversation. Ne pas pouvoir avoir une conversation normale empêche d'autres activités qui tournent autour de l'échange et de la parole, c'est notamment le cas des ateliers menés par les acteurs du quartier. Le responsable de l'appartement pédagogique explique en désignant la perceuse que « le logement (...) est encore sous exploité parce que voilà quoi... (...) quand on fait venir un groupe pour un atelier, c'est un peu... problématique ». La médiatrice de la régie de quartier nous dit refuser de participer aux ateliers au milieu des bruits de perceuses. Il y a d'autres métiers qui se retrouvent touchés par cet empêchement dans le travail, notamment une femme faisant de la garde d'enfant à son domicile au 40 Arlequin. Les habitants vivent aussi **des empêchements qui concernent les temps de repos**. Si des précautions sont évidemment prises pour définir des heures de nuisances, les habitants ne vivent pas tous aux rythmes des horaires conventionnels. Nous n'avons pas de données en ce qui concerne d'éventuels habitants qui travailleraient par exemple de nuit et auraient besoin de se reposer le jour, mais nous avons l'exemple d'un repos en journée, celui des jours de congés. « Moi je vais être en congé dans une semaine (...) j'ai l'intention de me reposer, et je ne suis pas sûr de réellement pouvoir le faire » (Récit Khaled). Au sein des logements, un autre empêchement dans les pratiques quotidiennes est celui des coupures de courant fréquentes : « en ce moment, **un jour sur deux il y a une panne de courant**. Parce qu'ils sont obligés d'arrêter tout le courant dans l'immeuble. » (Récit Présidente de l'association des habitants). Nous remarquons également un nombre significatif d'**empêchements dans les cheminements habituels à l'intérieur des montées**. Ces empêchements dans les cheminements ne sont pas complets, puisque les habitants peuvent toujours cheminer pour accéder à leur logement en empruntant un trajet alternatif. Mais c'est leur trajet quotidien qui est concerné et qui est empêché. Pendant les travaux, les ascenseurs permettant de se rendre aux coursives sont souvent bloqués. C'est le cas au 40 Arlequin : « Il y a un ascenseur qui est bloqué parce qu'ils sont obligés de faire le palier des parties communes » (Récit Présidente de l'association des habitants) ; ou au 50 Arlequin : « Cette semaine, il y a un des deux ascenseurs qui est condamné.

(...) C'est arrivé une fois pendant (...) au moins deux semaines » (Récit Naïm). Et même lorsque les ascenseurs ne sont pas bloqués pour des raisons de travaux et qu'ils sont censés fonctionner normalement, ils peuvent être saturés par les ouvriers qui s'ajoutent aux habitants : « ils ont un monte-charge, mais c'est pas suffisant. Ils prennent les ascenseurs pour faire leurs trucs » (Récit Naïm). Pour les habitants de la 5^{ème} coursive de 50 Arlequin, si les ascenseurs sont indisponibles, c'est 15 étages qu'il faut monter à pied. C'est un trajet alternatif qui n'est pas envisageable pour tout le monde, ou pour toute situation : « Tu vois, l'autre jour j'étais hyper chargé, j'ai attendu un quart d'heure en bas que l'ascenseur arrive » (Récit Naïm). Les pannes d'ascenseurs ne sont pas une nouveauté qui arrive avec les travaux pour les habitants de l'Arlequin, les pannes arrivaient avant la réhabilitation, mais le fonctionnement du bâtiment de l'Arlequin permettait aux habitants de trouver des solutions pour monter dans les étages, notamment en prenant les ascenseurs des montées accolées : « quand les ascenseurs sont en panne, ça ça arrive tout le temps, ou alors s'ils ne viennent pas parce qu'il y a quelqu'un qui les bloque en bas, et ben tu vas au 60, et t'en as des ascenseurs » (Récit Naïm).

Mais pendant les travaux, ce sont aussi ces cheminements alternatifs qui sont empêchés lorsque les montées sont déconnectées les uns des autres et que les connexions sont fermées. Le chemin alternatif est empêché lui aussi. Et cet empêchement se couple au manque d'ascenseurs pendant un laps de temps. « Ils ont muré et dans le même temps, il y a eu un des ascenseurs qui a été condamné pour travaux. Donc là tu te dis... tu vois... ils auraient pu attendre (...) Pour que les gens continuent, par commodité, à aller de l'autre côté quoi » (Récit Naïm). Au fil des travaux, une multitude de petits changements sur les trajets peut arriver au quotidien. Nous avons remarqué par exemple la fermeture temporaire de l'accès au hall d'entrée du 40 par les escaliers (mais l'escalier de secours et les ascenseurs restaient utilisables). Nous avons relevé un cas où l'incertitude peut aussi être une forme d'empêchement.

La présidente de l'association des habitants nous dit que les habitants ont demandé à regrouper les dates d'interventions des finitions des travaux pour pouvoir se réinstaller. Par exemple, les habitants ne remettent pas leurs affaires sur leurs balcons puisque les travaux vont recommencer. Mais ils ne savent pas quand. Dans ce moment d'attente, et dans le doute, ils ne réinstallent pas leurs affaires et ne peuvent pas prendre place. L'empêchement, c'est la fin, temporaire ou définitive, d'une pratique. La possibilité d'une pratique quotidienne est questionnée. Et cette pratique nécessite une reconfiguration ou un basculement ou une attente pour continuer.



Figure 37 : L'enclos du chantier et ses barrières de taule empêchent la traversée de la galerie en dessous du 40 Arlequin. Photographie Mailys Toussaint, 11 novembre 2015.

La souffrance

Nous ne pouvons pas être exhaustifs sur ce qui crée une forme de souffrance dans l'expérience de la rénovation, mais nous traitons les éléments que nous avons pu relever pendant notre enquête. Nous n'avons pas pu faire émerger des formes de souffrance liées directement à l'expérience des travaux (dans nos données), mais la présidente de l'association des habitants du 30-40 exprime que dans le cadre de cette réhabilitation « c'est très douloureux ce que vivent les habitants, au 40. » Nous allons voir qu'un grand nombre de souffrances que nous réussissons à relever ont un rapport de près ou de loin avec la stigmatisation du quartier de la Villeneuve. L'une de ces souffrances, partagée par un certain nombre d'habitants, concerne le processus de « repeuplement » du quartier. Plus précisément la procédure d'allocation des logements envisagée pour les logements restés inoccupés pendant les travaux. C'est notamment les termes employés qui provoquent des souffrances : les futurs nouveaux ménages du quartier sont appelés des « ménages équilibrants » par les différents acteurs engagés dans la rénovation urbaine. L'objectif est de loger des ménages avec de plus hauts revenus, pour créer une mixité sociale. « (...) les élus disaient (...) un certain pourcentage des logements rénovés on va les réserver pour un seuil de 1,5 SMIC. (...) c'est au nom de ce qu'on appelle, je n'aime pas bien ce mot parce qu'il est galvaudé maintenant, c'est la mixité sociale.

On nous dit oui, mais 1,5 SMIC, ça va assurer la mixité sociale. Je n'en suis pas forcément convaincu. (...) Il n'y a rien d'officiel. On fait des hypothèses de travail. » (Récit Bailleur social du 50 Arlequin).



Figure 38 : Publication du journal Le Crieur de la Villeneuve sur sa page Facebook, le 4 janvier 2018.
Photographie : Le Crieur de la Villeneuve.

« L'idée qui moi, me chagrine un peu, enfin me choque dans la manière dont elle est présentée, c'est qu'il fallait rééquilibrer cette population. Je trouve que c'est quand même assez péjoratif. Parce que ça à l'air de dire que les gens habitants en ce moment ne sont pas équilibrants » (Récit Présidente de l'association des habitants). Ce terme de ménage équilibrant pour désigner la nouvelle population à attirer sur l'Arlequin provoque également une catégorisation (et une forme de stigmatisation) des habitants déjà présents, les englobant dans le groupe de ceux « à équilibrer ». Une catégorisation par un terme qui est reçu comme péjoratif et blessant. C'est la souffrance d'être traité comme une population qui doit être mélangée à d'autres pour être équilibré. Ce vécu se manifeste physiquement dans le quartier à travers un graffiti inscrit sur les murs des galeries de l'Arlequin où il est écrit « Villeneuve les riches délogent les habitants ».

Khaled, qui s'estime toujours à jour dans le paiement de ses loyers se plaint d'être immédiatement traité comme quelqu'un qui serait en retard de paiement de plusieurs mois. « À chaque fois que j'ai un petit retard dans le paiement du loyer, ils m'envoient une mise en garde

alarmiste. (...), mais il faut voir ce que c'est hein : c'est intolérable, c'est insupportable, si vous êtes en situation d'endettement. Une fois je leur ai dit : mais c'est quoi ces méthodes ? Vous envoyez cette lettre à quelqu'un qui a déjà cumulé peut-être trois mois de retard ». L'ensemble des habitants est traité de la même manière, et les préjugés peuvent être coriaces. La présidente de l'association des habitants du 30-40 nous rappelle des propos évoqués par le passé, lorsque les habitants réclamaient de l'aide pour gérer le problème des jets d'ordure par les fenêtres : « Le bailleur disait bon La Villeneuve c'est du grand n'importe quoi, les gens sont sales, ils ne savent pas lire. J'en passe et des meilleurs. Des stéréotypes qu'il y avait sur la population de l'Arlequin quoi. Donc on s'est beaucoup battu là-dessus en disant que les gens ne sont pas tous pareils. Il y en a qui en ont ras le bol de vivre dans la saleté. » Le stigmate et la souffrance est ici d'être perçus et traités comme faisant partie d'une population sale et ingérable. Si nous relevons des atteintes émotionnelles, la présidente de l'association mentionne un cas d'atteinte physique, qui n'est pas liée aux travaux, mais aux délits d'autres habitants. « Ça s'est beaucoup calmé, mais on a eu des feux de coursives, des scooters cramés dans les vengeances (...). Des mises à feu d'encombrants. Un frigo une fois. Avec le fréon qui crame. On a tous été intoxiqués. On aurait même pu se faire examiner par des toubibs tellement on crachait des trucs après. » Les habitants souffrent des conséquences de ces délits. Ils peuvent être atteints directement comme nous venons de le voir, mais aussi indirectement. Les habitants sont également atteints lorsqu'ils font face à la réaction et la gestion des divers corps de métiers qui interviennent et qui traitent les habitants sans faire de distinctions. Lors des émeutes de 2010, la présidente estime qu'« il y a eu une manière de traiter la chose qui a été hyper inhumaine. Et une manière de traiter la population dans la trouille ». « La BAC en panique, insultant les habitants qui essayaient de s'approcher ou d'envoyer des couvertures pour cacher [le corps d'un jeune touché par balle]. (...) les flics barraient le quartier. Même les pompiers ne pouvaient plus arriver. Donc les voitures cramaient (...) tout s'est embrasé ». Ces événements sont des souvenirs très douloureux pour les habitants. « Il y avait depuis 2000 des choses violentes, une manière d'intervenir de la police qui était toujours disproportionnée. Personne dans le quotidien, et puis d'un coup, une armée. Des chiens. Des CRS. Les cars autour. Et pas de police au quotidien du tout. La Villeneuve était vécue comme un endroit dangereux où vivaient des fous furieux qui peuvent se mettre en colère. » L'ensemble des habitants était traité comme « des fous furieux », des délinquants. C'est une expérience douloureuse pour les habitants qui souffrent de la stigmatisation du quartier. La présidente de l'association raconte que depuis quelques années, le rapport avec la police et les pompiers s'est apaisé grâce à un travail de communication, mais elle précise qu'il y a encore « des trucs qui sont quelques fois pas toujours très corrects hein.

Avec quand même, une stigmatisation de tous groupes de jeunes un peu basanés, cet étiquetage reste flagrant ». Cette stigmatisation ne s'arrête pas au traitement spécifique des habitants par les forces de l'ordre, mais peut s'étendre à tout type de personne extérieure. Nombreux sont les exemples de personnes qui refusent par exemple d'entrer dans le quartier de la Villeneuve, et cela peut directement porter préjudice aux habitants. C'est notamment le cas de Khaled qui nous explique avoir eu des difficultés à se faire livrer normalement. « Et après ce qu'il s'est passé en 2010, il y a des gens qui ne voulaient même plus venir. Une fois j'attendais un pli Chronopost très urgent, payé la peau des fesses, et le gars m'a dit : venez le retirer à Saint-Égrève. Je lui ai dit : mais vous plaisantez ? Il me dit : mais moi je ne viens pas à la Villeneuve. Je lui ai dit : vous vous démerdez. Il m'a donné rendez-vous dans un petit coin du côté de la nouvelle clinique du Mail. Il avait peur de venir frapper à ma porte ».

Les intrusions

Une autre source significative de perturbation de la vie quotidienne des habitants se révèle sous la forme des diverses intrusions auxquelles ils sont confrontés. Ce que nous appelons des intrusions ce sont des émergences non désirées dans une sphère personnelle et/ou intime censée être plus hermétique. L'une des formes les plus évidentes d'intrusion que nous remarquons est celle des allées et venues des ouvriers à l'intérieur des logements habités, puis nous remarquons que les intrusions prennent diverses formes. Les ouvriers doivent entrer dans les logements à de multiples reprises pour effectuer des interventions diverses au rythme du chantier de réhabilitation. Le logement est un espace où l'habitant peut se prémunir des sollicitations de l'extérieur. Et ces intrusions, qui constituent aussi une forme de gêne (que nous verrons dans la section suivante), sont des sollicitations non désirées qui pénètrent de force ces espaces. Parfois, les habitants tentent de se protéger des intrusions malgré l'injonction à ouvrir les logements pour les travaux, et le terme d'intrusion prend encore plus de sens pour ceux qui en font l'expérience quand les différents corps de métier travaillant sur ce projet doivent insister pour entrer dans les logements. Lors d'une visite de la montée du 40 Arlequin, nous trouvons un mot collé sur une porte d'appartement : « Sur ce mot, il est écrit en lettres capitales rouges : URGENT : TRAVAUX DE FAÇADE. C'est un mot signé Eiffage Construction et SDH. Plus bas on peut lire : Madame, Monsieur, Merci de nous appeler en urgence au bureau de chantier car nous sommes sans nouvelles de votre part et les travaux de façade démarrent dans votre logement le : 23 juin 2015 » (Récit 40 Arlequin (1)).



Figure 39 : Message collé sur la porte d'un logement habité au 40 Arlequin.
Photographie Maïlys Toussaint, 19 mars 2016.

Le changement de façade nécessite l'intervention des ouvriers à l'intérieur des logements, qui viennent retirer la façade pour en poser une nouvelle. Les travaux de façades font que les intrusions ne s'immiscent non pas seulement par la porte d'entrée, mais aussi par les fenêtres et balcons. Mais ces intrusions ne se limitent pas à la présence des ouvriers qui viennent travailler. Elles traversent aussi les murs des logements à tout moment de la journée. Rien n'arrête le bruit des perceuses, qui ne cesse de surgir chez les habitants au fil des jours. Nous avons pu en faire l'expérience lors des entretiens menés au sein des montées. Au-delà des perceuses, le bruit du chantier tout entier s'introduit chez les habitants qui vivent avec. « C'est une plaie depuis qu'ils attaquent le 50. C'est-à-dire que même les travaux en face, au 40, ça fait du bruit, tu vois, même si ça me dérange moins. Ce qui est dur c'est déjà quand ils font des travaux dans la structure, la structure elle vibre. Des fois s'ils ne sont pas très loin, t'es dans le chantier quoi. Ça c'est chiant » (Récit Naïm). Les intrusions sont tellement fortes que Naïm a la sensation d'être dans le chantier, tout en étant chez lui. Et quand les bruits ne proviennent pas des interventions dans le bâtiment même, ils proviennent de l'extérieur. Lors de notre entretien avec Naïm, il ouvre la fenêtre pour aérer la fumée de cigarette : « Depuis qu'on a ouvert la fenêtre, il y a le bourdonnement des travaux en fond sonore. Il continue : « (...) Si tu

ajoutes à ça, la destruction du [parking] silo au milieu, la destruction du silo là-bas, si tu veux là les gens vivent dans un chantier permanent ». On entend une scie circulaire » (Récit Naïm). Le chantier est omniprésent dans les logements, les intrusions sont constantes et multiples et les habitants ont la sensation que cela ne s'arrête jamais.



Figure 40 : Remplacement des garde corps en cours sur les balcons du 50 Arlequin. Photographie Maïlys Toussaint, 28 janvier 2016.

Lorsque nous demandons à Khaled si les ouvriers sont déjà intervenus chez lui il répond : « Bien-sûr, ils sont venus plusieurs fois même. Ils n'arrêtent pas de venir. Ça n'est jamais fini ». Il ajoutera plus tard : « Ça fait maintenant deux ans que ça dure. La sensation que j'ai, c'est que maintenant, ça s'est installé. Tu t'attends toujours à ça. Parce que t'as compris que ce ne serait pas fini ». Les intrusions peuvent être des ondes sonores, mais aussi des particules et des odeurs. « Les ouvriers rentrent les pieds pleins de plâtre, à chaque fois il faut que les gens relavent derrière. Une fois ça va hein. Mais deux fois. Trois fois. Quatre fois » (Récit Présidente de l'association des habitants). Et la poussière n'a pas besoin des ouvriers pour entrer dans les logements : « Moi le truc qui m'embête le plus, c'est qu'il y a de la poussière dans l'air partout tu vois. (...) Tu marches dans le couloir, t'as de la poussière sur les pieds, tu rentres chez toi il

y a de la poussière partout, et ça c'est assez désagréable » (Récit Naïm). Naïm a également été concerné par l'intrusion d'odeur au sein de son logement, avec ce trou laissé dans le mur des toilettes laissant les odeurs s'immiscer dans son logement. « C'était vraiment l'enfer quoi. (...) moi pendant un mois ici ça puait la merde ! Les chambres sont dans le fond, il fallait fermer les portes, et fermer les toilettes, et fermer le couloir, sinon ça sentait quoi. Tu vois ça refluit comme ça » (Récit Naïm). Les intrusions enlèvent la tranquillité et empêchent la vie quotidienne de se dérouler normalement. Le logement ne joue plus son rôle de protection.

La gêne

Nous ne pouvons pas passer à côté de la déstabilisation provoquée par toutes les gênes et nuisances que les habitants rencontrent au quotidien. Comme nous avons pu le voir dans toutes les sections précédentes, les habitants sont gênés à de multiples occasions et une grande partie des points que nous avons abordés précédemment pourraient être répétés ici. Nous envisageons la gêne comme une forme déstabilisation relativement faible. Une petite perturbation, un petit empêchement, une intrusion passagère, une déviation, etc. La gêne en tant que telle n'est pas encore source de souffrance, nous l'associons plutôt aux nuisances, à des choses qui agacent. Suite à l'impossibilité de travailler chez lui, Khaled a eu la possibilité de faire ses heures de travail dans les appartements des équipes de chantier : « Mais ça reste quand même une gêne pour moi d'aller dans un appartement au milieu des gens qui rentrent et qui sortent. Je veux dire, tu n'es pas normal. Tu n'es pas chez toi, tu vois ». Comme des petites perturbations, sources de déconcentration, qui empêchent d'être « normal », les gênes sont des perturbations légères qui dénotent, qui empêchent le quotidien de se dérouler sans accroc. Ces formes de perturbations sont très nombreuses et nous ne jugeons pas nécessaire d'en refaire l'inventaire ici. L'important étant plutôt de considérer leur nombre et leurs effets que les occurrences où elles se produisent. Les mots de Khaled nous mettent sur la piste : « Je savais qu'il y aurait ces travaux et que ça serait pénible (...). Je pensais que ce qui me gênerait, ce serait le chantier, la saleté. Parce que ça aussi on n'en a pas parlé hein. La saleté, les traces de pas. Ils viennent travailler, ils salissent la coursive. Là par exemple depuis leur dernière intervention il y a trois jours sur des appartements voisins. La coursive est laissée telle quelle. Même le nettoyage ne fonctionne plus comme avant. Ils abandonnent quelquefois des encombrants. L'agent d'entretien je ne le vois plus aussi souvent, alors que c'est là qu'on a le plus besoin de lui. Et puis il y a quand même l'ambiance des travaux qui à la longue te donne l'impression d'être dans une espèce de marécage un peu permanent quoi ». La métaphore du marécage est très

révélatrice du vécu des travaux par les habitants. Les gênes forment un ensemble et s'ajoutent entre elles. Comme les terres boueuses d'un marécage, il devient difficile de s'en défaire et de s'en prémunir une fois qu'on y est entré. Elles sont partout et finissent par entacher toutes les parties de la vie quotidienne. Par la saturation des gênes présentes, les ambiances des travaux deviennent impropres au déroulement de la vie quotidienne et ordinaire. Cette saturation est selon nous une forme particulière de déstabilisation de la vie quotidienne que nous allons aborder dans la section suivante.



Figure 41 : Chaussures pleines de poussière laissées à côté du paillason devant la porte d'entrée d'un logement habité au 50 Arlequin. Photographie Maïlys Toussaint, 7 novembre 2016.

La saturation

Lorsque nous demandons à la présidente de l'association des habitants si nous pouvions mener l'enquête auprès des habitants elle nous répond : « (...) je pense que tu te ferais recevoir euh, très mal. Parce que les gens ils saturent. Complètement. » Les habitants sont saturés, dans un ras-le-bol général. « Moi j'écris toutes leurs remarques, et ben c'est un ras-le-bol. Les gens n'en peuvent plus. Le bruit qu'on entend là, moi je ferme les fenêtres, mais eux... » (Récit Présidente de l'association des habitants). Vers la fin des travaux, nous constatons que les travaux continuent même le week-end, ainsi, même les semaines sont saturées, avec très peu de jours de répit.



Figure 42 : Coursive au 40 Arlequin. Photographie Maïlys Toussaint, 22 octobre 2016.

Nous avons vu dans la section précédente la saturation qui peut être provoquée par l'ensemble des gênes liées au chantier de réhabilitation, mais la saturation est présente dans différents pans de la vie des habitants. Permettons-nous d'ailleurs un petit aparté en prenant en compte des cas particuliers qui méritent d'être mentionnés : nous constatons qu'il y a des formes de saturation liées à la vie même de certains habitants. Certaines personnes ont déjà un quotidien difficile à gérer, et les travaux viennent s'ajouter à une vie quotidienne qui peut déjà être compliquée. « On a des personnes qui sont aussi en grande détresse psychologique et qui sont incapables de pouvoir gérer sur certains points de la vie quotidienne. Et je pense que les travaux, voilà, c'est quelque chose qui les émeut, qui les bouscule aussi dans leurs habitudes. (...) Que ce soit pour quelqu'un qui soit angoissé et incapable de laisser des entreprises intervenir pour x ou y raisons, ou pour des problèmes de salubrité dans les logements (...) on est là pour interpeller, pour faire remonter les informations, mais il faut aussi savoir garder une distance par rapport à ce qu'on est en train de faire, parce qu'il y a des personnes qui sont plus qualifiées que nous pour ce genre de choses » (Récit Bailleur social du 40 Arlequin). Nous oublions parfois les difficultés que les autres peuvent rencontrer, et mentionner ces cas c'est aussi se rappeler que tout le monde n'a pas la place dans sa vie d'accueillir (de supporter) des déstabilisations supplémentaires. Et même sans ces cas extrêmes, nous connaissons les difficultés que les ménages avec très peu de ressources financières peuvent rencontrer au quotidien. Même sans prendre en compte ces cas particuliers, les habitants cumulent quand même plusieurs formes de saturation. Il y a celle des travaux, mais il y a aussi la saturation liée

aux enquêtes que nous avons vue en partie 2. Les habitants en ont marre d'être sollicités. « C'est comme si elle essayait de me faire fuir. Elle continue : « S'il y avait des clients dans le magasin, je ne vous aurais pas parlé ». (...) On se met d'accord sur le fait qu'ils en ont marre de parler, et marre qu'on vienne les consulter » (Récit Les habitants en ont marre). Ils en ont marre de participer à des enquêtes, mais aussi de ne rien obtenir en retour. « Il me dit qu'il a déjà aidé beaucoup d'étudiants, surtout d'étudiantes, qui faisaient comme moi, des thèses ou des mémoires. Mais il me dit que maintenant il en a un peu marre, parce qu'il a beaucoup donné, il les a guidés, informés, tournés vers d'autres personnes, il a donné de son temps et de son énergie, et il n'a jamais rien eu en retour » (Récit Petit déjeuné avec les habitants). L'idée de la saturation se manifeste à travers les mots « marre » et « ras-le-bol » qui reviennent fréquemment : « depuis longtemps là, on est très sollicité par beaucoup de gens qui viennent enquêter sur les choses. Pas seulement les techniciens, mais aussi les architectes, les sociologues... Alors des fois il y a un peu le ras-le-bol » (Récit Propriétaires au 30 Arlequin). Et à toutes ces saturations du moment, se rajoutent aussi celles des blessures du passé, pas totalement guéries, des moments choquants et des sollicitations très intenses. « (...) énormément de gens étaient dans un ras-le-bol pour différentes raisons. Une des raisons, quand même majeure, c'était les événements de 2010. Pour les nommer. Braquage, émeutes. (...) perquisition dans tout l'immeuble, toutes les familles maghrébines avec de jeunes ados perquisitionnées violemment. (...) Des trucs très très durs. Donc les gens dans un état vraiment de stupeur et de ras-le-bol » (Récit Présidente de l'association des habitants). Les saturations sont multiples et les habitants les accumulent. Ce sont des états d'hyper-sollicitation, d'hyper-stimulation, et d'hyper-vigilance. La saturation est une forme de déstabilisation constante qui laisse très peu de place à la respiration, à l'apaisement et à l'ordinaire. Des sensations intenses qui laissent peu de mots pour les décrire : « Mais là en ce moment je pense que les habitants ils en ont vraiment marre ouais. C'est vraiment... C'est dur là » (Récit Naïm).

La résignation

Nous finissons ce chapitre par une forme de déstabilisation un peu particulière, qui rentre de manière moins évidente dans nos critères. Nous remarquons des formes des résignations des habitants dans nos données. Si la résignation peut aussi être une manière d'agir, nous abordons les résignations dans ce chapitre parce qu'elles prennent forme dans un pâtir et que la résignation des habitants semble être plus subie que choisie. Nous verrons dans le chapitre 9 que ces résignations nous mettent sur des pistes de réflexion concernant la vulnérabilité des

habitants et l'injonction qui leur est faite de supporter en silence. Lorsque Khaled parle du manque d'entretien des coursives et des travaux qui lui donnent l'impression d'être dans un marécage, il continue : « Moi là maintenant, d'ailleurs, c'est en en parlant avec toi que, ben maintenant, j'ai vraiment l'impression qu'on s'est fait piéger. C'est-à-dire qu'on est complètement pris dans un engrenage, auquel on a consenti d'une certaine manière, parce qu'on les a admis là pour les travaux ». En mentionnant sa sensation que les habitants sont piégés et qu'ils y consentent, Khaled nous met sur la piste de la résignation, même s'il est loin de s'être totalement résigné lui-même, il montre quand même une certaine impuissance face à la situation : « j'ai pensé à faire une lettre, mais, à qui d'abord ? Je ne sais pas. Il faudrait peut-être que je l'envoie à la municipalité. Juste pour prendre date. Ça ne va rien changer puisque de toute manière cette machine-là personne ne l'arrêtera ». Il expose ensuite des conditions de la situation qui amènent cette résignation des habitants : « c'est un peu (...) comme si on nous avait introduit une espèce d'état d'urgence. Qui modifie les clauses du contrat, de la même manière que l'état d'urgence modifie la loi. (...) on me fait subir une espèce d'état d'urgence, proclamé au nom de leur intérêt à eux ». De nouvelles règles prennent le dessus et les habitants doivent faire avec. Ils doivent faire des sacrifices au nom de l'intérêt général. « Moi (...) j'ai demandé à quitter cet appartement. (...) donc je n'ai aucun intérêt à ces travaux. Pourquoi est-ce que j'en supporterais les désagréments ? Ce qu'on nous demande c'est d'être compréhensif à leur égard. De servir (...) une espèce d'intérêt général (...) ils vous demandent de faire des sacrifices. Or moi, je ne fais pas de sacrifice comme ça pour une cause qui n'en est pas ». Bien que Khaled refuse de se résigner, il l'est tout de même en subissant ce qu'il refuse de subir. Les diverses obligations qui sont faites aux habitants les mettent dans une situation de résignation. L'une d'entre elles est notamment de devoir mettre son appartement à la disposition des ouvriers, et de devoir se conformer au rythme du chantier en ayant le choix entre (1) laisser des inconnus entrer chez soi sans être présent ou (2) adapter sa vie personnelle et professionnelle à l'emploi du temps des ouvriers. « Le fait de devoir mettre à disposition son appartement régulièrement, à toute une équipe de chantier... Moi je refuse de le faire si je ne suis pas là parce que j'ai du matériel tu vois. Et pourtant les mecs me disent : mais laissez-nous les clés ! (...) et à un moment donné, en juin, le médiateur a eu des instructions et il n'avait plus de droit de négocier les dates » (Récit Naïm). Nous remarquons également des formes plus légères de résignation, comme celle de se résigner à faire le ménage et de prendre à son insu le rôle de personnel de ménage de chantier : « (...) ils n'ont pas d'entreprise de nettoyage pour nettoyer chez les gens après. À un moment, (...) toutes les semaines tu dois te taper un nettoyage de chantier derrière quoi, parce qu'il y a du plâtre par terre » (Récit Naïm). Ou encore se résigner

à ne plus nettoyer et à ne plus utiliser certains espaces : « tu sais, moi mon balcon tant qu'il y a travaux, ça sert à rien de faire le ménage, ça sert à rien du tout » (Récit Naïm). Nous observons aussi de la résignation lors des réunions de co-construction pour la suite du projet de rénovation, où une habitante qui défendait la continuité des galeries de l'Arlequin se résigne à envisager l'idée d'une discontinuité des galeries. Ou encore vis-à-vis des travaux dans les logements, une commerçante et habitante du 40 estime ne pas avoir « le droit » de se plaindre des travaux parce qu'ils bénéficieront d'un logement avec de meilleures conditions. Elle ne veut pas non plus se plaindre de la qualité des travaux. Bien qu'elle concède que certaines choses sont mal faites, elle ne veut pas le signaler par peur que cela « retombe » sur les ouvriers (Récit Les habitants en ont marre). Faisant ainsi, elle se résigne, par altruisme et reconnaissance, à ignorer ce qui lui pose problème et à se satisfaire entièrement de ce qu'il se passe. Une autre forme de résignation que nous constatons provient de la relation financière entre les habitants de logements sociaux et les bailleurs. Selon Naïm, qui estime être le seul à se plaindre, les habitants ne se plaignent de rien et se résignent parce qu'ils estiment ne pas être en position de parler. « Les gens ils ne disent rien. Je trouve que les gens sont très très disciplinés ici en fait. Par rapport aux taux de nuisance qu'il y a ils sont vachement calmes hein. (...) les gens nettoient derrière et ne disent rien tu vois. (...) ils ont des dettes. Et du coup, parce qu'ils sont endettés, ils ont l'impression qu'ils ne peuvent rien dire » (Récit Naïm).

Chapitre 8 :

Ce qui tend à stabiliser le quotidien et faciliter l'habitation

Avoir le mode d'emploi

La question du mode d'emploi revient souvent dans notre corpus et se présente sous de nombreuses formes. Il est à la fois mobilisé par les habitants et par les acteurs engagés dans la rénovation urbaine ou dans la gestion du quartier. Nous observons à la fois l'idée d'avoir le mode d'emploi, que l'idée de donner le mode d'emploi. Ce mode d'emploi s'est manifesté dans nos données autour de sujets liés au bâtiment et aux cheminements piétons. L'un des premiers signes qui nous met sur la piste du mode d'emploi pour faciliter la vie quotidienne dans les travaux est un panneau sens interdit posé dans la galerie du 40 Arlequin auquel il est ajouté des indications au feutre indélébile. Lorsque l'enclos de chantier est présent et que les multiples barrières transforment les galeries en couloir sans issues, nous trouvons ce panneau en arrivant à l'entrée du 40 Arlequin. Le panneau a été accroché par l'équipe des travaux pour indiquer que c'est un sens de cheminement qu'il ne faut pas emprunter. Quelqu'un a écrit au feutre sur le carrelage sous le panneau : « Attention ici c'est fermé, passer par la rue ou derrière la maison des enfants, 2 à 3/4 mois ». Ces mots précisent le sens du panneau sens interdit, qui n'est pas en réalité un sens interdit, mais plutôt un cul-de-sac. Ces inscriptions nous indiquent que la galerie ne peut plus être empruntée comme avant comme un lieu de passage puisqu'elle est bouchée par l'enclos des travaux. Elles proposent également au passant un passage alternatif, ainsi qu'une idée de durée pour ces changements. Quelqu'un indique le mode d'emploi à ceux qui ne sont pas encore au courant. Ceux qui connaissent et ont compris le mode d'emploi le donnent à d'autres pour faciliter leurs déplacements. Nous n'avons pas su identifier si cette inscription a été faite par une personne habitant la montée ou par quelqu'un de l'équipe de chantier. De nombreuses indications pour les cheminements sont présentes autour et à l'intérieur des bâtiments en réhabilitation. Des feuilles format A4 avec une grosse flèche jalonnent le chemin pour trouver l'entrée du 50 Arlequin (qui avait un accès depuis la rue qui se ferme et bascule du côté parc). À l'intérieur des montées d'immeuble, nous trouvons des indications qui semblent s'adresser à l'équipe de chantier. Il n'est en effet pas évident

d'apprendre à se repérer à l'intérieur du bâtiment. Il y a bien évidemment les panneaux d'origines, qui indiquent les appartements, les coursives, et les sorties de secours, mais ceux-ci sont complétés par des ajouts de l'équipe de chantier. « Je tombe sur une porte qui ressemble à toutes les autres, mais il y a une affiche d'Eiffage Construction, collée au scotch de chantier, où il est écrit : L'escalier de secours – coursive 41. Il y a aussi un vrai panneau sortie de secours qui lui semble être là depuis plus longtemps. (...) L'affiche doit être là pour que l'équipe du chantier se repère. Peut-être que ce n'est pas si évident de savoir qu'on est à la coursive 41 quand on sort de l'escalier de secours, si tout se ressemble ? » (Récit 40 Arlequin (1)) Si les membres du personnel de chantier mettent en place un mode d'emploi pour se déplacer dans le bâtiment que les habitants connaissent eux déjà, ils fournissent également des modes d'emploi aux habitants lors des modifications de leur trajet. Les travaux nécessitent parfois que les habitants changent temporairement de trajet pour accéder à leur appartement. C'est le cas de Naïm, qui nous partage le plan qu'il a reçu, concernant les habitants de la dernière et de l'avant dernière coursive qui ne pourront plus prendre leur chemin habituel. « Tiens c'est le dernier document qu'on a reçu. Ils nous donnent des trucs pour nous indiquer les changements de circulation ». Mais petite difficulté, le plan est difficile à déchiffrer, il le définit comme faisant partie de « documents techniques » et précise « Moi j'arrive à les lire parce que je suis architecte, mais il faut un peu que je plisse les yeux pour comprendre ! » Les modes d'emploi du bâtiment s'échangent aussi entre les acteurs qui travaillent sur le quartier. La responsable de la relation résident du bailleur social s'aide d'un plan de façade de l'Arlequin où ils ont répertorié les numéros d'appartement (à quel appartement appartient quelle façade). Elle dit qu'ils ont « pas mal de documents comme ça » qui les aident, parce que « c'est compliqué l'Arlequin à comprendre ». Le mode d'emploi du bâtiment leur permet de faciliter des problématiques de gestion du quotidien, comme localiser plus rapidement d'où provient une fuite d'eau. En dehors des cheminements et de la complexité du bâtiment, nous retrouvons aussi des exemples du mode d'emploi dans le cadre de la compréhension du projet ANRU, même si celui-ci est plus complexe et difficilement saisissable dans son ensemble, nous remarquons que les habitants s'emparent des informations disponibles sur le projet (des informations qui leur sont aussi transmises par les divers corps de métier autour du projet). Les habitants utilisent une diversité de termes pour dialoguer avec les professionnels (comme nous le voyons dans le récit Réunion de lancement de concertation où ils dialoguent ensemble autour de termes comme plan de sauvegarde, scission de copropriété). Les habitants se renseignent et s'entre-aident pour comprendre le mode d'emploi de la rénovation, ce qui facilite aussi leurs échanges ou débats avec les professionnels.



Figure 43 : Affiche sous la galerie de l'Arlequin pour trouver l'entrée du 50 Arlequin. Photographie Mailys Toussaint, 11 novembre 2015.



Figure 44 : Affiche sur le sol de la coursière pour trouver les ascenseurs dans la montée du 50 Arlequin qui vient d'être séparée en deux montées distinctes. Photographie Mailys Toussaint, 7 Novembre 2016.

Nous observons également des modes d'emploi pour travailler ensemble. Lorsque les habitants transforment la réunion d'information en un temps d'échange et de questions-réponses, le chef de l'équipe en charge du second volet de projet de rénovation tente de rétablir des règles communes, comme une sorte de mode d'emploi de l'échange, pour réussir à remplir les conditions de la réunion dans le temps imparti. « Je voudrais qu'on se redonne les règles du jeu, les questions c'est 30 secondes, maxi, et les réponses c'est 15 secondes, comme ça on passe

vite à la suite » (Récit Réunion de lancement de concertation). Sans s'attarder sur la proposition de cette règle, nous pouvons constater que c'est une tentative d'établir un mode d'emploi commun de la réunion. Nous observons aussi une transmission du mode d'emploi du quartier par les habitants aux professionnels devant intervenir sur le quartier, comme la police ou les pompiers. Nous verrons cet exemple plus particulièrement dans la section dédiée à la communication, mais relevons que c'est aussi une forme de transmission du mode d'emploi à d'autres, qui peut faciliter la vie quotidienne des uns et des autres.

Nous voyons que le mode d'emploi est mobilisé, demandé et recherché autant par les habitants que par les divers corps de métier qui travaillent ou interviennent sur le quartier. Globalement le mode d'emploi facilite, il donne des codes, des clés de lecture et de compréhension. Il propose une compréhension en vue d'un apprentissage. Il facilite l'action, la mise en œuvre d'une nouvelle pratique, d'une adaptation. Il permet de renouveler des pratiques ou habitudes plus rapidement, en épargnant une phase de questionnement. Cela dit, il doit être compréhensible pour être réellement efficace. Il peut être transmis de différentes manières, par l'écrit, par l'oral, par la schématisation, mais aussi par la démonstration, l'explication, le partage.

Enquêter

Nous remarquons que l'enquête est omniprésente sur le terrain. Si les habitants semblent s'être habitués et adaptés à la présence des enquêteurs (partie 2), l'enquête est également l'une des manières d'agir mobilisées par les habitants pour stabiliser leur vie quotidienne. Pour relever cette forme de stabilisation du quotidien nous nous sommes inspirés des conceptions de l'enquête de John Dewey, proposant de considérer que l'enquête est un moyen de production de connaissance qui s'adapte à la vie ordinaire (elle n'est pas réservée aux enquêteurs ou savants), et qu'elle permet de réinstaurer un équilibre entre l'individu et son environnement (Dewey, 1993). Nous allons aborder ici les éléments de corpus montrant la mobilisation de l'enquête par les habitants, et comment elle est utilisée pour stabiliser le quotidien dans un quartier en rénovation. Parmi les formes d'enquêtes remarquées chez les habitants, celle qui nous impacte directement, est leur capacité à mener l'enquête pour identifier qui nous sommes, ou qu'est-ce que nous faisons. Ponctuellement lors de nos sorties sur le terrain, des habitants s'interrogeaient ou nous interrogeaient directement. « Arrivé assez loin il m'interpelle : « Vous prenez quoi en photo là ?! » » (Récit 50 Arlequin (1)). Des habitants mènent aussi l'enquête pour trouver l'origine de nuisances. Certains par exemple enquêtent pour trouver qui est

responsable du jet des déchets par les fenêtres. Cet exemple est l'un des plus illustratifs de la démarche de l'enquête mobilisée par les habitants pour stabiliser leur quotidien. La représentante des habitants des 30-40 avait identifié un travail à mener par l'association, il leur fallait identifier à quel appartement appartenait chaque balcon et fenêtre pour identifier plus facilement qui est responsable du jet des déchets. C'est lors d'une de ses visites chez le bailleur social qu'elle tombe sur un vieux plan de façade de l'Arlequin. Le plan est une première étape dans sa démarche, il faut ensuite y inscrire les numéros d'appartement. L'enquête continue avec les membres de l'association qui identifient un certain nombre d'appartements et les inscrivent sur le plan de façade. L'enquête continue au fur et à mesure des habitants rencontrés, qui participent à rassembler les informations sur ce même plan. « Les numéros d'appartement n'y étaient pas, c'est nous qui les avons mis ». À l'image d'une véritable enquête, c'est un cumul des données progressif et leur inscription dans un système (le plan de façade) qui leur donne un sens et une portée dans la vie quotidienne. « Ça me sert énormément, parce que j'ai toutes les données ». Cette enquête leur a permis de sortir de l'anonymat des façades. « La SDH nous disait (...) c'est l'anonymat total à La Villeneuve ». Grâce à leur enquête collective, ils peuvent désormais identifier plus rapidement les responsables des jets et tenter de régler le problème en allant discuter avec les personnes concernées. C'est aussi un exemple de construction collective d'un mode d'emploi, qui permet de passer à l'action plus facilement ou plus rapidement.

Nous avons aussi remarqué une multitude d'enquêtes autour de la question des travaux. Si l'équipe des travaux donne par exemple le mode d'emploi par le plan des prochaines déviations piétonnes, le plan reste complexe. Naïm, architecte de formation, nous dit devoir plisser les yeux pour comprendre. Il est facile d'imaginer que les habitants vont devoir eux aussi mener l'enquête pour comprendre la situation, les travaux, pour savoir ce qu'il se passe et ce qu'il va se passer. Au quotidien, Naïm mène aussi l'enquête pour comprendre ce que prévoit les travaux, il observe ce qu'il se passe, au fur et à mesure, il collecte des informations, il pose des questions au personnel, il scrute les plans et s'interroge. « Je n'ai pas compris pour l'instant c'est si cette cage d'ascenseur allait desservir uniquement cette partie-là ». À tâtons, il suppose, il émet des hypothèses, qu'il faudra tester ou vérifier par la suite. « Je suppose que moi, pour arriver jusqu'à chez moi il va falloir que je monte... ». D'autres habitants mènent l'enquête dans leur vie quotidienne. C'est notamment le cas de Khaled lorsqu'il tente de connaître le rythme des travaux et qu'il interroge le responsable de l'appartement pédagogique. Il cherche à connaître les jours d'intervention à l'avance pour s'y adapter. Lorsque nous discutons avec le responsable de la relation résident au 50 Arlequin, les habitants qui le croisent dans les

coursives lui posent de nombreuses questions. Quand est-ce que les ouvriers vont venir, quand est-ce que telle ou telle étape sera finie, ou commencera ? Les habitants cherchent à saisir le mode d'emploi et de fonctionnement des travaux. C'est observable pour les travaux de réhabilitation en site habité, mais c'est aussi observable en ce qui concerne le projet de rénovation urbaine dans sa totalité. Nous le voyons notamment à travers les démarches des habitants engagés dans le quartier qui mènent l'enquête personnellement et collectivement pour comprendre les tenants et les aboutissants du projet de rénovation urbaine. Ces enquêtes permettent aux habitants de comprendre, de s'adapter, d'être prêts à certaines éventualités, ou encore d'ajuster quelque chose dans leurs pratiques ou dans leur environnement. « L'enquête, en permettant d'identifier et de comprendre un trouble, rend envisageable une intervention et permet de trouver des manières d'agir, elle permet alors de réduire ce trouble par le biais de la connaissance » (Toussaint, 2019b).

Négociier

Pour tenter de stabiliser leur quotidien ou de réduire le degré d'une gêne subie, nous constatons que les habitants ont recours à la négociation. La négociation est d'ailleurs aussi utilisée par le bailleur pour faciliter la mise en œuvre des travaux. « [Les habitants] ont bien compris le jeu de pression s'ils n'ouvrent pas [leur porte]. Certaines personnes souhaitent muter, d'autres qui font pression pour autre chose, c'est un peu un rôle de négociation et d'explication pour que l'ensemble des travaux se passe bien » (Récit Bailleur social du 40 Arlequin). Chaque partie, bailleur et habitant, utilise la négociation dans ses intérêts. Les négociations concernent notamment les dates d'interventions des ouvriers à l'intérieur des appartements. « (...) dans un premier temps en fait on pouvait négocier les dates, et à un moment donné, en juin, le médiateur a eu des instructions et il n'avait plus de droit de négocier les dates. Donc il y a des habitants qui ont décidé de ne plus ouvrir la porte » (Récit Naïm). Face à l'impossibilité de négocier, une forme de lutte se met en place dans le refus d'ouvrir les portes. Cette négociation des jours d'intervention est importante pour Khaled qui tente de concilier son travail avec les nuisances du chantier. « Je lui ai dit, et je lui redis à chaque fois : il faut que vous me préveniez tôt. Plusieurs jours à l'avance. Mais quelques fois ils t'appellent et ils te disent : on a besoin demain. Moi je dis non, tu ne viens pas demain, demain je suis pris. Alors ils font machine arrière, ils acceptent que ce soit le lendemain ». Mais cette négociation a des limites : « Quand ils interviennent ils programment plusieurs appartements en même temps. Alors là on a du mal à imposer son jour » (Récit Khaled). L'organisation des travaux, et le besoin des équipes de

programmer plusieurs logements en même temps, prend le dessus sur les besoins des habitants. Face à ces impossibilités de négocier et de s'entendre, les habitants, comme souvent dans le quartier de la Villeneuve, s'organisent en collectif pour avoir plus de poids et de considérations dans les négociations. Ils ont notamment tenté de négocier un regroupement des interventions. Au lieu de négocier des jours d'interventions individuellement, ils ont demandé à ce que toutes les interventions restantes soient regroupées et effectuées en priorité dans les logements occupés (nous ne savons pas si cette négociation a abouti). Cette demande a émergé des habitants et c'est l'association des habitants des 30-40 Arlequin qui a pris le relais pour porter cette négociation auprès du bailleur et de l'entreprise en charge de la réhabilitation.

La négociation est aussi présente dans des formes moins formalisées que celles que nous venons de voir. Il s'agit aussi de petites négociations dans les manières de faire et d'être. Nous le remarquons notamment en atelier de concertation sur les galeries de l'Arlequin où les habitants tentent de négocier la coupure des galeries, bien que cette coupure soit annoncée, et montrée sur des plans posés sur les tables. Pendant que les membres de l'équipe de concertation essaient d'obtenir des idées sur les aménagements possibles autour de ces discontinuités de la galerie, les habitants continuent de parler de la continuité et des intérêts de la conserver. « Un habitant prend la parole pour rappeler que les gens disent qu'ils veulent continuer à marcher sous les galeries. Et que les galeries permettent, par exemple, de marcher à l'abri les jours de pluie », « Une nouvelle personne se joint à nous (...) « avant la galerie partait de la MC2 jusqu'à Grand Place, ça a été gratté petit à petit ». André enchaîne « oui, les enfants n'avaient jamais à traverser la rue ! » » (Récit Atelier de concertation). Nous retrouvons aussi des tentatives de négociation lorsque nous marchons dans les coursives en travaux. « Je tombe sur une porte vraiment intrigante. À la place de la serrure, il y a un antivol de vélo. Il y a aussi un petit mot fait main, collé au scotch sur la porte. Il est écrit : Ne cassez pas. Demandez la clé au n° 06.xx.xx.xx.xx ou au 07.xx.xx.xx.xx ou sonnez. Merci. C'est signé du nom qu'on retrouve sur la porte. Sur la porte elle-même, quelqu'un a écrit au feutre bleu : Appartement 1414 - Mr XXX » (Récit 40 Arlequin (1)). Sorte de négociation par mot interposé, cette affiche restera un mystère. Nous n'avons aucune information supplémentaire, mais nous y voyons là une tentative de négocier avec ceux qui forcent l'ouverture des portes. « La négociation représente une stratégie pour tenter d'adapter son environnement en même temps qu'on tente de s'adapter à lui. (...) La négociation tente d'établir des règles plus ou moins communes qui faciliteraient au mieux la vie de chacun » (Toussaint, 2019b).

Éviter

Lors de notre enquête, nous remarquons un certain nombre d'évitements de la part des habitants. Lorsque les habitants refusent d'ouvrir leur porte, c'est une forme d'évitement des travaux et des dérangements. L'évitement, c'est aussi le personnel associatif qui refuse de travailler au milieu des bruits de perceuses. C'est notamment le cas de la responsable médiation de la régie de quartier qui préfère refuser d'intervenir dans les ateliers de l'appartement pédagogique tant que les ouvriers travaillent dans les logements adjacents. Elle préfère éviter ces nuisances et venir quand les ouvriers ne travaillent plus : « moi, sur un temps de jeu où on discute et où on débat, je n'ai pas envie d'avoir des perceuses, un boucan pas possible, voilà. Sauf s'ils finissent tôt dans la journée et que je viens faire un temps d'animation en fin de journée ça ne me dérange pas. » (Récit La régie de quartier) L'évitement des habitants se présente beaucoup à travers leur refus de dialoguer avec les enquêteurs, et particulièrement avec nous lorsque nous tentons d'entrer en contact avec eux. Comme cet homme qui nous demande ce que nous prenons en photo et qui finit par refuser notre proposition de discuter en disant « non ! j'en ai marre de leur parler ! » Si lui nous évite totalement, d'autres auront des évitements plus subtils. C'est par exemple le cas de la commerçante qui nous prévient que « S'il y avait des clients dans le magasin, je ne vous aurais pas parlé » (Récit Les habitants en ont marre). Et c'est aussi le cas de Mohamed qui, bien qu'il continue d'échanger avec nous pendant un long moment, évite soigneusement de parler du sujet de notre enquête. Il nous prévient qu'il en a marre de participer à des enquêtes parce qu'il estime n'avoir rien eu en retour de l'aide qu'il a apportée à de nombreux étudiants et étudiantes. L'évitement est un moyen de ne pas se confronter à un phénomène qui atteint ou qui peut atteindre. La question de l'évitement sera plus précisément abordée dans le chapitre suivant.

Partir

Si l'évitement permet de faire un pas de côté pour ne pas se confronter à une sollicitation, le choix de partir est un moyen de s'extraire définitivement d'une situation qui pose problème. Un certain nombre d'habitants ont été obligés de quitter leur logement et ont été relogés dans d'autres quartiers de Grenoble. Soit parce que leur logement allait être démoli soit parce qu'il était concerné par d'importants travaux. Parmi ces habitants qui n'avaient pas la possibilité de choisir entre rester et partir, le bailleur du 50 Arlequin et la présidente de l'association des habitants nous informent qu'un seul foyer souhaitait revenir dans le quartier une fois les travaux finis (et ils feront finalement le choix de ne pas revenir). Nous pouvons imaginer que les autres

habitants délogés étaient donc d'accord avec le fait de quitter le quartier. « Dans ceux qui étaient impactés vraiment au point qu'on les oblige à partir. Il n'y en a aucun qui veut revenir » (Récit Présidente de l'association des habitants). Ces habitants relogés (qui ne souhaitent pas revenir) sont tous des habitants de logements sociaux qui dépendent de procédures de relogement pour déménager. Nous avons également des informations à propos d'habitants qui souhaitent partir d'eux-mêmes. Ce choix de partir qui se manifeste dans nos données est plus en lien avec l'ambiance du quartier qu'avec les travaux de réhabilitation. Les propriétaires que nous avons rencontrés nous racontent comment ils se sont retrouvés en si petit nombre dans une montée à l'origine mixte entre locataires et propriétaires. Si les locataires dépendent des organismes sociaux pour déménager et doivent attendre d'être sélectionnés pour partir, les propriétaires eux, ont plus de marge de manœuvre quant à leur cheminement résidentiel. Parmi ces propriétaires qui quittent le quartier, il y a eu d'abord ceux qui ont souhaité vendre suite aux émeutes de 2010. « Ils ne voulaient plus habiter, compte tenu des difficultés, et des... Bon il y a eu plusieurs émeutes, sur le parking, donc... Notamment l'émeute de 2010. Les propriétaires ont commencé à partir. À vendre. (...) Il y a de véritables marchands de sommeil qui ont racheté les logements qui ont été mis en vente par les propriétaires qui étaient lassés d'habiter ici » (Récit Propriétaires au 30 Arlequin). Puis au moment de la rénovation, la SDH cherche à racheter les appartements des propriétaires restants au 30 Arlequin, afin de préparer la future réhabilitation de cette montée. Il est proposé aux propriétaires de vendre leur logement au bailleur (au lieu de financer eux-mêmes une partie des travaux), et s'ils le souhaitent ils peuvent devenir locataires de la SDH pour continuer d'habiter dans ce même logement. Mais : « La plupart de ceux qui ont vendu sont partis. Puisque beaucoup de gens espéraient partir. On est 3 ou 4 dans la montée qui ont préféré rester » (Récit Présidente de l'association des habitants). Si les propriétaires préfèrent partir, c'est aussi le cas d'un certain nombre de locataires. La présidente de l'association des habitants des 30-40 a fait un sondage avec les habitants pour savoir s'ils souhaitent partir ou rester pendant les travaux de réhabilitation, et « pendant les sondages la plupart nous disaient vouloir partir ». Il semble qu'ils souhaitaient plutôt partir en raison des émeutes et du braquage qu'en raison des travaux à venir. « On demandait : qu'est-ce que vous feriez si dans 6 mois, ça va démarrer, (...) La plupart des gens nous disaient : si l'occasion m'est donnée de pouvoir m'enfuir, je m'enfuis. (...) les gens ont demandé si les mutations allaient être favorisées. Parce que beaucoup de gens font des demandes de mutations à La Villeneuve. Elles sont passées au compte-gouttes, ils attendent des années et des années ». Plus tard elle ajoutera que suite aux émeutes, « il y avait aussi plein de gens qui disaient nous on ne veut plus habiter ici, pour nos enfants. Ils disaient on se tire dès qu'on peut, et

demandaient leur mutation... » (Récit Présidente de l'association des habitants). Les mots employés ici par la présidente de l'association sont encore plus forts que le choix de partir, c'est une volonté de fuir. Partir constitue une échappatoire possible, qui est plus accessible aux propriétaires qu'aux locataires (en raison des attentes de mutation, comme Khaled qui ne peut toujours pas déménager malgré les procédures mises en place). Le choix et le désir de partir sont probablement le signe d'une non-habitude, d'une impossibilité de s'habituer à la situation. Partir est une manière radicale de se prémunir de sollicitations désagréables ou néfastes en quittant l'endroit où elles se produisent.

Lutter

Nous observons de nombreuses formes de luttes dans le quartier. Nous pouvons rementionner le refus d'habitants d'ouvrir les portes des logements aux ouvriers. Ce qui peut constituer une forme de lutte contre l'intrusion des travaux ou une lutte pour une meilleure prise en compte des habitants et de leur emploi du temps. « (...) dans un premier temps en fait on pouvait négocier les dates, et à un moment donné, en juin, le médiateur a eu des instructions et il n'avait plus de droit de négocier les dates. Donc il y a des habitants qui ont décidé de ne plus ouvrir la porte » (Récit Naïm). Naïm lui-même dit refuser de laisser les ouvriers travailler chez lui s'il n'est pas là. Nous observons également des formes de luttes liées au projet de rénovation urbaine dans sa globalité. Nous pouvons le constater lors des différentes réunions ou ateliers concernant le projet, où les habitants viennent défendre leurs intérêts et leurs points de vue. Lors de l'atelier de concertation sur les galeries de l'Arlequin, les membres de l'équipe de la concertation présentent sur la table des plans montrant les emplacements où le cheminement sous la galerie sera interrompu par l'implantation de montées d'immeubles fermées. À cette réunion, les habitants, bien que prévenus que les coupures étaient prévues, continuent de lutter contre ces décisions d'aménagement. Malgré que cela soit inscrit sur les plans, et que la décision ait été prise, les habitants défendent les galeries et rappellent l'importance de leur continuité. « Certains aménagements vont fermer les galeries à tel et tel endroit, et la question est : comment fait-on pour assurer un cheminement piéton qui plairait aux habitants ? Un habitant prend la parole pour rappeler que les gens disent qu'ils veulent continuer à marcher sous les galeries » (Récit Atelier de concertation). Nous constatons également que les habitants viennent organisés et préparés à ces réunions. Nous pouvons observer des stratégies de lutte, et un savoir-faire qui s'est acquis avec l'expérience. Précédemment à notre enquête, les habitants se sont mobilisés en collectif pour lutter contre les démolitions prévues par le projet de rénovation (Le

collectif contre les démolitions imposées). Ils réussissent notamment à annuler la démolition du 130 Arlequin, mais pas celle du 50 Arlequin. Avec d'autres collectifs, ils iront jusqu'à proposer une alternative au projet de rénovation urbaine, fruits de plusieurs mois de travail collectif. Encore en collectif, ils lutteront également contre la stigmatisation du quartier en intentant un procès pour diffamation aux journalistes du reportage d'Envoyé Spécial. Lors de l'incendie du collège Lucie Aubrac, ils se mobilisent immédiatement pour déplorer cet acte criminel, et lancent une pétition pour demander le maintien du collège dans le quartier. Les habitants luttent régulièrement contre ce qui impacte ou va impacter de manière négative leur vie quotidienne. Que ce soit en réduisant la stigmatisation du quartier, en tentant de maintenir les équipements publics, en réduisant les nuisances et sources de nuisances. La lutte est l'une des façons possibles pour ne pas avoir à vivre des expériences déplaisantes, pour ne pas subir, pour ne pas se laisser faire.

Se protéger

Éviter, lutter, ou encore partir, peuvent être des moyens utilisés par les habitants pour se protéger. Mais plus spécifiquement, nous remarquons dans notre corpus de données des formes assez claires de protection ou de tentative de protection mise en place par les habitants. Un exemple assez révélateur, un cas que nous avons déjà abordé dans la déstabilisation par la peur, est cet habitant du 50 Arlequin qui sécurise son espace de vie en créant une sortie de secours en cas d'incendie. Au cours d'une visite, nous remarquons une porte à digicode laissée ouverte dans la coursive du 50 attire notre attention : « je repasse les deux portes du passage et je me rends compte que l'une des deux portes a un digicode. Mais il est cassé, des fils dépassent du boîtier. (...) Je ne sais pas si c'est du vandalisme, si c'est une révolte contre la fermeture, ou si c'est simplement dû aux travaux » (Récit 50 Arlequin 26 mars 2016). Ces deux portes permettent (ou empêchent) le passage des habitants du 50 Arlequin au 60 Arlequin. C'est Naïm qui nous expliquera : « un habitant a dit : écoutez, s'il y a un incendie ici, comment je sors de chez moi ? Et les mecs d'Actis lui ont dit : ah oui vous avez raison, on ne sait pas. Un jour il a pris un tournevis, et il est allé défaire le boîtier électrique. Il a coupé l'électricité et du coup il a ouvert la porte. (...) [il] l'a fait parce qu'il disait : si jamais il y a le feu ici moi je suis marron. Et il a raison » (Récit Naïm). Pendant les travaux de séparation des montées, les différents accès utilisés par les habitants sont fermés, et parfois les ascenseurs sont soit saturés soit en pannes. Pris par la peur, cet habitant rouvre sans autorisation la connexion avec le 60 Arlequin pour permettre à lui, et aux autres habitants des deux dernières coursives d'emprunter les escaliers

et ascenseurs du 60 pour sortir du bâtiment en cas d'urgence. Il sécurise les coursives en permettant une sortie de secours. Nous remarquons que cette sécurisation des montées se fait de deux manières contradictoires. D'un côté, comme nous le voyons avec cet homme, en augmentant les possibilités de passage, et d'un autre côté, en souhaitant réduire les passages possibles. Si l'homme qui ouvre les passages sécurise son quotidien en se laissant une échappatoire en cas d'urgence, d'autres habitants souhaitent fermer les montées pour apaiser leur quotidien et se protéger des nuisances liées au passage d'un trop grand nombre de personnes dans leur coursive. « [La connexion entre le 30 et le 40] était source de nuisances pour tous les gens qui étaient le long de la coursive. Parce que ça faisait beaucoup de déplacements, des gens qui passaient et beaucoup de problèmes d'entretiens » (Récit Propriétaires au 30 Arlequin). « Les gens veulent avoir des interphones, ils veulent la sécurité, ça tient un rôle important. (...) sur un palier de 3 ou 4 logements les gens prennent plus soin de leur palier que s'il y en a 20. Et on a moins de dégradation, moins de vandalisme. C'est un fait ! On avait plus de demandes de gens qui veulent vivre tranquilles, peinars (...) » (Récit Bailleur du 50 Arlequin). Nous voyons donc deux façons de se protéger, par la fermeture, et par l'ouverture des coursives. Par la sécurisation des montées, les habitants souhaitent se prémunir d'émergences non désirées, comme le bruit des passants dans les coursives. Ces émergences, ils tentent de s'en protéger également au sein des logements. C'est notamment le cas de Khaled qui tente (en vain) de se protéger contre le bruit des travaux avec des boules Quies, ou encore le cas de Naïm qui tente de se protéger des odeurs d'égouts qui émanent du trou dans le mur de ses toilettes. Les habitants tentent de se protéger de la poussière, en nettoyant régulièrement, ou en mettant en place des systèmes D comme des tapis et torchons au pas de leur porte d'entrée. Nous observons également des tentatives de protections dans les espaces publics, comme ce jeune homme qui tente de se protéger de notre appareil photo en se cachant le visage : « Encore une sortie de tram. Deux jeunes passent devant moi. Je baisse l'objectif. Je remarque qu'il y en a un qui cache son visage avec sa main. Une fois passé, il a toujours sa main sur son visage, alors je lui dis "Je ne t'ai pas pris !" Il enlève sa main et se retourne vers moi avec un grand sourire » (Récit Démolition du parking silo). Si ce jeune homme protège sa propre identité, nous remarquons des tentatives de protections de l'espace public. Lorsque nous marchons dans le parc avec l'artiste italien Nicolò, il nous raconte une scène qu'il a vécue précédemment près du terrain de pétanque : « Il me dit qu'on lui a fait un peu peur ici. (...) il s'est fait interpellé par les hommes qui jouaient à la pétanque. Ils étaient dans la ligne de mire de l'appareil photo, mais quasiment en hors champ. Ils lui ont dit "Qu'est-ce que tu fais ?", "Tu ne sais pas où tu es ici !". Ils avaient dans les 45 ans. Il me dit que les

mots n'étaient pas spécialement méchants. (...) Il a essayé de s'expliquer, (...) mais il a vite abandonné et il est parti plus loin continuer ses photos » (Récit Regarder la Villeneuve avec un artiste). Ces hommes font fuir Nicolò qui photographie le parc, et le dissuade de pointer les habitants avec l'appareil. Nous pourrions penser qu'ils préviennent Nicolò de faire attention, que c'est risqué. Nous pourrions aussi y voir une protection du quartier contre les intrusions des curieux. Cela nous met sur la piste d'une sorte de protection collective, et nous constatons que nous observons à d'autres reprises la mise en place de protection collective, qu'elle soit consciente ou non, délibérée ou non. Nous entendons nombre d'histoire de ce type, des personnes parties visiter le quartier qui nous rapportent leur expérience un peu étrange. Notamment une jeune fille qui souhaitait photographier le plan d'eau du parc, à qui un jeune adolescent est venu dire de faire attention parce qu'il y a des gens avec des fusils aux fenêtres qui pouvaient lui tirer dessus (ce qui est bien évidemment faux). Et sans considérer ces cas extrêmes, nous voyons ces tentatives de protection collectives à travers des échanges cordiaux, lorsque les habitants nous préviennent par exemple que nous allons nous faire agresser si nous allons toquer aux portes. Nous y voyons à la fois une tentative de leur part de nous protéger en nous prévenant, et une tentative de protéger les autres habitants en nous dissuadant d'aller les déranger, ou en nous demandant de respecter leur sphère personnelle. D'ailleurs, ces habitants qui pourraient agresser celui qui vient toquer aux portes seraient eux aussi, quelque part, dans une tentative de protection personnelle, en faisant fuir celui qui dérange. La protection, c'est mettre un rempart (comme la main du jeune homme devant son visage), permettre une échappée en cas de danger, ou se prémunir d'un danger qui peut arriver. Une manière d'éloigner les nuisances, de se mettre dans une bulle et choisir ce qui peut y entrer ou non.

L'alternative et la bascule

Pour simplifier la vie quotidienne au sein des travaux, nous constatons que les bailleurs et les habitants mettent en place des alternatives, et ce que nous appelons des possibilités de bascule. Une alternative facilement identifiable est celle de la possibilité des habitants de pouvoir utiliser ce que les bailleurs appellent des logements de repli. « On a utilisé des appartements vacants du 30 qu'on a aménagé et qu'on peut prêter la semaine aux habitants qui en auraient besoin, pour soit se reposer, soit éviter les travaux, s'ils ont lieu chez eux cette semaine-là » (Récit Bailleur social du 40 Arlequin). Mais cette alternative a été peu ou pas utilisée par les habitants. « On avait bloqué quatre logements meublés au 90 [disponibles à la journée] (...) Et sur le chantier de réhabilitation, on n'a pas eu à les utiliser » (Récit Bailleur du

50 Arlequin). Selon le bailleur du 50 Arlequin, il n'y a pas eu de demande des habitants parce que le responsable de la relation résident a su expliquer les travaux aux habitants. Du côté du 40 Arlequin, les logements de repli ont été peu utilisés, car « s'ils avaient dû se replier à chaque fois qu'il y avait du bruit, ils auraient été tout le temps avec leurs valises. Parce que ce n'est jamais concentré. (...) Les façades c'était presque le moment le plus concentré, parce qu'il y a deux trois jours où ton appart est mis à nu. Donc ils allaient habiter ailleurs » (Récit Présidente de l'association des habitants). Khaled lui ne peut pas utiliser les logements de repli pour travailler, car ils ne bénéficient pas d'une ligne de téléphone fixe. L'alternative proposée par les logements de repli ne semble pas assez adaptée pour être utilisée par les habitants. Au départ de notre enquête, nous étions convaincus d'obtenir des informations sur le rapport des habitants à l'important enclos de chantier en pied d'immeuble. Les barrières de taules entourant le chantier modifient le trajet des habitants pour rentrer chez eux, mais finalement dans notre corpus, très peu d'informations apparaissent à propos des changements de trajet liés à l'enclos de chantier. Si nous considérons que ce qui relève de l'ordinaire, et d'un quotidien stabilisé, se révèle plus difficilement, nous pourrions faire l'hypothèse que les basculements piétons mis en place autour du chantier ont donc été efficaces. « En réunion de chantier, quand on doit faire changer les enclos de place on pense énormément aux manières de traverser » (Récit Bailleur du 40 Arlequin). Ou faire l'hypothèse que l'habitation des habitants a déjà été actualisée au moment de notre enquête, car « l'enclos de chantier n'a pas énormément bougé, pendant ces deux trois ans » (Récit Bailleur du 40 Arlequin). Par contre, nous avons eu des retours sur les cheminements à l'intérieur des montées, et tout particulièrement sur la prise des ascenseurs. Avant même l'arrivée des travaux, les ascenseurs pouvaient être une source de déstabilisation du quotidien lorsque l'un d'entre eux tombait en panne. Les habitants mentionnent alors les possibilités d'adaptation immédiates fournies par la configuration du bâtiment lui-même : puisque les coursives sont continues d'une montée à l'autre, ils pouvaient aller prendre l'ascenseur d'une autre montée pour accéder à leur coursive. « Autrefois on allait du 30 au 40, d'une montée à l'autre, par la coursive. Ce qui était intéressant les jours où il y avait les ascenseurs en panne dans une montée » (Récit Propriétaires au 30 Arlequin). Il fallait faire quelques détours, mais en ayant toujours la possibilité de se déplacer plus facilement, sans devoir monter de marches et en restant sur une surface plane, ce qui facilite le déplacement, qu'on soit chargé, avec une poussette ou qu'on soit à mobilité réduite. Le basculement était rendu possible par la configuration du bâtiment, et les autres cheminements potentiels étaient déjà connus des habitants, donc le basculement d'un trajet empêché à un autre possible se faisait quasi sans encombre, et le quotidien restait stable. Mais lorsque ces basculements ne peuvent

plus s'opérer, le quotidien s'en retrouve déstabilisé. Comme nous l'avons vu précédemment dans les empêchements qui déstabilisent le quotidien, une fois que les montées d'immeubles sont déconnectées des autres montées, et que le seul moyen de se rendre aux coursives est de prendre les ascenseurs de l'entrée principale, les basculements ne sont plus possibles. Cela procure gênes et inquiétudes, jusqu'à en avoir peur pour sa sécurité en cas d'incendies. L'habitant qui rouvre les portes connectant le 50 au 60 (comme nous l'avons vu précédemment) met en place une possibilité de basculement. Nous voyons là un cas où le basculement n'a même pas besoin d'être réellement emprunté pour ramener de la stabilité dans le quotidien des habitants. Le simple fait de savoir qu'une alternative est possible en cas de danger permet de rassurer les habitants dans leur quotidien. Cette brèche ouverte par un habitant sera utilisée également comme un basculement pour l'ensemble des habitants des coursives concernées lorsque les ascenseurs sont en panne ou lorsqu'ils sont saturés. Ce basculement ne sera pas effectif pendant l'intégralité des travaux, Naïm nous informe que le passage sera muré avant la fin des travaux, laissant les habitants sans possibilité de bascule pendant la fin des travaux. Les habitants se débrouillent pour créer des possibilités de bascules et des alternatives. Lors de la visite de terrain concernant les parkings démolis, nous nous retrouvons bloqués par des grillages de chantier sur notre trajet. À la recherche d'un passage informel, nous trouvons une brèche dans le grillage déjà créé par une précédente personne. Lorsque les besoins de cheminement des habitants ne sont pas prévus et anticipés par l'équipe de chantier, les habitants trouvent et appliquent des solutions pour faciliter leurs déplacements. Le cas des caddies illustre également ces alternatives. « Les gens du chantier (...) c'est comique parce qu'ils font comme les habitants, ils se servent des caddies de Carrefour qui traînent. Tu sais il y a vachement de caddies qui traînent dans le quartier. Les gens s'en servent pour transporter des trucs » (Récit Naïm). Le quartier étant piéton, le transport de charges lourdes jusqu'aux appartements est facilité par l'utilisation de caddies volés aux supermarchés des alentours. Les alternatives et les possibilités de bascule permettent de stabiliser le quotidien en donnant l'opportunité de contourner aisément les gênes, nuisances ou obstacles. Pour être efficaces, ces alternatives et bascules doivent être mobilisables rapidement et facilement (ou que l'effort à fournir pour les utiliser ne soit pas supérieur à l'effort de faire avec la gêne).



Figure 45 : Un caddie utilisé par les ouvriers pour transporter leurs outils dans un appartement en travaux au 50 Arlequin. Photographie Maïlys Toussaint, 7 novembre 2016.



Figure 46 : Un caddie en attente de son prochain utilisateur dans une coursive du 50 Arlequin. Photographie Maïlys Toussaint, 26 mars 2016.

Prendre place

L'une des manières de stabiliser son quotidien c'est aussi de prendre, ou de reprendre sa place. Nous l'observons d'abord au travers de la matérialité. En observant les façades d'immeuble en cours de réhabilitation, nous constatons que certains habitants réinvestissent des espaces précédemment mobilisés par les travaux : « En zoomant sur les façades pour capturer

les détails d'une partie complètement refaite, je remarque, parmi tout ce neuf et pour l'instant un peu immaculé, des pots de fleurs. Je zoome encore. Il y a même une cage d'oiseau accrochée à un volet. On voit la vie qui se réinstalle » (Récit 40 Arlequin 19 mars 2016). Réinstaller ses objets est une manière de réinvestir l'espace et de réinstaller son quotidien, de retrouver ses habitudes précédemment empêchées. Cette manière de prendre place, nous l'observons ensuite au cours des échanges entre habitants et professionnels. Lors de la réunion de lancement de concertation, il est prévu un temps de présentation de l'équipe en charge du projet avant de commencer la concertation, mais les habitants modifient le déroulement de la réunion. Au lieu de finir leur présentation, les membres de la nouvelle équipe se retrouvent à répondre aux questions des habitants. Un habitant prendra la parole pour mentionner deux thématiques auxquelles il estime que l'équipe devrait penser. Il réclame : « Je demanderais aux conseillers présents ici, d'essayer de noter. Parce que nous avons eu des oui oui depuis longtemps. » Et s'il force les choses pour être entendu, c'est pour parler de la place d'un autre groupe d'individus, celle des jeunes. Il souhaite trouver une place pour les jeunes, au sens littéral : leur trouver ou leur donner un endroit pour se réunir, autre que les halls d'immeuble et les caves. Lors de cette même réunion, d'autres personnes feront de même pour amener des sujets qu'ils estiment importants. Un homme s'annonce comme membre d'une association, et dit travailler sur « d'autres préoccupations » qu'il souhaite que la « co-construction » prenne en compte. Il liste une à une huit thématiques et finit par expliquer la raison de sa prise de parole : « Comme je pense qu'il n'y a pas de temps après la discussion en groupe, de mise en débat, c'est pour ça que je voulais communiquer ça maintenant ». Lors d'une autre réunion, celle de l'atelier de concertation sur les galeries de l'Arlequin, là aussi, les habitants prennent la parole avant la fin de l'introduction faite par les membres de l'équipe. Les habitants s'imposent, prennent place au sein des réunions, ils imposent leur question et forcent les professionnels à considérer leurs problématiques. Nous avons pu ensuite rencontrer les membres de l'équipe en charge de la concertation et les interroger sur ce sujet. Ils confirment cette capacité des habitants à prendre place, en particulier dans le projet. Ils ont vite remarqué que les habitants étaient très au courant : « Des gens qu'on percevait déjà comme très au courant de ce qu'il se passe, y compris dans les termes techniques ». « J'ai eu l'impression qu'il y avait déjà des rôles assez bien établis. Pendant les réunions publiques, c'est le moment où on fait valoir sa posture, d'opposant ou autre ». De manière générale, l'équipe se sent poussée par la mobilisation tout au long du projet. « (...) moi je trouve que les habitants nous ont un peu forcés à inscrire des sujets sur l'agenda du projet, enfin à mettre le focus sur certains points. Ils nous ont fait remonter des points durs » (Récit L'agence en charge du deuxième volet de la rénovation). En prenant place

de manière assez ferme, et ce même en dehors des réunions prévues à cet effet, les habitants parviennent à influencer le devenir du projet : « On a présenté une démolition (...) Et les associations sont venues vers nous, en nous demandant de nous justifier, en nous disant que c'était inacceptable. (...) Et là le projet urbain s'est rajusté, du coup on dialogue avec les habitants et on a conservé l'immeuble » (Récit L'agence en charge du deuxième volet de la rénovation). C'est donc aussi collectivement que les habitants prennent place. Cette manière de s'imposer, ou de ne pas s'effacer, d'être présent, d'oser réclamer le dialogue, permet aux habitants non seulement d'influencer l'instant, mais aussi le devenir du quartier. Par ce biais, ils parviennent à stabiliser leur quotidien, ou du moins, à minimiser les déstabilisations.



Figure 47 : Pots de fleurs et cage d'oiseaux aux fenêtres du 40 Arlequin.
Photographie Maïlys Toussaint, 19 mars 2016.

Communiquer

Au cours de notre enquête, il devient vite évident qu'il se passe quelque chose autour de la communication, et qu'elle constitue un enjeu important pour faciliter le déroulement des deux projets de réhabilitation. Nous constatons que pour chacune des deux montées en réhabilitation, une personne est en charge de la communication avec les habitants. Du côté du 50 Arlequin c'est l'entreprise des travaux qui s'en charge en créant le poste de « responsable de la relation résident ». Le responsable est présent sur place dans un bureau à la première courive. Et du côté du 40 Arlequin, c'est le bailleur social qui dédie l'une des membres de leur personnel à la relation résident. Elle travaille depuis l'agence située à quelques minutes à pied du quartier et se rend sur place si besoin. « C'est vrai que l'information ne se diffuse pas facilement. Donc le fait d'être souvent sur le quartier, et qu'il y ai un numéro direct pour qu'ils puissent poser leurs questions ou voir avec nous des problèmes d'ordre technique, ça les rassure. Moi je peux me déplacer et voir directement avec eux » (Récit Bailleur social du 40 Arlequin). En permettant de rassurer les habitants sur certains points, la communication peut réduire les inquiétudes des habitants et ainsi participer à amoindrir la déstabilisation de leur quotidien. Khaled décrit le responsable de la relation résident du 50 comme une interface. « Ils ont mis quelqu'un qui sert d'interface. C'est Bouygues qui est le maître d'œuvre, mais il y a une foultitude d'entreprises qui travaillent, et la coordination est faite par Bouygues. Ils ont mis un jeune homme magrébin, il parle arabe. Ils sont prévoyants. Évidemment ça crée de l'empathie en quelque sorte » (Récit Khaled). Si Khaled dit que l'entreprise est prévoyante d'avoir mis un jeune homme magrébin et que cela crée de l'empathie, c'est parce qu'un certain nombre d'habitants présents sont eux-mêmes magrébins. Nous ne pouvons pas affirmer que c'est un choix délibéré de l'entreprise, mais c'est ce que sous-entend Khaled. Le pari de l'entreprise serait que la culture partagée entre les habitants et le responsable de la relation résident faciliterait les échanges et créerait une proximité. Que ce choix soit une réalité ou non, tout est mis en œuvre pour faciliter la communication avec les habitants puisque cela facilite le déroulement des travaux, et dans une certaine mesure, la vie des habitants également. C'est d'ailleurs une demande des habitants, que d'avoir l'opportunité de dialoguer et d'échanger : « Il faut qu'on ait le plus vite possible une rencontre avec les techniciens de la ville de Grenoble et de la Métropole. On en a besoin. Il n'y a plus de communication. On a besoin que la ville nous parle, on est largué, on est paumé. Merci » (Récit Réunion de lancement de concertation). Les entreprises et bailleurs ne sont pas les seuls à user de cette stratégie pour apaiser la vie quotidienne du quartier. Nous relevons dans nos données que les habitants (ou du moins les

collectifs d'habitants) utilisent aussi la communication comme un outil de facilitation et d'apaisement. La présidente de l'association des habitants du 30-40 nous fait part de cette démarche menée par les habitants auprès des pompiers et de la police. Les relations avec les pompiers et avec la police étaient précédemment très tendues, et c'est par un travail d'échanges et de communication qu'ils parviennent collectivement à apaiser les tensions. « 2010 il y a le braquage. (...) Et après, à l'automne qui suit, un pompier qui se fait tirer dessus. (...) Blessé, heureusement pas gravement, mais du coup tollé des habitants disant c'est quand même incroyable, on n'est pas tous comme ça, on va réagir, et travailler avec les pompiers » (Récit présidente de l'association des habitants). Les habitants veulent faire savoir qu'ils ne tolèrent pas les agressions d'autres habitants envers ces corps de métier et souhaitent que les choses changent. Les habitants participent notamment à fournir aux pompiers et aux policiers des sortes de formations pour qu'ils apprennent à se déplacer et se repérer dans la complexité du quartier, ce qui participe aussi à faciliter leur travail. « On travaille beaucoup avec les pompiers. Parce qu'on a eu beaucoup une culture du feu dans les montées ici » (Récit présidente de l'association des habitants). Le travail de communication avec la police a consisté à apaiser autant les tensions du côté des habitants que du côté des policiers. La présidente explique que depuis 2000 la « manière d'intervenir de la police (...) était toujours disproportionnée » et que « La Villeneuve était vécue comme un endroit dangereux où vivaient des fous furieux ». Les habitants ont créé le collectif Villeneuve Debout après les émeutes pour trouver un entre-deux afin que la police puisse mener son travail dans le quartier. « On s'est beaucoup battu aussi là-dessus. (...) on voulait que la police fasse partie de quelque chose qui existe. (...) Or ils ne connaissaient pas du tout le quartier. Donc on a eu beaucoup de rencontres avec la préfecture. (...) Ils passaient à la Villeneuve, ils étaient terrorisés les flics. (...) Alors que maintenant (...) ils passent comme s'ils étaient chez eux. Ils ne passent plus en reculant comme ça, (...) viser les fenêtres des gens, c'est quand même bizarre quoi. En ce moment on ne voit plus ça. On voit les flics passer, dire bonjour aux habitants, mais aussi aller demander les papiers » (Récit Présidente de l'association des habitants). Ce travail de communication et d'échange entre différents groupes permet d'apaiser la vie quotidienne. La police n'a plus une présence d'emblée agressive et peut faire partie du décor de la vie quotidienne. Nous le constaterons lors d'une de nos visites, en traversant la place du marché : « (...) ils montent la garde. (...) Une dizaine de policiers sortent comme ça du magasin. Il est 15h, il y a du monde dehors (...) Une scène complètement folle pour moi qui ne paraît surprendre personne autour » (Récit Les habitants en ont marre). Cette scène de policiers qui fouillent un commerce fermé semble être ordinaire pour les personnes présentes sur la place qui continuent leurs activités comme si de

rien était. Nous faisons alors l'hypothèse que cette scène fait bien partie d'un quotidien. Une bonne communication permet d'influencer l'acceptabilité du projet chez les habitants, mais aussi d'apaiser des tensions entre différents groupes présents dans un même espace (comme la police et les habitants). La communication permet de réduire ou de supprimer des incompréhensions pouvant être anxiogène ou sources de déstabilisation. Par la communication, amenant une compréhension commune de la situation et des différentes perspectives, par l'échange et le dialogue, il est possible de ramener de l'ordinaire et de l'apaisement. La communication stabilise directement le quotidien en réduisant les incompréhensions et peut enclencher ou faciliter les processus d'habituations.

Supporter

Lorsque toutes les autres manières de stabiliser son quotidien ne sont pas possibles, il ne semble rester que la possibilité de supporter. Les habitants parlent de supporter ou de ne pas supporter des nuisances, comme celles du bruit ou de la poussière. « Le soir quand je m'endors j'ai les oreilles qui bourdonnent tellement il y a du bruit. Le bruit, c'est insupportable, c'est le bruit le pire » (...) « Elle dit que c'est insupportable, mais qu'elle sait qu'elle n'a pas le droit de se plaindre parce qu'ils vont avoir la chance d'avoir des logements tout beaux, tout rénovés. (...) Elle ne veut pas se plaindre non plus de la qualité des travaux. Elle me dit que certaines choses sont mal faites, mais qu'elle n'ose pas le signaler de peur que cela retombe sur l'ouvrier qui a fait ce travail » (Récit Les habitants en ont marre). Elle tente de supporter ce qu'elle décrit comme insupportable, et se trouve des raisons pour le faire. Elle estime ne pas avoir le droit de se plaindre puisqu'elle va bénéficier à terme d'une amélioration de son logement. Elle souhaite protéger les ouvriers des retombées de ses plaintes, et choisit d'épargner de la souffrance à d'autres, en prenant sur elle. En d'autres mots, elle supporte en silence, sans manifester sa propre souffrance. Khaled lui s'interroge. Pourquoi supporter les travaux ? « Moi ça fait trois ans que j'ai demandé à quitter cet appartement. Je le quitterai. Donc je n'ai aucun intérêt à ces travaux. Pourquoi est-ce que j'en supporterais les désagréments ? » (Récit Khaled) Puisqu'il ne va pas bénéficier d'un logement rénové, Khaled ne voit aucun intérêt à supporter les travaux. Quand bien même, il les supporte le temps qu'il y habite encore. À la différence que lui s'exprime plus librement et fait savoir qu'il en a marre. Dans le fait de supporter, il y a aussi la notion de subir. Supporter, c'est aussi être capable de subir, que ce soit en silence, ou en étant capable de résister à la nuisance. Et dans ce cas de figure, un grand nombre d'habitants supportent les travaux. « Moi je dis même que les gens ils subissent plus qu'ils ne ragent hein.

Je ne sais pas si beaucoup de gens ailleurs tiendraient ce truc-là quoi. » (Récit Présidente association). La présidente de l'association des habitants s'étonne de la capacité des habitants à supporter ce qu'il se passe. Selon elle, ils subissent, et supportent, bien plus que ce qu'ils ne le laissent transparaître. Supporter, c'est comme tenter de mettre en veille ses émotions et ses ressentis, de mettre en veille ses réactions à des stimuli, dans l'espoir que les choses finissent par passer et qu'on ait tenu pendant la tempête. Tout comme l'habitante supporte en silence en attendant que le logement soit enfin rénové. « Supporter, c'est attendre en attendant que les phénomènes cessent. Mais ces phénomènes doivent être envisagés comme temporaires et doivent représenter un intérêt à l'attente pour ne pas passer du domaine de l'insupportable à l'intolérable (Breviglieri, 2009) » (Toussaint, 2019b, p.32). Nous verrons dans les pistes que nous proposons dans le chapitre suivant qu'il existe également une injonction à supporter, et que des conditions incitent les habitants à supporter en silence.

[*in situ* n°7 : stigmatisation]

Récit Regarder la Villeneuve avec un artiste :

« Il veut photographier les gens et le quartier. (...) Pour l'instant Nicolò me dit qu'il est en repérage. (...) Je le rejoins. Il veut se promener, et découvrir des endroits qu'il n'aurait peut-être pas encore vus. Je comprends qu'il est déjà venu plusieurs fois. Il m'explique qu'il fait du repérage la journée, et qu'il revient la nuit pour prendre ses photos. (...) Il me dit qu'il joue avec les fonctions de son appareil pour avoir du flou et des couleurs, il prend des photos la nuit pour capter les lumières. Pourquoi la nuit ? Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris la réponse. On se parle en anglais et en français. Il me parle du rêve. C'est parce qu'il essaye de prendre des photos comme dans un rêve. Pour lui, la nuit est un moyen de parler du rêve de la Villeneuve. Il a déjà senti qu'il se passait quelque chose avec le rêve ici. Il me dit que c'est comme entre rêve et cauchemar. Entre des choses qu'on fabule et des choses qu'on exagère, dans le bon ou le mauvais sens. Et aussi le rêve, parce qu'il y a quelque chose d'idyllique ici, comme avec le parc. Le cauchemar, c'est un mot un peu exagéré, mais on a du mal à en trouver un autre pour communiquer. Rêve et cauchemar c'est aussi parler du monde parallèle de la nuit, des bons et des mauvais moments produits par notre esprit qui se libèrent pendant qu'on s'assoupit. Et c'est aussi l'idée d'utopie et de stigmatisation. Je trouve que c'est une chouette idée, même si je ne suis pas sûre de réussir à saisir toutes les subtilités de ses pensées d'artiste.

Il me dit qu'il trouve que c'est exagéré ce qu'on dit de la Villeneuve. (...) Je lui demande qu'est-ce qu'on a bien pu lui dire. Il me parle d'une fille qu'il a rencontrée, qui travaille à la place du marché. Elle a dit à Nicolò qu'elle ne connaissait rien de la Villeneuve, parce qu'elle n'est jamais allée se balader plus loin que la place du marché, en 4 ans. Je fais les gros yeux pour montrer ma surprise. Il me fait comprendre qu'il a été tout aussi surpris que moi, et m'explique : en fait, on a dit à cette fille que le quartier était dangereux, et qu'il ne fallait pas s'y aventurer seule après 14h. Du coup cette fille n'y est jamais allée. Elle se rend à la place du marché pour aller au travail. Mais elle n'est jamais allée plus loin. Elle n'est jamais allée découvrir le reste du quartier, par peur. Je pensais que c'était seulement les gens de l'extérieur qui avaient peur d'y rentrer, mais apparemment, même quand on y travaille, c'est encore possible de ne pas oser aller plus loin dans le parc. Il me dit qu'à travers ses photos il a envie de contredire ce qu'on dit de la Villeneuve. Que la Villeneuve ce n'est pas seulement le mauvais côté. Il dit que c'est exagéré, que le quartier est stigmatisé et qu'il ne le mérite pas. Il me dit qu'il y a du danger partout. Que lui aussi, à Milan, il pourrait lui arriver quelque chose, et qu'il fait attention partout quand il est tard. »

Chapitre 9 :

Réflexions sur l'habitation aux ambiances de la rénovation

Stigmates. Une souffrance qui teinte les expériences vécues et les ambiances du quartier

Les stigmates sont une atteinte aux personnes, aux ambiances, ou encore au quartier. Ils altèrent à la fois la matérialité des espaces et l'expérience faite des ambiances. À travers ces stigmates, des idées, des discours ou des perspectives s'inscrivent dans la réalité. Et lorsque ces idées, discours ou perspectives s'inscrivent dans la réalité, les stigmates viennent teinter l'expérience faite des ambiances. Ils peuvent teinter, marquer, ou encore altérer l'expérience vécue et les ambiances. Nous avons deux façons d'aborder les stigmates. L'une plutôt physique qui se rapproche de l'idée de la cicatrice, qui solidifie une mémoire douloureuse en s'inscrivant dans la matérialité (comme l'état de dégradation des montées d'immeuble, ou les traces de la démolition sur les façades). Et l'une qui correspond au fait d'être stigmatisé, à la stigmatisation. Cette manière d'aborder le stigmate correspond à la définition qu'en propose Goffman, comme un désaccord sur l'identité. « Selon Goffman (1975), il y a stigmates lorsqu'il existe un désaccord entre l'identité sociale réelle d'un individu et son identité sociale virtuelle ou potentielle » (Morovich, 2014, paragraphe 6). En abordant la question du stigmate dans notre recherche, nous constatons que le stigmate teinte le présent et exerce une emprise sur l'expérience de l'espace urbain et des ambiances. Que cela soit en rappelant une douleur passée ou en imposant une identité. Dans notre corpus, nous remarquons une situation évidente où la stigmatisation, en imposant une perspective sur le quartier, peut empêcher totalement le vécu d'une expérience. Lorsque Nicolò débute son travail dans le quartier pour son exposition photographique à venir²², il rencontre une fille qui travaille à la place du marché. Nicolò nous raconte alors que cette fille - qui travaille depuis un certain moment à la Villeneuve - n'est jamais allée à la découverte du quartier, qu'elle n'est jamais allée plus loin que la place du marché, son lieu de travail. La raison étant qu'elle a été mise en garde que le quartier était un

²² Voir Tome 2, Récit : Regarder la Villeneuve avec un artiste.

quartier dangereux et qu'il ne fallait pas s'y aventurer. Nous voyons là l'impact du récit des autres sur sa propre expérience, sa propre réalité. D'autres habitants (ou employés) de la Villeneuve lui transmettent l'information que le quartier est dangereux, et cette fille fera le choix de ne pas s'y aventurer, ne pas le visiter, et ne pas le découvrir. Elle fait un évitement avant même de savoir à quoi elle se confronte. Le stigmatisme de la Villeneuve perçue comme rien d'autre qu'un quartier dangereux empêche la découverte d'une éventuelle autre perspective. C'est également ce qu'il se passe avec de nombreuses personnes extérieures à la Villeneuve. Les idées qui se diffusent à travers les médias et le bouche-à-oreille peuvent perpétuer cette unique version d'un quartier ghetto et dangereux n'ayant rien d'autre d'intéressant. Ces récits font que de nombreuses personnes n'osent pas s'y aventurer, malgré parfois une grande curiosité de le découvrir. Cela nous met sur la piste de considérer que le stigmatisme peut être un frein à l'habitation, puisqu'il est capable d'empêcher de vivre de nouvelles expériences et donc empêcher de renouveler ou de construire des habitudes. En laissant les discours stigmatisants sans nuances se propager, cela renforce aussi l'effet bulle et l'effet frontière. Nicolò comprend rapidement les implications de ces stigmates et le mettra en évidence à travers son travail. Lui aussi fait cette expérience d'une sorte d'avant/après être entré dans le quartier. Un avant constitué des paroles rapportées, et un après constitué de sa propre expérience. Après avoir fait l'expérience des ambiances du quartier, il s'opère un changement (ou du moins une actualisation) des perspectives. Il comprend qu'il se passe quelque chose entre le rêve et le cauchemar, une sorte de polarité qui colle à la peau du quartier. Le rêve c'est quand on est à l'intérieur du quartier et dans le parc, et le cauchemar c'est la vision de la société sur le quartier et la stigmatisation des habitants et de leur situation. À travers son exposition photographique, il met en évidence le fait que les a priori de l'ignorance perpétuent les stigmates. Tout comme le visiteur de la Villeneuve doit passer la muraille de l'Arlequin pour entrer, Nicolò invite le spectateur de l'exposition à rentrer à l'intérieur d'un cercle d'images suspendues au plafond pour découvrir les photographies. L'extérieur de l'exposition, sans images, reflète l'ignorance depuis l'extérieur. Il faut entrer pour vivre l'expérience. Demis, de Villeneuve La Série, présent à l'exposition, rappelle que vouloir se faire intégrer, chercher à se faire accompagner pour pouvoir entrer dans le quartier, c'est aussi perpétuer l'image d'un quartier fermé. Si les stigmates peuvent impacter l'expérience des ambiances, nous constatons qu'ils impactent aussi directement et très concrètement la vie quotidienne des habitants. C'est notamment le cas lorsque Khaled attend une livraison et se confronte à un livreur qui refuse de rentrer dans la Villeneuve. Le livreur demande à Khaled de se rendre à l'autre bout de Grenoble, et après négociation, ils se donnent rendez-vous aux abords de la Villeneuve. Khaled doit négocier et

s'adapter pour une démarche aussi ordinaire que recevoir son courrier ou ses colis. La stigmatisation du quartier modifie la réalité pour les extérieurs et empêche les activités ordinaires des habitants. Morovich avance que la rénovation urbaine « renforce la logique de stigmatisation » (Morovich, 2014, paragraphe 6) notamment en parlant de mixité (et nous avons vu la douleur associée au terme « ménages équilibrants ») et par la manière de sélectionner les bâtiments à démolir. Avant l'arrivée de la rénovation, le stigmate de la pauvreté produisait déjà des effets sur la matérialité et sur les ambiances. « (...) le conseil syndical qui gérait l'immeuble était très peu opérant. Il gérait que le minimum vital, mais en serrant la vis sans arrêt puisque c'est une copro très pauvre. Donc, pas de frais, pas de dépenses, pas d'amélioration de l'habitat, enfin des parties communes » (Récit Présidente de l'association des habitants). La copropriété étant pauvre, les montées d'immeuble ne bénéficient pas d'un entretien assez conséquent et les lieux se dégradent avec le temps. Le stigmate de la pauvreté altère la matérialité et produit une baisse de la qualité de vie, et altère les ambiances des espaces collectifs. Réactions en cascades, après la dégradation du bâtiment s'en suit la dégradation de la réputation des habitants. Selon les constats de Morovich, il y a un amalgame qui se fait entre le bâtiment et les habitants, et l'ensemble des habitants « sont vus comme des familles "à problèmes" » (Morovich, 2014, paragraphe 14). Tout cela vient teinter l'expérience quotidienne des habitants. Ils sont d'emblée perçus comme des personnes « à problème », des personnes à équilibrer. Lorsqu'il reçoit des lettres alarmistes de rappel de paiement de loyer, Khaled se sent traité comme quelqu'un qui a déjà des dettes ou des torts alors qu'il s'estime toujours à jour. Face à cette stigmatisation, les habitants peuvent tenter de lutter comme Khaled pour rétablir et faire entendre leur identité réelle, ou se décourager. Selon Morovich, la honte de la stigmatisation et la « non-considération de la part des décideurs amènent au découragement » des habitants (Morovich, 2014, paragraphe 15). Ils peuvent aussi changer de perception sur eux-mêmes et adhérer à l'identité qu'on leur attribue. Vergara dans *American Ghetto* (1995) dit avoir remarqué l'influence de l'environnement physique dans la destitution de la vie des gens. Selon ses observations, les habitants des ghettos intègrent l'idée qu'ils sont nuls parce qu'ils vivent dans les ghettos. Ils intègrent les stigmates. Leur monde leur dit qu'ils sont inférieurs. Selon leurs interlocuteurs, les habitants peuvent être traités comme un ensemble de personnes soit dangereuses, irresponsables, ou encore sales. Et cet a priori change directement la manière d'interagir des extérieurs avec les habitants. Cela a des répercussions immédiates sur les habitants et sur les ambiances. Par exemple le bailleur pensant que les habitants sont sales ne souhaite pas travailler pour réduire les jets d'ordure, ou encore la police qui par le passé se déployait systématiquement de manière agressive dans l'espace public.

Les stigmates semblent pouvoir freiner une habitude de plusieurs manières. D'abord par la souffrance qu'ils mobilisent. Le stigmate est souvent lié à la souffrance, une souffrance présente ou passée qui reste présente. Nous avons vu dans la partie 3 qu'il est difficile d'être dans l'habitude lorsqu'il y a de la souffrance. Le stigmate peut aussi freiner une habitude par l'empêchement de l'expérience, comme cette fille qui évite le quartier à cause de sa réputation, et qui, en s'empêchant de vivre une expérience, empêche une évolution ou une adaptation. La stigmatisation isole et cloisonne le quartier, et empêche sa découverte. Ainsi il devient quasi impossible pour tout extérieur de s'habituer à la Villeneuve et à ses ambiances. Le stigmate altère la matérialité, participe à la dégradation des conditions de vie des habitants. Les habitants sont donc soumis à davantage de stimuli désagréables et l'habitude est sollicitée. Lorsque les stigmates teintent les expériences vécues et les ambiances du quartier, les possibilités d'habitude peuvent varier. Soit, il n'y a pas d'habitude puisqu'il n'y a pas d'expérience vécue du quartier et juste un rejet. Soit, il ne peut pas y avoir d'habitude, car les expériences font souffrir ou sont bouleversantes. Soit, il y a une habitude à une réalité virtuelle ou potentielle (intérieurisation des stigmates). Si le fait de perpétuer des stigmates produit une impossibilité de renouvellement et d'adaptation, alors être capable de dépasser les stigmates pourrait inversement donner l'opportunité pour un nouveau. Donner une possibilité à des personnes, ou à des quartiers, de réaffirmer leur « identité réelle » face à cette « identité virtuelle ou potentielle » (Morovich, 2014, paragraphe 6). Dépasser les stigmates permet de laisser la place à une évolution, à de nouvelles expériences, en ne limitant pas une personne ou un lieu à ses douleurs ou erreurs passées.

Brèches. La porosité des ambiances et de la sphère personnelle des habitants

Les brèches, en ce qu'elles révèlent des failles, des passages, des discontinuités, révèlent une porosité des différents éléments observés. Cette porosité est à la fois celle des ambiances en elles-mêmes, mais aussi une porosité des éléments construits et de l'espace public (barrières, murs, etc.), ainsi qu'une porosité de la sphère personnelle des habitants (logement, espace intime, activités domestiques, etc.). Avec les brèches, nous remarquons que les espaces et les ambiances que nous étudions lors de cette recherche sont poreux. Winkin pointe aussi cette spécificité des espaces lorsqu'il explique à ses étudiants l'importance de se poser la question des frontières et délimitations :

« Vous allez essayer de dessiner topographiquement le lieu. Ce n'est pas facile. (...) c'est un exercice extrêmement utile (...) parce qu'il vous oblige à vous poser par exemple la question des frontières. Si vous prenez un parc public, où commence-t-il, où se termine-t-il ? S'il y a des grilles, cela paraît facile. Mais ce n'est pas toujours le cas. Et même quand il y a des grilles, vous pouvez vous demander : n'y a-t-il pas une sorte de zone d'entre-deux, un sas en quelque sorte, entre la ville, son animation, ses passants et le parc lui-même, qui peut apparaître comme une réserve, un lieu protégé. Il y a souvent un "jeu" entre les deux espaces. (...) Et la question des pourtours va vous apparaître comme une question qui mérite d'être posée » (Winkin, 2001, p.141).

Si Winkin parle de lieu, nous pouvons aisément appliquer ses idées pour parler des ambiances. Porter attention aux frontières c'est aussi porter attention à la porosité, au degré de porosité qu'il existe entre deux lieux, entre deux ambiances. Il peut être difficile de délimiter précisément des ambiances urbaines et architecturales. Winkin pointe la difficulté dans la discipline de l'anthropologie de cartographier des lieux, car il est parfois difficile de définir la limite entre deux lieux. Et parfois, cette limite est tellement poreuse que la frontière entre les deux peut devenir en elle-même une sorte de « zone d'entre-deux » (Winkin, 2001, p.141). Nous constatons cela sur le terrain. La porosité des ambiances peut compliquer la délimitation du terrain d'étude. Si nous voulions étudier les ambiances de deux montées en réhabilitation, la porosité des ambiances (et la distance qu'elles peuvent couvrir) fait que nous ne pouvons ignorer certains éléments même s'ils peuvent paraître éloignés du cadre de notre recherche. Nous étudions les ambiances des deux montées en réhabilitation, et finalement, au sein de ces ambiances très localisées se retrouvent également les ambiances du quartier. Nous avons vu par exemple que les ambiances liées à la stigmatisation dont le quartier fait l'objet ont des répercussions sur les ambiances des montées des 40 et 50 Arlequin. Et que les ambiances présentes au sein des montées des 40 et 50 Arlequin ne s'arrêtent pas aux murs de l'Arlequin. Comme nous l'avons vu avec Winkin qui parle de parc et de grilles, la porosité peut aussi concerner des espaces publics, des aménagements architecturaux ou paysagers, et des éléments

construits. Lors de nos visites de terrain, lorsque nous trouvons une faille parmi les longs grillages²³ qui délimitent les zones de chantier, cette faille est une porosité dans un espace compartimenté. Cette faille permet le passage des habitants et évite d'avoir à faire de longs détours. Des détours qui peuvent être chronophages, et qui peuvent avoir un impact surtout quand on souhaite accéder au tram de l'autre côté. Sur le terrain nous profitons également de cette brèche qui facilite notre déambulation. La faille dans le grillage facilite le déplacement en augmentant la porosité d'un espace aux frontières marquées. Cette porosité concerne également les logements et la sphère personnelle des habitants. Nous constatons qu'au cœur de travaux de réhabilitation en site-habité, les logements deviennent extrêmement poreux, peu importe comment l'habitant tente de s'en prémunir. Les ouvriers interviennent régulièrement dans les appartements et pendant des mois. Ces interventions qui atteignent la sphère personnelle des habitants ne s'arrêtent aux murs des logements, les sollicitations proviennent aussi des espaces communs, des appartements adjacents, des travaux de façades, des fenêtres et des balcons. Les habitants parlent souvent du bruit insupportable des perceuses qui peut émerger à tout moment. Même des travaux éloignés viennent résonner à l'intérieur des appartements en faisant vibrer la structure. Le bruit des travaux traverse portes, murs, fenêtres et appartements. Les logements des habitants sont totalement poreux aux nuisances sonores du chantier. Et si Khaled tente de s'en protéger avec des boules Quies, elles n'arrêtent pas le bruit. La porosité est totale. C'est toute la sphère personnelle des habitants qui est poreuse face à la rénovation qui s'infiltré. La porosité des espaces, des ambiances et de la sphère personnelle des habitants est une réelle question au cours d'un projet de rénovation urbaine. La porosité est d'ailleurs une thématique importante du projet de rénovation des Villeneuves (mais elle est pensée à l'échelle du quartier). Au départ de l'ANRU 1, la volonté était « d'ouvrir » le quartier sur l'extérieur, et ce à travers la démolition de portions dans le bâtiment de l'Arlequin. La démolition du 50 Arlequin sera appelée « une percée » dans le bâtiment, une percée qui réduit l'effet frontière reproché à l'Arlequin. Et l'un des objectifs du NPNRU (ANRU 2) est « d'améliorer » la porosité du quartier (Grenoble Alpes Métropole, 2012). Cette augmentation de la porosité (par la matérialité du bâti) entre les Villeneuve et le reste de la ville est déployée dans l'objectif de reconnecter les Villeneuves à la ville de Grenoble. Il y a des brèches qui sont bénéfiques et d'autres qui sont nuisibles. Les passages parmi les barrières sont par exemple de brèche bénéfique aux habitants puisqu'elles facilitent le quotidien. Tandis que l'intrusion du bruit dans les appartements est un exemple de brèche nuisible puisqu'elles laissent entrer les nuisances

²³ Voir Tome 2, Récit : Gravats et parkings démolis.

dans un espace d'intimité. Pour assurer le bon déroulement de la vie quotidienne, certaines sphères ont besoin d'être protégées et d'autres nécessitent d'être plus ouvertes. Nous verrons par la suite que la question de la porosité joue un rôle dans la vulnérabilité des habitants, puisque la variation de cette porosité peut les exposer ou les protéger.

Traces. Réactivation d'un passé dans le présent

Pour Veschambre, la trace (ainsi que la marque) est une « matérialisation dans l'espace d'une présence, c'est-à-dire d'une existence ou d'une action » (Veschambre, 2008 p.10). Quelque chose s'est passé et une trace en perdure. En matérialisant une existence ou une action, la trace laisse une mémoire dans l'espace. Nous pensons qu'en matérialisant dans le présent une partie de ce qu'il s'est passé, la trace peut réactiver une expérience passée. La trace est un mélange de souvenir et de rappel. Par exemple les traces de poussière chez les habitants rappellent le passage des ouvriers, mais aussi la présence du chantier. Les traces de poussières réactivent un passé qui peut être proche comme les interventions des ouvriers de la veille. La trace peut faire l'effet d'un rappel, et faire replonger dans une expérience. Elle peut réactiver des expériences déjà vécues, des souvenirs, des émotions, ou encore des réactions. La trace des anciens appartements démolis sur la façade du 50 peut stimuler chez certains habitants le souvenir d'un passé douloureux, d'une perte brutale. L'école maternelle qui a disparu avec les parkings silos démolis est une perte douloureuse pour l'institutrice qui y a travaillé. Même si nous mettons en avant ici des expériences négatives, la trace peut tout aussi bien rappeler des expériences positives. En rappelant des souvenirs et en procurant des expériences, la trace participe aussi aux ambiances du présent. La poussière laissée par les ouvriers crée une ambiance de chantier à l'intérieur des logements. Nous imaginons que lorsque la trace s'estompe ou disparaît, elle cesse d'alimenter le présent du souvenir. Nous le constatons sur notre propre observation de l'évolution des façades. Lorsque les façades sont terminées et que disparaissent alors les traces de la démolition et des travaux, cela fini par de plus réactiver chez nous le souvenir de la percée, de la fracture voire de la déchirure de l'Arlequin précédemment observée. Mais la disparition d'une trace peut aussi être source de souffrance. Veschambre expose clairement en quoi l'effacement des traces est une violence symbolique. Cette violence est vécue par ceux qui s'identifient aux traces en question. Les démolitions ont supprimé des parties du quartier et effacent « des traces, ayant parfois le statut de patrimoine, qui pourrait renvoyer à la mémoire de certains événements, de certaines activités, de certaines populations (...) Démolir c'est donc [aussi] supprimer des signes qui pourraient permettre une construction

mémorielle, une identification, une revendication d'appropriation de l'espace » (Veschambre, 2008, p.115-116). Parfois la disparition de la trace est un bouleversement, et parfois c'est son apparition ou sa trop forte présence qui bouleverse. La trace en elle-même ne parle pas d'habitude. Nous estimons que c'est la réaction à la présence de la trace ou à sa disparition qui peuvent nous renseigner sur l'habitude des habitants. Parfois l'habitude de l'habitant est telle qu'elle lui permet d'ignorer la présence d'une trace dans le quotidien et elle fait alors partie de la toile de fond. Mais la disparition brutale de ces traces de toile de fond peut aussi provoquer une réaction et nécessiter un processus d'habitude (comme la disparition du 50 Arlequin). Parfois la disparition d'une trace permet de faire disparaître des rappels désagréables et d'apaiser le quotidien (comme la disparition de la poussière). En étant capable de réactiver un passé, la trace peut autant réactiver une compétence acquise par le passé (pour la mobiliser dans le présent), que réactiver un traumatisme ou une souffrance du passé. En gardant une trace du passé en le réactivant dans notre présent, la trace est capable de participer à la construction d'identité et à l'appropriation des espaces et de sa vie quotidienne. Les traces peuvent constituer une base pour continuer d'évoluer en garantissant une intégrité ou une stabilité. Il peut y avoir des traces mémorielles qui font perdurer l'identité d'un groupe social, des traces qui permettent de se situer dans l'espace public, ou encore des traces d'appropriation qui permettent de s'ancrer dans un territoire.

Indices. Le mode d'emploi et l'enquête pour rétablir une aisance

Pendant notre enquête de terrain, nous avons été attentifs à la collecte des indices. Ces indices nous ont mis sur des pistes à suivre, nous ont permis de faire des découvertes et une fois rassemblés, ils nous ont permis d'étudier des phénomènes, d'apporter des réponses à nos questions. L'indice est en effet indissociable de la pratique de l'enquête. Nous avons vu dans le chapitre précédent que l'enquête est également l'une des façons d'agir mobilisées par les habitants pour stabiliser leur vie quotidienne. Les diverses enquêtes qu'ils mènent leur permettent de comprendre, de s'adapter, d'être prêt à certaines éventualités, d'ajuster ou de s'ajuster en fonction des besoins. « L'enquête, en permettant d'identifier et de comprendre un trouble, rend envisageable une intervention et permet de trouver des manières d'agir, elle permet alors de réduire ce trouble par le biais de la connaissance » (Toussaint, 2019b, p.32). Réduire une problématique rencontrée par le biais de la connaissance, c'est aussi le rôle du mode d'emploi, que nous avons également abordé dans le chapitre précédent. En ce sens, l'enquête et le mode d'emploi sont liés. Le mode d'emploi est une réponse anticipée à une

enquête qui va être menée. Le mode d'emploi rassemble des indices et les organise de manière à ce qu'un autre puisse immédiatement passer à l'action en suivant les étapes recommandées, sans se poser (trop) de questions. Le mode d'emploi épargne l'enquête en nous mettant sur une piste déjà toute tracée. Nous allons voir que le mode d'emploi et l'enquête permettent de rétablir une aisance, en facilitant le déroulement de la vie quotidienne, et en participant à réduire les incertitudes du moment et de l'avenir.

Dans les sections précédentes abordant l'enquête et le mode d'emploi, nous avons vu que les habitants utilisent ces deux manières d'agir pour stabiliser leur vie quotidienne. Ils mènent l'enquête et cherchent à comprendre (et parfois construire) les différents modes d'emploi qui leur permettraient d'être plus à l'aise. Naïm tente de déchiffrer les plans techniques fournis par l'entreprise pour savoir quel chemin il va emprunter pour accéder à son logement. La présidente de l'association des habitants, en collaboration avec d'autres habitants, étudie le mode de fonctionnement du bâtiment pour identifier d'où viennent les jets d'ordure et intervenir auprès des jeteurs. Les habitants tentent de connaître les dates et heures d'interventions dans leur logement. Ces enquêtes ont pour but, à terme, de faciliter la vie quotidienne. Le mode d'emploi permet aussi de réduire un certain nombre d'incertitudes. Des incertitudes qui, comme vues précédemment, participent à déstabiliser le quotidien. Encore faut-il que le mode d'emploi soit accessible et compréhensible par ceux à qui il se destine. Nous avons vu que Naïm, bien qu'architecte de formation, doit « plisser les yeux » pour comprendre les travaux à partir des plans fournis par l'entreprise. Naïm précise que ces plans sont techniques et que l'entreprise ne prend pas le temps de les décliner pour les destiner à des habitants. Des modes d'emploi trop complexes ou saturés d'informations peuvent ajouter de l'incertitude ou donner la sensation de ne pas être en mesure de comprendre. Mais le mode d'emploi peut aussi se transmettre oralement. C'est par ce biais que les habitants tentent de comprendre les travaux en allant poser une multitude de questions au responsable de la relation-résident. Le responsable prend aussi la position de médiateur en faisant une traduction du langage technique des travaux au langage courant. Il peut participer à transmettre le mode d'emploi aux habitants, à leur donner des éléments de réponse à leur enquête. Mais cela a des limites, celles de la propre compréhension des travaux par le responsable. Selon Naïm il n'est pas en mesure de répondre à toutes les questions sur le déroulement du chantier et les transformations à venir. La transmission du mode d'emploi aux habitants est aussi une stratégie également très mobilisée par le responsable de l'appartement pédagogique (l'appartement destiné à changer les pratiques des habitants sur leurs consommations d'énergie). Dans ce cas, le mode d'emploi est mobilisé pour faciliter un

passage à l'action en réduisant le plus possible la nécessité de mener enquête. Le responsable constate par sa propre expérience la complexité des informations à saisir ne serait-ce que pour acheter du matériel prêt à l'emploi (ampoules basse consommation, réducteur de débits d'eau, etc.) pour réduire ses consommations d'énergie. Selon lui, même les informations disponibles sur les emballages ne suffisent pas. Face à cette complexité des informations à saisir pour quelqu'un qui souhaiterait changer ou adapter ses pratiques, il met en avant l'importance de l'apprentissage. « Eh ben voilà, ça, il faut l'apprendre, et le logement pédagogique c'est pour ça. L'atelier c'est un apprentissage. » Et cet apprentissage passe notamment par la transmission du mode d'emploi (qu'il fournit à la fois à l'écrit, mais surtout à l'oral lors des ateliers pédagogiques). Le mode d'emploi comble le besoin d'enquête, ou facilite son déroulement. Les deux permettent un apprentissage, que cela soit de nouvelles compréhensions, compétences ou pratiques. Nous remarquerons également la dimension collective qui est engagée. D'une part les habitants peuvent mener des enquêtes collectivement (notamment pour régler le problème des jets d'ordure) et d'autre part la transmission des différents modes d'emploi est un partage de connaissances entre différentes personnes.

Nous voyons des points communs entre ces enquêtes et les processus d'habitation. L'enquête, en permettant d'acquérir des connaissances et/ou des compétences, participe à un moment ou un autre aux processus d'habitation, en rendant possible une amélioration des façons de faire et en rétablissant une certaine aisance des habitants dans leur vie quotidienne. Nous constatons que pour Dewey l'enquête est également liée à cette question d'équilibre et de déséquilibre entre les individus et leur environnement. Selon Dewey (1993), le moteur de l'enquête, ce qui déclenche le besoin d'enquête, c'est une situation qui est vécue sous la forme du déséquilibre. Nous pouvons faire la parallèle avec la présence d'une déstabilisation dans la vie quotidienne des habitants qui déclenche un processus d'habitation ou sa réactualisation. Selon Dewey, l'enquête a une matrice existentielle, elle est déclenchée non pas par un désir de connaissance, mais par un besoin vital de l'individu de rétablir un équilibre avec son environnement. La production de connaissance prend alors une fonction vitale. Et c'est l'enquête qui permet de passer d'un état de déséquilibre à un rééquilibre. L'enquête a une force opérationnelle et transformatrice (Dewey, 1993). Elle permet de comprendre la situation, d'acquérir des compétences, mais aussi de passer à l'action, de faire des choix, d'établir des stratégies. Nous pensons que l'enquête, comme l'habitation, vient répondre à un déséquilibre et donne la possibilité de réinstaurer une aisance des habitants dans leur vie quotidienne. Il nous semble que l'enquête a sa place dans les processus d'habitation. Il y a la possibilité que

l'enquête mène à de nouvelles habitudes, ou que l'enquête intervienne pour rétablir une aisance justement quand l'habitation n'est pas possible.

Porosité et vulnérabilité

Nous avons vu dans la section précédente sur les brèches que les ambiances du quartier et la sphère personnelle des habitants peuvent être poreuses. Nous avons également commencé à voir que cette porosité pouvait avoir des impacts bénéfiques ou au contraire néfastes selon les situations. Cette question de la porosité, elle nous est apparue premièrement devant la souffrance des habitants face aux multiples émergences au sein de leur logement. Nous constatons que leur logement ne joue plus un rôle protecteur et que les habitants sont en position de vulnérabilité vis-à-vis du chantier. Au cours de la réhabilitation en site habité, les logements sont devenus beaucoup plus poreux, et ce, peu importe à quel point les habitants tentent de s'en prémunir. Le bailleur du 40 Arlequin nous raconte qu'il y a des habitants qui n'ouvrent pas leur porte, certains parce qu'ils ne sont jamais là, mais d'autres parce qu'ils n'acceptent pas les travaux. Dans tous les cas cela ne suffit pas à les protéger puisque les procédures avec huissiers et policiers finissent par faire ouvrir les portes. Les ouvriers vont et viennent à l'intérieur de tous les logements. « Je savais qu'il y aurait ces travaux et que ça serait pénible. Encore que, je n'imaginai pas qu'ils feraient autant d'intrusions dans mon appartement » (Récit Khaled). Les habitants doivent ouvrir leur porte et les logements deviennent poreux à une diversité d'inconnus. Mais les portes ne sont pas les seuls espaces de porosité. En effet le bruit du chantier, lui, traverse toutes les barrières et rien ne semble pouvoir l'arrêter. Une habitante nous dira d'ailleurs que le pire, c'est le bruit. Il pénètre les logements et s'immisce jusqu'aux oreilles qui restent vulnérables malgré les tentatives de protection. « C'est infernal. On ne s'entend pas. On ne peut même pas écouter la radio. Quand je travaille sur mon ordinateur, je le fais avec des boules quies qui, en réalité, n'arrêtent pas vraiment le bruit » (Récit Khaled). Naïm s'inquiète aussi pour les cambriolages avec les portes laissées ouvertes et l'accès possible aux logements par les fenêtres. Nous constatons qu'il y a plusieurs sphères où les habitants sont atteints. À la fois la sphère du logement, mais aussi leur sphère personnelle et intime. En tant qu'êtres doués de sens, ils sont atteints par les bruits, les odeurs, etc. Il y a aussi la sphère sociale, ou collective, qu'ils doivent partager avec d'autres corps de métier. Il y a des ouvriers dans les parties communes, des enquêteurs (comme nous) qui s'immiscent dans des réunions ou des espaces associatifs. Cette grande porosité nous met donc sur la piste de la vulnérabilité des habitants. Ce qui fait la vulnérabilité à notre sens c'est de : ne pas pouvoir échapper à, ou éviter des

stimulations ; ne pas avoir de contrôle sur son environnement ; être exposés à des stimulations nouvelles, dérangeantes ou dangereuses ; ou encore d'être facilement atteignable. Nous pensons que les habitants sont exposés à une grande vulnérabilité par la porosité de leur logement. Le chez-soi semble être la place la plus sûre pour être vulnérable puisqu'il est un lieu supposé nous protéger, un lieu maîtrisé où nous avons un certain contrôle sur ce qu'il se passe. Mais pendant la réhabilitation, le logement ne joue plus son rôle d'enveloppe protectrice et les habitants n'ont plus la main sur ce qu'il peut s'y passer. Ils ne peuvent ni contrôler ni choisir ce qui va les atteindre, et ce, à l'endroit même qui est censé donner ces possibilités. Un logement avec trop de porosité ne répond plus à ce qu'on attend d'un logement. Et puisqu'ils sont locataires de logements sociaux, nous pouvons même considérer qu'ils n'ont aussi aucune prise sur le fait même de conserver ce logement. Ils peuvent être délogés, comme les habitants qui habitaient la partie démolie du 50 Arlequin, ou ceux qui habitaient les logements qui ont dû être libérés pour changer la configuration des montées. La porosité pourrait être synonyme de vulnérabilité. La vulnérabilité, comme la porosité, peut à la fois nuire ou être bénéfique. Une trop grande vulnérabilité peut sous-entendre qu'on est, ou que l'on se met, en danger, et une trop faible vulnérabilité peut signifier que l'on se ferme au monde. La porosité, comme la vulnérabilité, semble devoir être bien dosée. Et cet équilibre dépend des situations. Si cela semble évident que la sphère du logement ne doit pas être trop poreuse pour permettre une protection face aux sollicitations du monde extérieur, une trop faible porosité peut également être dangereuse. Nous avons vu dans le chapitre précédent qu'un habitant augmente la porosité des montées en fracturant illégalement une porte qui mène au 60 Arlequin, pour s'assurer d'avoir une sortie de secours en cas d'incendie. L'exemple des sorties de secours est un parfait exemple de porosité bénéfique. L'augmentation de la porosité est là synonyme de sécurité et de baisse de vulnérabilité. Nous voyons aussi dans la section « l'alternative et la bascule » que les habitants pouvaient emprunter les ascenseurs des autres montées en cas d'empêchement ou de panne. La grande porosité dans les cheminements possibles reprochée à l'Arlequin est (était) aussi un moyen de faciliter la vie quotidienne. Une grande porosité peut tout autant rendre vulnérable que protéger. Et de même, une faible porosité peut tout autant protéger que rendre vulnérable. Tout dépend de la situation rencontrée. Il semble aussi délicat de gérer sa vulnérabilité face aux sollicitations du monde extérieur que de gérer cette question de la porosité des bâtiments et logements. Il y a un juste milieu à trouver, entre ouverture et fermeture. Entre protection et vulnérabilité.

Impuissance, injonction à supporter, supporter l'insupportable

Nous avons vu qu'il existe une vulnérabilité des habitants avec la porosité des ambiances et notamment celle des logements. Nous constatons également qu'il existe une injonction à supporter et des formes d'impuissances qui mènent à plus de vulnérabilité encore. Pris dans des relations de pouvoir ou des questions d'intérêt général les habitants se retrouvent dans des situations d'impuissance et font face à une injonction à supporter ce qui leur pose problème. Cette impuissance et cette injonction à supporter peuvent affecter la manière dont est vécue la rénovation, et la manière dont peuvent se dérouler les processus d'habitation. En abordant la question de la porosité, nous avons vu que les habitants sont impuissants face aux nuisances du chantier et qu'ils ne peuvent pas se protéger de ses désagréments comme le bruit, la poussière, ou encore les intrusions des ouvriers. Mais cette impuissance s'étant à des tâches de leur vie quotidienne, comme le simple fait de travailler. Khaled (qui travaille à domicile) nous explique qu'il ne peut plus faire son travail de traducteur à cause des bruits du chantier, et les différentes solutions qui lui sont proposées ou qu'il tente de mettre en place ne fonctionnent pas. Il nous explique alors devoir trouver par lui-même d'autres endroits pour prendre ses rendez-vous téléphoniques. Il dit être « obligé » de se « délocaliser ». Les bruits du chantier restreignent des activités et les habitants sont impuissants, à la fois pour s'en protéger, mais également pour s'adapter. En effet cette impuissance se manifeste également à travers une impossibilité de s'adapter. Nous le voyons aussi dans le chapitre précédent au travers de l'incertitude et de l'empêchement. Si Khaled ne peut pas travailler quand il y a du bruit, il tente alors de s'adapter aux rythmes du chantier pour organiser son travail et caler ses rendez-vous. Mais il fait face à l'incertitude : lorsqu'il pose des questions, personne ne peut lui garantir quand il y aura du bruit et quand il n'y en aura pas. Il ne peut donc pas vraiment s'adapter. « Voilà où j'en suis réduit » dit-il. Il est impuissant, face aux besoins et aux rythmes du chantier, dont le déroulement prime sur les tâches de sa vie quotidienne. L'impuissance des habitants ne provient pas seulement du chantier, nous la constatons également dans la relation entre les locataires des logements sociaux et les bailleurs.

Nous allons voir que les circonstances font que les habitants sont, et se mettent, en position d'impuissance face aux bailleurs. Cela s'installe d'abord avec la relation commerciale, bien pointée par Khaled. « On a des relations qui sont codifiées. À chaque fois que j'ai un petit retard dans le paiement du loyer, ils m'envoient une mise en garde alarmiste. (...) eux ils ont ces exigences-là. Ce qui situe la relation au cadre, disons commercial ». Selon Khaled, les

relations entre habitants et bailleurs sont donc normalement « dans une logique de donnant-donnant ». Mais avec la réhabilitation en site-habité et ses désagréments, il n'y a plus cet équilibre de donnant-donnant. Selon Khaled, les bailleurs demandent aux habitants « de faire des sacrifices », « d'être compréhensif à leur égard. De servir leurs intérêts. Ou disons (...) de servir une espèce d'intérêt général ». Mais pour lui, « dans [ses] relations contractuelles, [il n'a] pas à accepter que leurs intérêts prennent le pas sur les [siens]. » L'appel à l'intérêt général qui prime sur les besoins habitants constitue en soi déjà une première forme d'injonction à supporter. Les propos de Naïm nous mettent sur la piste que cette impuissance et cette injonction à supporter ne s'arrêtent pas à la nécessité de l'intérêt général. Lui-même nous dit s'être interrogé. Il affirme que c'est très difficile de vivre le chantier et il ne comprend pas pourquoi les habitants ne se plaignent pas. « Je trouve que les gens sont très très disciplinés ici (...) Par rapport aux taux de nuisance qu'il y a ils sont vachement calmes hein. Nous on s'est plaint du fait que les ouvriers laissaient du bordel. On est les seuls à s'être plaint ». Naïm n'est pas un locataire social, il habite une résidence d'artiste, dans un appartement du 50, prêté par le bailleur à son association. Il a un statut différent, mais il vit le chantier avec les habitants. Après en avoir parlé autour de lui, il découvre que les habitants ont peur de s'exprimer parce qu'ils ont des loyers en retard ou des dettes envers le bailleur. « Ils sont trop pauvres, ils n'ont pas réussi à payer tout le temps le loyer, ils ont des dettes. Et du coup, parce qu'ils sont endettés, ils ont l'impression qu'ils ne peuvent rien dire ». En raison de leur situation économique défavorable au sein d'une relation commerciale locataire-bailleur, les habitants se mettent en sourdine et supportent en silence. Nous avons aussi abordé le cas d'une habitante qui ne se plaint pas pour ne pas causer de problèmes aux ouvriers, mais aussi parce qu'elle estime ne pas avoir le droit de se plaindre puisque son logement est en train d'être amélioré. Les habitants ne se sentent ni légitimes, ni en position de s'exprimer. Naïm pense que c'est également accentué par le fait que les habitants ne se sentent jamais vraiment chez eux. « (...) de toute façon le bailleur ne te donne jamais l'impression que tu es chez toi. Tu vois ils font des travaux, tu peux être déplacé, replacé. Tu as été mis là parce qu'il n'y avait pas de place ailleurs ». Cette sensation de ne pas se sentir chez soi, de dépendre de la bonne volonté d'un autre pour avoir un foyer est une chose de plus qui place les habitants en position de vulnérabilité. Les plus précaires peuvent perdre leur logement. Ils ne sont pas maîtres de leur trajectoire résidentielle, ils dépendent des bailleurs sociaux, et d'une variété de procédures qui vont décider de leur avenir. Et si certains ne se sentent pas légitimes pour s'exprimer, d'autres se sentent littéralement piégés. « (...) en parlant avec toi (...) maintenant, j'ai vraiment l'impression qu'on s'est fait piéger. (...) on est complètement pris dans un engrenage, auquel on a consenti d'une

certaine manière, parce qu'on les a admis là pour les travaux » (Récit Khaled). S'il se sent piégé dans les travaux, Khaled se sent aussi piégé parce qu'il n'a pas réussi à partir de son logement. Parmi les procédures existantes pour avoir ou conserver un logement, il faut encore réussir à se tenir au courant et à les réaliser, mais il faut aussi que ces procédures restent d'actualité. Il y a eu la mise en place d'une procédure de relogement exceptionnelle pour permettre aux habitants qui ne voulaient pas vivre au sein de la réhabilitation de changer de logement. Khaled a fait sa demande. Il est ensuite resté sans nouvelles pendant un an avant de tomber par hasard sur la responsable lui disant que cette procédure n'existait plus. Si Khaled ne parvient pas à suivre les procédures et mener à bien son projet de déménagement malgré son expérience de professeur de droit à l'université, nous pouvons imaginer la difficulté de la situation pour d'autres habitants qui n'ont pas de compétences juridiques et/ou simplement administratives. Khaled avait également demandé à quitter son logement par le biais d'autres procédures bien avant les travaux, et selon lui, c'est aussi le cas d'autres habitants. « Tu sais, leurs enfants ont grandi, ils se retrouvent avec un cinq pièces qu'ils payent 700 ou 800 euros, alors qu'ils ne sont plus que deux. (...) il y en a qui avaient demandé à changer de logement bien avant. (...) Mais, petit à petit, je commence à me rendre compte de l'arnaque. Et du fait que ça devienne peut-être même pas très réglo. Cette opération-là. Pour nous je veux dire. Il y a un abus quelque part » (Récit Khaled). Et alors, en même temps que certains sont forcés d'habiter des logements en travaux, et que la plupart n'osent pas s'exprimer, ces mêmes habitants doivent s'adapter aux rythmes et aux besoins du chantier, continuer d'ouvrir leurs portes, se rendre disponibles pour être présents pendant les travaux, et nettoyer après chaque intervention des ouvriers. Quand vient le moment où les dates d'interventions des ouvriers ne sont plus négociables, les habitants sont contraints par la situation à coopérer. Et s'ils ne sont pas disponibles, ils doivent laisser leur clé d'appartement au responsable de la relation-résident. Lorsque les habitants laissent leurs clés, ils donnent accès à l'intégralité de leur logement et de leurs biens, et se retrouvent encore dans une autre forme de vulnérabilité. Si le responsable de la relation-résident et les ouvriers démontrent qu'ils sont dignes de confiance, et souhaitent faire attention, nous avons vu avec Naïm qu'il est possible qu'ils ne tiennent pas ces engagements. Naïm, par le hasard d'un oubli qui lui fait faire demi-tour, découvre que son appartement est laissé grand ouvert sans aucune surveillance. Bien que cet acte puisse être justifié par diverses nécessités de l'équipe des travaux, il n'en constitue pas moins un abus de confiance pour les habitants. En plus de ne pas pouvoir faire confiance à ceux qui possèdent momentanément les clés, les habitants savent qu'ils peuvent se faire voler, par les portes laissées ouvertes, mais aussi par les fenêtres. « La semaine dernière, quelqu'un remonte et dit : oh je me suis fait voler mon iPad. Il avait laissé la

fenêtre de la cuisine entre-ouverte. (...) Il a appelé le médiateur qui lui a dit qu'il allait faire un truc, et puis il va rien faire. Ils embauchent je ne sais pas combien d'intérimaires, des fois c'est des mecs du quartier aussi. Ils en ont rien à faire » (Récit Naïm). Ainsi s'ajoutent aux multiples formes de vulnérabilité des habitants, différentes expériences d'impuissance, le tout en faisant face à une injonction globale à supporter (qu'elle soit clairement exigée par ceux en position de décider, ou qu'elle soit produite par la situation). Sans aide, sans compromis possible, et au fil des abus, l'expérience de la réhabilitation bascule vers l'insupportable. « (...) et bien vous voulez savoir ce que c'est de vivre au 40, moi j'ai les oreilles qui bourdonnent, voilà. Le soir quand je m'endors j'ai les oreilles qui bourdonnent tellement il y a du bruit. Le bruit, c'est insupportable, c'est le bruit le pire » (Récit Les habitants en ont marre). Le bruit qui s'imisce et qu'on ne peut empêcher de rentrer dans des logements devenus poreux aux nuisances illustre bien ce que peut être l'insupportable. C'est une atteinte dont il est impossible de se protéger. Avec des effets qui perdurent même lorsque la sollicitation s'arrête. Les oreilles continuent de bourdonner dans le silence. « L'insupportable s'apparente, pour le dire vite, à celui qui se tient continûment trop proche et qu'on cherche à éloigner. Il empêche autrui dans ses affaires intimes et l'englué dans ses affects personnels. Il l'encercle de sa présence et par là, l'expose à son influence » (Breviglieri, 2009, p.4). « Je les ai appelés pour leur dire que ça commençait à devenir un peu insupportable. (...) je fais de l'interprétariat par téléphone. Et je ne peux plus le faire à cause du bruit » (Récit Khaled). « (...) l'insupportable s'imisce progressivement sur les lieux familiers de l'entre-soi, il creuse une fatigue à vivre ensemble, il mine du dedans avant de faire éclater, dans un mouvement de rejet qui lui est adressé, une profonde réticence » (Breviglieri, 2009, p.4). Les habitants font face à des troubles multiples, dont certains sont plus difficiles à supporter. L'une des caractéristiques de l'insupportable est qu'il s'imisce dans les « lieux familiers de l'entre-soi » (Breviglieri, 2009, p.4). Les sollicitations du chantier provoquent un trouble de la familiarité (Breviglieri, Trom, 2003). Ces sollicitations empêchent le déroulement de la vie quotidienne, elles troublent le « bien-être chez soi », et provoquent « un sentiment d'intrusion, voire d'agression » (Breviglieri, Trom, 2003, p.407). Cette « présence étrangère dégrade l'environnement habité (...). Une menace de désappropriation affleure (...). La manifestation du trouble oscille entre l'*aversion*, qui traduit une violente répulsion (...) et la *phobie* qui, inversement, dessine un territoire impénétrable et forcément inhabitable » (Breviglieri, Trom, 2003, p.407). Le trouble dont on ne peut se protéger menace de désappropriation, et peut rendre le territoire inhabitable. Avec le caractère insupportable des sollicitations du chantier, avec l'impuissance des habitants, et avec l'injonction à supporter qui leur ait faite, peut-on encore parler d'habitation ? Ou est-ce justement là les signes d'une

habituations impossibles ? Le silence des habitants ne doit pas être confondu avec une capacité à supporter. Certains nous parlent de comment ils supportent, ou pourraient supporter, l'insupportable. Khaled avec son univers juridique nous met sur la piste de ce qui permettrait de supporter, de tenir en attendant que les nuisances cessent. Il mentionne notamment l'intérêt général, qui serait une cause pour laquelle on accepte de faire des sacrifices. L'intérêt général permettrait de relativiser ses propres souffrances en ayant à l'esprit que soi-même ainsi que le collectif finiront par tirer des bénéfices de cette situation temporaire. C'est un peu ce qu'exprime l'habitante quand elle dit ne pas vouloir se plaindre de la difficulté de vivre les travaux parce qu'elle sait qu'elle pourra bénéficier d'un meilleur logement au final. Mais Khaled lui, souhaite partir depuis des années et sait donc qu'il ne bénéficiera pas des avantages des travaux. « j'ai demandé à quitter cet appartement. (...) Donc je n'ai aucun intérêt à ces travaux. Pourquoi est-ce que j'en supporterais les désagréments ? » Selon lui il faut trouver un intérêt auquel les « citoyens peuvent être sensibles ». Si pour certains l'amélioration du logement peut suffire, pour d'autres ce n'est pas assez au vu des gênes subies. Khaled propose d'y ajouter un intérêt financier « la seule compensation acceptable, ce serait effectivement un crédit de loyer », « qu'ils nous proposent à ce moment-là une réduction du loyer ». La question d'un intérêt qui permettrait de supporter ne se manifeste pas seulement dans le cadre du chantier, mais aussi dans le cadre des enquêtes. Lorsque je parle de mon projet de recherche à l'habitante qui ne veut pas se plaindre « elle me dit, un peu sévère : "ah oui, et ça va servir à quoi de faire ça ?" » (Récit Les habitants en ont marre). Khaled aussi nous dit que les habitants ne voudront pas participer à notre enquête parce qu'ils n'en tireraient aucun bénéfice. « (...) ton amie là, elle m'a dit que tu serais intéressée. Mais les gens ça ne les intéressera pas de te parler. Parce que toi, tu fais ça pour ton truc, mais eux ça ne leur apportera rien du tout. À moins que tu fasses un article dans le journal, et encore dans quel journal, je ne sais pas trop » (Récit Khaled). Nous allons voir que l'enquêteur ou le professionnel peut être un indésirable, et qu'il peut rapidement basculer dans le domaine de l'insupportable. Il rajoute des sollicitations dans la vie quotidienne déjà saturée des habitants, et ce, parfois sans contrepartie. Nous allons voir que lorsque les habitants ne sont pas confinés à une position d'impuissance ils ont des manières de réguler les sollicitations et d'interagir avec l'insupportable et l'indésirable pour préserver la stabilité présente ou future de leur vie quotidienne.

Poser des limites. Éviter l'indésirable enquêteur et réguler les sollicitations

Nous avons vu au cours du chapitre précédent que les habitants déploient une diversité de manière d'agir pour tenter de stabiliser leur vie quotidienne et pour se prémunir contre les déstabilisations. Au travers des interactions entre les habitants et l'enquêteur indésirable, nous proposons de regarder comment les habitants réussissent aussi à réguler les sollicitations indésirables qu'ils rencontrent, à poser des limites, et donc à se prémunir contre une diversité d'atteintes possibles. Si nous abordons cette idée principalement en parlant d'enquêteur indésirable, il faut garder en tête que ces manières de se prémunir peuvent aussi concerner d'autres personnes, comme les professionnels qui interviennent dans le quartier (que ce soit dans le cadre de la rénovation urbaine ou d'autres) ainsi que d'autres sollicitations indésirables. L'enquêteur indésirable est celui qui amène avec lui des nuisances, qui procure des sensations désagréables. Mais tous les enquêteurs ne sont pas considérés comme des indésirables. Nous verrons en conclusion de ce manuscrit comment éviter de tomber dans la posture de l'indésirable pour mener une enquête en accord avec les besoins des habitants et les spécificités du terrain. Nous avons précédemment publié un article intitulé « La figure de l'enquêteur dans le quartier de la Villeneuve de Grenoble ». Cet article montre qu'entre les épreuves du passé, l'inquiétude du présent et l'anticipation de ce qui pourrait arriver, les habitants sont sur le qui-vive vis-à-vis de l'enquêteur qui peut les atteindre, et que ces affects négatifs troublent à la fois l'ordre interactionnel et la conduite ordinaire des activités (Toussaint, 2021). C'est en portant attention aux interactions des habitants avec nous, et notamment à leurs évitements, que nous commençons à travailler ces pistes de réflexion. Au lieu de voir leurs évitements comme un échec à recueillir la parole habitante, nous y voyons le signe de compétences, d'adaptations. Ils déploient des manières d'être et d'agir qui les prémunissent contre les atteintes dont ils peuvent faire l'objet. Les habitants de la Villeneuve sont susceptibles d'être en permanence des sujets d'enquête. Parfois même l'idée d'un zoo est énoncée par les habitants, sous-entendant que les extérieurs vont et viennent en observant les habitants aussi librement que s'ils venaient au zoo. Si les habitants sont sollicités jusque chez eux par des opérations de porte à porte, ils sont aussi sollicités dans les espaces publics, mais aussi dans les espaces collectifs (comme les lieux associatifs). Lorsqu'ils sortent, ils sont susceptibles de tomber sur quelqu'un qui les observe, qui cherche à les comprendre, qui cherche à travers une interaction avec eux à collecter des informations pour alimenter une quête personnelle. Nous-mêmes, nous avons été nous mêler aux habitants lors de réunions publiques, mais aussi à des moments collectifs comme les petits déjeunés du centre social, nous avons arpenté les coursives, nous avons observé les entrées

d'immeuble, etc. Et, comme nous l'avons vu dans la partie 2, beaucoup d'enquêteurs sont déjà passés, et certains en laissant derrière eux beaucoup de souffrances. Nous constatons que les habitants se sont habitués aux enquêteurs, à leur présence et à leurs pratiques. Mais s'habituer ne veut pas forcément dire être capable de tolérer une stimulation sans réagir, s'habituer c'est aussi savoir déployer des compétences rapidement (voire automatiquement) face à une situation. Nous constatons que les habitants déploient des manières d'être et d'agir face aux enquêteurs, mais aussi et surtout face à ce qui relève de l'indésirable, ce qui leur permettent de réguler leur quotidien et de réduire les sources de déstabilisations. Les travaux de recherche sur les indésirables parlent plutôt de sans-abris, de toxicomanes, de prostituées, de « punks à chien », de vendeurs de rue, ou encore d'étrangers, de migrants ou de réfugiés. Mais « l'inventaire n'est bien sûr jamais clos, tant la catégorie d'indésirable est large et dépend in fine de ceux qui définissent des individus ou des groupes comme indésirables » (Estebanez, Raad, 2016, paragraphe 8). « L'indésirabilité n'est pas une propriété intrinsèque aux personnes qui sont ainsi qualifiées, mais bien le résultat d'une assignation à identité : ce sont les rapports de domination qui produisent des indésirables et contribuent constamment à les redéfinir » (Estebanez, Raad, 2016, Paragraphe 10). S'il peut paraître étrange d'aborder l'enquêteur (que ce soit le chercheur en science sociale ou le journaliste) comme un indésirable dans l'espace public, nous constatons bien des traitements similaires. Nous ne pouvons pas dire que les enquêteurs soient clairement désignés comme des indésirables par les habitants, mais ce qui désigne les enquêteurs comme indésirables, ce sont les « mesures dissuasives » établies à son encontre. Selon Antoine Fleury et Muriel Froment-Meurice (2014) ce sont les mesures dissuasives qui désignent des groupes comme « indésirables ». Ces mesures « visent en particulier des usages perçus comme des "nuisances" ou des "incivilités" et qui suscitent ou pourraient susciter des plaintes de la part d'usagers dont les pratiques sont jugées plus légitimes et plus adaptées à la fonction des lieux (résidents, commerçants, touristes, etc.) » (2014, p.5). Les habitants sont en effet plus légitimes que l'enquêteur au sein de ces montées habitées, mais aussi dans les espaces collectifs. L'enquêteur qui vient ajouter des sollicitations non désirées et des nuisances devient alors celui qui est indésirable. Parfois, cela va au-delà du terme d'indésirable, de celui qu'on ne veut plus voir, et l'enquêteur peut aussi devenir l'insupportable, celui qui « creuse une fatigue à vivre ensemble », et qui, « dans un mouvement de rejet qui lui est adressé » fait éclater « une profonde réticence » (Breviglieri, 2009, p.4). Et dans le cas où l'enquêteur trahi les habitants et leur porte préjudice nous serions plus proches du registre de « l'intolérable », qui « convoque en réponse à son irruption une résistance motivée politiquement, formant un front d'opposition » (Breviglieri, 2009, p.4). Nous avons vu que les

habitants se sont mobilisés, collectivement et juridiquement, et ont porté plainte contre le documentaire d'Envoyé Spécial (abordé en partie 1) pour obtenir réparation. Nous remarquons un point commun entre la figure de l'enquêteur pendant notre enquête et les indésirables dans les espaces publics : les habitants craignent une sorte de contamination. « Ce qui est cependant remarquable est la crainte de la contamination que les acteurs dominants manifestent. Il ne s'agit bien sûr pas tant d'un risque de contamination microbienne que sociale, avec la peur d'être soi-même touché et transformé par la présence des indésirables. » (Estebanez, Raad, 2016, paragraphe 41). En effet l'enquêteur peut impacter leur vie quotidienne et teinter l'expérience vécue des ambiances. Cette possibilité d'être touché et transformé est présente, mais surtout parce qu'elle s'est déjà réalisée, les habitants ont déjà été touchés et transformés par les enquêtes. Face à ces risques d'être contaminés, d'être atteints par les enquêteurs, les habitants trouvent des solutions. De la même manière qu'un organisme va intégrer les sollicitations de l'environnement pour y répondre et restaurer un équilibre (Dewey, 1993), les habitants tentent aussi de restaurer l'équilibre de leur quotidien. Ils développent des réflexes défensifs face à ce qui viendra les déranger. Pour Breviglieri, l'intolérable et l'insupportable ont d'ailleurs en commun qu'ils génèrent une tonalité affective et anxieuse et que leur présence appelle à « un réflexe défensif exigeant des barrières protectrices (réglementaires, matérielles ou symboliques), délimitant de l'inatteignable, de l'inviolable et de l'inaltérable » (Breviglieri, 2009, p.5). Au cours de notre enquête, nous nous heurtons en effet à ces barrières protectrices, et celles-ci nous renseignent sur ce qui doit rester « inatteignable ». (Nous verrons en conclusion que nous ferons le choix de respecter ces barrières, ces limites, et que cela nous mène à penser une enquête plus sensible.) Les habitants présentent en effet des manières d'être et d'agir protectrices dans les interactions avec l'enquêteur, leur permettant d'instaurer des limites aux sollicitations qu'ils peuvent rencontrer dans leur quotidien. Ce faisant, ils restaurent, au moins en partie, un environnement plus stable. Ces manières d'agir se retrouvent pour beaucoup dans notre précédent chapitre abordant ce qui stabilise le quotidien, et celles-ci peuvent s'appliquer bien évidemment à d'autres sollicitations indésirables que celles provoquées par l'enquêteur. Certaines manières d'être s'apparentent à des tentatives d'*évitement* dans l'interaction (Goffman, 1974), qui permettent de ne pas répondre à une sollicitation non désirée, en écourtant l'interaction, en évitant le sujet abordé par l'enquêteur, ou en montrant du désengagement. Yves Winkin propose également de parler de stratégie de « pare-engagement » (2001, p.144) utilisée pour essayer de ne pas s'engager dans une interaction. Le passage par une porte peut être utilisé comme moyen de se désengager d'une interaction comme un moyen de se réengager dans une autre interaction (Winkin, 2001, p.145).

Winkin propose de porter attention aux types d'engagements que les « coparticipants produisent », « quelle posture physique, quelle tension dans les épaules, quelle position des mains (...) » (Winkin, 2001, p.143). « Nous avons tous vécu des situations semblables et nous sommes tous passés maîtres dans l'art de gérer ainsi ces petites choses de la vie ordinaire qui n'ont l'air de rien, mais qui, pour Goffman, sont essentielles pour une bonne gestion de la vie sociale » (Winkin, 2001, p.145). Ces petites choses sont en effet essentielles pour les habitants, afin de se prémunir, mais elles sont aussi essentielles pour comprendre à la fois ce qu'il se passe sur le terrain ainsi que ce que nous produisons dans l'interaction en tant qu'enquêteur. « Ces petites choses » utilisées par les habitants ne se limitent pas à l'évitement ou au pare-engagement. Nous constatons notamment que les habitants ont des stratégies de protections collectives. Certains nous demandent très clairement de ne pas aller faire de porte-à-porte pour laisser les habitants tranquilles. D'autres restent évasifs, comme Mohamed qui ne souhaite pas nous présenter à d'autres habitants. Il y a des acteurs du quartier qui participent également à cette protection, comme les bailleurs ou la régie de quartier, qui nous donnent peu ou pas de contacts, qui font attention à quel enquêteur ils accordent un entretien, font attention à ce qu'ils disent, et nous préviennent des blessures que l'enquêteur est capable d'infliger aux habitants et au quartier. Nous remarquons aussi tout l'inverse de l'évitement. Certains habitants provoquent volontairement des interactions avec nous. Ils nous interrogent, nous questionnent, nous taquent. Certains demandent nos papiers d'identité sous ton d'humour. D'autres nous imitent en train de prendre des photos. Nicolò rencontrera des hommes qui tentent de le dissuader de prendre des photos et de le faire partir. Comme pour nous rappeler qu'ils sont là, ces interactions nous questionnent, dans l'instant, sur ce que nous sommes en train de faire. Ces habitants qui font un pas vers nous, nous rappellent constamment que nous sommes en train d'observer, d'épier, des êtres humains dans leur vie quotidienne. Ils nous font nous interroger sur notre légitimité, ou du moins celle de nos actes et pratiques, dans l'espace qu'ils partagent. Ces interactions se produisent dans le cas où la personne ressemble à un enquêteur, un observateur extérieur. Mais cela peut être radicalement différent avec d'autres personnes. Nous remarquons en effet que les habitants sont capables de différencier très rapidement l'enquêteur du visiteur ou du passant. Au fil des années de présence dans le quartier, nous avons aussi recueilli (avant et pendant notre enquête) des témoignages où les habitants viennent spontanément en aide à celui qui semble, par exemple, être perdu. Les gens nous disaient être surpris d'avoir été identifiés si rapidement comme extérieur et comme perdus dans l'espace. Mais les habitants sont aussi capables de faire un tri parmi les enquêteurs, et peuvent identifier rapidement celui avec qui ils accepteront de s'engager, que ce soit pour s'engager dans une interaction, ou pour

s'engager dans l'enquête. Mohamed acceptera de discuter avec nous un long moment, mais évitera soigneusement notre sujet d'enquête. Khaled lui, nous mettra quelquefois à l'épreuve, en alternant refus et engagement, comme pour tester nos qualités humaines avant de s'engager pour réaliser l'entretien. Nous faisons le parallèle avec une sorte de dispositif de sécurité, mis en place et entretenu par les habitants. L'équipe de l'ANR MUSE aborde le sujet des dispositifs de sécurité dans les espaces publics, et disent que « (...) ce qui devient indispensable, c'est la remontée sélective d'informations du terrain qui permet d'agir sans à avoir à tout observer, à tout contrôler » (Thomas, Fiori, et al., 2014, p.234). Pour Landauer « les postes centraux de commandement (...) contribuent tout à la fois à l'analyse des situations, à la définition des mesures préventives et à l'élaboration des modalités d'intervention » (2009, p 23). À l'image d'un dispositif de surveillance de la ville, de postes de commandement, les habitants surveillent la présence de l'indésirable pour apaiser la situation. Ils analysent la situation (repèrent l'enquêteur), déploient des mesures préventives (prévenir, protéger les autres habitants), et élaborent des modalités d'intervention (manière d'être avec l'enquêteur). Comme nous avons mené l'enquête en repérant et en recueillant des signes, les habitants eux aussi collectent et assemblent les signes, les indices pour reconstituer un ensemble, remonter une piste (Ginzburg, 1980), identifier le trouble ou le trouble potentiel et déployer les mesures adaptées. Avec ces mesures de sécurité, les habitants définissent des limites. Il y a des zones à protéger, comme les logements déjà trop poreux aux sollicitations. Des limites à ne pas franchir, comme celle de photographier les personnes dans l'espace public, ou encore celle de manipuler ou déformer les propos des habitants. Même les formes de négociation des habitants peuvent être envisagées comme un moyen de s'entendre sur des limites, des frontières. La négociation des heures et des dates d'intervention à l'intérieur des logements rappelle aussi la limite de l'espace personnel, et de la considération de l'emploi du temps et de la vie des habitants face aux demandes du chantier. Nous pensons que cette définition et cette protection de limites sont une manière pour les habitants de gérer la porosité des espaces et des ambiances qu'ils habitent, et une manière de gérer leur vulnérabilité aux sollicitations. Par ces diverses manières d'être et de faire abordées ici, ils peuvent réguler les sollicitations. Entre ouverture et fermeture, les habitants régulent tout autant les ambiances et leur matérialité que les interactions avec les autres individus présents. Ils posent des limites qui participent à stabiliser et protéger leur vie quotidienne.

Éduquer, sensibiliser, accompagner les autres

Au cours de notre enquête, nous avons remarqué des tentatives de la part des uns à éduquer les autres, pour faire changer leurs pratiques et habitudes. Cela se manifeste premièrement à travers le travail mis en place par différents acteurs pour faire changer les pratiques des habitants en ce qui concerne le développement durable. Mais si nous regardons l'ensemble, nous voyons une multitude de ces tentatives d'éducation. Il y a les habitants eux-mêmes qui tentent de faire changer des pratiques des autres habitants, mais aussi les habitants qui tentent de faire changer les pratiques des acteurs qu'ils côtoient (comme précédemment vu avec l'enquêteur par exemple). Il y a aussi les acteurs du quartier qui tentent de faire changer les habitudes et pratiques des habitants. Assez souvent, cette tentative d'éducation de l'autre, de le faire changer, est justifiée au nom de l'intérêt général. La tentative d'éducation de l'autre part d'un constat que quelque chose ne va pas, et que cela impacte la qualité de vie des uns et des autres. Il y a ceux qui savent faire, et d'autres qui ne savent pas, ne savent pas faire, ou moins bien. Il y a parfois l'intention d'un partage de connaissance, en proposant à l'autre d'en bénéficier, et parfois la pensée que cet autre est « mal éduqué ». Nous allons voir que ces tentatives de changer les habitudes des autres se manifeste dans notre étude particulièrement autour des thèmes de l'économie d'énergie et du tri des déchets. Cette thématique permet d'ailleurs d'imaginer rapidement comment le fait de changer les habitudes des autres peut aussi participer à la stabilisation de son propre quotidien. Ceux qui ont de mauvaises habitudes concernant leurs déchets (en déposant leurs encombrants dans l'espace public par exemple) impactent directement la qualité de l'environnement des autres. Nous allons voir les mesures employées et les techniques mobilisées pour faire changer les pratiques et habitudes des autres. (Nous ne pouvons pas affirmer si, et à quel point, ces mesures sont efficaces). Plusieurs acteurs du quartier utilisent le terme de « sensibiliser ». La sensibilisation est un point de départ, un premier pas, dans la tentative de changer l'autre. L'objectif premier de l'appartement pédagogique est de sensibiliser les habitants aux pratiques écologiques et à l'économie d'énergie. « On veut sensibiliser au-delà de la sensibilisation classique sur les consommations d'eau, d'électricité, du tri » (Récit Responsable de l'appartement pédagogique). Pour le responsable, les personnes sont d'abord dans un « déni » et il faut ensuite qu'il se produise une prise de conscience. Ces idées résonnent avec les techniques employées par la régie de quartier pour régler le problème de la dépose sauvage des encombrants dans le quartier. Le ramassage des encombrants se faisait à un moment deux fois par jour, et la régie de quartier fait le pari d'arrêter de les ramasser aussi souvent. Ainsi, les « encombrants restent dans la journée pour

que les gens se rendent compte que ça représente quand même quelque chose d'important » (Régie de quartier). Ils se sont dit qu'à ramasser trop souvent, personne ne devait se rendre compte de ce qui était jeté, et qu'éventuellement, le fait qu'ils commencent à voir ce qui est jeté constituerait peut-être une prise de conscience pour qu'ils se questionnent sur leurs pratiques. « L'idée, c'est de laisser traîner des affaires, et voir ce que ça peut produire chez les gens ». La régie de quartier a tenté de créer une perturbation dans leur quotidien pour espérer un renouvellement des pratiques et habitudes des habitants. En créant des brèches dans l'expérience quotidienne, ils font l'hypothèse que la gêne et le désagrément de ces encombrants motiveraient les habitants à s'adapter, à changer. Cette idée de faire voir la gêne est également mobilisée par le responsable de l'appartement pédagogique. Lui parle de « donner un côté visuel ». Pour produire la prise de conscience et espérer produire un changement, il met en place des scènes dans les lieux du quotidien pour montrer les quantités de déchets produits. Il a placé soixante « colonnes de pub » dans un hall d'entrée, autant qu'il y avait de boîtes aux lettres sans le petit logo « stop pub ». L'idée était d'encombrer le hall et de provoquer par la même occasion une discussion avec les habitants pour les inciter à poser un autocollant stop-pub. « Et le fait de visualiser ben ça permet de motiver à dire : ouais tout ça, je le jette, ça sert à quoi ». La sensibilisation serait le moyen par lequel la personne comprend la nécessité d'un changement, et la prise de conscience permettrait une sorte de créer une volonté de départ. Par cette sensibilisation les acteurs espèrent convaincre l'autre de la nécessité et de l'intérêt d'agir sur ses propres pratiques, d'actualiser ses habitudes. Bien qu'il soit possible de faire changer les habitudes des autres contre leur gré, il semble plus facile de les faire changer avec leur consentement ou leur volonté propre (mais nous allons voir que cela ne suffit pas). Pour le responsable, la prise de conscience ne suffit pas puisqu'il faut ensuite mettre les choses en pratique et savoir comment faire. « Et c'est vrai que parfois c'est compliqué. (...) Techniquement. Donc il faut accompagner ». C'est également le cas de la régie de quartier qui réalise des opérations de porte-à-porte : « On a des écomédiateurs (...) qui accompagnent au tri sélectif, qui informent les gens du changement du collectage des déchets ménagers, qui expliquent qu'il faut prendre des petits sacs, qu'il faut bien les mettre dans les conteneurs ». Le responsable voit l'apprentissage comme un accompagnement, qui prépare à l'action, et donc au potentiel changement de pratique. Le rôle des différents ateliers qu'il propose est de préparer à l'action. Et pour cela il mentionne l'importance de permettre aux habitants de se situer, et de leur « montrer ». Il leur permet de situer leur consommation par rapport aux moyennes d'autre foyer. Et il leur « montre » à travers différentes mises en scène. Il y a des pyramides de bouteilles d'eau dans la salle de bain de l'appartement pour donner une représentation visuelle

de la consommation d'eau selon le temps passé sous la douche. Des sabliers pour visualiser le temps passé. Il invite également les habitants à visualiser mentalement : « imaginez, voilà je suis sous la douche. Alors t'as le groupe qui fait ça ensemble ». Il propose une déclinaison de formats variés, affiches, vidéos YouTube, graphiques explicatifs, affichage des calculs sur les murs, etc. « Moi mon rôle, c'est de montrer à l'habitant, qu'en travaillant l'efficacité et la sobriété il réduit ses besoins et du coup la facture. Donc il protège la planète, et son budget. » Il « montre » aussi les gains possibles. Nous remarquons qu'il accorde une importance toute particulière à stimuler les intérêts des habitants pour les inciter à renouveler leurs habitudes. Il faut d'abord les inciter à venir à l'atelier pédagogique. « Ce n'est pas évident. Pourtant on a une bonne accroche, c'est-à-dire qu'on a quand même une accroche financière ». Selon lui « il y a trois angles d'attaques pour être motivé pour le logement pédagogique (...). C'est l'aspect écologique, l'aspect financier, et l'aspect humain. Chacun choisit ce qu'il veut ». L'intérêt financier fait partie de ses accroches principales. Il mobilise aussi l'intérêt écologique, mais constate que ce dernier marche plutôt sur ceux qui portent déjà un intérêt à la question écologique. Il y a aussi une forme de motivation qui peut être apportée par la compétition. Il s'inspire d'une démarche déjà testée où des équipes de familles se lancent dans un challenge de celle qui réduira le plus ses factures. Il souhaite mettre au défi les habitants qui viennent à l'appartement de réduire leur facture de 20%. Ce qui constituerait « quand même une motivation qui peut être intéressante pour un logement social où les habitants ont des fois, souvent, des problèmes de fin de mois ». Ce défi des familles apporte aussi une motivation apportée par le jeu en équipe et par l'entre-aide, qu'il tente de remobiliser dans l'appartement. « Ça va venir à l'usage, c'est la pratique, c'est un jeu en fait. C'est une animation ». Le jeu est une porte d'entrée qui permet de s'exercer à une nouvelle pratique. Il mise aussi sur l'humour pour apporter de la légèreté et pour faire passer des messages aux habitants. « J'ai fabriqué des faux billets, et je leur laisse les billets. Au dos il a mes coordonnées et c'est marqué : ben si vous voulez gagner ça, venez au logement pédagogique ». Il adapte aussi des bulles de bande dessinée qu'il affiche dans les ascenseurs. À l'opposé du jeu, il utilise aussi la pression sociale, en collaboration avec les habitants qui souhaitent, eux aussi, faire changer les pratiques déviantes de leurs voisins. Au 170 Arlequin, une habitante a réussi à mobiliser ses voisins pour mener une action contre la dépose sauvage des encombrants dans leur hall d'entrée. Ils s'associent avec le responsable de l'appartement pédagogique pour penser la démarche à mettre en place. Ils constatent que la pression sociale ne peut pas marcher sur les pratiques déviantes du dépôt sauvage des encombrants parce qu'ils sont anonymes et les fautifs ne peuvent pas être accusés ou jugés par leurs pairs. Ils ont décidé de fabriquer des stickers porteurs de messages

de désapprobation que les habitants viendraient coller sur les encombrants laissés, dans l'espoir que les fautifs se sentent concernés et voient le taux de désapprobation des voisins au nombre d'autocollants collés. « Le mec qui [a] posé [son encombrant] va passer devant (...) et potentiellement il va voir que ça ne plaît pas trop à ses voisins. Ça met un peu la pression ».

Au fil de son expérience, le responsable de l'appartement a identifié les freins au changement des pratiques et tente de mettre en place des moyens de les dépasser. Après avoir montré expliqué et accompagné au changement des pratiques, il anticipe ce qu'il appelle « l'étape de rechute ». « Par expérience on sait que ce n'est pas aussi simple (...) même quand la personne est de bonne volonté. (...) il y a des choses qu'il faut mettre en place et il faut du temps. (...) Et [il y a une étape] qui n'est pas forcément souhaitable, mais qui arrive, c'est la rechute ». La question du temps apparaît : pour que de nouvelles pratiques s'installent durablement (et deviennent des habitudes), il « faut du temps ». Pour parer à cette rechute il propose de faire un rappel, d'en « remettre une couche » avec une sensibilisation supplémentaire. « (...) à la dernière étape on travaille avec une association. Ils vont chez les gens pour voir s'ils ont bien installé [les objets qu'on leur a donnés]. Et ils remettent une couche de conseils. Et de sensibilisation ». Selon lui, il n'y a pas une meilleure formule pour provoquer un changement des pratiques, il en arrive à la conclusion que cela se fait à travers « un parcours », « parce qu'en une seule fois c'est pas possible. (...) en fait il faut le temps que ça infuse quoi. » Il le constate également sur sa propre expérience. Il a suivi un atelier pour apprendre à fabriquer des produits ménagers écologiques, et a tenté d'appliquer cet apprentissage chez lui. Mais il a fini, lui aussi, par « rechuter ». Il est allé au supermarché racheter ses anciens produits. Surpris de sa propre rechute malgré ses convictions il constate « Voilà ! Et ça prend des mois. Et ça infuse doucement ». « Il faut tester (...) faut y penser, il faut faire autrement, il faut penser autrement. Et ça prend du temps, donc ce parcours il prend du temps ». Un autre frein au changement identifié par le responsable de l'appartement pédagogique est celui de la croyance. Lorsqu'il applique le changement de produit ménager chez lui, il constate que sa femme et ses enfants ne suivent pas la démarche et qu'« il faut argumenter, convaincre ». Selon lui, « il faut que les gens le croient. (...) J'ai remarqué que les gens ne croient pas forcément que c'est possible. Et souvent ils ne viennent pas [à l'atelier] à cause de ça. » Il mise alors sur la démonstration, sur le fait de donner la preuve, de « convaincre que c'est jouable ». Selon lui cette démarche est efficace sur les habitants et elle est bien reçue. Avant d'envisager un changement de pratique, il faudrait croire que le changement est possible, qu'une autre manière de faire est possible, ou encore qu'une autre manière de faire comporte

réellement un intérêt. Le dernier frein au changement que nous pouvons identifier avec lui est le problème que pose la complexité de la situation, une complexité qui freine voire empêche radicalement le passage à l'action, et le changement des pratiques. Il prend l'exemple de la diversité des ampoules d'éclairage, de leurs fonctions, de leur prix, de leur impact sur la facture, etc. « Est-ce que c'est le bon culot ? Est-ce que ça marche bien, c'est pas sûr, ils n'achètent pas ». Face à cette complexité, même les habitants motivés à changer peuvent se retrancher dans leurs habitudes et garder les mêmes ampoules que d'habitude. Pour pallier à ce frein, il y a bien évidemment la solution de l'apprentissage et de la démonstration pour réduire la complexité, mais lorsque c'est trop complexe, et que ce n'est pas forcément nécessaire d'avoir tout compris pour changer, il propose de faciliter le passage à l'action en choisissant les ampoules à la place des habitants. C'est notamment l'objectif de « l'éco-box ». « À la fin de l'atelier, on leur donne une (...) éco-box. Qui contient des ampoules LED, des mousseurs, un stop-pub, un sablier, un petit thermomètre, (...) et on leur dit voilà maintenant il n'y a plus qu'à faire ça chez vous ». C'est une manière de donner les moyens de, de donner les outils, et permettre à celui qui ne connaît pas tout de tester et d'appliquer directement.

Éduquer, accompagner, c'est aussi donner la possibilité à l'autre d'avoir un processus d'habitation facilité. Cela rejoint aussi le partage du mode d'emploi (abordé précédemment), qui épargne la nécessité de réaliser toute une enquête, et qui permet de passer à l'action plus rapidement. C'est un apprentissage déjà fait par les uns, qui est partagé aux autres. C'est une sorte d'entre-aide, et nous constatons que les habitants l'utilisent et l'offrent aux autres. C'est notamment le but de l'inscription au feutre sur les murs de la galerie du 40 qui indique aux passants que ce passage est désormais un cul-de-sac et donne des indications pour trouver un chemin alternatif. Ces techniques d'éducation de l'autre sont aussi mobilisées par les habitants lorsqu'ils interagissent avec l'enquêteur. Ils font eux aussi quelque part un travail de sensibilisation et d'éducation. Ils nous expliquent, ils nous préviennent. Nous avons vu que les habitants ont aussi travaillé avec les pompiers et avec la police pour les aider à se familiariser avec le quartier, à être à l'aise dans l'espace, pour qu'ils puissent mieux s'y déployer. C'est tout un travail que de faire changer les pratiques et habitudes des autres. Nous y voyons des tentatives d'établir une communication, des tentatives d'échange et de partage, dans le but d'équilibrer la situation. Un équilibre qui permet d'apaiser le partage des nombreux espaces communs du quotidien, que tout le monde puisse y trouver sa place, sans empiéter sur les besoins des autres.

Des formes de résistance. Le devenir du quartier en négociation

Si nous observons des formes d'apprentissage et de familiarisation, nous observons aussi des formes de résistance et de persistance dans les pratiques. Les luttes et les refus de la part des habitants sont des formes de résistances. Le dépôt sauvage d'encombrants semble être une pratique persistante malgré les tentatives de l'éradiquer. Nous observons aussi des habitudes qui ne se font pas, notamment lorsque la sollicitation est insupportable. L'habitude permet de gérer la nouveauté et la variabilité en se réactualisant, mais elle permet aussi d'ancrer des manières de faire. L'habitude acquise offre une stabilité et permet de redéployer et de perpétuer des pratiques et des manières de faire. Nous avons vu que les pratiques et habitudes des uns et des autres pouvaient avoir un impact sur le quotidien et les ambiances du quartier, que toutes ces manières de faire participent à construire un quotidien partagé, et que parfois, des stratégies sont déployées pour faire changer les pratiques et habitudes des autres. Nous allons voir que si des pratiques évoluent, d'autres persistent, et c'est aussi ce qui participe au devenir du quartier. Nous verrons que la négociation est aussi utilisée pour lutter, persister et négocier le devenir du quartier. Les habitants se constituent en pouvoir d'agir pour influencer le devenir du quartier, et choisir, par la même occasion, ce à quoi ils vont s'habituer ou non.

La résistance peut-être aussi simple que de refuser d'ouvrir sa porte aux ouvriers qui viennent pour réaliser les travaux. C'est aussi une manière de se protéger et de rester au sein d'un univers familier sans sollicitations nouvelles. Mais la résistance peut aussi se dérouler dans l'action, comme lorsque les habitants décident de se défendre de préjudices subis, de faire un scandale, de refuser. Refuser qu'on les prenne en photo sans leur consentement, refuser qu'on les interroge dans la rue, refuser de s'habituer à la présence des enquêteurs et à leurs pratiques. C'est une lutte et une protection contre une perturbation qui n'est ni tolérée ni acceptée. La résistance peut aussi prendre des formes plus inconscientes, notamment avec le manque d'intérêt et le déni abordé par le responsable de l'appartement pédagogique, qui empêchent la création d'une nouvelle habitude : « Ça sert à quoi que je me complique la vie. Il y a plein de gens qui pensent ça. Ou d'autres qui sont un peu dans le déni. C'est trop compliqué, je n'y arriverais pas, ça me dépasse (...) ». Parmi ce qui résiste, il y a aussi les habitudes persistantes qui, malgré les tentatives des uns et des autres, ne changent pas. C'est tout particulièrement le cas de la dépose sauvage d'encombrants, une pratique contre laquelle de nombreux acteurs du quartier ont essayé de lutter, en vain. La diversité des stratégies déployées ne semble ne pas venir à bout de ces habitudes dans le quartier. « Les encombrants c'est un vrai challenge, et personne n'a réussi » (Récit Retour à l'appartement pédagogique). Il se trouve que le dépôt

d'encombrant est aussi une pratique qui a un sens pour certains habitants et qui est soutenue. Cette pratique jugée comme déviante est aussi un vrai système de recyclage local, que même les acteurs reconnaissent : « (...) c'est une vraie réalité, il y a aussi des gens qui jettent un truc et quelqu'un d'autre qui le récupère. C'est du vrai recyclage ça. Très local, sans structure quoi. Un peu informel » (Récit Retour à l'appartement pédagogique). Mais personne ne connaît le pourcentage de dépôt qui est réellement échangé, et les encombrants posent d'autres problèmes qui ne sont pas négociables pour certains : « Il y a quand même un aspect financier à ramasser ces encombrants et un aspect santé et un aspect sécurité à cause des incendies, et puis l'esthétique quoi » (Récit Retour à l'appartement pédagogique). Parfois les stratégies visant à limiter ce phénomène finissent même par l'alimenter. Lorsque la régie de quartier ralentit le ramassage des encombrants pour provoquer une prise de conscience de ce qui est jeté, les objets laissés plus longtemps sont alors plus susceptibles de trouver preneur. La régie de quartier, reconnaissant également ces pratiques comme un système de recyclage local, propose de relocaliser plus précisément ces dépôts dans des lieux dédiés à cet effet, et crée une ressourcerie locale. Cela propose une alternative, qui permet de continuer la pratique du dépôt et recyclage, mais sans l'inconvénient d'un dépôt sauvage dans l'espace public. Mais ces pratiques sont très persistantes et les dépôts sauvages continuent malgré tout. Ces pratiques informelles semblent tout à fait fonctionner pour d'autres. « « Si tu as un meuble, dont tu veux te débarrasser, tu le mets en bas hein ! Dans l'heure qui suit, il y a des gens qui le prennent. L'autre jour on ramenait des affaires (...) on avait un camion. Il y a trois quatre personnes qui sont passées pour demander s'il y avait des trucs à vendre. Bon il ne faudrait pas faire ça hein, mais ça marche quoi. Si tu as un truc électroménager qui ne marche plus, tu le laisses en bas. Dans l'heure qui suit tu as des mecs qui seront venus se servir pour le moteur (...) et tout (...). Après je pense que ça doit dépendre de ta tolérance à la saleté. Ça ne me dérange pas de voir des meubles, des tables, des chaises, de l'électroménager en bas qui traînent en attendant d'être récupérés par quelqu'un. (...) Et il y a plein de gens à qui ça pose problème. Ils aimeraient que ce soit propre. Je comprends » (Récit Naïm). Naïm illustre qu'une pratique peut aussi persister du simple fait qu'elle fonctionne. Pour certains, ces pratiques fonctionnent et ne dérangent pas, elles correspondent à des manières de faire, répondent à différents besoins, et plusieurs parties en tirent bénéfices. Pour d'autres (dont des habitants), c'est un fléau. Nous voyons apparaître là une première forme de négociation du devenir du quartier, entre ceux qui préfèrent un recyclage informel au plus près et au plus rapide, et les autres qui priorisent la propreté de l'espace public. Parfois, les pratiques sont persistantes parce que les personnes ne savent pas faire autrement. L'exemple du responsable de l'appartement pédagogique racontant le dilemme des personnes

devant le choix d'ampoule au supermarché est assez révélateur de ces pratiques qui ne peuvent pas se renouveler. Ne pas savoir déchiffrer la situation peut rendre la nouvelle pratique à mettre en place difficile ou effrayante, et la personne a de grandes chances de se réfugier dans la sécurité : ce qu'elle fait et connaît déjà. Cela décrit également ce que pourrait être une habitude limitante, celle qui empêche d'évoluer et qui peut finir par nous nuire. Comme un cycle qui reboucle sur de l'ancien, l'habitude revient, malgré les diverses raisons ou sollicitations qui la pousse à être modifiée. Une autre forme de résistance encore est celle de ne pas accepter le changement, la nouvelle pratique, ou le nouvel agencement de l'espace que d'autres veulent mettre en place. Certains habitants démontrent des formes claires de luttes vis-à-vis des changements proposés et argumentent pour conserver certaines choses telles qu'elles sont. C'est par exemple le cas des luttes contre les démolitions, avec la création du collectif intitulé « le collectif contre les démolitions imposées », mais aussi des argumentations en réunion de concertation pour conserver la continuité des cheminements sous les galeries de l'Arlequin. Nous avons notamment vu dans le chapitre précédent la capacité des habitants à « prendre place ». Individuellement ou collectivement, les habitants se constituent en pouvoir d'agir. Lorsque nous réalisons un entretien avec l'équipe pluridisciplinaire en charge du second volet du programme de rénovation urbaine, les membres confirment qu'ils ont été « forcés » de considérer des questions et qu'ils se sont adaptés. Eux aussi, comme nous, on fait l'expérience d'une habitude au quartier, ils ont fait évoluer leur manière de faire et de dialoguer pour s'adapter aux demandes des habitants et aux spécificités du terrain. Cette étape de la concertation a été annoncée comme une co-construction, construire ensemble, et les habitants l'ont bien entendu (ils l'avaient aussi réclamée). Les membres de l'équipe sentent que les habitants sont dans l'attente, et en demande, de réellement co-construire le projet de rénovation. Lors de ces diverses réunions et ateliers de co-construction du projet de rénovation, les habitants négocient et prennent place. Ils négocient par exemple le fait que l'équipe prenne le temps d'expliquer plus en profondeur le projet, ou prennent le temps de discuter de points particuliers avec eux, même si ces points ne relèvent pas de l'ANRU ou ne rentrent pas dans les prévisions de travail de l'équipe. L'équipe identifie ces sujets comme des points de tension. Ils expliquent qu'ils ont laissé une grande place à ce qu'ils appellent la « pédagogie du projet ». Les habitants réussissent à négocier un éclaircissement de zones d'ombres. Par la négociation et leur prise de place, les habitants rendent possible une stabilisation de leur quotidien (même si elle n'est que partielle). En posant des questions, en exigeant et en obtenant des réponses, les habitants réduisent l'incertitude autour du projet de rénovation (et nous l'avons vu, l'incertitude constitue une déstabilisation du quotidien). Dans ces négociations se jouent une réduction des

incertitudes, mais aussi une réduction de futurs pâtir (comme celui causé par la perte d'un bâtiment). En effet, les habitants se mobilisent et entrent en discussion avec les membres de l'équipe pour les confronter sur une proposition de démolition. Après réflexion, l'équipe décide de ne pas proposer cette démolition dans le projet ANRU. Nous constatons que les habitants, par le biais de leurs précédentes expériences ont acquis des compétences et des habitudes qui leur permettent de prendre en main et de négocier le devenir du quartier. Grâce à ces habitudes passées, ils peuvent aussi tenter de stabiliser leur vie quotidienne dans un contexte urbain complexe où de nombreux acteurs entrent en jeu, où les pouvoirs sont dispatchés entre différents pôles et où les décisions des uns et des autres peuvent radicalement transformer la vie quotidienne des habitants. L'équipe nous confirmera que c'est une des spécificités de la Villeneuve, les habitants ont développé des compétences que l'équipe n'a pas rencontrées dans les autres quartiers sur lesquels ils ont travaillé. Selon les membres de l'équipe, les habitants de la Villeneuve sont particulièrement « armés » pour négocier en réunion et pour impacter le devenir du projet. L'une des membres de l'équipe pense que : « s'ils n'étaient pas aussi constitués, aussi mobilisés, on n'aurait peut-être pas saisi leurs revendications pour les étudier finement. » Une autre membre de l'équipe, doctorante en philosophie, fait remarquer qu'en effet, selon elle, les habitants ont un « discours (...) plus politiquement construit que les réactions à chaud » qu'ils peuvent récolter dans d'autres quartiers, et pense « qu'ils avaient tous pris du recul ». Ce recul serait dû selon elle à « une expérience commune, un vécu commun ». Nous avons en effet nous aussi relevé cette force acquise par le collectif, comment ils utilisent le collectif et leurs expériences communes pour prendre en main le devenir du quartier. S'ils peuvent déployer ces compétences au sein de procédures de concertation nous avons vu qu'ils le réalisent aussi directement dans la gestion de la vie quotidienne de l'immeuble. Nous avons vu comment l'association des habitants du 30-40 Arlequin vient compenser « le manque de gestion (...) d'un conseil syndical » (Récit Présidente de l'association des habitants). Le travail collectif avec les habitants vient remplacer le rôle du bailleur qui n'arrive pas à endiguer la problématique du jet d'ordure par les fenêtres. Individuellement ou en s'appuyant sur le collectif, les habitants se constituent en pouvoir d'agir, ils mènent l'enquête, analysent, communiquent, finissent par résoudre des problématiques et modifier l'usage des espaces communs. Les membres de l'équipe relèvent également qu'il « y a une légitimité des interlocuteurs qui a été très vite établie », et que « le côté concepteur maîtrise d'ouvrage et le côté habitant était plus équilibré » que dans d'autres quartiers. Cette légitimité et cette négociation n'est d'ailleurs pas réservée aux collectifs constitués : l'équipe rappelle la fois où un habitant a souhaité les alerter sur un sujet. « On a échangé par téléphone et par mail. (...) Il

est venu avec des idées et je pense que ça a fait évoluer le projet aussi, (...) en fait, avec leur mobilisation ils nous ont obligés à étudier leurs propositions. Ce qui n'est pas toujours le cas ».

Philippe Bazin propose une réflexion sur le travail mené par Camillo José Vergara sur les ghettos américains, le photographe dont nous nous sommes inspirés pour penser nos méthodes d'enquête, d'observation et de restitution. Pour Bazin, le travail de Vergara n'est pas « tourné comme tant d'autres vers le catastrophisme » mais « propose au contraire une orientation et des moyens de lutte » (Bazin, 2019, p.12). Bazin propose de voir le travail de Vergara comme « une machine de guerre urbaine » (Bazin, 2019, p.11). Les machines de guerre permettent de lutter contre les formes de pouvoir institutionnalisées. Elles sont « tous les dispositifs d'ordre politique, social, artistique, philosophique, etc. qui (...) échappent à l'autorité omniprésente de la ligne droite (...) elles caractérisent tous les savoirs, toutes les techniques et les pratiques que Deleuze et Guattari appellent « mineures » par opposition aux sciences, aux techniques et aux formes de pouvoir « majeures » et institutionnalisées » (Bazin, 2019, p.11 cite Manola Antonioli). Elles sont des « agencements collectifs nomades » et elles « bouleversent règles et académisme » (Bazin, 2019, p.11-12 cite Vincent Jacques). Cela rappelle fortement les habitants de la Villeneuve. Ils se constituent en machine de guerre pour influencer le devenir du quartier et lutter contre les propositions du projet de rénovation urbaine qui ne leur convienne pas. Et ce avec ferveur au long des nombreuses années passées. Nous pouvons faire le parallèle avec le cas des ghettos américains que Vergara avait appelé des « cités invincibles » parce que leur « mouvance permanente » et « leur agitation » « résiste envers et contre tout à l'écrasement définitif » (Bazin, 2019, p.12). « Le processus d'intervention des "machines de guerre" est vu non comme le recours à une arme belligérante, mais comme un système alternatif à la pensée dominante, élaboré par des groupes sociaux inédits et séparés des procédures étatiques officielles, et donc tout à fait déterminant pour ceux qui veulent concevoir et réaliser des transformations » (Bazin, 2019, p.11 cite Vincent Michel). Nous faisons le rapprochement entre ces habitants qui négocient et se constituent en pouvoir d'agir et les machines de guerre au sens où l'entend Bazin. Les habitants luttent contre certaines propositions de la rénovation urbaine et la culture dominante qu'elle impose (Morovich, 2014). Ce faisant, ils réussissent à prendre part au processus de transformation du quartier et à influencer et négocier son devenir.

Conclusions



Figure 48 : Vue sur le parc derrière le 40 Arlequin depuis les fenêtres des coursives du 50 Arlequin, photographie Maïlys Toussaint, 26 mars 2016.

L'habitation du chercheur à la Villeneuve, vers la pratique de l'enquête sensible

La Villeneuve déstabilise et bouscule les habitudes des « extérieurs »

La Villeneuve continue d'être une « utopie malgré tout »²⁴ en interrogeant nos manières de penser et concevoir les espaces habités. Elle nous questionne sur notre rapport à la société et bouscule nos habitudes²⁵. Et comme nous l'avons vu dans la partie 2, elle déstabilise également le déroulement de notre enquête. Nous constatons que le renouvellement de posture et l'adaptation méthodologique que nous réalisons sont aussi une forme d'habitation du chercheur à son terrain, une habitation aux ambiances de la Villeneuve, entre déstabilisation et stabilisation. Nous découvrons quelques points communs dans les déstabilisations et les adaptations vécues par les extérieurs²⁶ lorsqu'ils côtoient le quartier. La peur est l'une des déstabilisations rencontrées. Cette peur est particulièrement liée à la peur de se faire agresser. Certaines personnes se font par exemple escorter par des habitués pour venir dans le quartier. L'équipe de chantier rencontre des pressions et des violences de la part des jeunes du quartier qui semblent prêts à tout pour être engagés sur le chantier. Quelque temps avant le départ de notre enquête, un chercheur du laboratoire se fait racketter son appareil photo. Nous avons vu que cette peur s'étendait même à la police, qui se déplaçait dans l'espace avec méfiance et déployait des techniques de protection qui semblaient démesurées aux habitants. Si la plupart du temps nous avons mené notre enquête sans peur, parfois des événements ou des situations pouvaient la faire resurgir. Par exemple lorsque les étudiants de l'école de l'architecture se font agresser et racketter à la sortie de l'école, cet événement ravive chez nous une méfiance envers

²⁴ En référence au titre du documentaire « La Villeneuve, l'utopie malgré tout » réalisé par Vincent Massot et Flore Viénot qui propose une autre perspective sur la Villeneuve après le documentaire d'Envoyé Spécial intitulé « Villeneuve : le rêve brisé ».

²⁵ L'aménagement de l'espace urbain bouscule et surprend parce qu'il nécessite d'autres façon d'arpenter l'espace, et d'autres façon de se repérer que celle dont nous avons l'habitude. La mixité sociale force à rencontrer et comprendre d'autres personnes et d'autres cultures. Le projet de rénovation fait débat et nous avons vu que la Villeneuve bouscule même les projets de rénovation urbaine qui s'adaptent aussi à elle.

²⁶ Ceux que nous appelons les extérieurs sont ceux qui ne sont pas du quartier, ceux qui ne sont pas habitués aux spécificités locales. Si nous employons ce terme d'« extérieurs » c'est parce que cette idée est présente dans le quartier. Il y a ceux qui sont du quartier, et ceux qui ne sont pas du quartier. Quelqu'un peut être considéré comme du quartier sans forcément être un habitant, cela peut être quelqu'un qui le connaît et qui l'expérimente. L'extérieur est celui qui découvre.

les personnes croisées pendant une visite de terrain. Une méfiance qui se dissipe lorsque nous échangeons sourires ou bonjours. Pour certains, cette peur peut être omniprésente et prendre beaucoup de place dans l'expérience du moment. Pour d'autres elle peut être plus nuancée. La déstabilisation par la peur se trouve plus souvent dans la possibilité que quelque chose se passe, que dans la rencontre même de la situation effrayante. Une autre déstabilisation qui se produit très fréquemment pour celui qui se rend à la Villeneuve, c'est le fait d'être sollicité dans l'espace public. Les habitants s'adressent à celui qu'ils identifient comme un extérieur. Et selon le bagage culturel de celui à qui cela arrive, cela peut déstabiliser. Contrairement aux pratiques de la ville qui garantissent plutôt l'anonymat, à la Villeneuve c'est une pratique courante que d'adresser la parole à celui qu'on ne connaît pas. En se baladant à la Villeneuve, celui qui fait quelque chose dans l'espace public a de fortes chances d'être questionné ou du moins de se retrouver dans une interaction. Nous avons vu que les habitants savent repérer l'enquêteur ou le visiteur occasionnel qui semble perdu. Lorsque nous menons clairement l'enquête, les habitants nous interrogent, entrent en interaction directe avec nous, et nous questionnent immédiatement. Sur ton d'humour, un homme nous demande nos papiers d'identité, pour avoir le droit de prendre des photos. Même si l'ambiance est à la blague, il nous renvoie à un questionnement sur notre légitimité à mener l'enquête, à épier le quartier et ses habitants. Il nous incite à nous justifier. Il est possible d'être questionné sur une diversité de sujet : nos intentions, notre identité, notre projet, notre présence, ce qu'on cherche, ce qu'on fait là. Nicolò posera les mots justes en parlant d'une impression d'être dans l'illégalité en photographiant le quartier. Nous nous sentons observés nous aussi. Ce n'est pas seulement l'enquêteur qui peut démarcher la parole habitante. Il est possible de se retrouver à l'inverse pris dans des interactions créées par les habitants. Une autre forme de déstabilisation que nous avons remarquée chez les enquêteurs est celle de la difficulté (de l'impossibilité) d'accéder à un panel représentatif de la parole habitante. L'équipe de concertation partage aussi cette impression de ne pas entendre la « vraie » parole habitante. Nous entendons et rencontrons beaucoup plus facilement les habitants militants, les membres des associations, mais assez peu l'ensemble des habitants. L'artiste Nicolò se rendra compte au cours de son projet que les portraits des habitants qu'il commence à faire ne seront pas représentatifs. Il abandonne cette partie du projet, car la majorité des portraits qu'il réalise sont ceux d'habitants propriétaires et blancs.

Des extérieurs s'habituent et adaptent leur manière de travailler

Face à ce quartier qui bouscule, nous remarquons des formes d'habituations des extérieurs. Plusieurs acteurs adaptent leurs manières de travailler, tout comme nous avons adapté nos méthodes d'enquête. Parmi ces formes d'habituations certaines prennent la forme de désensibilisation. « (...) pleins de petits déchets éparpillés et englués dans la terre. C'est mon amie qui me le fera remarquer, moi je n'y fais plus attention. » (Récit Gravats et parkings démolis). Les formes de désensibilisation ne sont pas évidentes à observer. Celle-ci se révèle parce que quelqu'un d'autre remarque ce qu'on n'avait pas vu, s'en étonne et nous le partage. Il y a des éléments présents dans l'espace urbain que nous ne sommes pas en capacité de relever. Lors de notre visite avec l'artiste Nicolò nous constatons que nous ne remarquons pas les mêmes éléments dans l'espace, et que nous ne les voyons pas de la même manière. Nous avons un filtre propre à nos centres d'intérêt qui laisse passer seulement certaines informations. Ce filtre nous fait passer à côté de certaines choses, et produit une sorte de désensibilisation. Nous excluons aussi des informations que nous ne jugeons pas dignes d'intérêt. Nous pouvons imaginer que ces désensibilisations à certains éléments, à certaines thématiques, pourraient limiter l'écoute de certaines revendications des habitants par un enquêteur ou un professionnel de l'aménagement (qui ont des critères propres à leurs intérêts ou à leurs objectifs). L'enquêteur peut aussi avoir des formes d'habitation limitantes, celles qui font tomber dans l'automatisme. Il est possible de ne pas pouvoir observer certaines choses, de ne pas pouvoir découvrir d'autres perspectives. Cela rappelle l'importance de rester curieux aux expériences des autres et à leur diversité. Leurs expériences et perspectives permettent de remarquer ce qu'on ne voit pas, ou plus, d'apprendre ce qu'on ne peut pas encore savoir. Rester dans l'automatisme de certaines pratiques de l'enquête peut également devenir une pratique limitante à la Villeneuve. En effet, si insister et trouver des moyens de persuasions sont des habitudes qui peuvent aider l'enquêteur dans certaines situations, à la Villeneuve cela peut donner l'effet inverse et empêcher le déroulement de l'enquête. À côté de ces possibles désensibilisations et habitudes limitantes, nous avons également constaté des formes d'habitation qui relèvent plutôt de l'adaptation et de l'apprentissage. De la même manière que le quartier nous pousse à revoir et adapter nos méthodes d'enquête, nous constatons que d'autres acteurs s'adaptent, reconfigurent et actualisent leurs pratiques et habitudes. L'équipe en charge de la concertation pour le second volet de l'ANRU adapte ses manières de travailler lorsqu'elle est questionnée par les habitants. Face à ces diverses demandes des habitants dans ce processus de concertation, les membres de l'équipe ont fait évoluer leurs pratiques. Ils se sont adaptés aux spécificités du terrain. Pour eux,

cela s'est manifesté dans une évolution des façons de faire leur travail et des façons de discuter. L'une des adaptations a été de prendre en compte des questions qui ne rentraient pas dans leur cadre de travail. Des questions du quotidien qui n'étaient par exemple pas prises en charge dans l'échelle de travail de l'ANRU. Face à ces habitants qui étaient pour certains déjà connaisseurs des dossiers, ou d'autres qui souhaitent justement comprendre ce qu'il se passe avant de discuter du projet, les membres de l'équipe expliquent qu'ils ont développé une pédagogie du projet qu'ils ne développent pas forcément, ou pas autant, sur leurs autres projets. Ils se sont adaptés à la demande en proposant une explication du projet de rénovation et des mécanismes des décisions. L'un des membres dit que cette pédagogie a été une de leur tâche principale. Cela revient plusieurs fois dans l'entretien que ce moment de concertation avec les habitants de la Villeneuve a été source de nombreux questionnements quant à leur travail. Ils parlent de groupes constitués, de discours solides des habitants, et de présence de véritables contre-pouvoirs. Le quartier de la Villeneuve et ses habitants suscitent de vraies réflexions quant aux manières de travailler sur et avec le territoire. Lors de l'exposition photographique de Nicolò, nous remarquons une autre adaptation similaire aux nôtres. Sur les photographies exposées, il n'y a pas d'habitants, alors que son idée de départ était celle de faire des portraits d'habitants, voire d'organiser quelque chose avec eux, comme un défilé. De la même manière, très peu de personnes apparaissent dans notre corpus photographique alors que notre idée de départ était celle de réaliser la méthode des itinéraires où les personnes apparaissent en image. Nous y voyons là une adaptation de l'enquêteur vis-à-vis de la demande des habitants d'être respectés dans leur vie privée. En très peu de temps, Nicolò saisit lui aussi cette demande des habitants et fait le choix d'exposer des photographies du quartier sans que ses habitants y soient directement présents. Parmi les points communs que nous avons été en mesure d'identifier dans les adaptations de mener l'enquête avec Nicolò, nous remarquons aussi le choix de l'appareil photo. Nous pensions qu'un photographe aurait apporté un appareil conséquent et Nicolò déambule avec un appareil aussi petit que le nôtre. Face à nos questions, il explique que ce petit appareil est plus pratique puisqu'il rentre facilement dans une poche, et qu'il est également moins cher en cas de « perte ». Nous avons fait les mêmes choix. Tout particulièrement le choix de prendre un appareil discret qui peut vite disparaître dans une poche. Ces choix sont aussi une manière de s'adapter au contexte. Choisir un appareil photo discret et peu cher est une manière de faire avec la possibilité de se faire voler. C'est une reconnaissance et une anticipation des risques et des pertes éventuelles. Un risque qui est également présent dans d'autres endroits, comme le rappelle Nicolò. Nous faisons attention à ne pas pointer les habitants avec l'appareil photo. Nous faisons le choix de continuer à prendre des photos, mais d'une manière qui s'adapte

au terrain. Il est tout à fait possible de prendre en photo le quartier, mais nous ferons par exemple attention à ne pas pointer les habitants avec l'appareil photo (et les habitants nous le rappellent en cas d'écart).

Ces questionnements, ces empêchements de faire comme d'habitude ou ces bousculements peuvent provoquer des processus d'habitation pour ceux qui viennent y travailler, ou au contraire provoquer une forme de rejet ou d'impossibilité de faire avec. Lors d'une présentation de nos travaux de recherche, un urbaniste viendra nous confier qu'il a mené une étude à la Villeneuve il y a quelques années, et que depuis, il souhaite ne plus jamais avoir à y travailler tellement le quartier l'a bousculé dans ses habitudes de pratiques. Une autre forme d'habitation que nous constatons est le dépassement de la peur et des stigmates. Un dépassement qui permet des prises de conscience, une réactualisation des pratiques ou une transformation de l'expérience vécue. Il est compréhensible d'avoir peur en sachant qu'il existe un risque d'agression, mais lorsque cette peur se transforme en méfiance généralisée envers toute personne croisée, en la considérant comme un danger potentiel, nous basculons aussi dans la stigmatisation. L'habitation à la Villeneuve, c'est aussi se rappeler des effets que peuvent produire en nous la peur et la stigmatisation, et tenter de les dépasser. S'efforcer de rester ouvert et d'enrayer le cycle de la stigmatisation qui, nous l'avons vu, peut empêcher une réactualisation des habitudes.

Sortir de la posture de l'indésirable, vers une enquête sensible avec les ambiances

Nous avons vu que l'enquêteur peut se retrouver dans la posture de l'indésirable. En s'adaptant au quartier et à ses habitants, l'adaptation des méthodes et le changement de posture de l'enquêteur nous poussent à penser une enquête sensible, rendue possible par le travail avec la notion d'ambiance et les apports de l'ethnographie. L'enquête prévue en amont, qu'on peut assimiler à une méthode constituée *in vitro*, se confronte aux réalités de l'enquête *in situ*. Jean-François Augoyard parle de ce passage délicat de l'*in vitro* à l'*in situ* lors d'une étude par les ambiances, et nomme cela « l'épreuve de la situation » où « les méthodes de mesure se heurtent en permanence aux réalités du terrain » (Augoyard, 1998, p.3-4). Les limites de cette approche *in vitro* apparaissent « quand le chercheur sort (...) pour observer la complexité de l'environnement *in situ* » (Augoyard, 1998, p4). L'expérience du terrain est en effet venue questionner des méthodes déjà éprouvées et nos postulats de départ. Et c'est par la prise en compte de cet *in situ*, de la situation, du vécu des usagers, et « en explorant les dimensions

qualitatives “humaines“ oubliées » (Augoyard, 1998, p4) que la recherche peut évoluer. Nous avons rencontré cette « épreuve de la situation » qui nous a poussés à interroger nos méthodes d’enquêtes. De plus, dans cette épreuve de la situation « l’objet observé fini par modifier l’observateur, (...) ses techniques d’investigation et sa manière de penser l’observable » (Augoyard, 1998, p4-5). Face à cette épreuve, nous avons renouvelé nos manières de faire et de penser l’enquête, et nous nous sommes aidés pour cela de la notion d’ambiance, qui permet d’expérimenter. Nous nous inspirons de méthodes déjà éprouvées qu’il est possible de combiner, de reconfigurer, d’expérimenter. Les méthodes ne cessent d’être réinventées et la notion d’ambiance pour « devenir pertinente et opératoire » fait l’objet « de reformulation et de déplacements » (Thibaud, 2007, p.12). Nous pensons que cette possibilité de reconfiguration et de reformulations avec l’ambiance est ce qui nous a permis d’adapter rapidement nos méthodes tout en ayant déjà commencé l’enquête. Travailler avec les ambiances permet aussi d’être ouvert à la pluridisciplinarité. Cela nous permet d’imaginer et de s’autoriser à mobiliser plus facilement une diversité de méthodes qui peuvent couvrir des spectres différents. Selon le terrain, selon les observations, selon les besoins de l’enquête, selon les particularités du chercheur, nous pouvons piocher parmi une diversité de travaux déjà réalisés et déjà éprouvés. C’est notamment ce qui nous permet de nous autoriser à s’inspirer des méthodes de l’ethnographie qui ne sont pas dans nos spécialités.

Pour sortir de la posture de l’enquêteur indésirable, les habitants nous donnent des indices. Ils mentionnent notamment l’idée de créer les conditions d’un intérêt mutuel, comme nous l’avons vu dans la section qui parle de supporter l’insupportable. Il faut créer la possibilité de donner en retour de l’enquête, que cela soit un échange ou qu’il y en ait la possibilité. Muller le remarque aussi : « cette position rendait ma présence tolérable et même intéressante, car elle reposait dès lors sur une notion d’échange : j’étais accepté par le groupe à condition que je mette à sa disposition les résultats de mes recherches (...) il m’apparaissait comme évident que mon attitude de chercheur relevait de moins en moins de l’observation et de plus en plus du dialogue ; ce faisant, les ”enquêteés” ou ”informateurs” devenaient des interlocuteurs » (Müller, 2013, p.76). Au cours de notre enquête, nous n’avons pas réussi à mettre en place les conditions d’un intérêt mutuel. Le temps long de cette recherche, ainsi que la reconfiguration méthodologique que nous avons à penser, complique la possibilité de donner en retour. Ou du moins, cela ne nous permet pas de le réaliser dans des temporalités et des formes qui pourraient intéresser les habitants. Les habitants avaient des besoins dans l’immédiat. Parmi ces besoins immédiats, il y a aussi le besoin de retrait et de respect de leur vie quotidienne. Ainsi, si nous

ne pouvons pas créer les conditions d'un intérêt mutuel, nous allons faire le choix de respecter dans l'instant présent les besoins des habitants et tenter de nous éloigner le plus possible de la posture de l'indésirable qui vient rajouter des sollicitations aux habitants. Nous avons choisi de passer par de l'observation, et de moins solliciter les habitants. Nous abandonnons certaines pratiques (comme le porte-à-porte) et certaines méthodes (les itinéraires, et le besoin d'un certain nombre d'entretiens). Mais il nous faut trouver un moyen de compenser le manque de parole habitante par des méthodes assez fines pour nous permettre de récolter les informations nécessaires à notre problématique. La discipline de l'ethnographie nous aide à continuer l'enquête. Cette discipline donne à la fois des techniques d'enquête, mais aussi des postures d'enquêteur à incarner pour continuer notre enquête. L'ethnographie est « un art et une discipline scientifique qui consiste d'abord à savoir voir », « qui exige de savoir être avec », et qui nécessite de « savoir écrire » pour « retraduire à l'attention d'un public tiers » (Winkin, 2001, p.139). « Savoir voir », « savoir être avec », et « savoir écrire », c'est ce que nous tentons de mobiliser sur le terrain. En découvrant l'ethnographie et l'anthropologie au cours de notre recherche, nous découvrons aussi des questionnements qui résonnent avec ceux qui nous sont apparus au contact du terrain. Nous découvrons des manières de considérer et d'aborder le travail d'enquête de terrain. Cela nous aidera aussi à relativiser les difficultés que nous rencontrons et la validité de notre démarche. Nous avons eu par exemple du mal à accepter le manque d'entretiens dans notre corpus alors que nous souhaitions mener une enquête sur les expériences des habitants. Nous comprenons ensuite qu'il est également possible de compléter la parole habitante par une démarche d'observation et une prise en compte des interactions. Cela nous aide non pas seulement à prendre en compte les interactions comme données d'enquête, mais également à penser le « savoir être avec », à penser l'interaction de l'enquêteur avec les enquêtés. C'est aussi une manière d'avoir conscience de son impact sur le terrain, sur les autres, et de comprendre comment respecter les besoins des autres. De ne pas considérer ces autres comme des « animaux exotiques, mais comme des personnes dignes de respect » (Winkin, 2001, p.136). Nous avons démarré l'enquête à partir de présupposés méthodologiques inspirés de la méthode des itinéraires. Parmi ceux-ci se trouvait le principe de reconnaissance de l'autre mobilisé par Jean-Yves Petiteau. Cette reconnaissance de l'autre consistait principalement à mener l'enquête tout en reconnaissant les compétences et les savoir de l'autre, en considérant la valeur de son expertise sur le territoire qu'il habite. Au cours de notre enquête, cette reconnaissance de l'autre se charge d'une autre dimension, ce n'est plus juste une reconnaissance de ses capacités, mais une reconnaissance aussi de ses besoins. Nous considérons que les besoins de l'enquête ne passent pas au-dessus de ceux des habitants. Nous

tentons de faire avec, de faire en même temps ou à côté, sans empêcher l'autre dans ses choix, et sans le mettre dans une position qu'il ne souhaite pas incarner, comme nous ne souhaitons pas incarner la position de l'enquêteur indésirable, insistant, irrespectueux, voir blessant. Nous avons tenté de mobiliser des capacités d'empathie, de nous laisser influencer par les ambiances de la Villeneuve, de vibrer au diapason (Rosa, 2018). En prenant le risque de nous laisser atteindre, en faisant des choix qui pouvaient risquer de freiner notre enquête, nous avons pu faire des découvertes. Ces adaptations méthodologiques sont autant une manière de mieux comprendre le terrain qu'une manière de parler de ce qu'il s'y passe. En effet notre expérimentation méthodologique témoigne aussi des ambiances de la Villeneuve, et renseigne sur les habitudes des habitants. En portant attention aux interactions que nous avons avec les habitants, nous pouvons découvrir des pistes de résultats. Porter attention aux interactions et aux types d'engagements que les acteurs produisent résonne avec notre intérêt pour le détail et pour les signes. C'est une façon de porter attention à ces petites choses qui nous renseignent. Cette façon d'être attentif aux petites choses nous fera être attentif à ce que nous produisons dans les interactions. Nous sommes nous aussi en interaction, nous influençons les autres et les autres nous influencent. Prendre conscience de ces interactions nous permet d'aller plus en profondeur dans les observations. Cette approche permet de comprendre le terrain en faisant l'expérience, en regardant ce que le terrain nous fait et ce que nous faisons au terrain. Cela nous permet de récolter des données pertinentes, tout en répondant au besoin des habitants. Ces détails d'interaction deviennent révélateurs. Les tentatives d'évitement (Goffman, 1974) et de pare-engagement (Wikin, 2001) des habitants nous poussent à considérer ces phénomènes. Les évitements des habitants, au départ envisagés comme des freins à l'enquête, deviennent des données de l'enquête. La résistance à l'enquête devient une donnée de terrain et nous permet de proposer des pistes de réponse à notre problématique.

Ces adaptations concernent autant la personne qui mène l'enquête que ses méthodes. Si nous avons vu que les méthodes s'adaptent, celui qui mène l'enquête s'adapte aussi. Cela serait même la possibilité pour que les méthodes s'adaptent. Il faut que celui qui mène l'enquête accepte déjà premièrement d'être déstabilisé et bousculé, qu'il accepte la remise en question puis qu'il opère des choix et mette en place des changements. Ce sont aussi nos lectures qui nous aident à composer avec ces déstabilisations. Les inspirations du travail de Jean-Yves Petiteau, et notamment celle qui invite le chercheur à se mettre dans la peau du « maître ignorant », nous préparent à mener l'enquête en restant ouverts. En restant ouvert autant à ce que nous pouvons apprendre, qu'à ce qui va pouvoir nous déstabiliser. Se placer en maître-

ignorant, en celui qui ne sait pas, invite à écouter l'autre attentivement. Jean-Yves Petiteau nous invite aussi à penser à l'empathie comme un moyen d'accéder à des informations, en invitant à ressentir ce que l'autre ressent. Tout en permettant de se laisser influencer, ces considérations sont aussi celles qui permettent de s'adapter, de tenter de vivre avec. Nous remarquons que Nicolò possède des traits de caractère qui lui permettent de s'adapter rapidement à la Villeneuve. Empathique, humble, altruiste et à l'écoute, il parvient à mener à bien son projet dans les temporalités prévues tout en respectant les habitants et en offrant une perspective intéressante sur la Villeneuve au visiteur de l'exposition. Cette adaptation de l'enquêteur est une manière de savoir résonner (Rosa, 2018) avec le terrain. Une manière de vibrer au diapason (Rosa, 2018) des ambiances. Sans carnet de notes, et avec un appareil photo qui peut rapidement être caché. Nous avons alterné entre cacher et montrer que nous faisons enquête. Tenté de ne pas trop perturber, en ne sollicitant pas ou très peu les habitants dans l'espace public, en faisant le choix de ne pas faire de porte-à-porte. Nous avons participé à des réunions pour entendre les habitants. Nous nous sommes retenus parfois de sortir l'enregistreur, qui peut aussi brider une parole. Entre interaction et retrait, nous avons tenté de trouver le bon équilibre. Tout comme Jean-Yves Petiteau tentait de passer par la mémoire involontaire des habitants pour obtenir le récit de leurs expériences vécues, nous avons tenté de laisser les informations remonter naturellement. Même si ce n'est pas évident, et que c'est une tentative constante et parfois maladroite. Il y a d'autres manières pour l'enquêteur de ne pas prendre la posture de l'indésirable. Nous pouvons prendre pour exemple quatre projets menés dans le quartier qui ont nécessité une participation des habitants, où les enquêteurs sont loin de prendre la posture de l'indésirable. Les Ateliers populaires d'Urbanisme de la Villeneuve mettront en place pendant des mois des ateliers de concertations qui susciteront une forte participation des habitants pour produire une proposition alternative au projet de rénovation urbaine. Le journal participatif Le Crieur de la Villeneuve est créé par Benjamin Bultel qui mène l'enquête dans le quartier pour rendre compte des sujets du quotidien du quartier de la Villeneuve. Le comité de rédaction est constitué d'habitants du quartier, et le journal est ouvert aux diverses propositions des habitants qui souhaiteraient proposer des sujets ou écrire des articles. Il y a aussi le travail mené par la Régie de quartier, au contact des habitants, ils mènent régulièrement des enquêtes en opérant par du porte-à-porte. Nous avons également l'exemple du tournage d'un film à la Villeneuve dont les acteurs sont tous des jeunes habitants du quartier. Le film « Guy Mocquet », réalisé et produit par Naim Aït-Sidhoum et Demis Herenger, sera tourné en plein milieu du parc de la Villeneuve pendant 8 jours. Pour le scénario, ils choisissent, avec les habitants, un sujet peu banal, le droit de s'embrasser en public. Refusant les clichés d'un film de banlieue, le film met

ainsi en avant, non pas les problématiques de la transformation urbaine, ni le quartier en lui-même, mais permet d'aborder le pouvoir habitant sur l'avenir de l'espace public. Considérant que « l'atmosphère d'un espace public est en partie définie (...) par ce qu'il s'y déroule » (Aït-Sidhoum, Herenger, 2015, p. 156) ils se focalisent sur les « petits projets quotidiens » des habitants, qu'ils voient comment capables de remettre en question et d'améliorer la vie quotidienne d'un quartier. Ces projets ont en communs d'avoir su créer un intérêt mutuel avec les habitants. Ils apportent quelque chose au quartier et aux habitants. Ces projets se constituent dans une démarche engagée et pour les porteurs de ces projets, les habitants sont perçus comme des acteurs à part entière du quartier, des participants concernés, ou encore des collaborateurs.

Partage de l'expérience quotidienne pour travailler sur le territoire

Aborder par le détail ce qui peut être structurant d'une situation

De premier abord, « l'observation de la vie quotidienne peut paraître tellement banale, tellement anodine, tellement gratuite qu'elle ne mérite pas qu'on y consacre un semestre de recherche et encore moins un travail de thèse » (Winkin, 2001, p.146.). Mais nous avons vu que l'habitation des habitants, qui se déroule dans cette petite échelle du quotidien et de l'individu peut avoir un impact sur la ville, sur un projet urbain, ou encore sur la vie collective. Nous avons vu dans la section sur les formes de résistance que les processus d'habituations peuvent influencer le devenir du territoire. Ainsi, si le déroulement de la vie quotidienne participe lui aussi à construire le territoire, nous pensons que cette approche par la petite échelle du quotidien des individus est pertinente pour étudier, penser, et comprendre à la fois le territoire et le projet urbain. Que « c'est en s'attachant au petit, au micro, à l'individu, que l'on peut comprendre et agir sur l'ensemble, le macro, la collectivité. » (Bouchain, 2006, p.8). Mais saisir le quotidien n'est pas chose aisée. Pour traiter ces « petites choses », pour saisir le quotidien à travers l'observation et en produire des connaissances, il faut les méthodes adaptées. Même en ayant accès à la parole habitante, saisir le quotidien et l'ordinaire n'est pas facile, puisque les habitants eux-mêmes ont des difficultés à parler de leur quotidien (Schoepfer, 2015). Pour dépasser cette difficulté qu'on les habitants à parler de leur vie quotidienne Jean-Yves Petiteau mobilisait la reconnaissance de l'autre. La reconnaissance de ses compétences invite l'autre à s'exprimer plus librement, à tenter de raconter, sans être brimé par une impression de ne pas savoir ou de moins bien savoir. Cette reconnaissance de l'autre qui nous mène à considérer nos interactions avec les autres permet aussi de relever ce qu'ils expriment aussi à travers des petits gestes et attitudes plus furtives. C'est aussi dans l'observation que nous pouvons saisir l'ordinaire et ces petites choses révélatrices. Nous avons déployé des méthodes pour observer la vie quotidienne des habitants, en tentant de tout décrire même ce qui paraît insignifiant (Perec, 1992), en affectant les conditions du regard pour créer un décentrement du regard permettant de dépasser l'évidence (Tixier, Thibaud, 1998), et en nous inspirant de la méthode indiciaire (Rodriguez-Alcala, 2011). En cherchant à trouver la bonne manière de relever ces petites choses de l'ordinaire, nous proposons un travail de reconnaissance des signes, avec des catégories de

signes qui nous aident à cadrer les conditions de notre attention : les traces, stigmates, brèches et indices. Des petites choses manifestes, des phénomènes ou microphénomènes, qui sont révélateurs des expériences vécues par les habitants, et de leurs rapports aux ambiances. Nous cherchons ces signes non seulement dans l'observation de l'espace urbain, mais aussi dans les paroles des habitants, dans leurs façons d'être et d'agir, et dans les interactions qu'ils produisent avec nous. Dans nos méthodes qui mêlent à la fois le retrait et la volonté de « vivre avec » et de faire l'expérience du terrain, nous tentons de comprendre un monde à partir de ses détails, de ses signes. Penser en termes de signe permet notamment de soulager la recherche d'un signifiant et de collecter une diversité d'informations, y compris celles d'apparence insignifiante. Le signe « enveloppe quelque chose d'impensé », il « désigne quelque chose et signifie autre chose que ce qu'il désigne » (Labussière, 2009, p.5-6). En établissant des catégories de signes à relever, nous nous donnons un cadre d'observation tout en soulageant la recherche d'un signifiant. Les catégories de signe permettent de relever un ensemble de signes dont certains sont susceptibles de devenir pertinents lors de l'analyse des données. Penser en termes de trace, de brèches, de stigmates et d'indice nous permet de compiler des détails qui pourraient révéler des processus d'habitation aux ambiances tout en épargnant d'avoir à leur donner immédiatement un sens. Ces catégories permettent de ne pas se hâter à trouver la signification dans l'instant et se laisser le temps d'établir des associations de signes, d'idées, plus tard. En cherchant immédiatement la signification, nous risquons de forcer l'interprétation des éléments relevés, ou d'occulter ce qui ne serait pas perçu comme potentiel de réponse. Le détail a également le potentiel de faire comprendre « un monde » à partir « d'un échantillon » (Winkin, 2001, p.139). Nous pouvons comprendre une partie de la société à partir de l'étude de situations singulières (Winkin, 2001). En nous intéressant aux signes, nous avons pu aborder sur ce qui tend à déstabiliser la vie quotidienne et ce qui tend à la stabiliser. En nous intéressant à la vie quotidienne et aux habitudes des habitants, nous avons pu comprendre les rapports entretenus avec les ambiances de la rénovation, et proposer un regard sur l'expérience vécue de la réhabilitation en site habité et des projets de transformation de l'existant.

Le carnet de bord, saisie et mise en partage des ambiances et de l'expérience quotidienne

Le carnet de bord, tome 2 de ce manuscrit, montre et donne à lire notre enquête d'une autre manière. Nous avons utilisé les outils du récit et de la photographie pour saisir et mettre en partage les ambiances de la rénovation et les expériences des habitants. Comme le faisait

Jean-Yves Petiteau au travers de ses itinéraires, nous tentons de rendre compte des transformations urbaines et de l'expérience vécue de ceux qui l'habitent. Si les itinéraires se composent aussi du récit et de la photographie, notre carnet de bord s'autorise une forme différente. Nous avons fait le choix de séparer les images des récits, en présentant d'abord le bilan de notre travail de reconduction photographique puis en donnant à lire l'ensemble de récits d'expériences. Ces récits sont à la fois nos propres récits de visite, mais aussi ceux des habitants et des acteurs du quartier au travers d'entretiens retravaillés. Par le biais de ce carnet de bord, nous tentons de partager à un lecteur l'expérience de la transformation des 40 et 50 Arlequin et des espaces autour le temps de notre enquête. Les auteurs sur lesquels nous nous appuyons partagent cette envie de saisir le temps qui passe et les transformations du monde. Jean-Yves Petiteau a eu envie de réaliser les itinéraires des dockers de port de Nantes en constatant que ce métier était en train de disparaître, une disparition qui allait aussi transformer le port. Perec tente de garder un souvenir des lieux qui vont s'user (1992) et Vergara a un intérêt pour « enregistrer ce qui décline » (Bazin, 2019, p.3). Nous nous sommes inspirés de leurs méthodes pour nous aussi tenter de saisir et de laisser une trace de l'expérience de la réhabilitation, de la rénovation et des ambiances de la Villeneuve. De les saisir à la fois pour réaliser notre corpus de données en stabilisant des données sensibles, mais aussi pour laisser une trace de ce qui a été, de ce qui a été vécu. Nous nous sommes tournés vers le récit et la photographie, deux outils avec lesquels nous nous sentions à l'aise de continuer (bien que n'ayant aucune expérience particulière dans ces deux domaines), et qui permettent à la fois de saisir et de donner en partage. Le récit permet de stabiliser des expériences éphémères que la mémoire va altérer. Face à ces lieux qui se transforment et sachant que notre mémoire va s'altérer et les altérer, nous réalisons les premiers récits pour en garder une trace. Le récit permet également de transmettre et donner en partage. Il transmet artisanalement (Benjamin, 2000) une histoire, des connaissances, une perspective. Et ces connaissances peuvent se livrer aussi simplement que lorsque deux hommes se racontent leur journée. La photographie, comme le récit, permet à la fois de saisir et de donner en partage (en montrant). Nous avons utilisé la photographie de deux manières différentes avec un travail de reconduction photographique et un travail de relevé photographique. Le travail de reconduction que nous proposons dans le carnet de bord met en parallèle des séries de photographies sur le mode avant-après laissant apercevoir la transformation des lieux, mais sans le pendant de l'expérience. Elles montrent l'ampleur des transformations matérielles du quartier. Avec le travail de relevé photographique, nous avons utilisé la photographie comme un outil de relevé de signe et de mémo visuel. Ces photographies ne sont pas présentes dans le carnet de bord, mais sont présentes ponctuellement dans ce

manuscrit principal. Parfois prises pour montrer, parfois pour garder en mémoire une idée, une pensée, une observation, ou encore une expérience, ces photos ont servi de socle à l'écriture des récits. Elles nous permettent de nous souvenir d'une série de petites choses observées, et de les mobiliser au moment de l'écriture. Elles rassemblent les signes (du moins les signes pouvant être visualisés) et plongent dans l'ambiance. Parfois elles permettent de faire remarquer des détails qui n'étaient pas remarqués sur place. Mais à elles seules, elles ne suffisaient pas, et nous avons eu besoin de lui associer la mise en récit. Si la photographie est utilisée de diverses manières en sciences sociales (Conord, Cuny, 2015), elle amène à devoir composer lorsqu'elle est utilisée comme outil de recherche, et cela, notamment en raison de ses biais inhérents. Il faut composer avec ses atouts et ses faiblesses. Elle se situe notamment entre la preuve fidèle et la déformation par la sélection d'un cadre et d'un hors-champ (Laplantine, 2007). Schoepfer propose de « combiner » ou de « mettre en dialogue » la photographie à d'autres méthodes (2015, p.38), et c'est ce que nous avons mis en place pendant notre étude où le besoin d'écrire s'est rapidement présenté. Écrire parce que les photographies ne suffisaient pas à rendre compte et à stabiliser l'expérience vécue sur place. En effet, l'image photographique « montre (et dissimule), mais elle ne "dit" pas » (Laplantine, 2007, p.51). Mais en prenant une photographie, il y a quelque chose que nous tentons de capter, une histoire, une idée, une expérience, un détail, mis en scène dans un décor. Et en essayant « de fixer ces impressions par des images », cela conduit à la création de photographies qui sont des « mémos-visuels de l'instant » (Schoepfer, 2005, p.29). Par sa capacité à faire mémo-visuel, à enregistrer une idée ou son potentiel, la photographie va jouer « le rôle de catalyseur visuel ou d'outil de pensée » (Schoepfer, 2015, p.39). Pour nous, cela deviendra un catalyseur pour l'écriture du récit à venir, et nous pouvons étendre ses effets avec le lecteur du carnet de bord. « L'image a en effet cette fonction de montrer, mais le preneur de vues autant que le lecteur conservent toute leur importance dans le processus de production de sens » (Conord, Culy, 2015, p.8). Des mots qui s'appliquent également au récit, où l'auteur comme le lecteur participent à la production de sens. Dans la tentative de saisir un espace, que ce soit par la photographie, l'écriture, le croquis, « tout est donc à construire, y compris le regard » (Monnet, 2015, p.50). En acceptant de lire le récit d'un autre, de regarder les photographies d'un autre, le lecteur consent à se plonger dans la perspective d'un autre.

Ce carnet de bord est une forme de représentation des ambiances de la rénovation urbaine. Mais nous préférons utiliser les termes de mise en partage (qui laisse présager une expérience vécue qui se partage, de celui qui la vit à celui qui se plonge dans la perspective d'un autre). En

tendant de partager à d'autres la matérialité des lieux et de partager des sensations ou des affects, nous pouvons commencer à partager des ambiances. Il est inenvisageable d'être exhaustif, mais chaque petit détail participe au partage des ambiances. Si l'ambiance est un tout, une unité sensible, « un espace-temps éprouvé en terme sensible » (Thibaud, 2007, p.11), lorsque nous en faisons l'expérience sur place ce sont nos propres capteurs perceptifs (nos sens) qui ressentent les ambiances. La représentation que nous allons ensuite pouvoir donner des ambiances est limitée ou cadrée non seulement par nos capacités de perception, mais aussi par nos outils et nos méthodes. Si l'on a tendance à penser que l'ambiance est difficilement « modélisable » pour reprendre les mots de Chadoin (2010), qu'elle se laisse difficilement représenter, c'est parce qu'elle est subtile et complexe, mais aussi situationnelle. La représentation peut varier en fonction de la personne qui en fait l'expérience, de ses propres filtres perceptifs, et de la manière dont elle manie ses outils. Nous pensons que l'ambiance existe par elle-même en dehors des mesures et captations, qu'elle existe avant tout dans l'expérience, et qu'elle ne peut se représenter qu'au travers de ce qu'on est capable d'en raconter, d'en montrer. L'ambiance est « de l'ordre de l'expression plus que de la représentation » (Thomas, Thibaud, 2004, p.8). Selon nous, pour représenter et donc mettre en partage une ambiance, il faut la donner à expérimenter à l'autre. Cette expérience doit pouvoir être vécue par celui à qui on la partage. C'est pourquoi nous proposons de donner à lire ce carnet de bord. Par sa lecture, nous proposons à un autre de tenter de vivre l'expérience des ambiances de la rénovation urbaine. Si nous avons choisi le récit et la photographie, cette mise en partage des ambiances peut passer par une diversité d'outils qui donnent des résultats variés. Le dessin, le schéma, la peinture, la description factuelle, le récit d'expérience, mais aussi la coupe architecturale, les captations et productions sonores, et bien d'autres, proposent aussi une plongée dans l'expérience des ambiances.

Une plongée dans l'expérience de l'autre pour comprendre le territoire

Le carnet de bord propose une plongée dans les ambiances et l'expérience des autres. Il est une tentative de les donner en partage à celui qui ne connaît pas les lieux (ou à celui qui voudrait les connaître sous une autre perspective). Nous pensons que ce partage participe à la compréhension qualitative d'un territoire, et que cette compréhension peut aussi devenir un outil d'intervention. Au départ de notre recherche, cette volonté de donner en partage les données de l'enquête devait s'adresser aussi aux habitants, et ce, au cours de l'enquête. Avec

la méthode des itinéraires envisagée au départ, nous souhaitions partager les itinéraires avec les habitants qui auraient participé, mais aussi les donner à lire aux autres habitants et aux acteurs du quartier. Nous avons envisagé de les publier dans le journal local, *Le crieur de la Villeneuve*, mais notre mode de production de donné ayant changé, et nous ayant demandé plus de temps et d'énergie que prévu, nous n'avons pas mis en place ce retour pendant l'enquête. Nous faisons alors ce partage final, à travers le carnet de bord, qui retrace 3 ans de réhabilitation en site habité et de rénovation urbaine. En donnant à lire les ambiances, ce partage devient un outil de compréhension du territoire. Par le récit, « les portraits urbains restituent dans une certaine mesure l'ambiance d'une ville », et cela se fait aussi « autant par le style d'écriture adopté que par les informations délivrées » (Thomas, Thibaud, 2004, p.108). En mélangeant des descriptions du climat physique et social de la ville, il est possible d'exprimer les ambiances d'une ville (Thomas, Thibaud, 2004). Ces descriptions imbriquées laissent imaginer les lieux et les ambiances. Le récit permet d'articuler, dans un seul objet, les dimensions spatiales, sociales et sensibles du milieu urbain. Il permet d'exprimer et de partager le caractère plurisensoriel de l'expérience vécue, et de faire connaître et faire comprendre les ambiances d'un lieu.

Si la notion d'ambiance fonctionne comme « un révélateur des diverses manières d'habiter les espaces publics (outil de compréhension), elle peut aussi être utilisée à des fins de transformation de la réalité existante (outil d'intervention) » (Thibaud, 2007, p.27). Si le travail que nous proposons avec le partage des ambiances permet d'offrir une compréhension du territoire, nous pensons que cette compréhension apportée par les ambiances peut aussi devenir utile pour l'intervention sur le territoire, et que cela est possible notamment par le changement de perspective qu'elle peut offrir. Nous pensons que le récit, en restituant les ambiances et l'expérience sensible, peut opérer un changement de perspective sur ce que nous savons d'un territoire. Et que cette perspective peut influencer directement la production et les interventions. En effet, le récit d'un territoire peut forger la réalité, et les discours jouent un rôle dans la transformation de l'espace (Fijalkow, 2017). Si le récit joue un rôle dans la transformation de l'espace (Fijalkow, 2017) alors l'émergence d'autres récits, d'autres perspectives pourrait venir modifier la construction du territoire. Connaître une partie du récit de la Villeneuve, ou du récit de la rénovation c'est donc aussi donner une possibilité de construire autrement, de penser autrement le projet. Le récit, et notamment le récit du quotidien, permet de donner une autre perception, une autre perspective, de saisir et donner à lire une autre facette de la réalité. Donner accès à des perspectives particulières, c'est donc aussi donner l'opportunité à quelque chose

d'autre de se créer, ou d'exister. Et parfois ces autres récits sont occultés par un récit dominant. Nous constatons que des récits dominants empêchent d'autres perspectives d'exister et peuvent nier des perspectives individuelles. Nous en avons eu l'exemple au cours de notre enquête. Nous avons vu que les plaintes des habitants étaient en réalité bridées par la relation commerciale avec le bailleur (chapitre 9, section Impuissance etc.). Nous avons vu que les récits stigmatisants relayés par les médias peuvent prendre le dessus et modifier non seulement les perceptions, mais aussi l'expérience faite du quartier (chapitre 9, section Stigmates etc.). Serena Cello remarque également que les récits qui offrent une « plongée » dans la vie quotidienne des cités permettent de « recadrer la perception souvent stéréotypée des banlieues » (Cello, 2017, p.3). Ce dépassement est possible par la prise en compte de ce que Cello aussi appelle « l'insignifiant ». Ce qui permet de dépasser les images « apocalyptiques présentées auparavant » des banlieues (Cello, 2017, p.3) et de sortir des représentations dominantes et stéréotypées ce sont des narrations qui proposent une « plongée dans la vie de la cité » où « vivent tranquillement des gens ordinaires » (Cello, 2017, p.3)²⁷.

Proposer cette plongée dans la vie ordinaire de la rénovation urbaine, c'est ce que nous avons tenté de réaliser avec le carnet de bord. Nous avons tenté de donner à lire d'autres perspectives qui tiennent compte de ce qui est d'apparence insignifiant comme la vie quotidienne et le sensible. Par une approche sensible et une approche avec les ambiances, nous avons pu au cours de notre enquête accéder à des pans qui ont tendance à être occultés ou niés, et par nos modes de production de données nous tentons de les donner en partage à d'autres. Par le sensible, le détail, l'expérience vécue, les ambiances, nous accédons à une autre facette du territoire. Une autre facette que celles présentes dans les récits dominants (que ceux-ci soient des analyses urbaines ou des représentations collectives). Nous savons à quel point il est facile d'occulter, et même volontairement, un certain nombre de récits. Il est difficile d'être représentatif et d'accéder à la parole de tous les habitants, de toutes les perspectives. Il est également possible, et notamment de par sa posture de chercheur ou d'enquêteur ou de professionnel, de brider une parole, de rater des informations, de ne pas pouvoir entendre un discours. Autant de mécanismes par lesquels un récit peut ne pas être pas entendu. Les gênes des habitants ne peuvent pas rivaliser avec les impératifs et les nécessités du projet de réhabilitation. À trop peu considérer l'existence de ces gênes ou de ces petites choses de la vie

²⁷ Suite aux émeutes dans les banlieues autour de 2006, il y a eu un afflux de proposition aux éditeurs de romans écrit par ceux qui sont « nés, vivent ou ont vécu dans ces quartiers » (Cello, 2017, p.2). Serena Cello propose d'analyser six romans de ce type sans son article intitulé « Traverser les banlieues littéraires : entre sensationnalisme et banalité quotidienne ».

quotidienne, il est possible de finir par les oublier dans l'équation, et donc de ne pas voir certaines problématiques dans les manières de faire projet ou de passer à côté d'améliorations potentielles (comme la possibilité de tendre vers une rénovation plus douce et moins traumatisante). Les petites choses, comme toutes les autres « existences », ont « besoin d'intensificateurs pour accroître [leur] réalité » (Lapoujade, 2017, p.21). La rénovation est déjà une existence forte. Elle est préparée, pensée, validée, débattue, relayée, etc. Ce qui relève de l'insignifiant et de l'ordinaire, comme la vie quotidienne des habitants, a plutôt tendance à être du côté des « existences moindres » (Lapoujade, 2017). Des existences qui prennent peu de place, qui passent inaperçues, qui ont tendance à être niées, remises en question ou ignorées. Ce que nous proposons avec le carnet de bord c'est de « s'efforcer » (Winkin, 2001) à regarder et à considérer les petites choses, les existences moindres au sein des ambiances de la rénovation urbaine. Ce faisant, nous pouvons accéder à d'autres facettes du territoire, et entrer dans d'autres perspectives. Et « entrer dans le point de vue d'une manière d'exister », dans la perspective d'un autre, ce n'est pas seulement « voir par où elle voit », mais c'est aussi « la faire exister davantage » (Lapoujade, 2017, p.72). Proposer un récit d'expérience de la rénovation, c'est aussi une manière d'« instaurer » des existences, de « légitimer une manière d'occuper un espace temps » (Lapoujade, 2017, p.72). « Souriau voit l'artiste, le philosophe ou le savant comme l'avocat d'existences faibles, toutes ces existences qui réclament d'exister sur un autre mode ou de conquérir davantage de réalité » (Lapoujade, 2017, p.73). Mais cette posture n'est pas réservée à l'artiste, au philosophe et au savant. Notre recherche s'est nourrie de la découverte d'autres perspectives, d'autres existences, et nous tentons de les redonner en partage à d'autres pour amener une compréhension de l'expérience de la rénovation. Pour cela, comme Jean-Yves Petiteau, nous avons tenté de penser un objet facilement accessible à tous lecteurs, qui se destine autant à un lecteur complètement extérieur, qu'à un acteur impliqué dans le processus de rénovation urbaine ou dans la gestion du quartier, ou à un habitant de la rénovation. Pour donner la possibilité au lecteur de se plonger dans l'expérience d'un autre, nous avons tenté dans ce carnet de bord de communiquer « en artisan », « en manieur de mots comme d'outils », « en être qui croit sa pensée communicable, son émotion partageable » (Rancière, 2013 [1987], pp.110-111). Cette mise en partage à travers le récit permet de « faire passer à l'existence un être dans un autre monde que le sien » (Lapoujade, 2011, p.195). Nous avons enquêté un moment de la rénovation urbaine et par la création (du carnet de bord) nous devenons témoins en faisant voir ce que nous avons eu le privilège de voir (Lapoujade, 2017). Une fois que le lecteur lit ce carnet de bord, il devient lui aussi un témoin, puisque « faire voir » c'est aussi « prendre à témoin » (Lapoujade, 2017, p.75). Le lecteur peut également passer de

la posture de témoin à celle d'avocat. Parmi les témoins, il y en a qui deviennent des « avocats » : « ceux qui décident de témoigner », de faire « cause commune » avec « les modes d'existences dont ils veulent promouvoir la réalité » (Lapoujade, 2017, p.75). Nous pensons que cette possibilité de « faire voir » repose sur la capacité d'empathie, ou plus précisément sur la capacité de celui qui regarde d'établir un pont par l'empathie. Selon Serge Tisseron « l'empathie serait une sorte d'embrayeur permettant que s'établisse un pont entre le "faire" de l'artiste et le "voir" du spectateur » (Tisseron, 2010, p.21). L'empathie est un moyen de connexion avec l'autre, un moyen de se comprendre, à condition de se laisser tout entier aller dans la pensée de l'autre. C'est par l'empathie que nous pouvons comprendre une œuvre, ressentir des émotions qui n'étaient pas les nôtres. Les récits expriment une expérience et l'empathie permet à celui qui reçoit de l'éprouver en retour. Pendant l'enquête, l'empathie nous a aidés à écouter et à comprendre les habitants. Et nous pensons que c'est aussi l'empathie qui permettra au lecteur du carnet de bord de saisir les ambiances et expériences de la rénovation. Le lecteur accède à l'expérience « en acceptant de s'abandonner à ses sensations et à ses émotions ». L'empathie établit une connexion, mais « c'est d'abord dans son corps que le spectateur éprouve cette continuité avant de tenter, parfois, de l'expliquer avec des mots » (Tisseron, 2010, p.21). La mise en récit laisse la trace d'expériences vécues, que chacun pourra traduire à sa façon. Rien ne garantit que chaque lecteur en aura la même compréhension. Avec les récits nous tentons de donner au lecteur l'opportunité de comprendre par lui-même, au lieu d'accéder uniquement à l'analyse que nous proposons pour notre sujet de recherche. Parce que le « parleur, outre ce qu'il a voulu dire, a réellement dit une infinité d'autres choses » (Rancière, 2013 [1987], p.107) et que « ce que peut essentiellement un [maître ignorant] c'est être émancipateur : donner non pas la clef du savoir, mais la conscience de ce que peut une intelligence quand elle se considère comme égale à toute autre et considère toute autre comme égale à la sienne » (Rancière, 2013 [1987] p.68). En partageant des expériences, en faisant exister des perspectives, en étant un « intensificateur » qui permet à des existences « d'accroître [leur] réalité » (Lapoujade, 2017, p.21), nous pouvons non seulement apporter une compréhension sur l'expérience de la rénovation urbaine, mais aussi donner une possibilité de changer nos manières de penser le projet urbain qui rassemble et fait travailler ensemble une multitude d'existences.

Habituations aux ambiances et projets urbains en site habités

Retour sur l'approche de la notion d'habitation dans cette recherche

Au cours de notre recherche, l'habitation est restée difficile à saisir, autant dans sa définition que dans son observation. Le « double visage » de l'habitude (Romano, 2011, p.188) rend les choses complexes et nous nous sommes confrontés à quelques difficultés et questionnements. Entre une « puissance de facilitation » et une « chute dans l'automatisme » (Marin, 2004, p.152), l'habitude, un mot pourtant si souvent employé dans nos vies, concerne une diversité de choses possible et nous ne sommes pas certains d'en avoir tous la même définition. Tenter d'observer des processus d'habitation c'est tenter d'observer à la fois la « puissance de facilitation » (Marin, 2004, p.152), ce côté de l'« aménageuse habile » qui rend un « lieu habitable » (Romano, 2011, p.188) et à la fois tenter d'observer la « chute dans l'automatisme » (Marin, 2004, p.152), celle « qui possède l'inquiétant pouvoir de (...) rendre insensible aux choses et aux êtres » (Romano, 2011, p.188). Pour observer les habitudes, il n'est pas possible de se raccrocher à l'observation de répétitions ou de récurrences dans l'expérience vécue de la rénovation. Car si l'habitude et la répétition peuvent entretenir un lien, une seule expérience peut suffire à produire une habitude, et une même expérience répétée n'aboutit pas forcément à la construction d'une habitude (Garreta, 2002, p.143). Difficulté supplémentaire, il est difficile, dans ce type d'enquête, d'isoler les stimuli que les habitants rencontrent pour évaluer si, et comment, ils s'y habituent. Nous avons dû tenir compte d'une situation d'ensemble et de l'« interdépendance des facteurs en action » (Augoyard, 1998, p.6). Dans notre enquête, l'habitant est un « citoyen concret pénétré de son histoire individuelle, de son imaginaire, de son réseau de sociabilité, acteur aussi de l'environnement, producteur de signaux » (Augoyard, 1998, p.6). Les habitants ont une identité propre, ils composent avec ce qui les entoure, et sont aussi capables de se protéger de l'influence d'une ambiance (Bonnico-Donato, 2012). Nous nous sommes donc intéressés à la fois à l'expérience vécue des habitants et des acteurs du quartier, mais aussi à ce que font et procurent les ambiances. Et puisque « les organes sensoriels (...) sélectionnent les excitations du monde extérieur d'une façon qui leur est propre » (Pecqueur, 2014, s.p.), les habitants peuvent avoir des formes d'habitation qui leur sont

propre. Mais rapidement nous remarquons que l'habitation prend aussi une dimension collective. Nous avons vu qu'au sein d'ambiances et d'expériences partagées, les habitants partagent aussi des manières de faire et d'être. Nous avons vu qu'ils partagent des habitudes au sens de les vivre ensemble (comme lorsqu'ils vivent l'intrusion des ouvriers dans leur logement) et qu'ils partagent des habitudes au sens de se les donner en partage (comme lorsqu'ils mobilisent le collectif pour changer les habitudes et pratiques des autres, ou qu'ils s'échangent des modes d'emploi). Pour relever des données sur ces processus d'habitation aux ambiances pendant l'enquête nous nous sommes intéressés non pas à des stimuli, mais à des phénomènes pris dans une situation, que nous avons tenté de relever par un travail avec les signes et avec la méthode indiciaire. Après avoir pu relever ces données, nous avons cherché un moyen de les traiter pour répondre à notre problématique. Au départ nous avions prévu d'observer ces processus d'habitation dans une comparaison avant-après de l'expérience des habitants, en réalisant avec les habitants des itinéraires à des temporalités espacées pour observer les changements dans leurs expériences. Face à cette méthode qui ne peut pas se réaliser, nous mettons en place un travail de reconduction photographique pour saisir l'évolution des lieux. Nous conservons cette captation de l'avant-après mais ce travail ne suffit pas pour parler de l'habitation des habitants aux ambiances. Progressivement nous comprenons qu'il est possible d'étudier l'habitation aux ambiances non pas seulement dans l'évolution, mais aussi dans l'instant, de l'étudier à partir de la variabilité du quotidien. C'est un changement majeur dans nos présupposés méthodologiques. Nous partons du principe que c'est pendant la perturbation que peuvent se manifester des processus d'habitation ou des signes de non-habitation. Et que ces perturbations nous renseignent sur les processus d'habitations. Nous nous attardons sur ce qui perturbe, ce qui bouleverse, ce qui produit des réactions. Le travail de reconduction photographique s'adapte aussi progressivement. Au lieu d'être une simple démarche pour saisir la transformation avant-après, elle devient une démarche pour saisir la variabilité du quotidien. L'idée n'est pas seulement de suivre la transformation, mais de venir observer et saisir l'instant, plusieurs fois, de venir ré-observer, de faire la démarche de reconduire des observations, en d'autres mots : de tenter d'épuiser les lieux en multipliant les moments d'observation (Tixier, 2015). Vis-à-vis de cette variabilité du quotidien et de ces perturbations observées, nous remarquons que l'habitation peut être envisagée de deux manières (ce qui fait écho aux deux visages de l'habitude). Il y a d'un côté une habitation qui est sollicitée (lorsque la vie quotidienne et les habitudes sont déstabilisées), et d'un côté une habitation qui se déroule (lorsque l'habitude se construit ou s'effectue et stabilise la vie quotidienne). Pour déceler des processus d'habitation dans l'expérience de la perturbation

nous nous sommes donc ensuite intéressés aux formes de déstabilisation et aux formes de stabilisation de la vie quotidienne des habitants (partie 3). Dans le chapitre 7 nous abordons ce qui tend à déstabiliser le quotidien et solliciter l'habitation. Quelque chose vient perturber la vie quotidienne et l'habitation ne se fait pas ou doit être réactualisée. Nous relevons notamment des formes d'incertitudes, d'inquiétudes, de peur, d'empêchement ou encore de souffrance. Et dans le chapitre 8 nous abordons ce qui tend à stabiliser le quotidien et faciliter l'habitation. Des procédés par lesquels l'habitation se construit ou s'effectue, et tend à stabiliser la vie quotidienne. Parmi celles-ci nous relevons notamment le fait d'avoir le mode d'emploi, de mener l'enquête, de négocier, de lutter, de basculer ou encore de se protéger. Pour relever les déstabilisations, nous avons cherché les manières de pâtir des habitants, et pour relever les stabilisations nous avons cherché les manières d'agir des habitants. Si nous avons séparé l'agir et le pâtir pour les besoins de notre analyse, ceux-ci sont inhérent à la notion d'habitation puisqu'ils s'impliquent tous deux dans le processus et ne sont pas déconnectés. Même l'accommodement le plus passif n'est jamais pure passivité puisque l'organisme ne reçoit pas des données sensorielles de façon passive, mais réagit comme la pupille des yeux se rétracte sous la lumière (Dewey, 1993). Tout pâtir amène un agir. Et les manières d'être et d'agir des habitants sont aussi une forme de réponse, de réaction, au pâtir dont ils font l'expérience. En effet, « le sentir est indissociable d'un "se mouvoir" dans la mesure où le monde sensible ne se réduit pas à des états de choses ou à des qualités indépendantes du sujet, mais sollicite au contraire une activité motrice et mobilise des dispositions affectives » (Thibaud, 2012, p.7). Ainsi, en regardant comment les habitants tentent d'agir et de stabiliser leur vie quotidienne, nous pouvons envisager ce qui les atteint, ce qui sollicite une « activité motrice » (Thibaud, 2012, p.7), ce à quoi ils s'habituent ou tentent de s'habituer.

L'habitation pour gérer sa vulnérabilité et son rapport au monde au cœur de mutations

Dans le chapitre 9 (Réflexions sur l'habitation aux ambiances de la rénovation), nous remettons en dialogue les éléments d'analyse que nous avons précédemment obtenus en séparant le pâtir de l'agir, et nous voyons comment s'articule le rapport des habitants (et des acteurs impliqués) aux ambiances de la rénovation urbaine. Avec la porosité des ambiances et des espaces, les habitants sont vulnérables à des sollicitations. Ils se retrouvent dans des situations d'impuissances et face à des injonctions à supporter, mais ils déploient aussi des stratégies, des manières d'être et des manières de faire pour tenter de stabiliser leur vie

quotidienne. Ces manières d'être et d'agir leur permettent de poser des limites et de réguler les sollicitations. Nous observons notamment des formes de résistances, individuelles et collectives, qui peuvent impacter le devenir du quartier et changer les sollicitations auxquels ils sont confrontés. À travers ces pistes de réflexion, nous voyons les processus d'habitation comme une manière de gérer la variabilité du quotidien, de gérer sa vulnérabilité et son rapport au monde tout en étant au cœur de mutations constantes.

Nous pourrions envisager l'habitation comme une sorte de rapport aux ambiances. Et ce rapport pourrait se construire dans notre capacité à « résonner » avec les ambiances (Rosa, 2018). « Les recherches sur les neurones miroirs et l'empathie (...) permettent de supposer que l'homme est un être capable d'agir comme un corps résonant, et plus encore : qu'il développe ses qualités sensori-motrices et linguistiques, cognitives et morales en réagissant et en répondant à des impulsions et à des "sollicitations" du monde. Le sujet humain apparaît (...) comme un second diapason : il commence involontairement à "vibrer" avec son environnement (social et extrasocial) et apprend ensuite à bloquer ou à atténuer certaines de ces vibrations, voire à en renforcer d'autres » (Rosa, 2018, p. 181). Les habitants résonnent avec les ambiances, et dans ce rapport, ils développent des compétences, des manières d'être et de faire. S'ils sont capables de « vibrer avec » ils sont également capables d'être ceux qui font vibrer, et peuvent même « bloquer », « atténuer » ou « renforcer » des vibrations (Rosa, 2018, p.181). Envisager cette idée de diapason qui "fait vibrer" et l'idée d'êtres qui "vibrent avec" nous rappelle les notions d'agir et de pâtir, où celui qui agit fait vibrer, et celui qui pâtit vibre avec. Nous pouvons imaginer que les habitations se forment en vibrant avec les ambiances, et qu'elles configurent ensuite un rapport avec les ambiances en permettant de gérer les vibrations que procure le monde.

Si la rénovation urbaine bouleverse le quotidien des habitants, le monde et les ambiances qui nous entourent sont aussi en constante mutation, et ce d'une manière importante ou minime. Puisqu'une ambiance « émerge, se développe et se module dans le temps » (Thibaud, 2007, p.15), il peut donc y avoir des nouveautés, des disparitions, des recompositions constamment. Ainsi, nous sommes constamment sollicités et notre rapport au monde change régulièrement. Selon Bruce Bégout, c'est l'habitation qui permet de gérer ce rapport à un monde qui change : « L'habitation, unique matrice du monde quotidien, ne peut parvenir à apprivoiser ce rapport sauvage et indéterminé au monde (...) que par la lente transformation alchimique d'une expérience originale en une vie ordinaire » (Bégout, 2004, p.188). En transformant les expériences originales en vie ordinaire, l'habitation permet de réinstaurer un ordinaire.

L'habitude est en effet « à l'origine de toute fabrication du quotidien », et elle « quotidianise » le milieu de vie (Bégout, 2005, p.353). En instaurant un ordinaire et en fabriquant un quotidien, l'habitation finit par constituer un fond stable auquel se fier et se raccrocher dans la vie de tous les jours. Ce fond stable fait que certaines sollicitations de notre environnement n'ont plus besoin d'être surveillées ou ne nécessitent plus de réflexions. Il permet de faire passer des sollicitations en arrière-plan, et elles peuvent finir par ne plus être remarquées. Si ce fond stable permet de faire passer des éléments en arrière-plan, il permet aussi d'identifier plus rapidement les troubles qui surviennent dans l'expérience. « Les troubles de la familiarité s'instituent sur le fond d'un accommodement déjà trouvé avec un environnement habituel » (Breviglieri, Trom, 2003, p.405). Le trouble ressort par contraste sur ce qui était en arrière-plan, voir en hors champ. C'est par ce procédé que l'enquêteur indésirable est si rapidement repéré par les habitants dans l'espace public. L'enquêteur indésirable, celui qui risque d'atteindre ou de porter préjudice, est repérable en ce qu'il dénote avec le fond stable et la vie ordinaire des habitants. Et à chaque nouvelle expérience, « il est tenu compte de ce qui a précédé ou de ce qui est arrivé » (Quéré, 2002, s.p.)²⁸. Ainsi, les habitants et les acteurs du quartier tiennent compte des expériences passées et les intègrent à la situation présente. Au fur et à mesure des expériences vécues, les individus réactualisent ce qui fait partie du fond stable et ce qui n'en fait pas partie. Cette connaissance acquise par les expériences passées vient soutenir la gestion des sollicitations dans le moment présent, puisque l'habitation, au-delà de pouvoir repérer ce qui trouble, permet aussi de mettre rapidement en place des dispositifs de protection ou de gestion vis-à-vis de ces troubles. Dans le cas de la rénovation urbaine, ce fond stable est fortement bousculé et les habitants déploient des manières d'être et d'agir pour le réinstaurer (parfois même volontairement et consciemment). Ils peuvent rapidement, et parfois automatiquement, déployer des mesures pour se prémunir du trouble comme l'évitement, protection, la lutte ou encore la négociation. Les évitements vis-à-vis de l'enquêteur sont par exemple un moyen de restaurer rapidement un équilibre dans un quotidien déjà trop stimulant. En développant de nouvelles habitudes, les habitants modifient aussi les ambiances dans lesquelles ils vivent : à chaque fois qu'un « organisme » « acquiert de nouvelles habitudes et développe son savoir-faire à travers l'expérience », il « acquiert en même temps un nouvel environnement » (Quéré, 2002, s.p.). Nous avons vu dans la section sur les formes de résistances que les habitants étaient en effet capables de négocier et de modifier le devenir du quartier par leurs habitudes. Ainsi par

²⁸ Ce document est consulté sous une forme numérique sans paginations. Les citations ici présentes sont extraites du paragraphe « Brève analytique de l'expérience » où Quéré aborde le principe de la continuité de l'expérience de Dewey.

leurs actes, et par leur manière de vibrer avec les ambiances, ils changent aussi le territoire et les ambiances qu'ils habitent. Ces manières d'être et d'agir peuvent aussi redéfinir des limites et des frontières (autant spatiales qu'interactionnelles). Nous le voyons à travers les portes d'habitants qui ne s'ouvrent plus et dans les conditions posées à l'enquêteur dans les interactions. Les habitudes permettent ainsi de gérer une vulnérabilité face aux variations, aux sollicitations et à l'imprédictibilité du monde. Mais s'il est possible de reconfigurer ses habitudes ou son environnement face à ces « expériences originales » (Bégout, 2004, p.188), ces bouleversements et ces sollicitations peuvent aussi provoquer des ruptures. Il est possible de reconfigurer les habitudes, mais pas toutes en même temps, comme lors de l'enquête il est possible de douter de tout, mais pas de tout en même temps (Dewey, 1993). Si les êtres peuvent s'habituer, c'est parce qu'ils sont malléables, « plastiques »²⁹ (James, 1890, p.105). Ils sont capables de se renouveler, et à chaque fois de développer un « a new set of habits » (« un nouvel ensemble d'habitudes ») (James, 1890, p.105). Mais la vitesse ou l'intensité de la contrainte peut aussi dépasser la capacité de plasticité de l'organisme et celui-ci ne parvient plus à préserver son intégrité (James, 1890). L'habitude et la possibilité de quotidiénisation ont une limite : un changement trop important ou trop brutal pourrait dépasser les capacités de résiliences des habitants et provoquer des dégâts. Cela fait écho avec la définition de Bruce Bégout qui précise que l'habitation est une « lente transformation alchimique » (Bégout, Esquisse, 2004, p.188). En fonction de leur brutalité, de leur ampleur ou de leur accumulation, les sollicitations procurées par les ambiances peuvent être trop déstabilisantes pour les habitants, l'habitation ne peut pas se réaliser et la stabilité de la vie quotidienne est mise en péril. Si le fond stable permet d'avoir une base à laquelle se fier et se raccrocher, et que celui-ci peut être modifié au fil des sollicitations, il doit pouvoir conserver une certaine stabilité d'ensemble pour accueillir de nouvelles contraintes. La rénovation urbaine vient accélérer et intensifier ces variations du quotidien et déstabilise de manière importante le fond stable. Nous avons vu que les habitants vivent beaucoup de sollicitations simultanées, entre celles procurées par la réhabilitation en site habité qui les sature jusque dans leur intimité, celles des problématiques du quartier comme la stigmatisation, ou encore celles de problématiques qui dépassent notre sujet de recherche. Nous avons vu que certaines sollicitations de par leur caractère trop brutal ou trop proche peuvent même basculer dans le domaine de l'insupportable. C'est le cas du bruit dont les habitants n'arrivent pas à se prémunir, et de la porosité des

²⁹ « the phenomena of habit in living beings are due to the plasticity of the organic materials of which their bodies are composed » (James, 1890, p.105).

logements face aux nuisances de chantier. L'habitation permet de s'ancrer, d'avoir un fond stable rassurant au cœur d'un monde qui bouge, tout en pouvant accueillir la nouveauté, mais elle présente des limites et se déroule sous certaines conditions pour ne pas arriver à un point de rupture ou ne pas laisser de séquelles.

Habituations et projet urbain, entre standardisation et créativité

Nous souhaitons aborder ici les habitudes dans la pratique du projet urbain, et la question de la standardisation et de la créativité dans les choix d'aménagement qui impactent directement la manière d'habiter et de s'habituer au territoire. Nous avons commencé à aborder les habitudes des « extérieurs » dans le premier chapitre de l'introduction. Nous voyons que l'équipe en charge du projet du second volet de la rénovation urbaine s'adapte et s'habitue au fur et mesure du travail de co-construction avec les habitants. Au fil des années de rénovation urbaine dans le quartier, nous notons des évolutions dans la pratique de projet. L'arrivée en elle-même de cette étape de co-construction est déjà une adaptation de la manière de penser la rénovation urbaine du quartier. Ces manières de faire et de penser le projet évoluent à l'échelle du quartier, mais elles suivent aussi une évolution des courants de pensée de la rénovation urbaine. Un certain nombre de pratiques sont partagées entre les professionnels du territoire et se transmettent. Nous avons vu, dans une plus petite échelle, que les professionnels du quartier de la Villeneuve mobilisent des pratiques communes pour influencer les habitudes des habitants. Ils partagent notamment l'idée de la prise de conscience, de l'apprentissage, de la démonstration, etc. En effet les professionnels du territoire sont eux aussi des « êtres d'habitudes » (Bousbaci, 2021). En s'intéressant aux sciences du design, Bousbaci propose de considérer que les savoirs professionnels sont aussi des habitudes acquises, qu'elles sont aussi communes en ce qu'elles se constituent au sein de traditions pédagogiques, et elles structurent les savoirs enseignés aux praticiens (2021). En effet, en 2004, Bonneville constatait déjà que le renouvellement urbain, « à quelques exceptions près », « s'inscrit dans la continuité de politiques précédentes » (Bonneville, 2004, p.11). La création de l'ANRU vient ensuite, « par une procédure administrative », poser un cadre et des pratiques communes à la rénovation des quartiers pour répondre aux doutes qui s'expriment sur la meilleure manière de penser le renouvellement urbain (Querrien, Lassave, 2004, p.5). Ainsi, si le cadre posé par l'ANRU introduit des changements dans la manière de faire et penser la rénovation, il participe aussi en lui-même à perpétuer certaines pratiques. À la Villeneuve où se sont enchaînés deux projets de rénovation urbaine, nous pouvons faire le constat de ces deux facettes de l'habitation des

professionnels, avec à la fois des pratiques qui se perpétuent et des pratiques qui évoluent. Nous remarquons des actualisations et des améliorations de ces façons de faire et de penser le projet entre le premier volet (ANRU 1) et le deuxième volet (ANRU 2) de la rénovation. Cette évolution se constate notamment à travers la prise en compte du fameux « volet social » qui s'ajoute pour prendre en considération les habitants, et aux évolutions des pratiques de concertations. Les habitants ont régulièrement pointé le manque de concertation et au fil des projets menés les termes employés dans les projets sont passés de consultation, à concertation puis à co-construction. S'il y a des actualisations et des améliorations, il y a aussi des manières de faire qui s'ancrent et se perpétuent. En 2004, Bonneti présente les principales thématiques de questionnement du renouvellement urbain et celles-ci sont encore au cœur des deux projets de rénovation de la Villeneuve : « l'approche par la voie », le « rôle structurant attribué aux équipements publics », « la croyance dans l'efficacité sociale des transformations du bâti », la place faite « au traitement paysager », « la résidentialisation des immeubles », « la prise en compte des enjeux de gestion » avec les services municipaux et les bailleurs, « la prise en compte des attentes des habitants », et « la mixité sociale » (Bonetti, 2004, p.35-40). Le simple fait que de tels travaux se pensent sur du long terme fait qu'on hérite perpétuellement de décisions prises par le passé. Dans le cas de l'ANRU 1 à la Villeneuve, nous avons vu que des décisions prises en 1990, avant même la création de l'ANRU, se retrouvent dans des travaux qui se déroulent 25 ans plus tard, en 2015. Au fil des formulations et des validations de projet, les travaux doivent avancer en suivant un enchaînement d'étapes, et il y a certaines étapes qu'il n'est plus possible de changer. Il est parfois possible de revenir en arrière. C'est le cas lorsque les habitants par leurs mobilisations réussissent à faire annuler des démolitions, et donc à faire annuler des décisions et à faire modifier les éléments du projet. Mais avec l'organisation collective à laquelle les professionnels doivent se tenir, et à la manière dont doit être planifié un chantier de rénovation urbaine, un certain nombre d'éléments du projet ne peuvent plus être actualisés. Lorsque les membres de l'équipe pluridisciplinaire lancent la co-construction pour l'ANRU 2 ils axent le débat sur ce qu'il reste à co-construire puisqu'un certain nombre d'éléments du projet à venir sont déjà actés. Cela résonne aussi avec les limites du processus d'habitation où il serait possible de tout remettre en question, mais pas tout en même temps. Si l'habitude est une « puissance de facilitation » qui permet d'améliorer les manières de faire, elle peut aussi être une « chute dans l'automatisme » (Marin, 2004, p.152). Et lorsque certaines pratiques automatiques sont perpétuées alors qu'elles ne sont plus adaptées, elles peuvent finir par devenir limitantes. Elles ne permettent plus la réactualisation ou le questionnement. Parfois, de nouvelles manières de faire et de penser ne peuvent pas voir le jour parce qu'elles ne

s'accordent pas avec le cadre défini des pratiques actuelles et avec l'ensemble des acteurs impliqués. Lorsque Lacaton et Vassal proposent un projet de rénovation sans démolition pour le premier volet, cela ne s'accorde pas avec les recommandations de l'ANRU que la ville doit suivre, et la réalisation d'un projet sans démolition n'est pas envisageable. Il y a donc aussi une dimension collective à ces automatismes dans la pratique du projet, avec une forme de culture dominante qui se perpétue. Cette dimension collective mène à un certain conformisme. Cela s'observe notamment dans la standardisation et la normalisation des espaces urbains, qui représentent une forme de chute dans l'automatisme. L'architecture entretient un rapport avec les standards de la norme et de l'ordinaire (Landauer, 2019). L'« intention architecturale » d'une partie de la production des grands ensembles est réduite « à sa part la plus congrue », et il existe une « injonction sécuritaire qui traverse la plupart des projets actuels d'espaces publics » qui détermine et standardise « leurs conceptions et leurs formes » (Landauer, 2019, p.14). Cette standardisation et cette sécurisation des espaces peuvent conduire à une forme d'aseptisation des ambiances. Cette « aseptisation » apparaît « comme une manière de se prémunir contre toute confrontation dérangeante », mais elle produit en même temps un « appauvrissement de l'expérience sensible dans les espaces publics contemporains » (Bonicco-Donato, 2012, p.612). Lorsque ces pratiques se perpétuent, elles peuvent finir par nuire à la qualité des expériences vécues. Elles conduisent à proposer des « trajectoires solitaires et rectilignes, privilégiant l'efficacité et la rapidité à la flânerie et à la déambulation, pour rejoindre son lieu d'épanouissement, la sphère intime » (Bonicco-Donato, 2012, p.612). En produisant des espaces où les personnes ne rencontrent aucune « confrontation dérangeante » (Bonicco-Donato, 2012, p.612) la normalisation et la sécurisation présentent l'avantage de faciliter la vie quotidienne de ceux qui l'habitent par la rapidité d'habitation possible dans monde où tout est connu d'avance. Mais avec son côté « puissance maléfique », l'habitude est aussi capable de faire « insensiblement glisser notre action de la liberté à l'automatisme », d'anesthésier et de faire plonger « dans une quasi-inconscience » (Romano, 2011, p.188-189). Dans de tels espaces, les ambiances deviennent alors lisses et fonctionnelles, mais empêchent aussi la possibilité de se renouveler. Sans empêchement, sans déstabilisation, il n'y a pas de mode d'emploi à chercher, pas d'enquête à mener, pas de place à prendre, pas d'espaces à découvrir. Tout à l'inverse, le projet d'origine des Villeneuves se pensait sur le mode de la créativité permettant de faire vivre des expériences riches et diversifiées. Si la Villeneuve et ses aménagements confrontent à des difficultés et à des questionnements, ils permettent aussi d'expérimenter, de reconfigurer, de s'adapter. Nous avons vu que la complexité de la ramification des coursives de l'Arlequin constituait une source d'adaptabilité

pour les habitants, en leur donnant la possibilité d'autres cheminements pour accéder à leur logement lorsqu'ils font face à un empêchement sur leur trajet habituel. Plus qu'une possibilité d'adaptation, les espaces créatifs permettraient aussi une forme d'épanouissement. Au cours d'un itinéraire à la Villeneuve en 2012, Jean-François Augoyard se souvient : « j'ai fait un entretien en 1973-1974, dans le cadre de ma recherche sur le cheminement quotidien en milieu urbain (qui donnera l'ouvrage *Pas à Pas*), avec une femme qui venait de divorcer, venue avec ses deux enfants, et qui habitait le 90 et qui, très étonnamment, après un an et demi de présence n'était même pas allée jusqu'à la Maison médicale. Elle m'a dit : "J'y suis allée une fois, je me suis perdue, je suis revenue". Pourtant, il n'y a même pas 100 mètres, il y a 80 mètres ! (...) Je lui dis : "C'est étonnant, vous n'aimez pas le quartier ?". Elle me dit : "Si, si, j'aime le parc, et tout, c'est vraiment super. – Et comment ça se fait ?" Elle me répond : "Je refais ça doucement. Quand j'irai partout, je serai moi". Une très belle quête, une nouvelle identité qui se refait, qui prend tout le temps dans l'espace, qui se laisse une grande réserve d'espace, de possibles. À ce moment, dans cet entretien, j'avais risqué une formule : "Peut-être que l'habitable, c'est le possible, et que l'inhabitable, c'est que tout est rempli ?" » (Augoyard, 2012)³⁰. Ce que représente le cheminement pour cette femme nous laisse penser qu'une trop forte aseptisation de l'habitat ne permettrait pas d'expérimenter cette possibilité de cheminer pour "devenir soi". Chalas pointe également que « l'habiter » est, selon lui, « une affaire de temps », qui résulte « de nombreux ajustements tant dans le choix et l'appropriation symbolique des lieux que dans les relations de voisinage » (Chalas, 1998, p. 245). Des espaces trop normalisés réduiraient cette possibilité d'habiter pleinement. L'absence de sollicitations, de questionnements et de déstabilisations peut finir par produire des espaces inhabitables. Tout comme à l'inverse, l'excès de ces sollicitations produit également des espaces inhabitables, comme c'est le cas de ces deux montées de l'Arlequin en réhabilitation en site habité. Entre proposer un monde standardisé qui réduit les sollicitations et un monde créatif qui permet de se perdre et de se chercher, il semble là aussi nécessaire de trouver un juste équilibre.

³⁰ L'itinéraire de Jean-François Augoyard est réalisé à la Villeneuve de Grenoble par Xavier Dousson et Nicolas Tixier, le 1er juillet 2012.

Aborder le projet au prisme du quotidien

Depuis sa construction, la Villeneuve est un « enjeu d'élections locales » et un « objet de débats passionnés » (Joly, Parent, 1998, p.16), et elle continue aujourd'hui encore de poser question. D'abord pensée comme une utopie pour créer un second centre à l'agglomération grenobloise, elle est ensuite concernée 50 ans plus tard par un double projet de rénovation urbaine qui tente d'y remettre un peu de "normalité" et de la réinsérer dans l'agglomération. À chaque fois, elle est « l'expression d'un art de construire », comme la « volonté d'une époque traduite en espace » (Joly, Parent, 1998, p.16). Jacques Joly et Jean-François Parent proposent alors de tenter de « donner une forme » à « aujourd'hui seul », et de « créer la forme à partir de l'essentiel du problème posé, avec des moyens de notre temps » (Joly, Parent, 1998, p.16). Nous proposons de prendre leur proposition au pied de la lettre et d'imaginer une manière de penser le projet au prisme du quotidien. Penser les projets en site habités au prisme du quotidien pourrait mener à deux possibles améliorations. Cela permettrait (1) de faciliter le déroulement de projets urbains qui s'insèrent dans une vie sociale déjà existante. En considérant et en comprenant les pratiques et les habitudes locales, le projet pourrait tendre à plus de coopération entre ceux qui l'habitent et ceux qui le pensent, et il serait possiblement moins ponctué de luttes qui peuvent le bloquer, le freiner, ou le remettre en question. Et (2) nous pensons qu'un projet pensé au prisme du quotidien permettrait de suivre et d'accompagner la transformation d'un quartier au long court, avec une gestion et un entretien continu, ce qui éviterait d'avoir à recours à des procédures occasionnelles engageant de lourdes interventions comme la rénovation urbaine qui tente de résoudre une multitude de problèmes d'un seul coup.

Le projet de rénovation urbaine à la Villeneuve tend déjà à s'intéresser à la vie quotidienne des habitants et à prendre en compte les pratiques et les usages locaux. Et c'est bien là tout l'enjeu des étapes de concertation et de co-construction qui ont été menées. Mais nous avons aussi remarqué au cours de notre étude à la Villeneuve qu'un certain nombre de besoins ou de souffrances des habitants restaient ignorés. Et cela, notamment en raison des « typologies génériques » des discours sur les grands ensembles qui tendent à faire occulter des « réalités très hétérogènes » (Bonetti, 2004, p.41). Et même s'ils finissent par être pris en compte, les séquelles des ignorances passées peuvent mettre un certain temps avant de s'apaiser. Avant même l'arrivée des bouleversements causés par les travaux de rénovation la situation est déjà sensible, la population est déjà blessée, et cela ne facilite pas le déroulement du projet, ni pour les habitants, et ni pour les professionnels. Le projet et ses travaux peuvent même raviver la douleur de stigmates déjà présents (nous avons notamment abordé la

souffrance causée par le terme de « ménage équilibrant »). Les transformations de l'existant sollicitent les processus d'habitation et nécessitent un effort d'adaptation. Certaines problématiques de chantier nécessitent de supporter les difficultés en attendant que les choses rentrent dans l'ordre, mais nous avons vu que les habitants n'ont eu que très peu d'intérêts personnels qui leur auraient permis de supporter la situation. Également, des éléments de projet qui manquaient de justification aux yeux des habitants ont fait l'objet de luttes et de revendications (comme la démolition du 50 Arlequin et des parkings silos). Tenir compte de la vie quotidienne c'est aussi porter attention à une histoire et une mémoire locale qui sont des « repères existentiels », dont la « disparition représente une perte douloureuse » (Bonetti, 2004, p.40). Et si la prise en compte de ce quotidien peut épargner de la douleur aux habitants, elle permet d'apporter à la fois au projet et au territoire. En effet, la prise en compte des spécificités du territoire et de la vie sociale qui s'y déroule permet de dégager des « formes originales » qui « participent à la redéfinition d'une identité au bénéfice de la région environnante » (Querrien, Lassaye, 2004, p.4). L'intérêt porté au quotidien permettrait de composer avec les lieux, mais aussi de privilégier une approche par les populations plutôt que par l'espace et de dépasser l'idée selon laquelle les « interventions sur l'habitat et le cadre physique » vont « résoudre les problèmes sociaux » (Bonneville, 2004, p.11).

Penser le projet au prisme du quotidien, un quotidien qui se recompose et se réactualise au fil du temps, c'est aussi envisager le territoire comme étant en perpétuelle transformation. Une transformation qui peut être accompagnée et suivie plus que contenue, corrigée ou rattrapée. Accompagner une transformation perpétuelle permettrait notamment de réduire le décalage qu'il existe entre la pensée du projet et son application. Actuellement « les procédures de choix politiques et urbains et de conception en urbanisme et architecture sont (...) dissociées de leur application concrète d'aménagement et de construction » (Serra, 2012, p.160). Un décalage que nous constatons entre l'élaboration et l'application du premier projet de rénovation à la Villeneuve, mais aussi lorsque le second volet de rénovation vient se préparer dans le quartier alors même que les travaux du premier volet se déroulent encore. Selon Lise Serra, réduire ce décalage « permettrait d'aller vers une pensée de la fabrication de la ville où la conception n'est plus en amont de la réalisation, mais où le renouvellement de la ville est un cycle et une transformation continue, dans une dynamique de spirale, permettant ainsi les expérimentations, notamment d'écologie urbaine » (2021, p.160). Cette idée se rapproche de la proposition de Michel Bonneti qui préconise d'améliorer la gestion des quartiers avant d'engager des projets de rénovation urbaine, pour d'abord « enrayer les processus de

dégradation » et « créer des conditions permettant d'optimiser l'efficacité des investissements projetés » (2004, p.38). Ces enjeux de gestions ont tendance à être relégués au second plan des projets parce qu'ils « concernent une multitude d'actions dont la visibilité est limitée » et parce qu'il est « difficile de se représenter leur importance » (Bonetti, 2004, p.38). Ces enjeux de gestions sont pris en compte dans le projet de rénovation de la Villeneuve et sont aussi un sujet de débat. La Villeneuve était d'ailleurs conçue dès le début comme une structure adaptative qui pourrait se transformer au fur et à mesure pour s'accorder avec son temps et avec les besoins du quartier et des habitants. Certains disent que la Villeneuve était un quartier qui devait être entretenu et qui ne l'a pas été. Et c'est ce manque de gestion qui a largement participé à la dégradation du quartier au fil des années. L'importance accordée à la gestion se manifeste dans les deux projets de rénovation menés à la Villeneuve. La résidentialisation des montées et leur séparation en unités distinctes, la réduction du nombre d'appartements par montées, sont autant de manières d'améliorer la gestion des espaces communs. Les arguments principaux de cette résidentialisation sont d'engager moins de dépenses pour l'entretien et le nettoyage et de permettre de réduire les dégradations. Dans ces quartiers où la vie collective est importante, où les espaces communs sont nombreux, les professionnels du territoire tentent de trouver une gestion optimale. Dans les montées de l'Arlequin, les habitants se plaignent du manque d'entretien, des dépenses trop limitées engagées par les bailleurs, et nous avons vu que les habitants compensent ce manque de gestion par leurs actions collectives. C'est le cas lorsqu'ils se mobilisent pour gérer les déposes sauvages d'encombrant, pour se protéger des possibles incendies, ou encore pour faire arrêter le jet d'ordure par les fenêtres. Bailleurs, habitants, et professionnels de l'aménagement semblent être à la recherche d'une gestion optimale. Une gestion qui permettrait de faire tenir un quotidien, de soutenir une vie quotidienne empreinte de vie collective. Trouver cette gestion optimale ne serait-elle pas comme trouver un cadre qui permettrait de faire tenir ensemble un quartier ? Un cadre comme une sorte de fond stable, de toile de fond, de règles communes, d'associations et de fonctionnement en synergie de différents acteurs qui permettrait d'accueillir et de gérer les multiples variations du quotidien. Comme trouver ce fond stable produit par les processus d'habitation auquel se fier pour de gérer et accueillir les sollicitations et variations du monde. Un fond stable qui permette de faire tenir ensemble un quartier, qu'il puisse perdurer, s'entretenir, s'améliorer. Ce n'est plus seulement une question de gestion matérielle, mais aussi une gestion de la vie quotidienne et collective. Il y a une variabilité constante du monde, de la ville, des quartiers et de la vie quotidienne avec laquelle il nous faut composer en permanence. Composer au long court, c'est envisager une gestion qui privilégie de prendre soin, au quotidien, au lieu d'attendre que les

dégâts soient si importants qu'ils empêchent le quartier de fonctionner et de s'insérer dans la ville qui l'entoure. Peut-être qu'il est tout aussi difficile de porter attention aux enjeux de gestion des quartiers (qui passent inaperçus) que de porter attention aux petites choses du quotidien, et que les méthodes développées pour comprendre cette petite échelle de la vie quotidienne nous permettraient aussi de suivre au fur et à mesure, et dans l'instant, les variations du territoire. En cherchant à démêler « petit à petit le rapport entre les lieux du quotidien et le regard que nous portons sur eux » (Tixier, Thibaud, 1998, p.51), nous pourrions nous donner la possibilité d'aborder le projet urbain non pas comme une intervention ponctuelle, mais comme un renouvellement perpétuel. « Quoi que l'on fasse ou que l'on ne fasse pas, le temps passe et quelque chose se passe. (...) En acceptant cette posture très concrète, des groupes de professionnels, d'habitants, d'élus peuvent envisager de proposer des démarches innovantes, de décaler leurs habitudes, de faire autrement, tout en acceptant qu'il n'y ait pas de solution clé en main : le processus prévaut sur le résultat » (Serra, 2021, p.161). Aborder le projet au prisme du quotidien, c'est penser la ville comme un processus, qui se transforme sans cesse, comme l'habitation qui est cyclique, jamais totalement stabilisée et toujours en réactualisation.

Bibliographie

ACTIS. 2009. « Le quartier Villeneuve, convention Villeneuve ». Fiche d'information. 2p.

AÏT-SIDHOUM Naïm ; HERENGER Demis. 2015. « Villeneuve Cinecittà » in TIXIER Nicolas (dir.) ; ANGIBOUST Sylvain (ed.). *Traversées urbaines. Villes et films en regard*. MétisPresses. pp.155-161.

AMSELLEM Guy. 2015. « Le principe AUA » in COHEN Jean-Louis ; GROSSMAN Vanessa. *Une architecture de l'engagement : l'AUA*. Dominique Carré. Cité de l'architecture et du patrimoine. p.7.

AMPHOUX Pascal ; JACCOUD Christophe. 1992. *Parcs et promenades pour habiter, étude exploratoire sur les pratiques et représentations urbaines de la nature à Lausanne*. Rapport de recherches n°109. IREC, École Polytechnique Fédérale de Lausanne. 118p.

AUGOYARD Jean-François. 1979. *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*. Éd. Du seuil. 296p.

AUGOYARD Jean-François. 1998. « Éléments pour une théorie des ambiances architecturales et urbaines », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n°42/43 Ambiances architecturales et urbaines. pp.7-23.

AUGOYARD Jean-François. 2007. « A comme Ambiance (s) », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*. pp.33-37.

AURG. 2003. *Habiter et vivre à la Villeneuve : diagnostic, Agence d'Urbanisme de la région grenobloise*. Ville de Grenoble. 71p.

BAZIN Philippe. 2019. « Camilo José Vergara, un photographe "scientifique" et politique », *IdeAs* 13 | 2019 : pp.1-15. URL : <http://journals.openedition.org/ideas/5135> (consulté le 19 avril 2019).

BÉGOUT Bruce. 2004. « Esquisse d'une théorie phénoménologique de l'habitude » in *Alter*, n°12 : pp. 173-190.

BÉGOUT Bruce. 2005. *La Découverte du quotidien*. Allia. 512p.

BEN SLAMA Hanène. 2007. *Parcours urbains quotidiens. L'habitude dans la perception des ambiances*. Sciences de l'Homme et Société. Université Pierre Mendès-France - Grenoble II.

- BENJAMIN Walter. 2000. *Œuvres III. Folio Essais*. 480p.
- BERGER Mathieu ; CÉFAÏ Daniel ; GAYET-VIAUD Carole (dir.). 2011. *Du civil au politique. Ethnographies du vivre-ensemble*. Peter Lang, coll. « Action publique ». 603p.
- BERTAUX Daniel. 2005. *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*. Armand Colin. 128p.
- BLIN Pascale. 1988. *L'AUA : mythe et réalités : l'Atelier d'urbanisme et d'architecture, 1960-1985*. Electa Moniteur. 143p.
- BONETTI Michel. 2004. « Les risques de dérive dans la transformation des grands ensembles : Analyse d'une vingtaine de projets de renouvellement urbain », *Les Annales de la recherche urbaine n°97, Renouvellements urbains*. pp. 34-42.
- BONICCO-DONATO Céline. 2012. « Une lecture politique des ambiances urbaines. Entre hospitalité émancipatrice et stratégie disciplinaire » in THIBAUD Jean-Paul ; SIRET Daniel (dir.). *Ambiances en acte(s), Actes du 2nd Congrès International sur les Ambiances*. Grenoble : Réseau International Ambiances. pp.609-614.
- BONICCO-DONATO Céline. 2019. *Heidegger et la question de l'habiter : une philosophie de l'architecture*. Parenthèses. 206p.
- BONNEVILLE Marc. 2004. « Les ambiguïtés du renouvellement urbain en France : Effets d'annonce, continuité ou rupture ? », *Les Annales de la recherche urbaine n°97, Renouvellements urbains*. pp.7-16.
- BOUSBACI Rabah. 2021. *L'Homme comme un "être d'habitude". Essai d'anthropologie et d'épistémologie pour les Sciences du design*. Presses Université Laval. 394 p.
- BOUCHAIN Patrick. 2006. *Construire autrement. Comment faire ?*. Actes Sud. 192p.
- BREVIGLIERI Marc. 2009. « L'insupportable. L'excès de proximité, l'atteinte à l'autonomie et le sentiment de violation du privé » in BREVIGLIERI Marc ; LAFAYE Claudette ; TROM Danny. *Compétences critiques et sens de la justice*. Economica. pp.1-29.
- BREVIGLIERI Marc ; TROM Danny. 2003. « Troubles et tensions en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville » in CÉFAÏ Daniel ; PASQUIER Dominique (dir.). *Les sens du public : Publics politiques, publics médiatiques*. PUF. pp.399-416.
- CÉFAÏ Daniel (dir.). 2010. *L'engagement ethnographique*. Éditions de l'EHESS. 640p.

- CELLO Serena. 2017. « Traverser les banlieues littéraires : entre sensationnalisme et banalité quotidienne », *Itinéraires*, 2016-3. pp.1-12. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/3595> (consulté le 10 février 2021).
- CHADOIN Olivier. 2010. « La notion d'ambiance. Contribution à l'examen d'une invention intellectuelle postmoderne dans le monde de la recherche architecturale et urbaine », *Les annales de la recherche urbaine*, n°106. pp. 153-159
- CHALAS, Yves. 1988. « La routine. Analyse d'une composante de la vie quotidienne à travers les pratiques d'habiter », *Cahiers internationaux de sociologie*, n°85. pp.243-256.
- CHAUVIER Éric. 2017 [1er ed 2011]. *Anthropologie de l'ordinaire*. Anacharsis. 208p.
- CONORD Sylvaine ; CUNY Cécile (dir.). 2015. *Études urbaines, approche photographique*. Matera. Altrimedia Edizioni. 220p.
- DELEUZE Gilles. 1970 [1ère ed, 1964]. *Proust et les signes*. Presses Universitaires de France. 220p.
- DEWEY John. 1993. *Logique : la théorie de l'enquête*. Presse Universitaire de France. 696p.
- ELEB Monique. 2015. « Réinventer l'habitat du plus grand nombre » in COHEN Jean-Louis ; GROSSMAN Vanessa. *Une architecture de l'engagement : l'AUA*. Dominique Carré. Cité de l'architecture et du patrimoine. 320p.
- ESTEBANEZ Jean ; RAAD Lina. 2016. « Les indésirables », *Géographie et cultures*, 98. URL : <http://journals.openedition.org/gc/4432> (consulté le 21 mars 2018).
- FIJALKOW Yankel (dir.). 2017. *Dire la ville c'est faire la ville. La performativité des discours sur l'espace urbain*. Presses Universitaires du Septentrion. 196p.
- FLEURY Antoine ; FROMENT-MEURICE Muriel. 2014. « Embellir et dissuader : les politiques d'espaces publics à Paris » in DA CUNHA Antonio ; GUINAND Sandra. *Qualité urbaine, justice spatiale et projet : Ménager la ville*. Presses polytechniques et universitaires romandes. pp.67-79.
- FRESCHI Louis. 1982. « La nouvelle organisation de l'espace urbain grenoblois », *Revue de géographie de Lyon*. vol. 57, n°2. pp.117-130.

- GABRIEL David ; COHEN Morgane ; BREYNAT Seb. 2016. *Plaidoyer pour Villeneuve. Pouvoir d'agir et planification démocratique face à la rénovation urbaine de l'Arlequin*. PUCA. 228p.
- GARRETA Guillaume. 2002. « Une régularité sans répétition ? : l'habitude comme schème dynamique », *La régularité : habitude, disposition et savoir-faire dans l'explication de l'action*. Raison Pratique n°13. pp.137-160.
- GINZBURG Carlos. 1980. « Signes, traces, pistes : Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, vol 6. pp.3-44.
- GINZBURG Carlos. 2015. « À propos d'indices : Morelli, Freud & Sherlock Holmes » in ECO Umberto ; SEBOK Thomas. *Le signe des trois. Dupin, Holmes, Pierce*. Presse Universitaire de Liège. pp. 101-138.
- GOFFMAN Erwin. 1974. *Les rites d'interaction*. Éditions de Minuit. 236p.
- GRENOBLE ALPES METROPOLE. [2014]. *Guide du renouvellement urbain et social de la Villeneuve. Tout savoir sur les travaux en cours et les projets à venir*. 9p.
- GRENOBLE ALPES METROPOLE. 2016. *Les Villeneuves en projets. ANRU 1 : tout savoir sur les travaux en cours et les projets à venir*. 20p.
- GRENOBLE ALPES METROPOLE. 2012. *Dossier d'intention PNRU 2 Quartier Villeneuve. Grenoble / Échirolles*. 48p.
- GROSJEAN Michèle ; THIBAUD Jean-Paul. 2001. *L'espace urbain en méthode*. Parenthèses. 217p.
- GROSSMAN Vanessa ; COHEN Jean-Louis. 2015. « Phosphorescence d'un atelier de banlieue » in COHEN Jean-Louis ; GROSSMAN Vanessa. *Une architecture de l'engagement : l'AUA*. Dominique Carré. Cité de l'architecture et du patrimoine. pp.9-26.
- JAMES William. 1890. *The Principles of Psychology*. Vol 1. Henry Holt and company. 689p.
- JOLY Jacques ; PARENT Jean-François. 1988. *Grenoble de 1965 à 1985. Paysage et politique de la ville*. Presse Universitaire de Grenoble. 194p.

- KIRSZBAUM Thomas. 2004. « Discours et pratiques de l'intégration des immigrés : l'exemple des grands projets de ville », *Les Annales de la recherche urbaine* n°97, Renouvellements urbains. pp.51-59.
- LABUSSIÈRE Olivier. 2009. « Éléments pour une symptomatologie des ambiances urbaines. L'exemple de Venise, à la lumière de Ruskin et de Proust », *Articulo - revue de sciences humaines*, hors-série 2. pp.1-18. URL : <http://articulo.revues.org/index1153.html> (consulté le 15 janvier 2015).
- LANDAUER Paul. 2009. *L'architecte, la ville et la sécurité*. Presses universitaires de France. 108p.
- LANDAUER Paul. 2019. *La réparation : Un architecte face à l'oubli* (volume 1). Architecture, aménagement de l'espace. Université Paris-Est / École d'architecture de la ville et des territoires Paris-Est.
- LAPLANTINE François. 2007. « Penser en images », *Ethnologie française*, vol 37, n°1. pp. 47-56.
- LAPOUJADE David. 2011. « Étienne Souriau : une philosophie des existences moindres » in DEBAISE Didier (éd.), *Philosophie des possessions*, Les presses du réel, pp.167-196.
- LAPOUJADE David. 2017. *Les existences moindres*. Les éditions de minuits. 92p.
- LE VOT Sybille. 2015. « Quand la ville fait peau neuve : les années grenobloise de l'AUA » in COHEN Jean-Louis ; GROSSMAN Vanessa. *Une architecture de l'engagement : l'AUA*. Dominique Carré. Cité de l'architecture et du patrimoine. pp.179-190.
- MARIN Claire. 2004. « L'être et l'habitude dans la philosophie française contemporaine », *Alter*, n°12. pp.149-172.
- MASSOT Vincent ; VIÉNOT Flore. 2015. « Le documentaire qui rend justice à la Villeneuve... malgré les pressions », *Acrimed*. Propos des auteurs-réalisateurs recueillis par Terrains de luttés. Article remis en ligne par l'association Acrimed le 29 octobre 2015. URL : <https://www.acrimed.org/Le-documentaire-qui-rend-justice-a-La-Villeneuve-malgre-les-pressions> (consulté le 24 juillet 2020).
- MONNET Nadja. 2015. « Photoethnographier l'espace urbain ou comment (d)écrire l'urbain au-delà des mots : présentation d'un essai multimédia » in CONORD Sylvaine ; CUNY Cécile (dir.). *Études urbaines, approche photographique*. Matera. Altrimedia Edizioni. pp.49-101.

- MORIN Violaine. 2017. « À Grenoble, la Villeneuve et sa vieille utopie », *Le Monde*, 8 juillet 2017. pp.14-15.
- MOROVICH Barbara. 2014. « Entre stigmates et mémoires : dynamiques paradoxales de la rénovation urbaine », *Articulo*, Special issue 5 | 2014. URL : <http://journals.openedition.org/articulo/2529> (consulté le 23 septembre 2019).
- MÜLLER Bernard. 2013. « Le terrain : un théâtre anthropologique », *Le Seuil, Communications*, 2013/1, n° 92. pp.75-83. URL : <https://www.cairn.info/revue-communications-2013-1-page-75.html> (consulté le 30 janvier 2021).
- PAUL Guillaume. 1968. *La formation des habitudes*. Presses universitaires de France. Collection SUP, Le psychologue, n°34. 216p.
- PARENT Jean-François. 1977. *Villeneuve de Grenoble-Echirolles. Objectifs et réalisations (1961-1977)*. Société d'Aménagement du Département de l'Isère (SADI). 126p.
- PARENT Jean-François. 2005. *Aménager un territoire : 1965/2005, l'agglomération grenobloise et son avenir*. La Pensée Sauvage. 205p.
- PECQUEUX Anthony. 2014. « Umwelt et Milieu : archéologie des notions », *Le Cresson veille et recherche*. A propos d'ambiances architecturales et urbaines. URL : <http://lcv.hypotheses.org/8503> (consulté le 23 mai 2014).
- PETITEAU Jean-Yves ; RENOUX Bernard ; TALLAGRANDE Didier ; TIXIER Nicolas ; TOUSSAINT Maïlys. 2018. *Dockers à Nantes. L'expérience des itinéraires*. École supérieure d'arts Annecy Alpes / Ensa Nantes. 132p.
- PETITEAU Jean-Yves ; PASQUIER Élisabeth. 2001. « La méthode des itinéraires : récit et parcours » in GROSJEAN Michèle ; THIBAUD Jean-Paul. 2001. *L'espace urbain en méthode*. Parenthèses. pp.63-77.
- PETITEAU Jean-Yves. 2014. « Compilation des textes de ses conférence » in TOUSSAINT Maïlys. 2014. *Jean-Yves Petiteau et l'expérience des itinéraires : itinéraires de dockers à Nantes, entre récits personnels et ambiance partagée*. Sciences de l'Homme et Société [Mémoire de master], Institut d'Urbanisme de Grenoble, 91p.
- PEREC Georges. 1980. *La vie mode d'emploi*. Le livre de poche. 641p.

- PEREC Georges. 1992. *Espèces d'espaces*. Galilée. 200p.
- QUERE Louis. 2002. « La structure de l'expérience publique d'un point de vue pragmatiste » in CEFAÏ Daniel ; JOSEPH Isaac (éds.). *L'Héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*. Éditions de l'Aube. pp. 131-160.
- QUERRIEN Anne ; LASSAVE Pierre. 2004. « Introduction », *Les Annales de la recherche urbaine* n°97, Renouvellements urbains. pp.3-5.
- RANCIÈRE Jacques. 2013 [1ère ed. 1987]. *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*. Fayard 10/18. 240p.
- REY Jean-François. 2012. « Note sur un concept sous-estimé : le pathique », *LNA* n°59 / cycle raison, folie, déraison. pp.10-11.
- RODRIGUEZ-ALCALA Carolina. 2011. « Atelier 4. Unité et dispersion de l'espace urbain : la coupe comme dispositif de lecture de la ville » in TIXIER Nicolas (dir.). *L'ambiance est dans l'air : la dimension atmosphérique*. Rapport de recherche CRESSON. pp.111-123.
- ROMANO Claude. 2011. « L'équivoque de l'habitude », *Revue germanique internationale*, n°13. pp. 187-204. URL : <http://rgi.revues.org/1138> (consulté le 15 mai 2014).
- ROSA Hartmut. 2018. *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*. La découverte. 544p.
- SADI. 1973. *Ville Neuve de Grenoble Échirolles*. SADI. 32p.
- SADI. 1971. *Villeneuve de Grenoble : 1 peuplement, 2 architecture, 3 équipements, 4 éducation, 5 finalités*. CRDP (Centre Régional de Documentation Pédagogique de Grenoble). 24p.
- SCHOEPFER Isabelle. 2015. « Saisir les images de quartier à travers la photographie » in CONORD Sylvaine ; CUNY Cécile (dir.) *Études urbaines, approche photographique*. Matera. Altrimedia Edizioni. pp. 13-47.
- SERRA Lise. 2021. *Chantiers en ville. Un projet urbain*. Université de Bruxelles. 188p.
- THIBAUD Jean-Paul. 2004. « De la qualité diffuse aux ambiances situées », *Raisons Pratiques*. EHESS. La croyance et l'enquête. pp. 227-253.

- THIBAUD Jean-Paul (dir). 2007. *Variation d'ambiance. Processus et modalité d'émergence des ambiances urbaines*. Rapport de recherche. Ministère Recherche. FNS ACI. CRESSON. 310p.
- THIBAUD Jean-Paul. 2010. « Des modes d'existence de la marche urbaine » in THOMAS Rachel. *Marcher en ville : faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Éditions des archives contemporaines. pp. 29-46.
- THIBAUD Jean-Paul. 2012. « Petite archéologie de la notion d'ambiance », *Communications*, n° 90, pp. 155-174.
- THOMAS Rachel ; THIBAUD, Jean-Paul. 2004. « L'ambiance comme expression de la vie urbaine », *Cosmopolitiques*, n°7, pp. 102-108.
- THOMAS Rachel. 2010. *Marcher en ville : faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Éditions des archives contemporaines. 194p.
- THOMAS Rachel ; FIORI Sandra ; JOSE Pedro ; SANCHEZ Garcia ; MASSON Damien ; CHELKOFF Grégoire (et al). 2014. *Les énigmes sensibles des mobilités urbaines contemporaines*. Rapport de recherche 87. Centre de Recherche sur l'Espace Sonore et l'Environnement Urbain. 350p.
- TISSERON Serge. 2010. *L'empathie au cœur du jeu social*. Albin Michel. 226 p.
- TIXIER Nicolas ; THIBAUD Jean-Paul. 1998. « L'ordinaire du regard », *Le Cabinet d'amateur*. Revue d'études perecquiennes, n°7-8. pp. 51-67.
- TIXIER Nicolas. 2015. « Le même et le différent » in TIXIER Nicolas ; ANGIBOUST Sylvain. *Traversées urbaines. Villes et films en regards*. MétisPresses. pp.101-108.
- TORGUE Henry ; CHALAS Yves ; SANSOT Pierre. 1984. *L'imaginaire technique ordinaire*. Rapport de recherche, ESU. 96 p.
- TOUSSAINT Maïlys. 2014. *Jean-Yves Petiteau et l'expérience des itinéraires : itinéraires de dockers à Nantes, entre récits personnels et ambiance partagée*. Sciences de l'Homme et Société. [Mémoire de master] Institut d'Urbanisme de Grenoble. 91p.
- TOUSSAINT Maïlys. 2018. « Ambiances de rénovation à la Villeneuve de Grenoble » communication lors du colloque « L'usage des ambiances. Une épreuve sensible des

- situations », TALLAGRAND Didier ; THIBAUD Jean-Paul ; TIXIER Nicolas (dir.). 4-11 septembre 2018.
- TOUSSAINT Maïlys. 2019a. « ”Vous prenez quoi en photo là ?” Une approche du quotidien de la rénovation urbaine », *EspacesTemps.net*. URL : <https://www.espacestems.net/articles/vous-prenez-quoi-en-photo-la/> (consulté le 1 octobre 2022).
- TOUSSAINT Maïlys. 2019b. « Gérer la variabilité du quotidien au cœur de la rénovation urbaine », *Idées et territoires* #3/2019, Appréhender les changements socio-spatiaux de la rénovation urbaine. pp. 27-34.
- TOUSSAINT Maïlys. 2021. « La figure de l’enquêteur dans le quartier de la Villeneuve de Grenoble », *Les politiques sociales*, n°1-2. pp.151-159.
- VESCHAMBRE Vincent. 2008. *Traces et mémoires urbaines : enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*. Presse Universitaire Rennes. 315p.
- VERGARA Camilo José. 1995. *The New American Ghetto*. Rutgers University Press. 235p.
- VILLE DE GRENOBLE. 2012. PRU Villeneuve-Village Olympique. Aménagement des espaces publics des secteurs Arlequin Nord – crique centrale – Validation de l’AVP. 12p.
- WINKIN Yves. 2001 [1ère ed. 1996]. *Anthropologie de la communication : de la théorie au terrain*. Seuil. 332p.